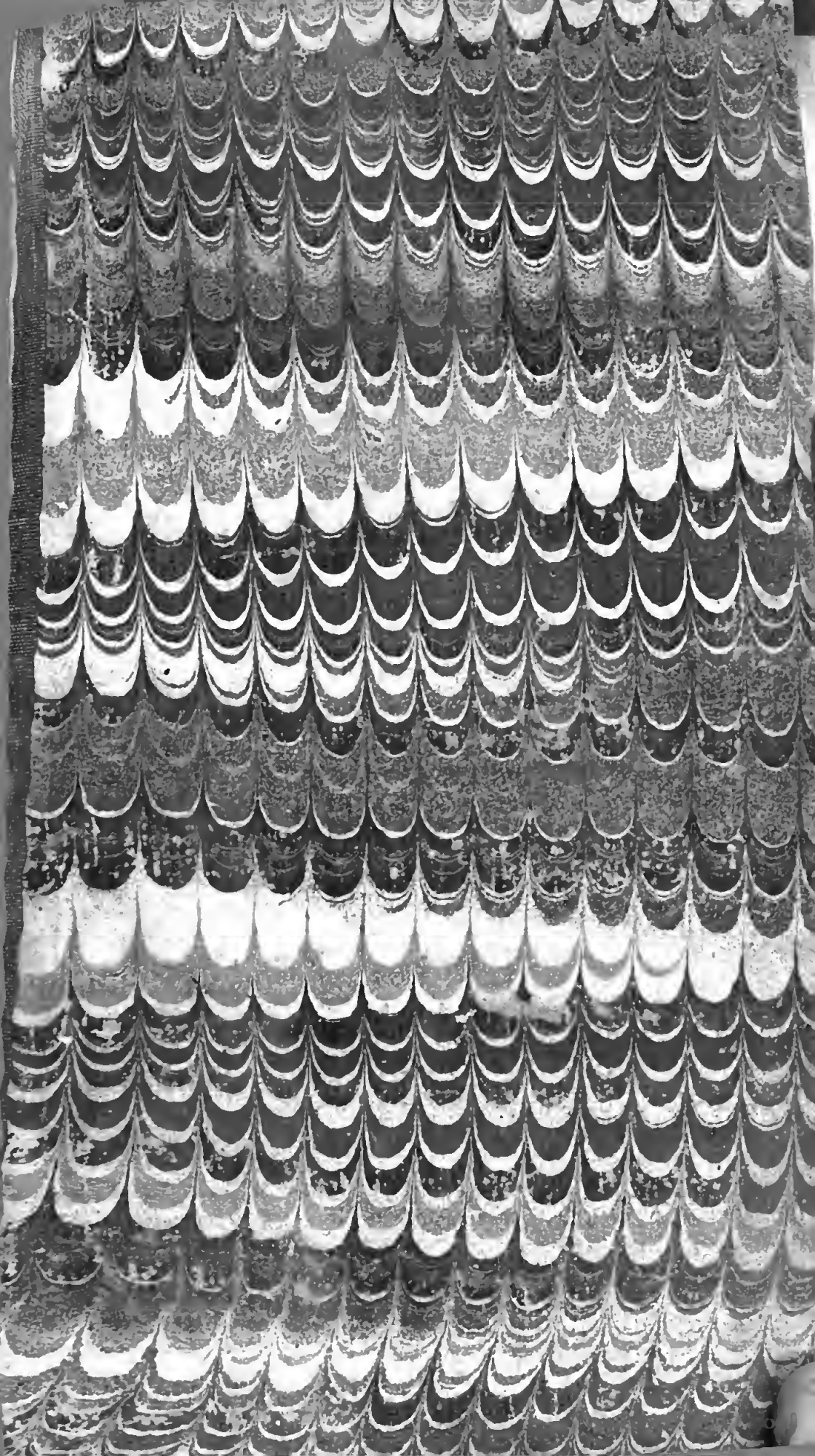
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 111811533
Sala Grande
Scansia 24 Palchetto 2
N.° d'ord.



35. 3. 13.

Palat XXIV 1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

JB 1590

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ:

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations:

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVANT-PROPOS.

LE titre & la nature de cet Ouvrage ne m'obligent pas de remonter au-delà du quinzieme ſiecle, ni de chercher, dans les Ecrivains qui l'ont précédé, ce qui peut faire juger que long-tems avant la Découverte d'un Nouveau Monde, on étoit perſuadé de ſon exiſtence (1).

(1) C'eſt aſſez de remarquer ici que les Anciens en ont eu réellement quelque idée. Acoſta, qui s'eſt attaché particuliérement à cette recherche, & d'après lequel tous les Hiſtoriens poſtérieurs ſont partis comme moi, avec moins de franchiſe à le déclarer, obſerve, dans ſon premier livre, » que Platon rapporte l'entretien d'un Prêtre d'Egypte avec Solon, ſur une Iſle qu'il nomme *Atlantide*, ſituée au delà des Colomnes d'Hercule; qu'il fait dire à Critias que cette Iſle étoit auſſi grande que toute l'Aſie & l'Afrique enſemble; qu'on y voïoit un Temple long de mille pas, large de cinq cens, dont le dehors étoit revêtu d'argent & le dedans tout brillant d'or, » d'ivoire & de perles; » qu'au delà de cette grande Iſle, il y en avoit un » grand nombre de petites, près deſquelles on » trouvoit un Continent, » & qu'enſuite on arrivoit » à la vraie Mer. Il eſt aſſez ſurprenant qu'à la réſerve de la grande Iſle, qui avoit diſparu, ſuivant le même Philoſophe, apparemment par un tremblement de terre, on ait reconnu deux mille ans après, que la vérité répondoit à cette deſcription. Ariſtote & Theophraſte nous apprennent » que » l'an 356 de la fondation de Rome, un » Vaiſſeau Carthaginois, » aïant pris ſa route entre » le Couchant & le Midi, » oſa pénétrer dans une » Mer inconnue; qu'il y » découvrit, fort loin de la

Il n'eſt pas moins conſtant que dans les bornes où je ſuis renfermé par l'en-

» terre, une Iſle déſerte, » ſpacieuſe, arroſée de » grandes rivieres, cou- » verte de forêts, dont la » beauté ſembloit répon- » dre de la fertilité du ter- » roir ; qu'une partie de » de l'Equipage ne put ré- » ſiſter à la tentation de » s'y établir ; que les au- » tres étant retournés à » Carthage, le Sénat, au- » quel ils rendirent comp- » te de leur découverte, » ctut devoit enſevelir dans » l'oubli un événement » dont il craignit les ſui- » tes ; qu'il fit donner ſe- » cretement la mort à » ceux qui étoient reve- » nus dans le Vaiſſeau, » & que ceux qui étoient » reſtés dans l'Iſle demeu- » rerent ſans reſſource » pour en ſortir. Avitus rapporte, dans Seneque Rheteur, » que l'Océan » contient des Terres ferri- » les. Et perſonne n'ignore la Prédiction de Seneque le Tragique, dans ſa Medée, ſur la découverte d'un Nouveau Monde. Enfin, ſans parler d'un Paſſage de *Marcellin*, qui donne, à cette Mer, une Iſle plus grande que toute l'Europe, on lit plus particuliérement dans *Elien*, » que l'Europe, l'Aſie, & » la Lybie, qui eſt l'Afri- » que, ſont environnées de » l'Ocean ; qu'au delà il » ſe trouve un Continent » d'une vaſte étendue, où » les Hommes & les Ani- » maux ſont beaucoup » plus grands que dans le » nôtre, & où les pre- » miers vivent plus long- » tems ; qu'ils y ont des » Uſages & des Loix con- » traires à celles des au- » tres Peuples, & une in- » croïable quantité d'or & » d'argent, métaux moins » eſtimés parmi eux, que » le fer ne l'eſt en Europe. *Chevreau*, qui remarque, à l'occaſion de Platon, que les plus fameux Peres de l'Egliſe, tels qu'Origene, Lactance, Saint Auguſtin, &c. ont rejetté le récit du Timée de Platon comme une fable, ſemble avoir ignoré que St Grégoire, ſur l'Epitre de St Clément, a déclaré, ſans aucune marque d'incertitude, qu'au delà de l'Océan il y avoit un autre Monde. Ajoutons ; pour deſcendre vers nous, que s'il faut s'en rapporter à quatre Vers ; cités en Langue du Païs de Galle dans la Collection d'*Hackluyt*, & au témoignage de *Powel*, qui nous a donné l'Hiſtoire du même Païs, un Prince nommé *Madoc*, ſecond fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galle, s'é-

gagement de mes premiers Guides, qui ne comprend que les Relations

tant embarqué l'an mille cent quatre-vingt-dix, dans la ſeule vue de ſatisfaire ſa curioſité, » découvrit, après quelques » ſemaines de navigation » vers l'Oueſt, une Terre, » où il trouva toutes ſortes de vivres, un air » frais, & de l'or; qu'après s'y être arrêté aſſez » long-tems, il y laiſſa » ſix-vingt Hommes; il » revint en Angleterre » avec le même bonheur, » il y équippa une Flotte » de dix Vaiſſeaux, chargés d'Hommes, & de » proviſions convenables » à ſes deſſeins, avec leſquels il retourna dans » le Païs qu'il avoit découvert; mais que, de » quelque maniere que ſes » Avantures aient pu ſe » terminer, on n'en eut » jamais d'autre information. Ceux, qui adoptent ce récit, croient que Madoc avoit abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie, & ſe croient autoriſés à lui attribuer l'honneur de la premiere Découverte de l'Amérique, en avouant néanmoins qu'il ne la dut qu'au haſard; au lieu qu'environ trois cens vingt-deux ans après, elle fut le fruit des réflexions, des recherches volontaires, & de l'habileté d'un Génois.

On verra, ci-deſſous: page 281, les quatre Vers qui regardent Madoc; mais qu'il me ſoit permis d'en joindre ici cinq autres, qui ſe trouvent dans la même Collection, & que je n'y ai pas découverts aſſez-tôt pour les joindre à l'Article qu'ils regardent. Ils confirment le Voïage du Frere de Chriſtophe Colomb en Angleterre, parcequ'ils étoient écrits, ſuivant Hackluyt, ſur la Mappemonde dont il fit préſent au Roi Henri VII.

Janua cui Patriæ eſt nomen,
— cui Bartholomæus
Columbus de Terra-rubra, opus edidit iſtud
Londoniis, anno Domini 1480 *atque inſuper anno*
Octavo, decimaque die cum tertia Menſis
Februarii. Laudes Chriſto cantentur abunde.

Le Collecteur Anglois obſerve que *Terra-rubra* étoit un ſurnom de ces fameux Génois, & que Chriſtophe le prenoit, comme Barthelemi ſon Frere, avant ſa glorieuſe expédition. C'eſt un nouvel argument pour la nobleſſe de leur naiſſance. Voïez, ci-deſſous, p. 3, & la note 9 de la pag. 10.

des Voïageurs, je m'éloignerois trop du Plan que j'ai adopté, ſi pour l'orner, ou pour lui donner plus de plénitude, j'allois puiſer, dans d'autres ſources, dequoi ſuppléer à la ſtérilité des miennes. Ce ſeroit abandonner la route où j'ai marché juſqu'aujourd'hui, m'en ouvrir une nouvelle à la vue du terme, faire l'Hiſtoire de l'Amérique au lieu de celle des Voïages, & me jetter dans des longueurs qui reculeroient beaucoup la fin de mon entrepriſe.

Cependant j'ai conçu que s'il eſt trop tard pour renoncer au Plan des Anglois, il n'eſt pas impoſſible, dans une partie qui a peu de liaiſon avec les précédentes, de remédier à la plûpart des défauts qu'on reproche aux premieres, & pour leſquels j'ai ſouvent demandé grace. Le remede conſiſte dans un nouvel ordre, que j'ai déja fait entrevoir. Il eſt tems de l'expliquer.

Explication d'un nouvel ordre pour la ſuite de cet Ouvrage.

1°. Au lieu de m'abandonner tout-d'un-coup aux Voïageurs, en les ſuivant, comme au haſard, dans les courſes que je vais faire avec eux, il me paroît néceſſaire de commencer par une Expoſition générale, qui contiendra l'Hiſtoire des Découver-

tes & des Etabliſſemens. C'eſt le ſeul moïen de répandre aſſez de jour ſur tout ce qui doit ſuivre, pour éviter l'embarras de revenir ſans ceſſe à des éclairciſſemens, qu'on a traités, avec aſſez de juſtice, d'ennuïeuſes répétitions dans les premiers Tomes. D'ailleurs, ce que je propoſe comme un expédient, pour la juſteſſe, la préciſion & la clarté, eſt réellement indiſpenſable, par la nature des ſources qui contiennent les premiers Voïages en Amérique. On n'a jamais publié les véritables Journaux des *Colombs*, des *Pinçons*, d'*Ojeda*, d'*Ovando*, de *Balboa*, de *Ponce de Leon*, d'*Hernandez de Cordoue*, de *Cortez*, & de la plûpart des premiers Navigateurs, qui ont découvert ſucceſſivement les différentes parties du Nouveau Monde. C'eſt à divers Hiſtoriens, dont quelques-uns n'avoient jamais quitté leur Patrie, qu'on eſt redevable d'avoir raſſemblé des Mémoires particuliers, ſur leſquels ils ont formé des corps d'Hiſtoire; & ſi l'on excepte quelques Piéces échappées à leurs recherches, ou qui ne ſont ſorties de l'obſcurité que depuis la publication de leurs Ouvrages, c'eſt preſqu'uniquement à leur témoignage qu'on eſt ré-

Recueils des premieres Relations, & ſources hiſtoriques.

duit. Auſſi vont-ils faire le fond de mon Expoſition hiſtorique, dans tout l'intervalle qu'ils rempliſſent ; ſans autre interruption que celle dont je ne puis me diſpenſer à chaque nouvelle entrepriſe, pour la diſtinguer par le nom du principal Acteur, c'eſt-à-dire, du Voïageur ou du Conquérant. Les plus célebres de ces Ecrivains ſont *Martyr*, *Oviedo*, *Gomara*, *Antoine Herrera*, *Benzone*, *Las Caſas*, *Diaz del Caſtillo*, *Solis* & quelques autres. Comme leur poids n'eſt pas le même dans la balance de la Critique, il eſt important de faire quelques obſervations ſur leur caractere.

Martyr. *Pierre Martyr d'Anglerie*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Pierre Martyr, né à Florence & ſon Contemporain, étoit Milanois, & prend lui-même la double qualité de Protonotaire Apoſtolique, & de Conſeiller du Roi Ferdinand. Il ſe trouvoit attaché au ſervice de ce Prince, dans le tems même de la Découverte du Nouveau Monde, dont il nous a donné l'Hiſtoire, en trente Livres, ou plutôt en trente Lettres, diviſées en trois Parties, ſous le titre de *Décades Oceanes*.

La premiere de ces Lettres, qui eſt adreſſée, comme la ſeconde, au Car-

dinal Aſcagne Sforce, offre pour date l'année 1493, c'eſt-à-dire celle où Chriſtophe Colomb apporta lui-même, en Eſpagne, la nouvelle des premiers ſuccès de ſon entrepriſe. Elle eſt écrite de la Cour, où Martyr étoit emploïé, & témoin par conſéquent du récit de Colomb, des honneurs qui lui furent accordés, & des nouveaux ordres qu'il reçut. Les Lettres ſuivantes, adreſſées, les unes au Cardinal Louis d'Arragon, les autres au Pape Leon X, &c. répondent de même au progrès des Découvertes, & au tems des informations. Elles ſont toutes en Latin aſſez pur. Le mérite de l'Auteur (2), l'occaſion qu'il avoit de s'inſtruire, & la ſimplicité même de ſon ſtyle, où rien

(2) Il prit ſoin lui-même de raſſembler toutes ſes Lettres, qu'il dédia, en 1516, à Charles-Quint. Elles furent réimprimées à Alcala, en 1530. On lit, dans ſon Epître, qu'il avoit été envoïé, par le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle, en Ambaſſade à Veniſe & au Soudan de Babylone. Antoine de *Nebriſſa*, ſon Ami, qui fit réimprimer enſuite ſes trois Décades, y joignit le *Traité des Iſles nouvellement découvertes*, & la Relation de l'Ambaſſade de Veniſe & de Babylone; deux Ouvrages de Martyr qui n'avoient point encore été publiés. Entre les éloges qu'il lui donne, il dit, en ſe plaignant de ſa modeſtie, qui lui faiſoit craindre l'honneur de l'impreſſion, » Mon cher Martyr » eſt capable de ſe diſ» tinguer dans tous les » genres de compoſition; » mais c'eſt le plus mo» deſte des hommes. Edit. de Bâle, *in-fol.* 1533, chez Jean Rebel.

ne paroît donné à l'imagination ni au deſſein de ſurprendre par l'éclat du merveilleux, ont acquis à ſon Ouvrage une réputation diſtinguée. C'eſt une ſource où l'on a toujours puiſé ſans défiance. Mais il n'y faut pas chercher les détails ni l'exactitude, qu'on ne peut attendre que des Témoins oculaires d'une Expédition, & qui ſont précieux néanmoins dans le récit des grands événemens. On n'y trouve pas, non plus, des Deſcriptions fort étendues, ni beaucoup d'Obſervations qui puiſſent enrichir la Géograghie & la Phyſique ; à la réſerve de quelques Remarques ſur les Vents & les Marées, que l'Auteur avoit recueillies des entretiens de Diegue Colomb & des Navigateurs du même tems.

Oviedo. *Gonçale Fernand Oviedo & Valdez*, Gouverneur du Fort de la Ville de Saint-Domingue, publia, en 1535, ſon Hiſtoire des Indes occidentales, qu'il nomme *Hiſtoire Générale & Naturelle*, (3), à l'exemple de Pline,

(3) La Hiſtoria General y Natural de las Indias, por el Capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo y Valdez, *in-fol.*, en Sevilla, 1535.

L'Edition de Salamanque, de 1546, eſt groſſie d'une Relation de la Conquête du Perou, par Xerez.

ı'il s'étoit propoſé pour modele ;
ıais avec cette différence, dit-
, qu'il veut commencer par l'Hiſ-
›ire de la Découverte & de la
onquête des mêmes Régions. Il
:oit parti, en 1513, de Ma-
rid, lieu de ſa naiſſance, avec
:s ordres du Roi Ferdinand, pour
xercer, aux Indes, l'Office de *Con-
'olleur des Fontes & des Mines d'or.*
es fonctions de cet Emploi le con-
uiſirent à la *Terre-ferme*, où il ne ſe
endit pas moins utile pour la Con-
uête du Païs & pour la pacification
es Indiens. Douze ans après, il re-
int en Eſpagne ; & n'y trouvant que
es Relations imparfaites, ſur quan-
ité de choſes qui lui étoient familie-
es, il y compoſa d'abord, ſans au-
re ſecours que ſa mémoire, un Som-
naire de l'Hiſtoire Naturelle des In-
les. Mais étant retourné à l'Iſle Eſ-
›agnole, avec la qualité de Gouver-
ıeur du Fort de Saint-Domingue,
es papiers, qu'il y avoit laiſſés, &
lix ans d'un nouveau ſéjour dans les
Etabliſſemens de ſa Nation, le mi-
ent en état de perfectionner ſon
Ouvrage, ou plutôt d'en compoſer
ın autre, avec plus d'exactitude &
l'étendue. Il ſe croit exempt de re-

proche pour le ſtyle, parcequ'étant né à Madrid, aïant reçu ſon éducation dans la Maiſon du Roi, & n'aïant vécu qu'avec des Perſonnes de diſtinction, il ſe flate de ſavoir parfaitement la Langue Caſtillanne, dont il a fait uſage, & qui paſſe, dit-il, pour la meilleure des Langues vulgaires. A l'égard des faits, il n'auroit pu manquer de bonne foi ſans s'attirer l'indignation du Ciel & de la Terre; car il prend à témoins, Dieu, l'Empereur Charles ſon Maître, & tous les honnêtes gens du monde, qu'il a ſuivi les plus rigoureuſes loix de la vérité.

Il ne publia d'abord que vingt Livres, dans un ſeul Volume, qui contient tout cequi regarde les premieres Découvertes, & qui devoit être ſuivi de deux autres, où il promettoit les Expéditions de la Terre-ferme. Mais après avoir paſſé plus de vingt-deux ans dans les Colonies Eſpagnoles, il paroît que le Voïage qu'il fit en Eſpagne, pour offrir ce premier Tome à l'Empereur Charles, qui l'avoit honoré du titre de ſon Hiſtoriographe, avec une penſion conſidérable, fut la derniere de ſes Courſes. C'étoit la huitieme fois,

it-il, qu'il avoit traverſé l'Océan. e n'ai pu découvrir s'il étoit retourné à Saint-Domingue ; & *Jean Pour* (4), à qui nous devons la Traduction de ſon Ouvrage, en 1556, ne donne aucun éclairciſſement ſur a vie & ſa mort, ni ſur la continuation de ſon travail. Il n'en eſt pas moins ertain qu'Oviedo tient rang entre es plus célebres Ecrivains d'Eſpagne ; & que n'aïant preſque rien rapporté qu'il n'eût vérifié de ſes propres yeux, ou par des Témoins exiſtans, il doit être regardé comme une des meilleures ſources pour l'Hiſtoire des premieres Expéditions. La paſſion qu'il avoit d'imiter Pline l'a rendu fort attentif, en effet, à tout ce qui regarde l'Hiſtoire Naturelle. Il s'eſt étendu particuliérement ſur celle de l'Iſle Eſpagnole, qui paroît avoir été ſon principal objet.

François Lopez de Gomara, autre Hiſtorien Eſpagnol, dont nous avons une ancienne Traduction, en François, par *Martin Fumée*, Sieur de Genillé, a donné, en ſix Livres, l'Hiſtoire Générale des Indes occi- Gomara.

(4) Valet de Chambre de François de Valois, Dauphin de France.

dentales (5). Cet Ecrivain, que nous n'avons commencé à connoître, dans ſa Langue naturelle, que par l'Edition d'Anvers, de 1554, a joui longtems, en France, d'un ſuccès extraordinaire (6), dont il ſemble qu'on peut apporter trois raiſons. Premierement, il a donné, à ſon ſujet, beaucoup plus d'étendue que ceux qui l'avoient traité avant lui; & dans un tems où la curioſité étoit extrême pour les progrès de l'Eſpagne, il n'eſt pas ſurprenant qu'on reçût avec avidité tout ce qui ſembloit offrir de nouvelles informations. Il parcourt, non-ſeulement toute l'Amérique juſqu'à l'extrêmité Méridionale, mais les parties mêmes des Indes orientales, qui étoient alors conteſtées entre les Eſpagnols & les Portugais; il ſe fait Juge du différend des deux Nations; il raiſonne avec beaucoup de hardieſſe ſur leurs prétentions & leurs intérêts; & l'érudition ne lui manquant point pour ſoutenir ſes pa-

(5) Hiſtoria general de las Indias, y todo lo acaeſcido en ellas, dende que ſe ganaron haſta el año 1551, &c. *in*-8. Anvers 1554.

(6) L'Edition de 1587, à Paris, chez *Michel Sonnius*, eſt annoncée, au titre, pour la cinquieme; & le Traducteur en marque de l'étonnement, dans ſa Préface.

adoxes, il y répand un air de vrai-emblance, qui a ſoutenu long-tems illuſion. En ſecond lieu, il s'écarte ouvent du récit des Hiſtoriens qui ont précedé; & de ſon tems, comne du nôtre, on ſe plaiſoit à décourir cette eſpece de contradiction enre les meilleurs Ecrivains. Enfin, amais on n'avoit porté ſi loin que Gonara l'exactitude & la préciſion dans a meſure des diſtances. Il ſemble u'il marche la toiſe à la main. Les Mers, les Terres, l'intérieur de l'Anérique, & ſes Côtes, tout s'offre ſes yeux dans ſa grandeur réelle. Cette apparence de juſteſſe doit en voir impoſé à ceux qui n'étoient as mieux inſtruits. Mais, 1°. en oulant trop embraſſer, Gomara s'éarte quelquefois de ſon ſujet, & 'a pu réduire une matiere ſi vaſte à es bornes fort étroites, ſans tomer ſouvent dans la confuſion. 2°. orſqu'il abandonne l'opinion des aures Hiſtoriens, il n'explique point ur quel fondement il établit la ſiene. 3°. Une grande partie de ces meures, qu'il donne avec une confiance urprenante, ont été démenties par es Voïageurs plus éclairés. Cependant ont reconnoît du ſavoir dans la

plûpart de ſes recherches, & de la chaleur dans ſon ſtyle : deux qualités qui ſoutiennent encore ſa réputation ; quoique dans les récits qu'il haſarde ſans garants, il y ait peu de fond à faire ſur ſon témoignage.

Benzone. *Jérôme Benzone*, Milanois, réunit les deux qualités de Voïageur & d'Hiſtorien. Nous avons de lui, ſous le titre d'Hiſtoire du Nouveau Monde, une Relation de ſes Voïages, depuis 1541 juſqu'en 1554, dans laquelle il joint, à ſes propres Avantures, les Découvertes & les Conquêtes des Eſpagnols ; avec cette différence, que, ſur les événemens qu'il n'avoit pas vus, il fait profeſſion de ſuivre quelques Ecrivains qui les avoient déja publiés ; & que dans tout le reſte, c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin de ſes courſes, il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin, ou qu'il n'ait appris de diverſes perſonnes dont il vante le caractere. Cet Ouvrage eſt d'autant plus eſtimable, qu'avec de juſtes éloges du courage & de la conſtance des Eſpagnols, on y trouve une fidelle peinture de leurs cruautés, de leur avarice, & de tous les autres excès auxquels ils ſe laiſſerent emporter par la ſoif de l'or,

& par leurs propres diviſions. Benone a cet avantage ſur Barthelemi le las Caſas, qu'en relevant, comne lui, leurs paſſions & leurs vices, il rendu plus de juſtice à leurs vertus ; & de toutes les qualités qui orment les bons Hiſtoriens, cette galité, dans l'eſtimation des vertus & des vices, paſſe, avec raiſon, our la plus difficile & la plus rare. *Train Chauveton*, à qui nous ſommes edevables d'une aſſez bonne Traduction de Benzone, en 1579, a roſſi le premier des trois Livres, ont l'Ouvrage eſt compoſé, par les Réflexions hiſtoriques ſur chaque Chapitre.

Antoine Herrera eſt depuis long- Herrera.
ems en poſſeſſion d'une haute eſtine, qu'il ne doit pas moins au caactere judicieux de ſon eſprit & de on ſtyle, qu'à l'exactitude & à l'éendue de ſes connoiſſances. C'eſt roprement l'Hiſtorien des Indes occidentales, comme Barros eſt celui des grandes Indes. On ne lui reproche u'un peu d'affectation à déguiſer uantité de faits odieux, ſur leſquels l paſſe toujours légérement. Son Ouvrage, compoſé de huit Décales, renferme l'Hiſtoire d'environ

ſoixante ans, depuis la premiere année des Découvertes (7) juſqu'en 1554. Comme on ne connoît point de ſource plus abondante & plus pure, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait été traduit dans toutes les Langues de l'Europe, & que tous les Ecrivains, qui ont traité le même ſujet après lui, faſſent profeſſion de le prendre pour guide & pour modele. Il ne paroît pas qu'il eût beaucoup voïagé, ni que dans les choſes mêmes qui s'étoient paſſées de ſon tems, il donne jamais rien ſur la foi de ſes propres yeux; mais la qualité d'Hiſtoriographe de Sa Majeſté Catholique lui aïant fait obtenir tous les ſecours néceſſaires à ſon travail, une ardeur infatigable lui fit découvrir la vérité de l'Hiſtoire, & ſa droiture naturelle ne ceſſa point de l'y tenir attaché. Tel eſt le témoignage qu'il ſe rend lui-même, & que la Critique n'a jamais contredit. Nicolas de la Coſte, qui a fait paſſer, en 1660, ſes deux premieres Décades en François, par une aſſez bonne Traduction pour le tems, déclare que » c'eſt

(7) Hiſtoria general de los Hechos de los Caſtellanos en las iſlas y Tierra firma del Mar Oceano, por Anton. de Herrera, deſde el año 1492, haſta el de 1554, *in-fol.* Madrid, 1601, 4 *vol.*

a naïveté de l'Ouvrage & la répu-
ation de l'Auteur, qui lui en ont inſ-
piré le deſſein (8).

Ces cinq Ecrivains ſont non-ſeule- Las Caſas.
nt les premiers, mais les ſeuls,
i aient publié l'Hiſtoire des Dé-
uvertes, juſqu'à leur tems. On
urroit compter auſſi dans ce nom-
, le fameux Traité de la Tyran-
des Eſpagnols, par *Barthelemi de Caſas* (9), s'il n'avoit été plutôt
mpoſé pour nous repréſenter le
lheur des Indes, que pour en écri-
'Hiſtoire. L'Auteur, qui s'étoit en-
é dans l'Etat eccléſiaſtique, après
oir accompagné ſon Pere au pre-
r Voïage de Chriſtophe Colomb,
oit emploïé la plus grande partie
ſa vie à prêcher aux Eſpagnols
ls devoient traiter les Indiens avec
ceur, & leur donner des exem-
de religion & d'humanité. L'inu-
é de ſes efforts, & peut-être les
ſécutions qu'il avoit eſſuïées lui-
me, l'avoient porté à ſe jetter dans
rdre de Saint-Dominique. Mais
Cour d'Eſpagne, qui reconnut la
iture de ſes intentions, l'aïant

) La troiſieme Dé-
n'a paru qu'en 1671,
la mort du Traduc-
, & le reſte n'a jamais
raduit.

(9) Relacion de la deſtruycion de las Indias occidentales por los Caſtellanos. *Edition de Seville* 1552.

forcé d'accepter l'Evêché de *Chiapa*; dont il remplit les fonctions pendant pluſieurs années, & que ſes maladies l'obligerent de quitter en 1551, il donna le reſte de ſa vie à la compoſition de pluſieurs Ouvrages, entre leſquels celui qu'on vient de nommer tient le premier rang. Autant que tous les autres reſpirent la douceur & la piété, autant celui-ci ſe reſſent du chagrin qui l'avoit fait entreprendre. Le Prélat, qui n'avoit de foible que ſa ſanté, y répand toute l'amertume d'un zele aigri par de longues traverſes & par le ſouvenir toujours préſent des injuſtices & des cruautés dont il avoit été témoin. Il porta cette eſpece de vengeance, ou ſi l'on veut, cette chaleur pour la défenſe des Indiens, juſqu'à déclarer la guerre, par pluſieurs Traités, à ceux qui entreprenoient de juſtifier la violence & la barbarie des Eſpagnols. Cependant ſon Ouvrage renferme un grand nombre d'événemens hiſtoriques, qu'on ne peut ſoupçonner d'infidélité, & qui ont le mérite extrêmement ſingulier d'être ſortis de la plume d'un Homme de bien, qui ne les avoit preſque pas perdus de vue depuis la premiere Découverte des In-

, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace
viron cinquante ans. Mais pour
r tous les ſcrupules, ſur un té-
gnage que la faveur qu'il a trou-
chez les Proteſtans ſemble avoir
peu décrié dans l'eſprit des Ca-
liques, il ſuffit de rapporter le ju-
ent d'un Hiſtorien moderne, qui
doit être ſuſpect pour aucun Par-
dans un problême de cette na-
. » On ne peut diſconvenir, dit
e Pere de Charlevoix, qu'il re-
ne dans l'Ouvrage de las Caſas
n air de vivacité & d'exagération,
ui prévient un peu contre lui, &
ue les faits qu'il rapporte, *ſans*
re altérés dans la ſubſtance, ont,
ous ſa plume, je ne ſais quoi
l'odieux & de criant, qu'il pou-
oit peut-être adoucir. Il n'avoit
as aſſez fait réflexion, qu'il ne
uffit pas à un Hiſtorien d'être vé-
idique, & qu'il doit encore être
xtrêmement en garde contre ce-
ue la prévention, la haine, l'in-
érêt, l'amitié, l'engagement, un
ele trop amer, ou trop ardent,
euvent donner de couleurs, ou
trangeres, ou trop vives, aux
aits *d'ailleurs les plus certains*. Mais
n peut bien aſſurer que le ſaint

» Evêque de Chiapa, dont, malgré » ſes défauts, ou, pour parler plus » juſte, les excès de ſes vertus, le » nom eſt demeuré très reſpectable » dans les Annales du Nouveau Mon- » de & dans les Hiſtoires d'Eſpagne, » ne prévoïoit pas les mauvais effets » que ſon Ouvrage produiſit, peu » d'années après ſa publication, lorſ- » qu'il eut été traduit par un Hol- » landois (10). Comme l'Hiſtoire ne demande que la vérité des faits, & que les motifs de l'Ecrivain n'y changent rien, lorſqu'ils ne lui font pas bleſſer les regles de la bonne foi, on doit conclure que le reproche de chagrin & d'amertume ne pouvant tomber que ſur les expreſſions de las Caſas, ſon témoignage n'en a pas moins de poids pour le fond des événemens (11).

Diaz del Caſtillo.

Bernard Diaz del Caſtillo ne s'eſt attaché qu'à l'Hiſtoire des Voïages & des Guerres de Fernand Cortez, dans la fameuſe Expédition du Méxique. Un Ecrivain, qui fait profeſſion d'a-

(10) Il confirma les Rebelles des Païs-bas dans leur haine pour les Eſpagnols. *Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 6, p. 325. & autres.*

(11) On ne dit rien, ici, de la vie de Chriſtophe Colomb, par Fernand ſon Fils. *Voïez, ci deſſous, les Notes qui le regardent*

oir ſuivi conſtamment ſon Héros ,
t qui ne rapporte rien dont il n'ait
té ſans ceſſe Acteur ou Témoin ,
iérite , ſans doute , une confiance
roportionnée à ces deux titres. Auſſi
e l'accuſe-t-on point d'avoir man-
ué de reſpect pour la vérité ; mais
n le ſoupçonne d'un excès de jalou-
e & d'ambition , qui lui fait quel-
uefois condamner la conduite de
on Général , ou donner de malignes
nterprétations à ſes vues. Solis , qui
ui fait ce reproche , n'en reconnoît
as moins que ſon ſtyle , rude &
roſſier (12) , porte une apparence
e bonne foi , qui lui donne du cré-
it , & qu'en mettant à l'écart ſes
onjectures & ſes raiſonnemens , on
ouve ſous ces deux nuages , beau-
oup de lumieres dans ſes détails
iſtoriques. Son Ouvrage ne fut pu-
lié (13) qu'en 1632 , c'eſt-à-dire ,
ong-tems après ſa mort , par un Re-
gieux de la Merci , qui le tira d'une
ibliothéque , où il étoit comme en-
éveli.

(12) Solis dit qu'il s'exliquoit mieux avec l'épée u'avec la plume.

(13) *Sous le titre de* Hiſtoria Verdadera de la Conuiſta de la Nueva Eſpaña, eſcrita por el Capitan Bernal Diaz del Caſtillo. *in-fol.* Madrid , 1632. *Nous n'en avons pas de Traduction.*

Lettres de Cortez. Les Lettres de *Fernand Cortez* ſont une autre ſource de vérité, pour l'Hiſtoire des mêmes événemens. Elles furent écrites à Charles-Quint, pendant l'Expédition même, & dans la confuſion des armes; mais quoiqu'elles portent un caractere de nobleſſe & de bonne foi, qui doit les faire paſſer pour un monument reſpectable, il ne faut pas y chercher de longues & curieuſes explications. Les premieres contiennent une courte peinture de la ſituation de Cortez, qui ne peut ſervir qu'à vérifier l'ordre & la date de ſes entrepriſes. Dans les autres, on ne lit que des demandes & des plaintes (14).

Solis. L'Hiſtoire de la Conquête du Mexique, par *Antoine de Solis* (15), quoique poſtérieure, de long-tems, à celles qu'on a nommées, & compoſée même d'après elles, ne peut être négligée pour toute entrepriſe hiſtorique, où ce grand événement

(14) *Elles ont été publiées, à Madrid, ſous le titre de* Cartas de D. Hernando Cottes, Marques del Valle, de la Conquiſta de Mexico, al Emperador. *Gemelli Carreri ſe fait honneur d'en avoir vu quelques-unes, en manuſcrit, dans la Nouvelle Eſpagne. Voïez ſon Journal, au Tome 44. de ce Recueil.*

(15) Hiſtoria de la Conquiſta de Mexico, poblacion y progreſſos de la America ſeptentrional conocida por el nombre de Nueva Eſpaña, por D. Antonio de Solis, *in-fol. Madrid.*, 1684.

a rappellé. D'ailleurs, en recon-
iſſant cequ'il doit aux anciennes
ırces, l'Auteur aſſure qu'il en a
:ouvert de nouvelles; & quoiqu'il
diſpenſe de les nommer, le ſuffra-
conſtant de ſa Nation prouve aſſez
: cette noble hardieſſe n'a jamais
démentie. Ce n'eſt pas faire un
ge exceſſif, d'un Hiſtorien dont la
utation eſt ſi bien établie, que de
compter entre les meilleurs Ecri-
ns d'Eſpagne. Le ſuccès de la Tra-
:tion de ſon Ouvrage, en Fran-
s (16), n'empêche pas qu'elle ne
: fort inférieure à l'Original.

Corneille Wytfliet, *Jean de Laët*, *Herrera*, *Ogilby*, *Torquemada*, & quelques autres dont nous avons des Hiſtoires ou des Deſcriptions générales de l'Amérique, n'ont fait que répéter, ſous différentes formes, ce qui avoit été publié avant eux. Si l'on conſidere la juſte diſtinction qu'il faut toujours mettre, entre les Auteurs originaux & ceux qui n'ont écrit que aſſez long-tems après, on ne s'étonnera point que je cite rarement des Productions ſi tardives, du moins à cauſe de ce qu'elles ont de commun avec

Autres Hiſtoriens.

(16) Par Citri De la Guette, *in*-4. Paris, 1691. Nous en avons pluſieurs Editions.

les premieres, dont elles empruntent leur autorité, & que je ne les emploie qu'à titre de ſupplémens pour les événemens poſtérieurs, qui ne peuvent ſe trouver dans les Hiſtoriens des premieres Découvertes. Par la même raiſon, lorſqu'aïant préſenté l'Amérique ouverte aux Européens par les Eſpagnols, il faudra paſſer à l'Hiſtoire des Découvertes particulieres, dont pluſieurs Nations de l'Europe ont partagé la gloire, je ne conſulterai point d'autres Relations que celles que je nomme originales; & je réſerverai tout ce qui s'eſt publié depuis, pour la troiſieme Partie de mon nouveau Plan.

Le Pere de Charlevoix.

Exceptons néanmoins l'Hiſtoire de Saint-Domingue, parceque remontant juſqu'à l'origine des Découvertes, elle embraſſe une partie de mon ſujet. L'eſtime dont elle eſt en poſſeſſion doit la faire regarder comme une ſource avouée du Public; & quoique dans la premiere moitié de ſon Ouvrage, l'Auteur n'ait pas eu d'autres ſources que les miennes, les Mémoires anecdotes du P. Pers & les Actes du Dépôt de la Marine (17), dont il déclare que la ſeconde eſt

(17) Préface de l'Hiſtoire de St-Domingue.

compoſée,

compoſée, en font une Hiſtoire originale. Tout ceque j'emprunte d'elle eſt cité fidélement ; ſeul mérite que j'en veux tirer, avec celui d'avoir un peu réparé le ſtyle.

C'eſt donc à cette ſuite de récits & de témoignages, que j'entreprens de donner une forme hiſtorique ; autant du moins qu'il eſt poſſible, dans une matiere dont les parties ont ſouvent peu de liaiſons. L'exécution de ce projet me jette dans un travail extrêmement pénible ; mais j'y ſuis engagé par d'anciennes promeſſes ; & je n'aurai rien à regretter, ſi le Public s'apperçoit que mes nouvelles vues apportent un changement avantageux au Plan des Anglois.

II. Enſuite, n'oubliant pas que je marche ſur leurs traces, & qu'il n'eſt pas queſtion de jetter ſi tard les fondemens d'un autre Ouvrage, je reviendrai aux véritables Journaux des Voïageurs. Mais ils recevront tant de jour, de l'expoſition qui va les précéder, qu'on ne doit plus craindre d'être arrêté par des récits obſcurs, ni fatigué par des répétitions, trop ſouvent néceſſaires pour les éclaircir. Comme la route, aux différens

Ports de l'Amérique, eſt ſujette à peu d'incidens, parceque les difficultés n'ont été que pour les premiers Navigateurs, & que depuis les grandes Découvertes, on n'a qu'une Mer fort connue à traverſer, le détail des Navigations ſera court ; à la réſerve néanmoins des Voïages entrepris pour chercher un Paſſage au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, que leur ſingularité doit faire excepter. D'un autre côté, je me confirme plus que jamais dans la réſolution d'abreger les Journaux, & de ſupprimer même, comme je l'ai déja fait dans les derniers Tomes, ceux qui ne contiennent rien d'important ou qu'on ne trouve dans les autres, en les bornant à l'honneur d'être nommés dans un Index. Si j'ajoûte qu'avec plus de fidélité que les Anglois pour leur propre Méthode, j'en détacherai tout ce qui regarde la Géographie, la Religion, les Mœurs & les Uſages, pour en faire un corps mieux ordonné, ſous le titre ordinaire de *Deſcription*, on concevra que chaque Journal, réduit aux avantures perſonnelles du Voïageur, à ſes obſervations particulieres, & aux ſimples recherches de ſa curioſité, ne

ſera jamais d'une longue étendue, ou du moins qu'il ne contiendra rien que d'agréable ou d'utile. Seconde réformation de l'ancien Plan.

III. Ce que je continuerai de nommer les *Deſcriptions* ſera formé, comme dans les Volumes précédens, des Remarques de tous les Voïageurs ſur chaque Païs & ſes Habitans. Mais la partie hiſtorique, qui va conduire à celle des Journaux, ne s'étendant point au-delà du Tems des Découvertes & des Conquêtes, qui eſt celui dans lequel tous les Hiſtoriens ſe ſont renfermés, il reſte un long eſpace à remplir; & ſuivant la nature de cet Ouvrage, il ne peut l'être que par divers lambeaux d'Hiſtoire, qui ſe trouvent répandus dans les Relations de quelques Voïageurs. Laiſſons le ſoin de recueillir d'autres Mémoires & d'autres Actes, au P. de Charlevoix, qui s'eſt chargé de cette grande entrepriſe, & qui a déja fait connoître, par ſes Hiſtoires du Japon, de St-Domingue & de la Nouvelle France, ce qu'on peut attendre de ſes laborieuſes recherches. Mais ſi c'eſt ſortir de mon ſujet que de porter les miennes hors des Relations de Voïages, je dois profiter

auſſi de tout cequ'elles peuvent m'offrir, pour enrichir cette derniere Partie de mon Ouvrage. Ainſi non-ſeulement je promets plus d'exactitude & de régularité dans les Deſcriptions ; mais, tirant des Voïageurs tout cequi appartient à l'Hiſtoire de chaque Païs, j'en compoſerai une ſorte de Supplément, pour l'Expoſition hiſtorique par laquelle je vais commencer. Troiſieme réformation, qui ne m'a pas ſemblé moins utile que les deux autres.

IV. Les Voïages au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, qui ſeront le terme de mon travail, étoient annoncés dans cet ordre, par la Préface des Anglois. Comme ils forment un corps détaché, qui devient plus important que jamais par les dernieres Navigations, & par les nouvelles Cartes de M. de l'Iſle, je remets à régler leur diſtribution dans une Préface qui ne regardera qu'eux, & qui contiendra les motifs de ces fameuſes Expéditions.

Tels ſont les changemens que je me ſuis propoſés, & dont je devois l'explication. S'ils obtiennent la faveur du Public, je remets en Mer à peines voiles, avec un vent ſi flatteur ; &, dans toute la confiance d'un Voïa-

geur exercé, je ne connois plus d'obſtacles juſqu'au Port.

(Nota.) *En promettant, comme je l'ai fait à chaque Tome, un* Errata *général, au dernier, pour les fautes inévitables dans un ſi long Ouvrage, je fais des excuſes d'avance, à M. Frezier, ſur une note de la page 130 du Tome XI, où j'ai remarqué qu'il eſt accuſé d'une erreur de 8 dégrés de longitude, ſans m'être ſouvenu qu'il s'en eſt pleinement juſtifié dans le Mercure du mois de Janvier 1750, page 82, & qu'il a fait retomber l'accuſation ſur ſon Adverſaire.*

Laiſſons le reſte de l'eſpace au Géographe.

REMARQUES
DE
M. BELLIN,
SUR LES CARTES GEOGRAPHIQUES DE L'AMERIQUE.

L'HISTOIRE de l'Amérique, & des Voïages qui y ont été faits tant pour la Découverte de ſes différentes Parties, que pour y former des Etabliſſemens, eſt trop intéreſſante pour rien négliger de cequi peut y répandre quelques lumieres. C'eſt dans cette vue que l'Auteur de cet Ouvrage m'en a confié la Partie géographique, dont je ſens toute la difficulté; puiſqu'il s'agit de fixer les connoiſſances qui ſont répandues dans tous les Auteurs, avec l'eſprit de critique & de combinaiſon néceſſaire, & de mettre ſous les yeux l'état actuel de ces vaſtes Contrées.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de Cartes géographiques ſur l'Amérique, le peu d'exactitude qui ſe trouve dans la plûpart laiſſe beaucoup à déſirer (1).

(1) Les Cartes du Canada du P. Coronelli.
Celles de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale de Mr. Sanſon.
Les Cartes générales & particulieres de l'Amérique de M. de l'Iſle.

: n'ai point envie d'en faire l'examen la critique, & encore moins d'en taquer les Auteurs, dont je connois ut le mérite & le ſavoir ; mais les nnoiſſances ſur ces Païs étoient alors rt bornées ; elles ſe ſont étendues & ultipliées depuis : deſorte que nous mmes aujourd'hui en état de faire ieux, quoiqu'éloignés de la perfection. Je ne parle point ici de la belle Carde l'Amérique, publiée par M. Danlle en 1746, ni de celle que M. reen a publiée à Londres en 1753. t premiere eſt d'un grand détail, & périeure à tout cequi a paru ; la ſende, quoique beaucoup moins détail-, eſt recommandable par l'eſprit de tique & de comparaiſon qu'on y a ploïé pour fixer la poſition des prinaux lieux.

Je fais cette remarque avec d'autant is de plaiſir, que regardant ces deux uvrages comme excellens dans leur ire, quoique différens, je compte de re paſſer dans mes Cartes tout ceque trouverai de bon dans l'un & dans utre ; je ne crains point que leurs

a Carte Angloiſe, en feuilles, de l'Amériſeptentrionale, de M. ple, & quelques au- Cartes publiées à Londres.

A l'égard de celles publiées à Amſterdam, elles ſont, preſque toutes, des copies des précédentes.

Auteurs m'en ſachent mauvais gré, non-plus que des changemens que je croirai devoir faire ſur pluſieurs parties de leur travail. Chacun a ſes recherches, ſes connoiſſances, & ſa maniere de les mettre en œuvre.

Outre ces morceaux généraux, les Anglois ont donné, en différens tems, des parties détachées qui ont leur mérite, & qui ſeules peuvent nous donner une connoiſſance exacte de leurs Colonies.

A l'égard des parties de l'Amérique que nous poſſédons, j'en ai donné des Cartes, en 1744, qui ſont jointes à l'Hiſtoire de la Nouvelle France du P. de Charlevoix. J'oſe même dire que j'ai été le premier qui ait fait connoître le Canada & la Louiſiane avec quelque ſorte de préciſion. Les détails, dans leſquels je ſuis entré, avoient été inconnus juſqu'alors. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur toutes les Cartes qui ont paru avant 1744. Mais j'ai eu la ſatisfaction, depuis cette époque, de les retrouver dans les Ouvrages de nos plus habiles Géographes, qui les ont adoptés avec une confiance qui me flatte beaucoup. On voit donc que mon deſſein eſt de puiſer dans toutes les ſources, & de

n'approprier, pour ainſi dire, tout ceque je trouverai de bon, pour former un Corps de Géographie ſur l'Amérique; & ceque je joins à ce Volume-ci n'eſt qu'un foible échantillon de ceque je promette pour les Volumes ſuivans : obligé, comme je le ſuis, de me conformer à l'Ordre des Découvertes, pour ſuivre notre Auteur, avec lequel je dois marcher de concert.

J'ai commencé par une Carte générale du Golfe du Mexique & des Iſles de l'Amérique, où j'ai tracé les routes des premiers Navigateurs. Enſuite, j'ai donné une Carte de l'Iſle de St Domingue, ſous le nom d'Hayti, telle qu'elle étoit poſſédée par ſes premiers Habitans, à laquelle j'ai ajoûté les principaux Etabliſſemens que les Eſpagnols y firent après la Découverte. Cette Carte eſt en très petit point, mais ſuffiſante pour cet objet. J'en donnerai, dans la ſuite, une beaucoup plus grande & plus détaillée, où l'on trouvera l'état actuel de cette Iſle, avec tous les Etabliſſemens François.

La Découverte de la Terre-Ferme de l'Amérique aïant ſuivi de près celle des Iſles, j'ai donné ſix petites Cartes particulieres, qui comprennent toute la côte, depuis la Riviere de l'Orenoque

juſqu'au Mexique incluſivement. Je ſuivrai de même toutes les autres parties ; ce qui formera une ſuite de Cartes de la même grandeur, qu'on pourra raſſembler en un ſeul Corps, à la tête duquel je mettrai une Carte générale, qui eſt indiſpenſable, pour faire connoître l'enſemble & le rapport de chacune d'elles avec le tout.

Outre les Cartes, je donnerai les Plans des endroits les plus remarquables. Ceux de l'ancien & du nouveau Mexico, qu'on donne dans ce Volume, ſont tirés du Recueil Hollandois : mais j'y ai joint deux Plans particuliers, qui n'ont point été rendus avec juſteſſe dans aucun Ouvrage public ; l'un eſt la Rade de Vera-Crux, avec les Iſles voiſines ; l'autre, le Port Roïal & ſes environs, ſitués dans la Baie de Campeche. A l'égard des deux petites Cartes des Environs de Mexico & de ſes Lacs, on voit aiſément d'où je les ai tirées ; & quoi qu'elles ne s'accordent pas trop bien avec les Deſcriptions qu'on trouve dans les Auteurs, je les ai laiſſées telles qu'elles étoient, ſans y rien changer, n'étant pas aſſez inſtruit du local, pour entreprendre de les corriger avec quelque ſuccès.

Il ne reſte plus qu'une remarque à fai-

, *ſur l'accord qu'on croiroit devoir ſe* ncontrer *entre les Relations des Voïa-* eurs, *& les Cartes que nous y joignons.* u'on *ne ſoit point ſurpris de quelques* fférences *qui s'y trouvent. Les premiers* avigateurs *étoient plus occupés de la* andeur *des entrepriſes, & des difficul-* s *qu'ils avoient à vaincre, que de la* écision *des obſervations. Plus braves* e *ſavans, ils nous ont donné des Re-* tions *curieuſes & admirables, mais* uvent *peu exactes pour la poſition des* ux. *Je n'en citerai qu'un exemple.* ans *le Voïage de 1512, pour la* écouverte *de la Floride, la Relation* Ponce *de Leon dit que les* Martyrs, es *au Sud de la preſque Iſle de la* oride, *ſont par les 26 dégrés 15 mi-* tes *de latitude; au lieu que ces Iſles* nt *par les 25 dégrés (2). Dans le* me *Voïage, on lit 17 dégrés pour la* titude *de la Côte du Sud de l'Iſle de* riquen, *aujourd'hui Portoric, au* u *qu'elle eſt par les 18 dégrés. Cette* elation *n'eſt pas la ſeule où l'on trouve* ces *anciennes erreurs. C'eſt au Géo-* aphe *à les réparer.*

Les changemens de noms ne demant pas moins d'attention; & l'on y

2) Il y a auſſi une faute d'Impreſſion; Nord-Eſt, r Nord-Oueſt.

apperçoit bien des variétés, depuis la premiere Découverte, juſqu'à ceux qui ſubſiſtent. Il y en a même un grand nombre, dont il eſt impoſſible de trouver la trace, particulierement de ces Villages ou Bourgades Indiennes, célebres dans ces tems, aujourd'hui détruites. Ajoûtez que les noms fixes & connus ne ſont pas toujours écrits de même par les différens Voïageurs. Je ne pouſſerai pas plus loin ces réflexions; elles me paroiſſent ſuffire pour mettre le Lecteur en état de juger de mon Ouvrage, & de cequ'il m'eſt poſſible de faire.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le douzieme Tome de l'*Hiſtoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 23 Septembre 1754.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOÏAGES.
TROISIEME PARTIE.

LIVRE CINQUIÉME.

PREMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMERIQUE.

VOÏAGES
DE CHRISTOPHE COLOMB.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

TANDIS que la Nation Portugaise pouſſoit, avec autant d'utilité que de gloire, ſes découvertes & ſes conquêtes en Afrique & dans les Indes Orientales, d'habiles Navigateurs, formés

INTRODUC. par l'exemple & l'émulation, portoient leurs vûes d'un autre côté du Globe terreſtre, après avoir conçu l'eſperance de s'ouvrir une route à l'Occident, comme les Portugais en avoient découvert une à l'Orient. L'incertitude du terme les tint long-temps ſuſpendus. Quelques ſoupçons des Anciens ſur l'exiſtence d'un autre Monde (1), des récits qui n'avoient pour fondement qu'une obſcure tradition, les raiſonnemens d'une Philoſophie au berceau, dont le goût commençoit à ſe répandre, mais qui n'avoit point encore de principes fermes & bien éclaircis, étoient des motifs trop foibles pour engager les plus hardis dans une ſi grande entrepriſe. Mais la providence du Ciel, qui avoit reglé l'ordre des événemens, raſſembla, dans un eſpace fort court, un grand nombre d'expériences qui fortifierent les conjectures, & qui devinrent comme une démonſtration ſenſible. Ces ſecours, qui paroiſſent avoir été néceſſaires pour animer le courage & l'habileté, méritent d'être conſacrés par l'Hiſtoire, dans le ſouvenir éternel des hommes (2).

Les Anciens ſoupçonnoient l'exiſtence d'un autre Monde.

Expériences qui ont formé cette idée.

(1) Voïez l'Avant-propos.

(2) Les premiers Hiſtoriens de l'Amérique s'accordent ſur ce récit; mais on ſe bornera au témoigna-

Le premier, qui trouva dans ſa grandeur d'ame & dans ſes réflexions aſſez

INTRODUC. Chriſtophe Colomb eſt le premier qui s'y attache.

ge du plus judicieux & du plus celébre, par une ſimple traduction de ſes termes. Martin Vincent, fameux Pilote aſſura que s'étant rencontré à 450 lieues au Couchant du Cap Saint-Vincent en Afrique, il avoit trouvé une piece de bois travaillée par artifice, & dont l'ouvrage n'avoit pas été fait avec du fer. Les vents d'Oueſt aïant régné pendant pluſieurs jours, il jugea qu'elle venoit néceſſairement de quelque Terre occidentale. Pedro Corres, qui avoit épouſé une des ſœurs de la femme de Colomb, certifia que dans l'Iſle de Puerto Santo, il avoit vû une autre piece de bois, que les mêmes vents y avoient jettée, & qui reſſembloit à la précédente. Il y avoit vû auſſi de fort groſſes cannes, dont chacune pouvoit contenir ſix pintes d'eau, qui devoient y avoir été pouſſées par l'impétuoſité des vents, parce qu'elles n'étoient pas connues dans l'Iſle, ni dans toute l'Europe. Les Inſulaires des Açores rendirent témoignage que pendant les vents de l'Oueſt & du Nord Eſt, la mer tranſportoit des pins aux Côtes de la Gracieuſe & de Fayal, où la Nature ne produit point de ces arbres, & que dans l'Iſle de Flore la mer avoit jetté deux cadavres humains, qui avoient la face fort large & d'un autre air que celui des Européens. Une autre fois, on avoit vû, près des mêmes Iſles, deux canots d'une forme extraordinaire, qui n'enfoncent jamais, & que le vent y avoit fait aborder. *Antonio Leme*, qui s'étoit matié dans l'Iſle de Madere, raconta qu'aïant couru aſſez loin au Couchant avec ſa caravelle, il croïoit avoir apperçu trois Terres qui lui étoient inconnues. Un Habitant de la même Iſle demanda, vers ce temps, au Roi de Portugal, la permiſſion de découvrir une certaine Terre, qu'il prétendoit avoir vûe tous les ans, & toujours ſous la même apparence. Quoiqu'il ne paroiſſe point qu'il eût réuſſi, c'eſt de là, & du témoignage précédent, que dans les Cartes Marines, qui ſe firent alors, on repréſenta quelques Iſles dans ces Mers, particuliérement celle qu'on y nommoit *Antille*, & qu'on mettoit à deux cens lieues au Couchant des Canaries & des Açores. Les Portugais la prirent pour l'Iſle de *las Siete Ciudadas*, c'eſt à-

INTRODUC. de force & de lumiere pour s'élever au-dessus des obstacles, fut un Génois, nom-

dire, des sept Cités, peuplée, suivant leur tradition, en 714, au temps de l'invasion des Maures, par quantité d'Espagnols qui s'embarquerent, pour fuir la persécution, avec sept Evêques, dont chacun bâtit sa Ville; de quoi ils prétendent qu'on fut informé, du temps de Don Henri de Portugal, par un Navire que la tempête y jetta, & qui étant revenu, ne put trouver ensuite le moïen d'y retourner. Ils ajoûtent que ce qui empêcha l'Equipage d'en rapporter de plus amples informations, fut la crainte d'être retenu par les Insulaires, qui obligea le Capitaine de faire remettre promptement à la voile. Diego de Tiene & d'autres Portugais, s'étant embarqués pour l'Isle de Fayal avec un Pilote nommé Diego Velasquez, assurerent qu'aïant manqué cette Isle, ils avoient gagné cent cinquante lieues par un vent de Sud-Est, & qu'au retour ils avoient découvert l'Isle de Flore, guidés par quantité d'oiseaux, auſquels ils voïoient prendre cette brisée, & qu'ils n'avoient pas reconnus pour des oiseaux maritimes; qu'ensuite ils étoient allés si loin vers le Nord, qu'ils avoient apperçu le Cap de Clare, en Irlande vers l'Est, où ils avoient trouvé que les vents d'Ouest soufloient impétueusement, & que la mer néanmoins étoit fort unie; ce qui leur avoit fait juger que cela venoit de quelque Terre peu éloignée, qui étoit à l'abri du côté de l'Occident; mais qu'ils n'avoient pas voulu s'en approcher, parce qu'étant avancés dans le mois d'Août, ils avoient appréhendé l'Hiver. Un autre Pilote racontoit que faisant route en Irlande, il avoit apperçu cette Terre qui depuis a été reconnue pour celle de Bacalaos, mais que l'impétuosité des vents l'avoit empêché d'y aborder. Pedro de Velasco de Galice disoit qu'en faisant la même route il étoit passé si loin dans le Nord, qu'il avoit vû des Terres au Couchant de l'Irlande. Vincent Diaz, Pilote Portugais, venant de Guinée, fort au large de Madere, crut avoir observé à l'Ouest une véritable Terre. Il en communiqua le secret à un Marchand Génois, son intime ami, qui arma pour la découvrir, & qui en demanda la permission au Roi de Portugal. Ce Prince donna

ié Chriſtophe *Colomb*, ſi peu connu juſ-
u'alors, qu'on ne s'eſt jamais accordé
ır ſon extraction, ni même ſur le lieu
e ſa naiſſance (3) & que ſes propres

s ordres favorables à ſon
ntrepriſe ; & quoiqu'ils
ſſent été mal executés,
iaz partit avec ſon ami,
i ſe nommoit Lucas de
ıçana. Mais ils pouſſe-
nt leur navigation fort
in, ſans rien apperce-
ir qui répondît à leurs
perances. Gaſpar & Mi-
el de Cortereal, deux
s du Capitaine qui avoit
couvert la Tercere, ſe
rdirent dans la même
trepriſe. Enfin, perſon-
ne pouvoit ignorer alors
que Barros rapporte
ns ſon Hiſtoire des Indes
entales. Il aſſure qu'en
couvrant Corvo, la plus
cidentale des Iſles Açó-
, on trouva une Statue
ıeſtre de pierre ou de
re cuite, montée ſur un
deſtal de même matiere
it les côtés offroient des
criptions, en caractere
on ne put déchiffrer,
que le Cavalier, vêtu
a manieré des Amérí-
ins, qui ne ſont point
olument nuds, mon-
t du doigt l'Occident,
me pour avertir qu'on
ouveroit des terres &
hommes. *Ant. Herre-*
Liv. 1. Chap. 2. & 3.

3) Les uns le font naî-
à Gênes, d'autres à Sa-
vonne, à Cugurco, à Ne-
ri, & ne different pas
moins ſur la condition de
ſa famille. Pluſieurs le
mettent dans la lie du peu-
ple. Quelques uns lui font
tirer ſon origine de Plai-
ſance en Lombardie. Fer-
dinand, le ſecond de ſes
deux fils, qui a compoſé
ſon Hiſtoire, embraſſe ce
dernier ſentiment, & parle
des tombeaux des Colombs,
qu'on voïoit encore dans
cette Ville avec leurs ar-
mes. Il paroît que la diſ-
pute ſur ce point fut por-
tée au Conſeil des Indes,
ſans que perſonne nous ait
appris quel en fut le réſul-
tat. Herrera, où l'on trou-
ve ſeulement qu'elle y de-
voit être décidée, ajoûte
qu'on prouvoit que l'Em-
pereur Othon II, en 940,
confirma aux Comtes Pier-
re, Jean & Alexandre Co-
lombos freres, les biens
feudataires qu'ils avoient
dans la Juriſdiction des
Villes d'Agui, de Saona,
d'Aſte, de Monferrat, de
Turin, & de Verceil ; qu'il
paroiſſoit, par d'autres ti-
tres, que les Colombos de
Plaiſance, de Cucaro & de
Cugurco étoient les mê-
mes, deſcendus de ces trois
freres, auſquels le même

INTRODUC.

L'envie veut lui en dérober l'honneur

enfans n'ont pû lever ce doute. Les Ennemis de ſa gloire publierent qu'il avoit hérité du Journal d'un Pilote, qui portant des vins d'Eſpagne en Angleterre, avoit été contraint par les vents de courir d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, où il avoit trouvé des terres & des hommes nuds, & qui aïant perdu preſque tous ſes gens dans cette courſe étoit revenu chez Colomb ſon ancien ami, auquel il avoit laiſſé, en mourant, ſes papiers & ſes Cartes. Mais ce bruit, que la jalouſie n'a pas laiſſé de faire adopter à pluſieurs Hiſtoriens Eſpagnols (4), paroît détruit par la navigation même de Colomb, qui ne penſa point à tourner au Sud, & par toutes les circonſtances de ſa conduite. Il n'avoit donc que l'opinion des Anciens, ſoutenue par quelques expériences récentes, avec ſa hardieſſe naturelle & ſes raiſonnemens, pour guides, dans une entrepriſe pleine de difficultés & de

Empereur avoit fait pluſieurs donations conſiderables. *Herrera*, *Liv.* 1. *Ch.* 7. Chriſtophe Colomb lui-même, parvenu aux honneurs qu'il obtint après ſon expédition, aſſuroit une Dame Eſpagnole, dans une Lettre citée par ſon fils, qu'il n'étoit pas le premier Amiral de ſa famille. *Vie de Colomb*, *T.* 1. *p.* 5.

(4) Particuliérement, Gomera, *Liv.* 1. *Chap.* 14. Oviedo, en le rapportant, déclare qu'il le croit faux, *Liv.* 1. *Ch.* 2. Herrera l'attribue à l'envie, *Chap.* 8.

angers, dont le ſuccès a rendu ſa mémoire immortelle. INTRODUC

L'état de ſa fortune, dans un établiſſement médiocre que le haſard lui avoit offert à Liſbonne (5), l'aſſujettiſſoit à communiquer des vûes, qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec de puiſſans ſecours. Il crut devoir la préférence à ſa Patrie : mais les Génois, refroidis pour les voïages de mer par le tort que les découvertes des Portugais cauſoient à leur commerce, rejetterent ſes propoſitions comme des fables. On ne trou-

Obſtacles qu'il eſt obligé de ſurmonter, & propoſitions qu'il fait à pluſieurs Cours.

(5) Son fils raconte qu'aïant couru long-temps les Mers avec un Corſaire fameux qui ſe nommoit Colomb le jeune, & qui avoit de ſa Maiſon, le feu prit à ſa Galere, dans un combat contre les Venitiens, entre Liſbonne & le Cap Saint-Vincent ; qu'il ne ſe ſauva qu'à l'aide d'une rame, ſur laquelle il fit deux lieues, avant que d'arriver à terre ; qu'étant allé à Liſbonne, où il trouva quelques Génois de ſa connoiſſance, il y avoit paru aimable à une Demoiſelle, qui avoit ſouhaité de le connoître & qui l'avoit enſuite épouſé ; que cette jeune perſonne étoit fille de Pierre Muniz Pereſtrello, après la mort duquel les deux Epoux avoient demeuré avec leur mere, & que Colomb avoit hérité non-ſeulement de ſes biens, mais encore d'une Relation des Voïages de ſon Mari, qui avoit aidé à la découverte des Iſles de Madere & de Porto-Santo. De ce mariage nâquit Diego Colomb, premier fils de Chriſtophe ; & c'eſt apparemment une erreur, fondée ſur le nom de ſa femme, qui a porté quelques Hiſtoriens à le faire deſcendre des Pereſtrellos. Etant devenu veuf, il prit en ſecondes nôces Beatrix Enriquez, native de Cordoue, dont il eut Ferdinand, qui n'eût de goût que pour une vie paiſible, & qui compoſa la vie de ſon pere.

INTRODUC. ve, ni l'année, ni les circonſtances de cette négociation. Il offrit enſuite ſes ſervices à Dom Juan, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Liſbonne, que le mérite de Colomb y étoit plus connu que dans la République de Génes, d'où il étoit ſorti dès l'enfance. On ſçavoit qu'il s'étoit appliqué conſtamment à l'étude de la Coſmographie, de l'Aſtronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avoit joint une longue pratique à ſes connoiſſances. On remarque en particulier qu'il ſavoit parfaitement l'art d'obſerver la latitude, ou la hauteur du Pôle, par l'aſtrolabe; ce que perſonne avant lui n'avoit exercé en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les Ecoles: & ſon frere, qui s'étoit retiré comme lui en Portugal, s'y étoit acquis beaucoup de réputation pour les Cartes marines & les Spheres, qu'il faiſoit dans une perfection dont on n'avoit pas encore eu d'exemple. Auſſi fut-il écouté ſi favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commiſſaires (6) pour examiner ſes offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaiſe foi.

(6) Don Diego Ortiz, nommoit auparavant le Evêque de Ceuta, qu'on Docteur *Calcadilla*, du

orſqu'ils eurent reçu ſes explications, s perſuaderent au Roi de faire partir ſe- rettement une Caravelle, avec ordre de ıivre exactement ſes Mémoires, qu'ils voient recueillis dans leurs conféren- e (7). A la vérité leur artifice ne tourna u'à leur honte. Le Pilote Portugais, qui 'avoit ni la tête ni le courage du Gé- ois; n'alla pas fort loin ſans être ef- raïé par les difficultés de l'entrepriſe, & evint publier à Liſbonne que les nou- eaux projets étoient autant de chimè- es. Colomb dans l'indignation de ſe oit trompé, prit auſſi-tôt la réſolution e quitter le Portugal. Il n'y étoit plus taché par ſa femme, que la mort lui voit enlevée depuis peu; & craignant ıême d'y être arrêté malgré lui, parce ıe le Roi n'attribuoit le mauvais ſuc- s de la Caravelle qu'au défaut d'ex- érience & d'habileté du Pilote, il embarqua furtivement pour l'Eſpa- ıe, avec ſon frere & ſon fils (8). Il

INTRODUC-

u de ſa naiſſance; & ux Médecins Juifs, nom- is Joſeph & Rodrigue, t habiles dans la Coſmo- ıphie. *Herrera*, *Chap.* 7.

7) Fernand Colomb dit tement, que ce fut pour diſpenſer de faire une nde récompenſe à ſon re.

(8) Il paroît que ſon ſecond mariage ſe fit en Eſpagne. On n'en trouve pas l'année; mais à juger par l'âge de Fernand, qui avoit environ treize ans en 1502, ce ne peut être avant 1489.

INTRODUC. arriva ſans obſtacle à Palos, Port d'Andalouſie. La Cour d'Eſpagne étoit alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venoit d'eſſuïer, lui faiſoient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y préſenter qu'après avoir engagé ſon frere (9) à ſe rendre, en Angleterre, pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vûes qu'il alloit propoſer lui-même aux Eſpagnols; réſolu apparemment de vendre ſes ſervices à ceux qui les mettroient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue vers la fin de l'année 1484. Le nouvel Hiſtorien de Saint-Domingue raconte qu'il fit préſenter d'abord au Roi, un Mémoire dont il rapporte juſqu'aux termes. Mais on lit ſimplement, dans les Hiſtoires Eſpagnoles, que, prenant toutes les me-

(9) Ce Frere ſe nommoit Barthelemy. Fernand, ſon neveu, dit qu'il étoit peu ſavant, mais homme de bons ſens, & que dans ce voïage il fut volé par des Corſaires. Il ajoûte que ſe voïant dans des Païs inconnus & réduit à la derniere miſere, il fit long-temps uſage, pour gagner ſa vie, du talent qu'il avoit de compoſer des Cartes marines; qu'aïant amaſſé quelqu'argent, il alla juſqu'à Londres, où il executa la commiſſion de ſon frere, en faiſant préſent au Roi d'une Mappemonde; que ce Prince le reçut bien, le pria de faire venir Chriſtophe, & promit de faire tous les frais de l'entrepriſe; mais que Chriſtophe étoit alors engagé au Roi de Caſtille, *Ch.* 10. *Voïez* les Vers de Barthelemy dans l'Avant-propos.

ures de la prudence, il commença par e lier avec quelques perſonnes de diſtinction & de mérite (10), qu'il crut capables de diſpoſer leurs Majeſtés Catholiques à goûter ſes propoſitions. Cette voie lui réuſſit pour les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, Prieur de Prado, & Confeſſeur de la Reine, reçut ordre de former une aſſemblée de Coſmographes, pour conférer avec lui. Les Savans étoient rares alors en Eſpagne; & Colomb, porté à la défiance par ſon avanture de Liſbonne, craignoit de s'expoſer trop ouvertement. Le réſultat lui fut ſi peu favorable, qu'après avoir emploïé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections (11), il obtint pour

INTRODUC.

(10) Alphonſe de *Quintanilla*, Grand Tréſorier de Caſtille fut ſon principal protecteur, ſuivant Herrera. Mais Fernand Colomb ne nomme que Louis de *Saint-Ange*, qu'Herrera nomme auſſi; Seigneur Arragonois, qui tenoit un rang fort élevé, & qui pouvoit beaucoup ſur l'eſprit du Roi, *Chap.* 11.

(11) Herrera & Fernand nous ont conſervé les objections: » Les uns diſoient que puiſqu'en » tant d'années depuis la » création du Monde, » tant de grands hommes, » qui avoient connu la » Navigation, avoient » ignoré les terres que Colomb prétendoit trouver, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il fût plus » éclairé qu'eux D'autres, » tirant leurs raiſons de la » Coſmographie, aſſuroient que le Monde » étoit d'une ſi grande » étendue, que trois ans » ne ſuffiſoient pas pour » aller à l'extrémité de » l'Orient, où Colomb ſe

INTRODUC. unique réponſe, que la guerre de Grenade, où le Roi ſe trouvoit engagé, ne lui permettoit pas de ſe jetter dans de nouvelles dépenſes, mais qu'auſſitôt qu'elle ſeroit terminée, il ſe feroit éclaircir des difficultés qu'il ſouhaitoit de pouvoir ſurmonter.

Sa conſtance dans cette entrepriſe. Toutes les circonſtances d'une négociation, qui devoit aboutir à la découverte d'un nouveau Monde, étant importantes pour l'Hiſtoire, ſuivons Herrera, qui n'a pas appréhendé qu'on lui reprochât de l'excès dans ce détail. Colomb perdit l'eſpérance. Il prit triſtement le chemin de Seville, d'où il ne laiſſa point de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantoit le credit. Enfin rebuté de trouver la même indifférence dans tous les

» flattoit de pouvoir arriver. Ils alleguoient Seneque, qui avoit mis en queſtion ſi le Monde n'étoit pas infini, & qui avoit douté du moins qu'on pût aller au delà de certaines bornes. Ils ajoûtoient que la terre occupoit la moindre partie du globe, & que tout le reſte étoit en mer; que pour aller à l'Occident, ſuivant le deſſein de Colomb, il falloit toujours deſcendre, à cauſe de la rondeur de la ſphère; que par conſéquent il ſeroit impoſſible de retourner, & qu'on ſe trouveroit dans le cas de remonter comme une eſpece de montagne, ce qui choquoit abſolument la raiſon, quelque fond qu'on pût faire ſur les vents & ſur l'habileté du Pilote, *Herrera, Ch. VII. & VIII. Fernand Colomb, Ch. XI.*

dres de l'Eſpagne, il écrivit au Roi INTRODUC.
rance, qu'il crut pouvoir engager,
moins par le motif de la gloire;
is les François étoient alors occupés
leurs guerres d'Italie. Cette obſti-
ion de la Fortune, à lui fermer tou-
ſortes de voies, ne paroît point
oir abbattu. Il revint aux ancien-
vûes, qu'il avoit formées du côté
l'Angleterre; & quoique depuis
t d'années il n'eût reçu aucune nou-
le de ſon frere, il ſe promit de le
rouver, en prenant la même route.
s premiers Hiſtoriens ne font aucune
ntion de ſon ſecond mariage; mais
lui donnent pour Diego, ſon fils,
'il avoit laiſſé près de Palos, dans
Couvent de Franciſcains, nommé
Rabida, une tendreſſe qui ne lui
mit point de quitter l'Eſpagne ſans
voir embraſſé. Son deſſein étoit de
nvoïer à Cordoue, apparemment
ns le ſein de ſa famille; car il faut
poſer qu'il s'étoit remarié pendant
long ſéjour qu'il avoit fait dans cette
lle, & qu'il avoit déja un ſecond
. Le Supérieur du Couvent de la
bida, qui ſe nommoit Jean Perez
Marchena, homme d'un mérite
nnu, ne put l'entendre parler de la
olution où il étoit de porter ſes lu-

INTRODUC. mieres aux Etrangers, ſans en regretter la perte pour l'Eſpagne. Il le preſſa de ſuſpendre ſon départ. Il aſſembla quelques habiles gens, qu'il mit en conférence avec lui; & leur voïant approuver ſon projet avec beaucoup d'éloges, il ſe flatta qu'aïant l'honneur d'être eſtimé de la Reine, qui l'avoit emploïé quelquefois dans ſes exercices de piété, il obtiendroit d'elle, en faveur de ſon Ami, ce qui avoit été refuſé aux inſtances des principaux Courtiſans. Il écrivit à cette Princeſſe, qui étoit alors à *Santa-Fé*, pendant le ſiége de Grenade. Il fut appellé auſſi-tôt à la Cour. Le fruit de ce voïage fut de procurer une audience à Colomb. La Reine ferma la bouche à ſes Ennemis, en louant ſon eſprit & ſes projets; mais elle jugea qu'il portoit trop haut ſes prétentions. Il demandoit d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & héréditaire de tous les Païs & de toutes les Mers qu'il pourroit découvrir. Cette récompenſe paroiſſoit exceſſive, dans les plus heureuſes ſuppoſitions; & s'il manquoit de ſuccès, la Reine craignit quelque reproche de legereté, pour avoir pris trop de confiance aux promeſſes d'un Etranger.

On trouve de l'excès dans ſes prétentions

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par

les témoignages d'eſtime, le détermi- INTRODUC.
ıa plus abſolument que jamais à quit-
er l'Eſpagne. Quintanilla, Santangel,
& le Pere Marchena, étoient déſeſ-
›érés de voir négliger une affaire de
:ette importance. Ils engagerent le
Cardinal de Mendoza, Archevêque de
Tolede & Chef du Conſeil de la Rei-
ıe, à ne pas laiſſer partir un homme ſi
›récieux pour l'Etat, ſans lui avoir fait
'honneur de l'entendre. Colomb eut
ıne longue audience du Cardinal, qui
›arut fort ſatisfait de ſon eſprit & de
on caractere, mais qui n'entreprit rien
n ſa faveur. L'air de la Cour, ſui-
'ant les termes d'un Hiſtorien, n'é-
oit pas favorable aux Avanturiers. On
diſoit hautement qu'il ne falloit pas
tre ſurpris qu'un Etranger ſans biens
reſſât l'exécution d'une entrepriſe où
l mettoit ſi peu du ſien, qui devoit
ui aſſurer un poſte honorable, & où
e pis aller pour lui étoit de ſe retrou-
'er ce qu'il étoit (12). Colomb, qui
ıe put ignorer ce langage, le fit ceſſer
n offrant de païer un huitieme de la
lépenſe, & de ne partager les profits
ue ſur ce pied. Mais cet offre même
ıe lui aïant rien fait obtenir, il partit

(12) Hiſt. de Saint-Domingue, L. I.

INTRODUC. fort chagrin de Santa-Fé, au mois de Janvier 1492, pour aller faire à Cordoue, les derniers préparatifs de son départ.

Heureuses circonstances qui le font mieux écouter.

Ce fut dans ces circonstances que Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Santangel prit cette heureuse conjoncture, pour représenter à la Reine le tort qu'elle faisoit à sa propre gloire, en refusant l'occasion d'augmenter la puissance & l'éclat de sa Couronne; sans compter que les avantages, qu'elle paroissoit négliger, pouvoient tomber entre les mains de quelque autre Prince, & devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours, que cette Princesse, déja ébranlée par les sollicitations de Quintanilla, se rendit à leur conseil; & pour ménager les finances, que la guerre avoit épuisées, elle déclara que son dessein étoit d'engager, pour la nouvelle expédition, une partie de ses pierreries. Santangel, dans le mouvement de sa joie, répondit que cette ressource n'étoit pas nécessaire, & qu'il fourniroit la somme, de son propre fond. La Reine fit rappeller aussitôt Colomb, qui étoit déja au Port de Pinos, à deux lieues de Grenade (13).

(13) C'est ce qu'Herrera dit simplement, *Ch. X.* L'Historien de Saint-Domingue prétend qu'il étoit déja parti pour la France.

INTRODUC.

Son Traité avec la Cour de Caſtille.

Son reſſentiment ne l'empêcha point de retourner ſur ſes pas ; & l'accueil qu'il reçut à la Cour, effaça le ſouvenir des chagrins qu'il y avoit eſſuïés pendant plus de huit ans. Dom Juan de Colonna (14), Secretaire d'Etat, recut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres Patentes, par leſquelles on lui accorda volontairement plus d'honneur qu'il n'en avoit deſiré (15)

(14) Suivant Fernand Colomb ; & *Coloma*, ſuivant Herrera.

(15) On nous a conſervé ces deux Monumens ; c'eſt-à-dire, le Traité qu'Herrera nomme Capitulation, avec ſa datte, qui eſt le 17 d'Avril 1492, & les Lettres dattées le 30 du même mois. Gardons-nous de ſupprimer deux pieces qui appartiennent ſi particuliérement à l'Hiſtoire des Voïages.

Le Traité contient, 1°. Que leurs Majeſtés Catholiques, comme Seigneurs des Mers occidentales, créent dès à préſent & pour toujours Chriſtophe Colomb leur Amiral dans toutes les Iſles & Terres-fermes qu'il découvrira & qu'il prendra dans les Mers, pour jouir de cette dignité pendant ſa vie, & la faire paſſer après ſa mort à ſes héritiers & ſucceſſeurs, de l'un à l'autre, perpétuellement, avec toutes les prééminences & prérogatives, dont Alfonſe Enriquez, Amirante de Caſtille, jouiſſoit dans la ſienne.

2°. Que leurs Majeſtés créent Chriſtophe Colomb leur Viceroi & Gouverneur général dans tous les mêmes lieux, & que pour les Gouvernemens particuliers, il fera choix de trois ſujets, entre leſquels leurs Majeſtés ſe réſervent le droit de nommer.

3°. Que ſur toutes les marchandiſes, de quelque nature qu'elles ſoient, perles, pierres précieuſes, or, argent, épiceries & autres, qui ſeront apportées des limites de la nouvelle Amirauté, l'Amiral aura un dixiéme, après le rembourſement des frais, & que les neuf autres parties ſeront pour leurs Majeſtés.

INTRODUC. Ces fameux Actes, qui devoient acquerir à l'Eſpagne la ſouveraineté d'un

4°. Que tous les procès & differends qui pourroient naître au ſujet des marchandiſes & du commerce, dans l'étendue de la Juriſdiction de l'Amiral, ſeront ſoumis à ſa déciſion, ou à celle de ſes Lieutenans en ſon nom, comme il ſe pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Caſtille.

5°. Que dans tous les Navires qui ſeront armés pour le voïage, & toutes les fois qu'on en armera d'autres pour le même objet, l'Amiral pourra contribuer d'un huitiéme à tous les frais de l'armement, & recevra auſſi la huitiéme partie du profit. *Herrera, Liv* 1. *Ch.* 9.

Le Brevet ſe trouve dans la vie de Colomb, par Fernand ſon fils, *Liv.* 1. *Ch.* 43. Il eſt dans ces termes.

Fernand & Iſabelle, par la Grace de Dieu, Roi & Reine de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corſe, de Murcie, de Jaën, des Algarves, de Gibraltar, & des Iſles Canaries, Comte & Comteſſe de Barcelonne, Seigneurs de Biſcaie & de Molena, Ducs d'Athênes & de Néopatrie, Comtes de Rouſſillon, & de Sardaigne, Marquis d'Oriſtan & de Gociado, &c. Puiſque vous, Chriſtophe Colomb, allez par notre commandement & avec nos Vaiſſeaux & nos gens à la conquête des Iſles de l'Océan, que vous avez découvertes, & comme nous eſpérons qu'avec l'aide de Dieu vous en découvrirez d'autres, il eſt juſte que nous vous récompenſions des ſervices que vous rendez à notre Etat: Nous voulons donc que vous Chriſtophe Colomb vous ſoyiez Amiral, Gouverneur & Viceroi des Iſles & de la Terre ferme découverte, & de toutes celles que vous découvrirez; que vous vous appelliez Dom Chriſtophe Colomb; que vos enfans ſuccedent à toutes vos Charges; que vous puiſſiez les exercer par vous ou par ceux que vous choiſirez pour être vos Lieutenans; que vous jugiez toutes les affaires civiles & criminelles dont la connoiſſance appartient & a appartenu à nos Vicerois & à nos Amiraux, & que vous ayiez les droits & les prééminences des Charges que nous vous donnons. Et par ces Préſentes, Nous commandons à notre très cher fils le Prince

nouveau Monde, furent ſignés, l'un à Santa-Fé, & l'autre à Grenade, dans le tems que leurs Majeſtés Catholiques venoient d'achever la ruine des Maures, après une domination de huit cens ans. Mais obſervons, avec un Hiſtorien moderne (16), que la Cou-

INTRODUC.

Tout ſe conclut au nom & aux frais de cette Couronne.

Dom Juan, aux Infans, Ducs, Prélats, Marquis, Grands-Maîtres, Princes & Commandeurs de nos Ordres militaires, & à tous ceux de notre Conſeil, & Juges en quelque Juſtice que ce ſoit, Cours & Chancelleries de notre Roïaume, aux Châtelains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers, à toutes les Villes & Places de notre Etat, & à tous les Peuples que vous découvrirez & ſubjuguerez, de vous reconnoître, comme nous vous reconnoiſſons, pour notre Amiral, vous & vos enfans en ligne droite & pour toujours. Ordonnons à tous les Officiers que vous établirez, en quelque Charge que ce ſoit, de vous faire conſerver vos priviléges, immunités, honneurs, & de vous faire païer les droits & émolumens qui ſont dûs à vos Charges, ſans permettre que perſonne y mette aucun obſtacle; car tel eſt notre volonté. Nous commandons à notre Chancelier, & autres Officiers de notre Sceau, de vous expédier au plutôt nos Lettres, & de les faire auſſi amples & auſſi avantageuſes que vous le ſouhaiterez, à peine de notre diſgrace & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenans. Donné en notre Ville de Grenade, le 30 d'Avril 1492. Moi le Roi, moi la Reine. Moi Jean de Colonna, Sécrétaire du Roi & de la Reine, ai fait expédier les préſentes Lettres par leur commandement. *Vie de Chriſtophe Colomb, Tom. I. Chap.* 43.

(16) Le Pere de Charlevoix, qui a tiré dans ſon Hiſtoire de Saint Domingue tout ce détail d'Herrera, & qu'on ſuit volontiers par cette raiſon; avec le ſoin, qu'il n'a pas eu, de citer les pages de l'Auteur Eſpagnol.

INTRODUC. ronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entrepriſe, quoique tout parût ſe faire également au nom du Roi & de la Reine. Comme la Caſtille ſeule en fit tous les frais, le nouveau Monde ne fut découvert & conquis que pour elle; & pendant toute la vie d'Iſabelle, la permiſſion d'y paſſer & de s'y établir ne fut guére accordée qu'à des Caſtillans: ce qui n'empêcha point que le Roi ne prît tous les honneurs de la Souveraineté, & quelquefois même ſans y joindre le nom de la Reine de Caſtille au ſien, parce qu'il repréſentoit ſon Epouſe.

PREMIER VOIAG

DE CHRISTOPHE COLON

C'Est de ce point que le jour
mence à se répandre sur l'H
de la découverte & de la conquê
Indes occidentales, & que l'ordr
années va former une méthode ce
pour celui des événemens. Colon
que, avant son départ de Grenad
Lettres Patentes qui devoient le
respecter de tous les Princes du M
& l'ordre de ne point approcher
lieues des Conquêtes du Portug
fuite, s'étant hâté de passer
doue, pour regler les affaires
mille, il n'eut plus d'autre em
ment que de se rendre à Palos,
préparatifs étoient déja commenc
son armement. Il avoit fait cho
Port, parce qu'on y trouvoit les m
Matelots de l'Espagne. Le Pe
chena continuoit de le servir
le, & lui avoit déja fait autan
qu'il y avoit de gens de Mer
On compte particuliérement
nombre les trois Pinçons, fre
passoient pour les plus riches
& les plus habiles Navigateurs

PREMIER VOÏAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

C'EST de ce point que le jour commence à se répandre sur l'Histoire de la découverte & de la conquête des Indes occidentales, & que l'ordre des années va former une méthode certaine pour celui des événemens. Colomb reçut, avant son départ de Grenade, des Lettres Patentes qui devoient le faire respecter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de ne point approcher de cent lieues des Conquêtes du Portugal. Ensuite, s'étant hâté de passer à Corloue, pour regler les affaires de sa famille, il n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étoient déja commencés pour son armement. Il avoit fait choix de ce Port, parce qu'on y trouvoit les meilleurs Matelots de l'Espagne. Le Pere Marchena continuoit de le servir avec zèle, & lui avoit déja fait autant d'amis qu'il y avoit de gens de Mer à Palos. On compte particuliérement dans ce nombre les trois Pinçons, freres, qui passoient pour les plus riches habitans & les plus habiles Navigateurs du Païs,

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Préparatifs de son départ.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

& qui ne firent pas difficulté d'engager leurs perſonnes, & une partie de leur bien, dans la nouvelle Expédition.

Quel fut ſon armement.

La Ville de Palos étoit alors obligée de mettre en Mer, pendant trois mois de l'année, deux Caravelles pour la garde des Côtes. Les Habitans eurent ordre de les donner à Chriſtophe Colomb. Il en équipa une autre, qu'il monta lui-même, & qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La premiere des deux autres étoit la *Pinta*, à laquelle il donna pour Capitaine Martin-Alfonſe Pinçon; & pour Pilote, François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois freres. Vincent Yanes Pinçon commanda la ſeconde, qui ſe nommoit la *Nina*. L'Equipage de ces trois Navires n'étoit compoſé que de quatre-vingt dix hommes, Mariniers & Volontaires, les uns Amis de l'Amiral, d'autres qui avoient ſervi avec honneur dans la Maiſon du Roi. On embarqua des proviſions pour un an, & l'on mit à la voile un Vendredi troiſiéme d'Août. Dès le lendemain il arriva quelque déſordre au timon de la Pinta, & l'on en ſoupçonna ceux à qui cette Caravelle appartenoit, parce qu'ils faiſoient le voïage contre leur inclination. Alfonſe Pinçon répara le mal avec des cordages, qui n'empêcherent

int que peu de jours après, un coup mer ne détachât encore le timon. ette disgrace, à l'entrée du Voïage, oit capable de refroidir les Superstieux. Mais Colomb les aïant ranimés, ı arriva le 11 d'Août à la vûe de la ande Canarie. On y fit mettre un ouveau timon à la Pinta ; & la voile tine de la Niña fut changée en voile nde, pour la facilité de la navigaon. On partit de la Grande Canae le premier de Septembre ; & quatre urs après, on jetta l'ancre à la Gome-ı, où l'on prit des rafraîchissemens, e l'eau & du bois. Sur l'avis que Coımb eut, dans cette Isle, que le Roi e Portugal, indigné de son accommoement avec l'Espagne, avoit armé trois Caravelles pour l'enlever, il se hâta de emettre à la voile.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Il passe aux Canaries.

Ce fut le Jeudi, 7 du même mois, ju'il perdit de vûe la terre des Canaies, en gouvernant vers l'Occident, où il se promettoit de faire ses découertes. Quelques-uns de ses gens, effraïés de se voir dans une Mer inconnue, sentirent diminuer leur courage usqu'à s'abandonner aux soupirs & aux armes. Il leur fit honte de cette foiblesse, & tous ses soins furent emploïés à les soutenir par de magnifiques espé-

Sa navigation dans une route ignorée.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

rances. On fit dix-huit lieues avant la nuit. Mais Colomb eut l'adreſſe de cacher, chaque jour, une partie du chemin, pour raſſurer ceux qui craignoient de s'éloigner trop des Côtes d'Eſpagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'Iſle de Fer, on rencontra un mât de Navire, qui devoit avoir été entraîné par les Courans. Bientôt Colomb s'apperçut que les courans portoient au Nord avec beaucoup de force; & le 14 au ſoir, cinquante lieues plus loin à l'Occident, il obſerva que l'aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Oueſt. Le lendemain cette déclinaiſon étoit augmentée d'un demi dégré; mais elle varia beaucoup les jours ſuivans, l'Amiral fut ſurpris lui même, d'un phénomène qui n'avoit point encore été remarqué. Le 15, à trois lieues de l'Iſle de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit & dans un temps fort calme, une grande flamme au Sud-Eſt, à la diſtance de quatre ou cinq lieues des Vaiſſeaux. L'Equipage de la Nina vit, avant le jour, un oiſeau, qui fut nommé *Rabo de Jonco*, c'eſt-à-dire Queue de Jonc, parce qu'il avoit la queue longue, & fort menue. Le lendemain, on fut beaucoup plus effraïé d'appercevoir, ſur la ſurface de l'eau, des herbes dont la couleur étoit

Ses Obſervations.

mêlée

mêlée de verd & de jaune, & qui paroiſ- CHRISTOPHE COLOMB. 1492.
ſoient nouvellement détachées de quelque Iſle ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après ; & la vûe d'une petite langouſte vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvoit être éloignée. D'autres s'imaginerent qu'on étoit proche de quelques rochers dangereux, ou ſur quelques terres ſubmergées. Cette idée fit renaître la fraïeur & les murmures. On obſerva d'ailleurs que l'eau de la mer étoit la moitié moins ſalée. Pendant la nuit ſuivante, quantité de Tons s'approcherent ſi près des Caravelles, que l'Equipage de la Niña en prit un. L'air étoit ſi temperé, qu'il ne paroiſſoit pas different de celui d'Andalouſie, au mois d'Avril. A trois cens ſoixante & dix lieues Eſt de l'Iſle de Fer, on vit encore un Rabo de Junco. Le Mardi, dix-huit de Septembre, Alfonſe Pinçon, qui s'étoit avancé avec ſa Caravelle, attendit l'Amiral, pour lui dire qu'il avoit vû quantité d'oiſeaux qui tiroient vers l'Occident ; d'où il concluoit que la terre ne pouvoit pas être à plus de quinze lieues. Il s'imagina même l'avoir apperçue dans cet éloignement. Mais Colomb l'aſſura qu'il ſe trompoit, & que ce qu'il pre-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

noit pour la terre n'étoit qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en effet, long-temps à ſe diſſiper. Le vent étoit frais. On avançoit depuis dix jours à pleines voiles. L'étonnement de n'avoir depuis ſi long-temps que la vûe du ciel & de l'eau, faiſoit renouveller à tous momens les plaintes. L'Amiral, ſe contentant d'obſerver tous les ſignes, avoit toujours l'aſtrolabe devant lui & la ſonde à la main. Le 19, on vit de ces oiſeaux, que les Portugais ont nommés Alcatras; & vers le ſoir, pluſieurs autres vinrent voltiger autour des Caravelles. On fut conſolé par un ſi bon ſigne; & dans l'opinion que la terre ne pouvoit être fort loin, on jetta la ſonde, avec toute la joie d'une vive eſperance. Mais deux cens braſſes de corde ne firent pas trouver de fond. On reconnut que les courans alloient au Sud-Eſt. Le 20, deux Alcatras s'approcherent de la Caravelle de l'Amiral. On prit, vers la nuit, un oiſeau noir, qui avoit la tête marquée d'une tache blanche & les pieds d'un Canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais après les avoir paſſées ſans aucun danger, les plus timides commencerent à ſe raſſurer contre cette crainte. Le lendemain, trois petits oiſeaux firent en-

Divers ſignes.

tendre leur ramage autour des Vaiſſeaux, & ne ceſſerent point de chanter juſqu'au ſoir. Quelle apparence qu'ils fuſſent capables d'un long vol ? on fut porté à ſe perſuader qu'ils ne pouvoient être partis de bien loin. L'herbe devenoit plus épaiſſe & ſe trouvoit mêlée de limon. Si c'étoit un ſujet d'inquiétude pour la ſureté des Caravelles, qui en étoient quelquefois arrêtées, on concluoit du moins qu'on approchoit de la terre. Le 21, on vit une Baleine ; & le jour ſuivant, quelques oiſeaux. Pendant trois autres jours, un vent de Sud-Eſt cauſa beaucoup de chagrin à l'Amiral. Il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel. Ces petits artifices étoient continuellement néceſſaires, pour calmer l'eſprit de ſes gens, dont la confiance diminuoit tous les jours pour ſes promeſſes. Heureuſement, il s'éleva, le 23, un vent d'Eſt-Nord-Eſt, qui les remit dans la route qu'il vouloit ſuivre. On continua de voir pluſieurs oiſeaux de différentes eſpeces, & même des Tourterelles qui venoient de l'Occident (17). CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Cependant la navigation avoit duré ſix ſemaines ; & les apparences n'é- Fraïeur & mutinerie des Equipages.

(17) Herrera, Liv. 1. Chap. 9. & ſuivans.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

tant pas changées, on ne ſe croïoit pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, joint à la crainte qu'un vent, qui avoit toujours été favorable pour aller à l'Oueſt, ne rendît le retour impoſſible en Eſpagne, produiſit tout d'un coup une révolution ſurprenante. La plûpart furent pénétrés de fraïeur, en conſiderant qu'ils étoient au milieu d'un abîme ſans fond & ſans bornes, toujours prêt à les engloutir. Une idée ſi terrible agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois Equipages, on ne parla plus que de reprendre auſſi-tôt la route de l'Europe. La Cour, diſoient les plus moderés, ne pouvoit s'offenſer qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avoit jamais fait avant eux, l'eſpérance leur eût manqué plutôt que le courage, & qu'ils euſſent refuſé de ſervir à la folle ambition d'un Avanturier qui n'avoit rien à perdre. D'autres s'emporterent juſqu'à propoſer hautement de jetter cet Etranger dans les flots, & de dire en Eſpagne qu'il y étoit tombé par malheur, en obſervant les Aſtres (18). L'Amiral comprit la grandeur du péril. Mais loin d'en être abbattu, il rappella toute ſa gran-

Force d'eſprit de Colomb.

(18) Herrera, Chap. 10. Fernand Colomb, Ch. 29.

deur d'ame pour conſerver un viſage tranquille; & feignant de ne rien entendre, il emploïoit tantôt les careſſes & les exhortations, tantôt des raiſonnemens ſpécieux & des eſpérances ſéduiſantes, tantôt la menace, & l'autorité du Roi dont il étoit revêtu. Le Mardi 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, Terre, Terre, & fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Eſt, une épaiſſeur qui avoit l'apparence d'une Iſle. Cet avis, qui n'étoit qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les Mutins. Leur joie devint ſi vive, qu'ils rendirent à Dieu des graces ſolemnelles; & pour les ſoutenir dans cette diſpoſition, Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain, en reconnoiſſant qu'on n'avoit vû que des nuages; mais les ſignes, qui parurent heureuſement à l'Oueſt, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiſeaux & les poiſſons ne ceſſoient plus de ſe préſenter en grand nombre. On vit des poiſſons tûlés, tels que les Portugais en rencontroient ſouvent dans leur route aux Iles orientales, des Dorades, des Empereurs, & l'on reconnut que la violence des courans étoit fort diminuée.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Autres ſignes qui ſe trouvent trompeurs.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Colomb ſe fortifioit lui-même par tous ces ſignes, & n'apportoit pas moins d'attention à ceux du ciel. Il obſerva que pendant la nuit, l'aiguille varioit, de plus d'un quart du cercle, & que le jour elle demeuroit fixe au Nord. Les deux étoiles, qu'on nomme les Gardes (19), étoient enſemble à l'Occident pendant la nuit; & lorſque le jour commençoit à paroître, elles ſe rencontroient au Nord-Eſt. Il expliquoit toutes ces apparences aux Pilotes, qui en marquoient autant de crainte que d'étonnement; & la confiance, qu'il trouvoit le moïen de leur inſpirer, ſe communiquoit aux Equipages,

On ne s'accorde point ſur l'état de la route.

Le premier d'Octobre, un Pilote jugea qu'on étoit à 588 lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avoit 634; & le troiſiéme, qu'on n'en avoit pas fait moins de 650. Colomb étoit ſûr d'en avoir fait 707 : mais, pour éloigner tout ce qui étoit capable de cauſer de l'effroi, il aſſura froidement que ſuivant ſon calcul, il y en avoit 584. Chaque jour de la ſemaine offrit de nouveaux ſignes. Le 7, au lever du Soleil, on crut voir une terre; & la petite Caravelle, qui s'étoit plus

(19) Les Eſpagnols les nomment Boca de la Bozina.

vancée que les autres, tira un coup de canon, avec d'autres marques de joie. Mais on reconnut encore que c'étoit une erreur, causée par quelques nuages. Les murmures & la mutinerie recommencerent. L'Amiral se vit plus en danger que jamais, par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paroissoit inévitable par la faim ou le naufrage, faisoient oublier les loix de l'honneur & de leur engagement. Les Pinçons même ne firent pas difficulté de se déclarer pour les Mutins. Enfin la révolte devint si générale, que n'esperant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire, aux plus furieux, une proposition qui suspendit aussi-tôt leurs emportemens. Il leur promit que si dans trois jours la terre ne paroissoit point (20), il reconnoîtroit qu'il les avoit trompés, & qu'il s'abandonneroit volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha : mais ils jurerent aussi que s'ils ne voïoient rien de certain dans les trois jours, ils reprendroient la route de l'Europe. On a toujours été persuadé qu'il avoit couru peu de risque à prendre un terme si court. Depuis

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Nouveaux emportemens des Mutins.

Comment Colomb les appaise.

(20) Oviedo, Chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

quelque temps, il trouvoit fond avec la ſonde; & la qualité du ſable, ou de la vaſe, devoit lui faire juger qu'il approchoit réellement de la terre. On ne peu douter non plus qu'il ne l'eût découverte plutôt, s'il eût tourné au Midi, vers lequel tous les petits oiſeaux qu'il avoit vûs prenoient leur vol. On continuoit d'en appercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage ſe faiſoit entendre. On diſtinguoit leur couleur. Les Tons étoient en plus grand nombre. Mais les deux jours ſuivans offrirent des ſignes d'une autre nature, qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les Matelots de l'Amiral virent paſſer un gros poiſſon verd, de l'eſpece de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la Pinta, virent flotter une canne fraîchement coupée, & prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes, qui paroiſſoient arrachées depuis peu de temps, du bord de quelque riviere. Ceux de la Niña virent une branche d'épine, avec ſon fruit. On reſpiroit un air plus frais; & ce qui fit encore plus d'impreſſion ſur un Navigateur tel que Colomb, les vents étoient inégaux & changeoient ſouvent pendant la nuit; ce qui devoit lui faire juger qu'ils com-

Signes qui les conſolent.

nençoient à venir de terre. Il ordonna des prieres publiques, après avoir recommandé aux Pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées; à l'exception d'une trinquette basse; & dans la crainte que les Caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin, il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs Majestés Catholiques (21), pour celui qui verroit le premier la terre, il joindroit une Mante de velours. CHRISTOPHE COLOMB. 1492. Récompense promise à celui qui découvriroit la terre.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château de poupe, il découvrit une lumiere. Aussi-tôt il fit appeller Guttierez (22), ancien Valet de Garderobbe de la Reine, qui crut avoir comme lui. Ils appellerent ensemble Rodrigue Salcedo, Contrôleur militaire de la Flotte, qui ne la distingua pas tout d'un coup; mais bientôt, ils virent tous trois que cette lumiere changeoit de place, avec ceux qui la portoit, apparemment, d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les

(21) C'étoit deux mille Maravedis de rente, qui font environ huit cens livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Trente-deux Maravedis font cinq sous d'Espagne.

(22) *Escobedo*, suivant Oviedo. Gomera fait ce récit fort differemment, Chap. 16.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Matelots de la Pinta, qui avoit pris le devant, crierent Terre, Terre, & donnerent d'autres ſignes. Ils avoient découvert en effet la Côte, dont ils n'étoient qu'à deux lieues. Le premier qui l'apperçut, nommé Rodrigue *Triana*, crut ſa fortune aſſurée ; mais ſur le témoignage de Guttierez & de Salcedo, les dix milles Maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés, pendant toute ſa vie, ſur les Boucheries de Seville (23).

Comment on la découvre.

L'honneur & le prix en ſont déférés à Colomb.

Les premiers raïons du jour firent reconnoître une Iſle, longue d'environ vingt lieues, platte & remplie d'herbes. La Pinta, qui avoit continué d'avancer la premiere, attendit les deux autres Caravelles ; & tous les Equipages ſe jettant à genoux devant Colomb, réparerent, par des tranſports d'admiration & de reſpect, les chagrins qu'ils lui avoient cauſés. Cet Etranger, qu'ils avoient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes ; & les excès de leur joie furent portés juſqu'à l'adoration. Malgré la force d'eſprit & la conſtance dont

(23) On raconte que Triana, déſeſperé de perdre la récompenſe qu'il croïoit mériter, paſſa dans la ſuite en Afrique, & ſe fit Mahometan. *Benzoni, Liv. 1. Chap. 6.*

on lui a fait honneur, ſur la foi de tous les Hiſtoriens, obſervons, avec quelques-uns d'entr'eux, que dans un procès qu'il eut à ſoutenir en Eſpagne, pour ſes droits, contre le Fiſc roïal, on lui reprocha qu'aïant été rebuté par l'incertitude & les fatigues de ſa premiere Expédition, il avoit voulu retourner en Eſpagne, & que les trois Pinçons l'avoient forcé de continuer ſa route. Mais ſes Ennemis mêmes inſiſterent peu ſur cette ridicule accuſation (24).

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Reproches injurieux qu'il a à ſouffrir.

Avec l'autorité de Viceroi, dont il entroit en exercice, il donna ſur le champ, à l'Iſle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conſervé. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nuds, qui donnerent de grandes marques d'étonnement. On fut informé, dans la ſuite, qu'ils avoient pris les trois Caravelles pour des animaux. L'Amiral ſe fit conduire à terre dans une Barque armée, l'épée à la main & l'étendart déploïé. Les Commandans des deux Caravelles ſuivirent ſon exemple, avec leurs Enſeignes, ſur leſquelles on voïoit d'un côté une Croix verte avec une F, &

Il nomme la premiere Terre Iſle de San-Salvador

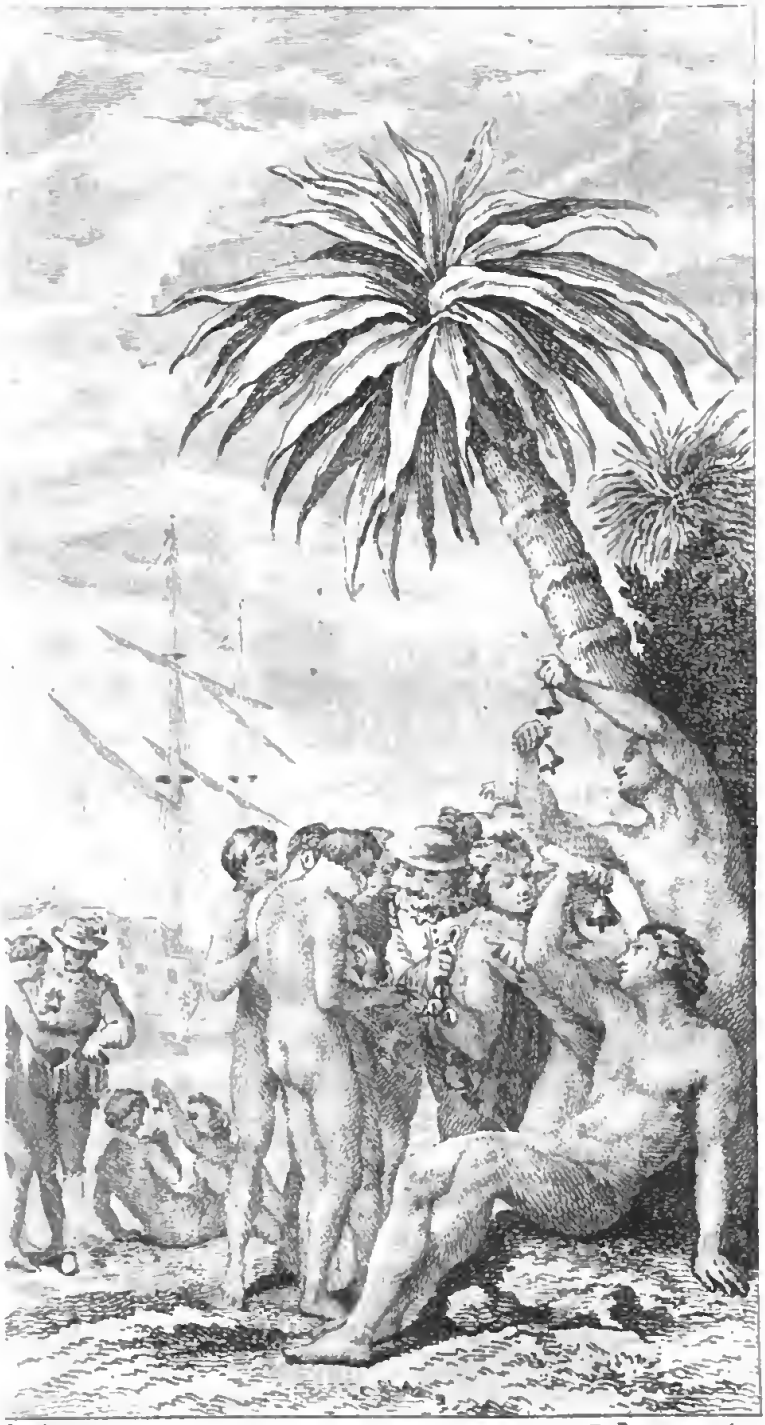
(24) Oviedo & Fernand Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

de l'autre pluſieurs F F couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les Equipages, s'étant empreſſés à débarquer, baiſerent humblement la terre, & rendirent graces au Ciel du ſuccès de leur voïage. Chacun renouvella aux pieds de Colomb, les témoignages de ſa reconnoiſſance & de ſa ſoumiſſion, en lui prêtant ſerment de fidélité, ſous le double titre de Vicetoi & d'Amiral. Enſuite, après avoir planté une Croix ſur le rivage, il prit poſſeſſion de l'Iſle pour la Caſtille, au nom de leurs Majeſtés Catholiques; & les armes de cette Couronne furent gravées ſur la Croix. Les Inſulaires, obſervant qu'on écrivoit dans cette cérémonie, s'imaginerent qu'on jettoit quelque ſort ſur eux & ſur leur Iſle. Ils prirent la fuite avec une vive fraïeur. l'Amiral les fit ſuivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de careſſes & de préſens, & qui eurent auſſi-tôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils approcherent des Caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs Barques, auſquelles ils donnoient le nom de Canoas. Leurs cheveux étoient noirs & épais, liés autour de la tête en maniere de treſſe, avec un

Circonſtances de ſon débarquement.

Inſulaires qu'il arrête. Leur figure.



Premiers Indiens qui s'offrent
à Christophe Colomb.

Tom XII N° X.

cordon. Quelques-uns les portoient flottans sur leurs épaules ; la plûpart avoient la taille dégagée, les traits du visage assez agréable, le front large & le teint couleur d'olive. Ils étoient peints d'une maniere bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux & au nez seulement, & quelques-uns par tout le corps. Tandis que les Castillans admiroient leur figure, ces Barbares n'étoient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connoissoient si peu le fer, que voïant pour la premiere fois des armes de ce métal, ils prenoient un sabre par le tranchant, & se faisoient des blessures, dont ils paroissoient surpris. Leurs javelines étoient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aigüe, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs Barques, ou leurs Canots, n'étoient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvoient porter qu'un homme, & d'autres en contenoient près de cinquante. Ils les conduisoient avec une seule rame en forme de pelle ; & les plus grandes étoient si legeres, que lorsqu'elles se renversoient, ils les redressoient dans un instant, ils les vuidoient en nageant près du bord ; & s'y replaçant avec une extrême agilité, ils

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Leur étonnement à la vûe des Européens.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

recommençoient à voguer, ſans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres préſens leur paroiſſoient précieux. Enfin l'Iſle avoit de l'eau, des arbres & des plantes ; mais on n'y apperçut point d'autres animaux que des Perroquets.

Nom qu'ils donnoient à leur Iſle.

Dès le même jour l'Amiral fit rembarquer tous ſes gens, & quantité de Sauvages le ſuivirent à bord. En les interrogeant à loiſir, par des ſignes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Iſle ſe nommoit *Guanahani*, qu'elle étoit environnée de pluſieurs autres, & que tous les Inſulaires dont elles étoient habitées prenoient le nom de *Lucayos* (25). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre, avec des Perroquets & du coton, qu'ils donnerent en échange pour de petites ſonnettes qu'on leur attachoit aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vaſes de terre ou de faïence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paroiſſoit pas un prix exceſſif pour un morceau de verre. Ils n'avoient aucune ſorte de parure, à la réſerve de quel-

Lumiere que Colomb tire d'eux.

(25) De-là le nom de *Lucayos*, qu'on a donné à toutes les Iſles, qui ſont au Nord & à l'Oueſt des grandes Antilles, & qui ſe terminent au Canal de Bahama.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

ues feuilles jaunes, qu'ils portoient omme collées au bout du nez, & qu'on e fut pas long-temps à reconnoître our de l'or. On leur demanda d'où ils roient cet ornement. Ils montrerent côté du Sud, en faiſant entendre u'il s'y trouvoit pluſieurs grandes Iſles. 'Amiral ne balança point à prendre ette route. Mais il voulut reconnoître uparavant le reſte de l'Iſle. En ranant la Côte au Nord-Oueſt, il trouva ne eſpece de Port, dont l'accès lui arut facile aux plus grands Vaiſſeaux. es Inſulaires continuoient de le ſuire, par terre & dans leurs Canots. Ils ppelloient leurs compatriotes, pour enir admirer avec eux une race 'hommes extraordinaires; & levant s mains, ils montroient qu'ils les oïoient deſcendus du Ciel. Dans le ême lieu, les trois Caravelles décourirent une Preſqu'Iſle, qu'on pouvoit nvironner d'eau avec un peu de traail, & dont on auroit pû faire une lace très forte. On y voïoit ſix maons & quantité d'arbres, qui ſembloient ervir d'ornement à quelques jardins. lais l'Amiral, penſant à chercher quelue lieu, d'où il pût tirer des rafraîiſſemens, renvoïa les Sauvages qui

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

l'avoient ſuivi (26), à l'exception de ſept, qu'il emmena pour leur apprendre la Langue Caſtillane ; & le 15, après avoir apperçu quantité d'Iſles, vertes & peuplées, il s'approcha d'une autre, qu'il nomma la *Conception*, à ſept lieues de la premiere. Elle lui parut ſi mal pourvûe de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y paſſer la nuit à l'ancre. Mais le 17, il alla faire de l'eau dans une troiſiéme, dont les Habitans avoient l'air plus civiliſé. Les femmes y étoient couvertes, depuis la ceinture juſqu'aux genoux ; les unes de pieces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de Fernandine. Les Caſtillans virent pluſieurs ſortes d'oiſeaux, la plûpart différens de ceux de l'Europe ; des poiſſons de couleurs différentes & fort vives ; des Lézards d'une groſſeur démeſurée, qui leur cauſerent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regretterent de n'avoir pas mieux connus lorſque le temps leur eût appris que la chair de cette eſpece de Serpens eſt une excellente nourriture (27) ; des Lapins de la groſſeur

Il découvre pluſieurs autres Iſles.

Il en nomme une Fernandine.

Ce qu'il y trouve.

(26) C'eſt à Fernand Colomb qu'on s'attache ici. Herrera fait viſiter l'Iſle par terre à l'Amiral ; mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait pû ſe fier ſi-tôt aux Sauvages.

(27) On les nomme *Guanas*, ou Iguanas.

des Rats, & quantité de Perroquets, mais nul animal terreſtre dont ils puſſent ſe nourrir avec confiance. Cependant l'Iſle offroit plus de maiſons qu'ils n'en avoit encore vû. Elles étoient en forme de tentes, avec une ſorte de portail, couvert de branches qui les garantiſſoient de la pluie & des vents, & pluſieurs tuïaux pour le paſſage de la fumée. Il n'y avoit point d'autres meubles que des uſtenciles groſſiers, & quelques piéces de coton. Les lits qui ſervoient au repos de la nuit étoient une ſorte de rets, que les Indiens nommoient Hamacs (28), ſuſpendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les Inſulaires, on en diſtingua un qui portoit au nez une petite piece d'or, marquée de quelques caracteres, que l'Amiral prit d'abord pour des lettres: mais il apprit enſuite que l'uſage de l'écriture n'étoit pas connu dans les Indes. CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Il paſſa de-là dans une quatriéme Iſle, que les Habitans appelloient *Saamoto*, & qu'il nomma *Iſabelle*. Mais, ſe reprochant le temps qu'il perdoit, il prit ſa route à l'Eſt-Sud-Eſt. Les deux jours ſuivans firent appercevoir du Iſle de Saamoto, qu'il nomme Iſabelle.

(28) C'eſt d'eux qu'on a pris ce nom, pour ce qu'on nomme vulgairement un branle.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Nord au Sud huit nouvelles Iſles qui furent nommées *Iſles d'Arena*, parce que les Caravelles y trouverent peu de fond. Le 27 avant la nuit, il découvrit une grande Terre, à laquelle il entendoit donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui l'accompagnoient; il lui donna celui de *Juana*, qui ne s'eſt pas mieux conſervé que celui de Fernandine qu'on lui a voulu ſubſtituer, & qui n'a pu prévaloir ſur celui qu'elle avoit reçu de ſes Habitans. Le 28, il entra dans un grand Fleuve, qu'il appella *San-Salvador*. Les Bois y étoient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, & les oiſeaux en fort grand nombre. Deux maiſons, qu'on y apperçut & qu'il fit viſiter, ſe trouverent ſans Habitans. Il s'avança vers un autre Fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*; & plus loin, il entra dans une autre, qui fut nommée *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées : mais la vûe des trois Caravelles fit prendre auſſi-tôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'Amiral avoit à bord lui firent entendre qu'il trouveroit de l'or dans cette Iſle, & pluſieurs apparences ſembloient confirmer leur témoignage. Il ne permit point à ſes gens de deſcendre, dans la crainte

Iſle d'Arena.

Iſle de Cuba, nommée d'abord Juana.

Découvertes qu'on y fait.

d'allarmer trop les Inſulaires : mais aïant choiſi deux hommes (29) intelligens, dont l'un avoit été Juif & ſavoit les langues anciennes, il les envoïa dans un Canot, avec deux de ſes Indiens, pour viſiter le Païs. Il leur donna ſix jours pour cette expédition ; & dans l'intervalle, il fit radouber ſon Navire. On remarqua que tout le bois, qui fut brûlé, rendoit une ſorte de gomme ou de maſtic, & que les feuilles reſſembloient à celles du lentiſque. La profondeur du Fleuve étoit de ſept ou huit braſſes, à l'embouchure, & de cinq dans l'interieur du Canal. Il étoit bordé au Sud-Eſt, par deux Montagnes ; & du côté de l'Eſt-Nord-Eſt, par un fort beau Cap, qui a pris le nom de *Baracoa*, quoiqu'enſuite Diego Velaſquez lui ait donné celui de l'Aſſomption (30). CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Au retour des deux Caſtillans, qui amenoient trois Indiens de l'Iſle, on apprit d'eux qu'aïant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étoient arrivés à l'entrée d'un Village compoſé de cinquante maiſons, qui contenoient environ mille Habitans, nuds, hommes & femmes, mais d'un caractere ſi doux, Récit de diverſes obſervations.

(29) Rodrigue Xerez, & Louis de Torrez.

(30) Herrera, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

qu'ils s'étoient empreſſés de venir au-devant d'eux, de leur baiſer les pieds, & de les porter ſur leurs bras ; qu'on les avoit fait aſſeoir ſur des ſiéges d'une forme bizarre & garnis d'or ; que pour alimens, on leur avoit donné des racines cuites, dont le goût reſſembloit à celui des châtaignes ; qu'on les avoit preſſés de paſſer quelques jours dans l'Habitation, pour ſe repoſer ; & que n'aïant pû les arrêter par leurs prieres & leurs careſſes, ces bons Inſulaires avoient permis à trois d'entr'eux de les accompagner juſqu'au rivage. Ils ajoûterent que dans le voïage, ils avoient rencontré pluſieurs Hameaux, dont les Habitans leur avoient fait le même accueil ; que le long du chemin, ils avoient vû quantité d'autres Indiens, la plûpart avec un tiſon à la main, pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils ſe parfumoient, & que leur méthode pour allumer du feu, étoit de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui ſervoit facilement à l'enflammer ; qu'ils avoient remarqué une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on voïoit ſur la Côte, & diverſes eſpeces d'oiſeaux, entre leſquels ils n'avoient reconnu que des Perdrix & des Roſſignols ; mais

qu'ils n'avoient pas apperçu d'autres animaux terreſtres que pluſieurs de ces Chiens qui ne japent point ; que les terres étoient couvertes d'une ſorte de grains, qu'ils avoient entendu nommer Maïs, & dont ils avoient trouvé le goût fort agréable ; qu'aïant demandé s'il y avoit de l'or dans l'Iſle, on leur avoit fait comprendre qu'ils en trouveroient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avoit montré à l'Eſt, & dans un Païs qui ſe nommoit *Cubannacan* (31). CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

L'Amiral ſçut bien-tôt que Cubanacan étoit une Province ſituée au milieu de l'Iſle, parce qu'il ne fut pas long-tems à reconnoître que *Nacan*, dans la langue du Païs, ſignifioit le milieu : mais il n'apprit que dans la ſuite la ſignification de Bohio, qui étoit moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute Terre où les maiſons & les Habitans ſont en grand nombre. Cependant l'eſpérance de découvrir une Région, dans laquelle on lui promettoit qu'il trouveroit beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec pluſieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui ſervir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres, que dans la mul- Colomb eſt trompé par le nom de Bohio.

(31) Herrera, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

titude de ceux qui conſentoient à le ſuivre, il pouvoit s'en trouver un qui apprit la langue Caſtillane avec plus de facilité que les autres ; & chaque inſtant lui faiſoit ſentir l'importance de ce ſecours ; ſans compter que dans le deſſein qu'il avoit d'en tranſporter pluſieurs en Eſpagne, il vouloit qu'ils fuſſent de divers Païs, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ſes découvertes (32). Il en prit douze, d'âge & de ſexe différens. Les vents, qu'il trouva contraires en quittant Baracoa, l'obligerent de ſe retirer dans un autre Port de la même Iſle, qu'il nomma le Port du Prince. Cette Mer reçut le nom de *Nueſtra Senora*. Tous les Canaux, qu'elle forme entre les Iſles, ſe trouverent fort profonds ; & les rivages étoient couverts d'une verdure charmante, qui formoit un délicieux ſpectacle pour les Caſtillans. Quoique les petites Iſles ne fuſſent pas peuplées, on y voïoit de toutes parts des feux de Pêcheurs. Les Matelots des Caravelles y paſſerent dans leurs Barques ; & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes Araignées, des Vers

Raiſons qui lui font enlever quelques Indiens.

Mer nommée Nueſtra Senora.

(32) Le même, Chap. 15.

engendrés dans du bois pourri, & des Poiſſons à demi cuits, dont ils avaloient les yeux crus : mais ne pouvant ſe perſuader que ce qui paroiſſoit de bon goût à des Créatures de leur eſpece fût nuiſible pour d'autres hommes, ils ſe haſarderent à ſuivre l'exemple des Sauvages, & perſonne ne s'en trouva plus mal. Ils tuerent à coup d'épée, un animal qui reſſembloit à nos Sangliers. Entre pluſieurs Poiſſons, qu'ils prirent au filet, il s'en trouva un, de la forme d'un Pourceau, mais couvert d'une écaille fort dure. Les Nacres de Perle s'offroient de toutes parts. L'Amiral obſerva que l'eau croiſſoit & diminuoit beaucoup dans cette Mer, ce qu'il attribuoit à la quantité d'Iſles. Mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée qui étoit directement contraire à celle de Caſtille. Herrera lui fait juger que la Mer devoit être plus baſſe dans cette partie du monde; la Lune y étoit au Sud-Eſt quart-de-Sud (33)

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Nourriture révoltante.

Cours de la Marée.

Le 19 de Novembre, après avoir fait élever une fort grande Croix à l'entrée du Port del Principe, il remit à la voile, pour découvrir l'Iſle qu'il cherchoit encore ſous le nom de Bo-

Port del Principe, où Colomb éleve une Croix.

(33) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

hio; mais il eut les vents à combattre, & la Fortune lui préparoit un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21, que la Pinta s'étoit ſéparée volontairement de lui. Martin-Alfonſe Pinçon, qui la commandoit, excité par la paſſion de l'or, avoit voulu profiter des avantages de ſa Caravelle, qui étoit très légere à la voile, pour arriver le premier dans cette Iſle ſi riche, que les Indiens avoient annoncée. On fit inutilement quantité de ſignes, pour le rappeller à la ſoumiſſion. L'Amiral pénétra le fond de ſes deſſeins; mais pour ne rien donner au haſard des conjectures, il réſolut de paſſer quelques jours à l'attendre dans un troiſiéme Port de Cuba, également sûr & ſpacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on étoit à la veille de cette Fête. En faiſant de l'eau & du bois, il vit, à peu de diſtance du rivage, des pierres qui ſembloient renfermer de l'or. Quelques Indiens étrangers qu'il rencontra dans ce Port, & qui furent témoins de ſes obſervations, lui apprirent que l'Iſle qu'il cherchoit ſous le nom de *Bohio*, étoit leur Patrie, & qu'elle ſe nommoit *Hayti*. Ils lui confirmerent qu'il y trouveroit beaucoup de ce métal, ſur tout dans une contrée qu'ils appellerent *Cibao*.

Alfonſe Pinçon ſe ſépare de lui.

Port de Sainte-Catherine.

bao. Ce nom réveilla l'idée qu'il n'avoit jamais perdue, d'un *Cipango*, fort vanté par Marc Paul de Veniſe. Il ſe hâta de remonter vers le Sud-Eſt de Cuba, où il ne ceſſa point de trouver de fort bons Ports. Une Riviere, dont l'entrée lui parut fort commode, l'invita par la clarté de l'eau, la beauté de ſes arbres, & le chant d'une multitude d'oiſeaux, à remonter aſſez loin dans les terres. Il y vit, ſous quelques arbriſſeaux, une Fuſte de douze bancs; & dans une maiſon voiſine, qui fut abandonnée à ſon approche, il trouva un pain de cire & une tête d'homme. Ses gens n'aïant pas découvert la moindre trace de cire dans toute l'Iſle de Cuba, il fit prendre ce pain, qui fut porté en Eſpagne; & l'on jugea, dans la ſuite, qu'il venoit de l'Yucatan, par quelques raiſons de commerce qui n'ont jamais été pénétrées. CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

L'Amiral, continuant de ranger la côte de Cuba, ſe trouva le 3 de Décembre à la Pointe orientale de cette Isle. Il prit à l'Eſt vers l'Iſle de Hayti, qui n'en eſt qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans le Port, auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébroit la Fête. Colomb arrive à l'Iſle de Hayti.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Le mouillage y étoit sûr & commode. Une Riviere, qui s'y déchargeoit tranquillement, offroit quantité de grands Canots qui bordoient ſes rives. Mais une juſte inquiétude pour la Pinta, & le conſeil des Indiens, qui vouloient qu'on allât plus loin pour s'approcher des Mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le Nord, juſqu'à un petit Port, qu'il nomma la *Conception* (34), au Sud d'une petite Iſle éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la *Tortue*.

L'Iſle de Hayti parut ſi grande à l'Amiral, le terrain & les arbres y avoient tant de reſſemblance avec ceux de Caſtille, le poiſſon même, que ſes Matelots prenoient en abondance, ſe trouva ſi conforme à celui qu'on prend ſur les Côtes de l'Europe, que toutes ces raiſons le déterminerent à lui donner le nom d'Iſle Eſpagnole (35). Il avoit nommé la premiere, San-Salvador, à l'honneur du Rédempteur des Hommes; la ſeconde, Iſle de la Conception, à l'honneur de la Sainte Vierge; & les trois autres, Fernandine, Iſabelle & Juana, par reſpect pour leurs

Hayti reçoit le nom d'Iſle Eſpagnole.

(34) C'eſt un Port auquel les François ont donné, depuis, le nom de *Port-l'Ecu*.

(35) Herrera, *Ibidem*.

ajeſtés Catholiques & le Prince leur ; ; le nom de l'Eſpagnole, pour la iéme, lui parut un tribut de recon- iſſance qu'il crut devoir à l'Eſpagne. pendant on lui fit enſuite un repro- : de ne pas l'avoir nommée *Caſtil- :e*, parce qu'en vertu de ſon Traité, : devoit appartenir proprement à la uronne de Caſtille (*36*).

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Hayti reçoit le nom d'Iſle Eſpagnole.

Les Inſulaires marquoient d'abord de diſpoſition à s'approcher des Ca- elles. Ceux qui les avoient apper- s les premiers avoient pris la fuite, leur récit avoit déja répandu l'allar- dans toutes les parties de l'Iſle. Ceux ne, qui étoient venus avec l'Ami- s'étoient échappés à la nage. Ils ient excité les autres à la défiance ; le toutes parts on ne voïoit que des es & des Campagnes déſertes. Quel- s Matelots qui pénétrerent dans un , y découvrirent une troupe de ndiens, accompagnés de leurs fem- & de leurs enfans, que la crainte oit raſſemblés. Ils prirent une fem- , qu'ils menerent à l'Amiral. On it toutes ſortes de careſſes. Elle fut llée proprement & reconduite à roupe par les mêmes Matelots,

Conduite de Colomb avec les Inſulaires.

) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492. avec trois Sauvages de San-Salvador, qui entendoient ſa langue. Le lendemain l'Amiral envoïa du même côté neuf autres Caſtillans, qui trouverent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Eſt, & compoſée d'environ mille maiſons. Leur vûe mit tous les Habitans en fuite; mais un Inſulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étoient fait conduire, inſpira d'autres ſentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il leur rendit un témoignage ſi favorable aux Etrangers, que les aïant fait conſentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On ſe fit des préſens mutuels; & les Caſtillans ne firent pas difficulté de paſſer la nuit dans l'Habitation.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'Inſulaires, qui prenoient volontairement le chemin du Port. Quelques-uns portoient ſur leurs épaules la femme qu'on leur avoit renvoïée; & ſon mari l'accompagnoit, pour en faire ſes remercimens à l'Amiral. Ces Indiens étoient plus blancs que ceux des autres Iſles, de taille moins haute & moins robuſte, d'un viſage aſſez difforme, mais d'un caractere doux & traitable. Ils avoient la tête toujours découverte,

& le crane ſi dur, que dans un tems moins paiſible les Caſtillans le trouvent quelquefois à l'épreuve du ſabre (37). L'Amiral leur aïant parlé du lieu qu'il prenoit encore pour Cipango, ils crurent entendre Cibao; & lui montrant de quel côté il devoit le trouver, avec des ſignes qui lui promettoient plus d'or que dans toutes les autres Iſles, ils ſervirent à confirmer ſon erreur. CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un Seigneur du Canton, accompagné d'environ deux cens perſonnes, qui le portoient ſur leurs épaules, & qui lui donnoient le titre de *Cacique*. Il étoit fort jeune, & la curioſité l'amenoit, pour voir les Vaiſſeaux. Un Indien du Bord de l'Amiral alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etrangers étoient deſcendus du Ciel. Il monta d'une air grave dans la Caraelle, ſuivi de ſes deux principaux Officiers; & lorſqu'il fut ſur le pont, il fit ſigne au reſte de ſes gens de demeurer à terre. L'Amiral lui préſenta quelques rafraîchiſſemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne Il eſt viſité par un Cacique de l'Iſle.

(37) Herrera met cette action dans un autre Port, auquel il fut nommé *Valparaiſo*, que les François nomment aujourd'hui *Port de Paix*, dans le Canal qui eſt entre la Tortue & l'Iſle Eſpagnole. Fernand Colomb la met dans l'Iſle même de la Tortue.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

toucha point aux liqueurs, & ne fit que les approcher de ſa bouche. Un autre Indien de San-Salvador, qui commençoit à ſervir d'Interprête, lui dit que l'Amiral étoit Capitaine des Rois de Caſtille & de Leon, les plus grands Monarques du Monde. Il refuſa de le croire, toujours perſuadé, ſur le témoignage du premier, que les Etrangers étoient des Habitans du Ciel. Le lendemain, il revint avec la même ſuite; & l'on vit paroître en même-tems un Canot, qui venoit de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de ſe retirer, & leur jetta même de l'eau & des pierres (38). Ils obéirent avec de grandes marques de ſoumiſſion : les Caſtillans s'emploïerent librement pendant tout le jour, à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur paſſion, ou plutôt celle de l'Amiral, étoit de porter de l'or en Caſtille (39).

Autre viſite d'un Roi du Païs.

Les deux Vaiſſeaux remirent à la voile, pour aller mouiller, la veille de Saint-Thomas, dans un Port qui reçut le nom de ce ſaint Apôtre (40), &

(38) Herrera, Chap. 26. & Fernand Colomb, Cap. 30.

(39) Herrera, *ibidem.*

(40) C'eſt, ſuivant l'Hiſtorien de Saint-Domin-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

l'où l'on découvrit quelques Habitations. Il n'eſt pas aiſé de démêler, dans e récit des Hiſtoriens, ſi le Cacique, ui avoit déja paru deux fois, eſt le nême qu'un autre Prince auquel ils lonnent enſuite le nom de Roi, ni lans lequel de ces Ports il rendit à 'Amiral une viſite beaucoup plus ſoemnelle. Fernand Colomb raconte que e Mardi 18 de Décembre, un Roi ui faiſoit ſa demeure à la diſtance l'une journée, parut ſur le rivage, ers trois heures après midi, pendant ue pluſieurs Caſtillans y étoient deſendus; qu'il étoit ſuivi d'une troupe le Gardes, & porté par quatre Indiens ur un brancart; qu'à la vûe des Caavelles, il ſe repoſa un peu, & que 'avançant enſuite avec beaucoup de amiliarité, il entra dans celle de l'Aniral avec tous ſes gens (41). Le Mar-

ue, celui que les Franois ont depuis appellé la aye du Can de Louiſe, : qui porte aujourd'hui lus communément le nom e l'*Acul*, Tome I. pae 122.

(41) La préférence doit re accordée à cet Hiſtoien, puiſqu'il ſe fonde ir une Lettre de ſon pere Roi d'Eſpagne, appamment du nombre de celles que l'Amiral écrivit à ce Prince, de Liſbonne & de Palos. Elle mérite d'être conſervée ici dans ſes termes: » Votre Ma» jeſté auroit pris plaiſir » à voir la gravité de ce » jeune Roi, & la véné» ration que ſes gens » avoient pour lui. Auſſi» tôt qu'il fut entré dans » mon Vaiſſeau, & qu'il » ſçut que je dînois dans

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

di eſt le même jour auquel Herrera fait lever l'ancre aux deux Caravelles.

» la chambre de poupe, » il y vint ſans me faire » avertir ; & me trouvant » à table, il s'aſſit près » de moi. Il commanda » à ſes Gardes de ſortir ; » ce qu'ils firent auſſi-tôt, » après l'avoir ſalué d'une » profonde révérence. Il » ne retint que deux In- » diens, hommes d'âge, » qui s'aſſirent à ſes pieds. » Comme je crus qu'il s'é- » toit venu mettre à ta- » ble pour manger, je lui » préſentai ce qu'on m'a- » voit ſervi. Il en prit un » peu ; & lorſqu'on lui » offrit à boire, aïant » approché le verre de ſa » bouche, il envoïa le » reſte à ſes gens, com- » me il avoit fait pour » la viande. Ils étoient » tous trois fort graves ; » mais ils parloient en » même-temps, & il me » parut au ton de leur » voix qu'ils s'entrete- » noient de choſes d'im- » portance. Après le dî- » ner, un des Officiers » du Roi lui apporta une » ceinture. Il la prit, & » me la donna, avec deux » morceaux d'or, bien » travaillés. Je lui fis pré- » ſent d'une couverture » que j'avois ſur mon lit, » d'un collier d'ambre, » d'une paire d'eſcarpins » rouges, & d'une phiole » d'eau de fleur d'orange, » dont il parut fort con- » tent. Il marquoit du » chagrin de ne pas en- » tendre mon langage, & » ſes ſignes me firent con- » noître qu'il m'offroit » tout ce qui dépendoit » de lui. J'envoïai pren- » dre alors un porte-Let- » tre où j'avois mis le » Portrait de Votre Ma- » jeſté. Je lui montrai. » Je lui dis que vous étiez » un grand Prince, & que » vous gouverniez la plus » grande partie de la Ter- » re. Enſuite je lui fis » voir nos Etendarts, » qu'il conſideroit avec » admiration. Sa viſite » dura juſqu'au ſoir. Il » s'en alla. On le con- » duiſit au rivage dans » ma Barque, avec beau- » coup d'honneur, & je » le fis ſaluer de l'artil- » lerie de mon Vaiſſeau. » Etant à terre, il remon- » ta dans ſon Brancart & » s'en retourna. Il avoit » un Fils, qu'un Seigneur » portoit après lui ſur ſes » épaules. Son Frere mar- » choit à pied, au mi- » lieu de deux hommes de » marque qui lui don- » noient la main. Le Roi » fit donner à manger à » ceux de mes gens qu'il » trouva en chemin. Un » Pilote me dit qu'il

les fait arriver le Jeudi d'après au ort de Saint-Thomas ; & lorſqu'il parle un Roi nommé *Guacanagari*, qui uiſoit ſon ſéjour à quatre ou cinq lieues e ce Port, & qui fut connu enſuite our un des Souverains de l'Iſle, il aroît le diſtinguer du Cacique, & le ommer pour la premiere fois. Cepenant il attribue au Cacique, dans une iſite qu'il donne pour la troiſiéme, out ce qui eſt contenu dans la Lettre e l'Amiral ; pendant que Fernand olomb, qui diſtingue auſſi le Caciue du Roi, ne ceſſe point de faire reırder la viſite du Roi comme la proiete, & comme le fondement de l'afction qu'il conçut pour les Caſtillans. uelque parti qu'on prenne dans ces ɔſcurités, il paroît certain que ce fut ıns le Port de Saint-Thomas, le 22 e Décembre, que l'Amiral reçut une éputation du Roi Guacanagari, qui faiſoit prier de ſe rendre à ſa Cour, qui lui envoïoit un préſent aſſez ri- ıe ; c'étoit un Maſque, dont les oreil- s, la langue, & le nez, étoient d'or ıttu, avec une ceinture de la largeur e quatre doigts, bordée d'os de Poiſ-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Préſent qu'il fait à Colomb.

faiſoit porter devant lui, par les principaux de ſa Cour, tous les

» préſens que je lui avois » fait. *Vie de Chriſtophe* » *Colomb*, *Chap.* 31.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

son fort menus, & travaillés en forme de perles. L'amiral promit aux Députés, d'aller voir incessamment leur Maître; mais il se crut obligé, par la prudence, d'y envoïer d'abord quelques-uns de ses Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commission revinrent si satisfaits de l'accueil & des présens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voïage (42). Guacanagari faisoit son séjour ordinaire, à quatre ou cinq lieues du Port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevûe fut un Traité de Commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussi-tôt un concours surprenant d'Indiens, de tout âge & de tout sexe, autour des deux Caravelles. Les grains d'or, le coton & les Perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visiterent les Bourgades y furent traités comme des Hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuoit point dans l'esprit des Insulaires. Ils baisoient la terre où les Castillans avoient passé, & tous les biens de l'Isle étoient comme abandonnés à leur discrétion.

Le Commerce s'établit entre les Castillans & les Insulaires.

Naufrage d'un des trois Vaisseaux de Colomb.

La Mer fut extrêmement agitée pendant deux jours. Mais, au retour du

(42) Herrera, Chap. 17.

beau tems, l'Amiral résolut de s'appro- CHRISTOPHE COLOMB. 1492.
cher d'un lieu qu'il avoit nommé *Puna Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avoit passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jetter sur son lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail ; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confiérent leur office à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné, par les courans, sur un banc de sable où le Navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jetter au milieu du péril. Mais il étoit trop tard ; & les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'aïant pû tirer aucun secours de ses propres gens, qui penserent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa Caravelle à ses yeux (43).

(43) L'Historien de St-Domingue observe que le banc, sur lequel elle avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port, qui est à moitié chemin de Saint Thomas, ou de l'Acul, au Cap François ; que les Espagnols l'établirent ensuite sous le nom de *Puerto Real*, & que les François le nomment aujourd'hui *Baye de Caracole*. Herrera fait un long récit de ce naufrage : mais à qui s'en fiera-t'on plus volontiers qu'à l'Amiral même, qui le rapporte dans une de ses Lettres ? Elles sont en si petit nombre, qu'on ne croit pas devoir perdre l'occasion de les faire entrer dans quelques Notes. » Le Lundi 24, la Mer » fut calme. On n'eut » qu'un petit vent, qui

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

La Niña, commandée par Yanes Pinçon, étoit éloignée d'une lieue. Elle refusa de

» me conduisit de Saint-
» Thomas à la *Pointe-*
» *Sainte*. Je veillai envi-
» ron jusqu'à onze heu-
» res ; & n'aïant pas re-
» posé pendant deux jours
» & une nuit, je me re-
» tirai dans ma chambre.
» J'avois souvent défendu
» aux Pilotes de laisser
» gouverner le timon aux
» Mariniers, pendant le
» calme même Mais il ne
» m'obéirent pas. Quand
» ils sçurent que j'étois à
» prendre un peu de re-
» pos, celui qui étoit de
» service le mit entre leurs
» mains & s'endormit. Il
» est vrai que je ne crai-
» gnois ni écueils, ni
» bancs de sable, parce
» que mes Barques avoient
» passé trois lieues vers
» l'Oüest de la Pointe-
» Sainte, & qu'elles
» avoient sondé les en-
» droits dangereux, pour
» s'en éloigner. Pendant
» que les Pilotes dor-
» moient, l'eau, quoique
» fort tranquille, ne laissa
» point de mener insen-
» siblement le Vaisseau
» vers un banc, que l'on
» pouvoit facilement évi-
» ter, car le bruit se fai-
» soit entendre d'une
» lieue. Le Matelot, qui
» tenoit le gouvernail,
» sentant le sable, se mit
» à crier. J'entendis sa
» voix, & je me levai
» aussi-tôt. Aucun des Pi-
» lotes ne savoit que nous
» eussions échoué. Ils vin-
» rent à moi. Je leur com-
» mandai de décharger le
» Vaisseau dans une Bar-
» que qui y étoit attachée.
» Ils sauterent véritable-
» ment dans la Barque ;
» mais au lieu d'exe-
» cuter mes ordres,
» ils prirent la fuite, &
» m'abandonnerent au
» danger. Dans cet em-
» barras, je priai ceux
» qui étoient demeurés,
» de couper le mât pour
» soulager la Caravelle,
» & pour tenter de la ti-
» rer du sable. Nous n'en
» pûmes venir à bout.
» Elle s'ouvrit, se rem-
» plit d'eau, & périt. Je
» pris une Barque, pour
» nous sauver ; & l'on
» passa le reste de la nuit
» dans cet endroit. A la
» pointe du jour, je dé-
» pêchai Diegue de Arana
» & Pierre Gutierez vers
» le Roi de l'Isle, pour
» lui dire que l'allant vi-
» siter dans son Port,
» comme il m'en avoit
» prié deux jours aupara-
» vant, j'avois perdu un
» de mes Vaisseaux dans
» les bancs de sable. Ce
» Prince fut touché de
» mon malheur jusqu'à
» pleurer, & m'envoïa

tendre à bord ceux qui avoient quitté l'Amiral ; & ne pouvant arriver aſſez tôt pour ſecourir ſon Vaiſſeau, elle ſerit du moins à ſauver ſa perſonne & ceux qui avoient couru le même danger.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ſes nouveaux Alliés, qu'il accourut avec le plus vif empreſſement, pour leur offrir toutes ſortes de ſecours. Il les fit aider, par ſes Sujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans pluſieurs viſites qu'il rendit à l'Amiral, il le conjuroit les larmes aux yeux, ſuivant les termes de tous les Hiſtoriens, d'oublier une perte dont

Empreſſemens du Roi Guacanagari à ſecourir les Caſtillans.

tous ſes gens, avec de grandes Barques pour me ſecourir. On ſe mit à décharger la Caravelle, & tout fut achevé en peu d'heures. Le Roi vint enſuite me conſoler, accompagné de toute ſa famille. Il prit ſoin lui même de ce qu'on avoit ſauvé. Il le fit porter dans ſon Palais, & le fit garder par des Soldats. Tous ces Inſulaires regretoient mon infortune, & s'efforçoient de l'adoucir par leurs careſſes. Enfin, je jure à Votre Majeſté qu'il n'y a pas au monde un Peu-

» plé plus doux, ni un » Païs plus charmant & » plus fertile. Les Habi- » tans parlent d'une ma- » niere agréable, & rient » preſque toujours. Ils » vont nuds. Leurs Loix » ſont juſtes. Ils ſervent » leur Roi avec un pro- » fond reſpect, ſont rete- » nus entr'eux, & ſur-tout » devant leurs femmes. J'ai » remarqué, par les queſ- » tions qu'ils me fai- » ſoient, qu'ils ont l'eſ- » prit curieux, & un » grand deſir de connoî- » tre la cauſe de tout ce » qu'ils voient dans la » nature. *Vie de Chriſto- » phe Colomb, Chap.* 22.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

il ſe reprochoit d'avoir été l'occaſion. Il lui préſenta tout ce qu'il poſſedoit, pour la réparer. Tous les Habitans de cette partie de l'Iſle entrerent dans les ſentimens de leur Souverain; & voïant l'ardeur des Caſtillans pour l'or, ils leur apporterent tout ce qu'ils avoient de ce précieux métal. A la vérité leur paſſion n'étoit pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevoient en échange, mais ſur-tout pour les ſonnettes. Ils approchoient comme à l'envi de la Caravelle, en levant des lames d'or ſur leur tête. Ils paroiſſoient craindre que leurs offres ne fuſſent refuſées. Un d'entr'eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre main pour recevoir une ſonnette, donna ſon or, & ſe mit à fuir de toutes ſes forces, dans la crainte apparemment que le Caſtillan ne ſe crût trompé (44).

Paſſion des Indiens pour les ſonnettes.

Des marques ſi conſtantes de ſimpli-

(44) Herrera, parlant avec admiration de cette facilité des Indiens à donner ce qu'ils avoient de plus précieux, fait une réflexion fort ſinguliere. Il ſemble, dit il, que Dieu, voulant faire commencer par cette Iſle, la Prédication du Chriſtianiſme, & voïant que les Européens n'étoient pas capables d'entreprendre un travail ſi pénible ſans l'eſpérance d'aucun gain, ſe ſoit conduit comme un Pere, qui pour marier une fille fort laide, ſupplée à ce défaut par une dot fort avantageuſe, *ibidem*.

té & d'amitié, joint à l'eſpoir de par- CHRISTOPHE COLOMB. 1492.
:nir ſans violence à découvrir la four- de tant de richeſſes, firent naître à Amiral le deſſein de former un Etaiſſement dans les Terres de Guacagari. Ses gens applaudirent à cette ıverture, & jugerent que Dieu n'aoit permis la perte de ſon Bâtiment ıe pour le conduire par dégrés à la ule réſolution qui pût aſſurer le fruit ; ſes travaux (45). C'étoit le ſeul ıoïen d'acquérir une parfaite connoiſnce du Païs & d'en apprendre la lanıe. Il n'étoit queſtion que de faire ɔüter ce deſſein au Roi. L'Amiral attacha plus que jamais à gagner ſa ɔnfiance, par des careſſes & des préns. Mais comme il n'étoit pas moins éceſſaire de lui inſpirer du reſpect, fit faire quelques décharges de ſon rtillerie. La foudre, deſcendue ſur s Inſulaires, ne leur auroit pas cauſé lus de fraïeur. Ils tomboient à terre, n ſe couvrant la tête de leurs mains. ıuacanagari n'étant point exempt de et effroi, l'Amiral ſe hâta de le raſ-

Colomb ſonge à former un Etabliſſement dans l'Iſle Hayti ou Saint-Domingue.

Comment il fait entrer Guacanagari dans ſon deſſein.

(45) C'eſt le même Hiſtorien qui leur attribue cette idée ; mais quelques-uns ont même ſoupçonné l'Amiral d'avoir concerté un naufrage avec ſes Pilotes, pour avoir, aux yeux de Guacanagari, un prétexte à laiſſer dans l'Iſle une partie de ſes gens. *Oviedo, Chap.* 6.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

furer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos Ennemis (46); & pour le perſuader par des effets, il fit tirer un coup contre le Navire échoué. Le boulet, ayant percé le Navire, alla tomber dans la Mer. Ce ſpectacle cauſa tant d'étonnement au Roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & perſuadé que ces Etrangers étoient les Enfans du Tonnerre.

Il bâtit un Fort.

Dans cette diſpoſition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut compoſé en dix jours des débris du Vaiſſeau, & dans lequel on mit quelques pieces de canon. Il reçut le nom de la *Navidad*, parce que c'étoit le jour de Noel qu'on étoit arrivé dans ce Port. Un foſſé aſſez profond, dont il fut environné, & la ſeule vûe de l'Artillerie, parut ſuffire pour tenir en reſpect des gens nuds, & déja ſubjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral deſcendoit chaque jour à ter-

(46) Ces ennemis dont il faiſoit ſouvent des plaintes & qu'il nommoit Caraïbes, étoient des Habitans de pluſieurs Iſles voiſines, avec leſquels il étoit ſans ceſſe en guerre, & qu'il repréſentoit comme les plus cruels de tous les hommes. Pierre Martyr en fait ici une affreuſe peinture (*Decad. Liv.* 1.); mais comme les Caſtillans n'en rapporterent, dans ce Voïage, que des informations fort obſcures, telles qu'ils pouvoient les recevoir par des ſignes, il n'eſt pas temps de s'arrêter à ces deſcriptions.

, où il paſſoit toutes les nuits. Gua- CHRISTOPHE COLOMB. 1492.
nagari prit cette occaſion pour le
rprendre par divers honneurs, aux-
iels il ne s'attendoit point. Un jour, Abondance d'or qu'il reçoit de Guacanagari & de ſes Caciques.
deſcendant de ſa Chaloupe, il ren-
ntra un des Freres de ce Prince, qui
conduiſit par la main dans une Mai-
n fort ornée, où le Roi vint le trouver
ſſi-tôt & lui mit au cou une lame
or. Un autre jour, cinq Caciques,
ijets du Roi, l'étant venu voir avec
s couronnes d'or ſur la tête, ce Prince
ſerva le moment où l'Amiral deſcen-
it au rivage, pour ſe préſenter avec
s Vaſſaux, la tête couverte auſſi
ne couronne; & l'aïant conduit dans
même lieu, il le fit aſſeoir avec beau-
up de vénération, & lui mit ſa cou-
nne ſur la tête. L'Amiral portoit un
llier de grains fort menus. Il ſe l'ôta
r le champ, pour le mettre au cou
Guacanagari; il ſe dépouilla d'un
rt bel habit qu'il avoit ce jour-là,
l'en couvrit de ſes propres mains; il
fit apporter des bottines rouges qu'il
i fit chauſſer; enfin, il lui mit au
igt un anneau d'argent. Cette céré- Ce qu'il donne en retour.
onie fut comme un nouveau Traité,
ii parut augmenter l'affection des In-
laires pour les Caſtillans. Deux Ca-
ques accompagnerent l'Amiral juſ-

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

qu'à ſa Chaloupe, & lui préſenterent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étoient pas fondues, elles étoient compoſées de pluſieurs grains. Les Indiens n'aïant pas l'induſtrie de les mettre en œuvre, prenoient les parties d'or, telles qu'ils les tiroient des Mines, & n'emploïoient que des pierres pour les allonger (47).

Alfonſe Pinçon veut porter en Eſpagne la premiere nouvelle des découvertes.

Dans cet intervalle, les Inſulaires avertirent l'Amiral qu'ils avoient découvert un Navire, qui rodoit à l'Eſt, autour de la Côte. Il ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la déſertion lui cauſoit beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de ſa Caravelle. Il dépêcha une Chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce ſoin, une Lettre pour Alfonſe Pinçon, par laquelle, diſſimulant ſon reſſentiment, il l'exhortoit à rejoindre ſon Chef. La Chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon

(47) Herrera, Chap. 19. Il ajoute que l'Amiral ne perdoit pas l'occaſion de s'informer d'où venoit tant d'or, & qu'il écrivoit les noms des lieux qu'on lui nommoit, mais avec beaucoup de confuſion, parce qu'il n'entendoit pas la langue. Il y a ſans doute un peu d'exagération dans cette quantité de lames, de lingots & de couronnes. Pierre Martyr dit ſimplement que les Caſtillans trouverent une certaine quantité d'or. *Aliqua copia.*

l'eût fait voile en Eſpagne, pour y porter la premiere nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce ſoupçon détermina l'Amiral à preſſer ſon départ, & lui fit remettre à d'autres temps la viſite des Mines. CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Il aſſembla tous ſes gens, entre leſquels il choiſit trente-neuf hommes, les plus forts & des plus réſolus. Il leur donna pour Commandant, un Gentilhomme de Cordoue, nommé Diego *d'Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir abſolu, tel qu'il l'avoit reçu lui-même de leurs Majeſtés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttierez* & Rodrigue d'*Eſcobedo*, pour le remplacer ſucceſſivement, ſi la mort ou quelque autre accident l'enlevoit à la Colonie. Un Coronnier, un Tailleur d'habits, & un Charpentier, furent les ſeuls Ouvriers qu'il crut néceſſaires, dans un Etabliſſement où tout autre Art étoit inutile. Mais il y laiſſa tout ce qu'il put retrancher de vin, de biſcuit, & d'autres proviſions, avec diverſes ſortes de grains pour ſemer, & quantité de marchandiſes, qui devoient ſervir à l'entretien du Commerce avec les inſulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avoit choiſis étoit volon- Colomb ſe hâte pour le prévenir. Garniſon qu'il laiſſe dans ſon Fort.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

taire, il n'eut à leur repréſenter que l'importance dont il étoit pour eux & pour leur Patrie, de vivre dans l'union, de ménager les Inſulaires, & d'apprendre la Langue de ces Peuples. Les proviſions, qu'il leur laiſſoit dans le Fort, ſuffiſoient pour une année; & ſon abſence ne devoit pas durer ſi long-temps. Il ne lui reſtoit qu'à prendre congé de Guacanagari. Cette entrevûe fut célébrée par de nouveaux témoignages d'eſtime & de confiance. Les préſens ne furent point épargnés, & l'Amiral promit d'en rapporter bientôt de plus riches, de la part du grand Roi qu'il ne faiſoit que repréſenter. En recommandant ſes Gens à Guacanagari, il l'aſſura qu'il leur avoit ordonné de le ſervir contre les Caraïbes, & que ces Machines terribles, qu'il leur laiſſoit pour ſa défenſe, étoient capables ſeules de le délivrer de tous ſes Ennemis. Ce Prince s'engagea ſolemnellement à traiter les Chrétiens comme ſes Enfans; & pour gage de ſes promeſſes, non ſeulement il conſentit que pluſieurs de ſes Sujets fiſſent le Voïage de l'Europe, mais il confia un de ſes Parens à l'Amiral.

Dans quelles diſpoſitions il laiſſe Guacanagari.

1493. L'ancre fut levée, le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Eſt, dans

le deſſein de reconnoître toute la Côte de l'Iſle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avoit nommé *Punta-Santa*, & qui eſt aujourd'hui le Cap François, on apperçut une Montagne fort haute & ſans arbres, qui en eſt à dix-huit lieues, &qui reçut le nom de *Monte-Chriſto* (48). Un grand Fleuve, qui ſort à côté de ce Mont, reçut celui de *Rio del Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le ſable. A cette vûe, l'Amiral ſe perſuada plus que jamais que l'Iſle Eſpagnole étoit le véritable Cipango; & s'il s'étoit cru, dit Herrera, auſſi proche qu'il étoit des Mines de Cibao, d'où l'on tira tant de richeſſes, il ſe ſeroit confirmé dans ſon erreur (49).

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Son retour en Caſtille.

Le Dimanche 6, en ſortant de Rio del Oro, il découvrit la Pinta, qui faiſoit voile avec le même vent. Pinçon, l'ayant abordé, rejetta la longueur de ſon abſence ſur le mauvais temps. La fauſſeté de cette excuſe n'empêcha point l'Amiral de recevoir ſes

Alfonſe Pinçon reparoît & s'excuſe mal.

(48) L'Hiſtorien de St-Domingue remarque que nos Cartes Françoiſes lui ont conſervé ce nom, & que ceux qui croient que c'eſt ce que nos Marins nomment la *Grante*, ſont dans l'erreur. Monte-Chriſto eſt à trois lieues au vent de la Grange, autre Montagne ainſi nommée, parce que de la Mer on la prendroit en effet pour une Grange.

(49) Herrera, Liv. 2, Chap. 1.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

soumissions (50). Il raconta qu'étant allé de Port en Port, il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avoit pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son Equipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité ; & les deux Caravelles arriverent ensemble près d'un Cap qui fut nommé *Punta Roxa* (51), trente lieues à l'Est de Monte-Christo. De-là elles se rendirent dans un Port, où Pinçon avoit fait ses échanges, & d'où il avoit enlevé quatre Indiens, que l'Amiral l'obligea de remettre au rivage. De-là peut être le nom de *Puerto de Gracia*, qui fut donné à ce Port ; quoiqu'on ait publié dans la suite que ce fut en mémoire de l'amnistie qui fut accordée à Pinçon.

Puerto de Gracia.

Monte de Plata & Puerto de Plata.

En remettant à la voile, on découvrit une haute Montagne, dont le sommet parut couvert de neige, ou comme argenté ; ce qui lui fit donner le nom de *Monte de Plata*. Un Port qui est au pied, de la forme d'un fer à cheval, reçut celui de *Puerto de*

(50) Oviedo prétend que ce fut la crainte d'être arrêté, pour avoir condamné le dessein de laisser garnison dans l'Isle, qu'Alfonse Pinçon avoit pris la fuite, Chap. VI.

(51) L'Amiral vit dans ce lieu trois Sirenes, qu'il ne trouva pas si belles que les Poëtes les représentent. Herrera, *ibidem*.

Plata (52). L'Amiral, continuant de ranger la Côte, rencontra pluſieurs autres Caps, auxquels il donna des noms qu'Herrera nous a conſervés, ſans expliquer leur ſituation (53). Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'Iſle ſi grande. Là, ſe trouvant vis-à-vis d'une grande Baie, formée par une preſqu'Iſle que les Inſulaires nommoient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire viſiter. Quelques Matelots, qu'il envoïa dans une Chaloupe, obſerverent ſur le rivage un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fleches. Ce ſpectacle, qui étoit juſqu'alors ſans exemple pour les Caſtillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent ſi bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Indiens, ils en engagerent un à les accompagner juſqu'à Bord. L'Amiral lui fit diverſes queſ-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Preſqu'Iſle de Samana.

(52) Les François l'ont nommé par corruption *Portoplatte*.

(53) Les noms ſont, *del Angel*, la *Punta del Terro*, *El Redondo*, *El Frances*, *El Cabo de buen Tiempo*, *El Tajado*, *El Cabo de Padre y hijo*, *Puerto ſacro*, & *los Enamorados*. On prétend, ſuivant l'Hiſtorien de St-Domingue, que celui qu'on appelle aujourd'hui le vieux Cap, & qui eſt à 55 lieues du Cap François, eſt celui qui fut nommé alors *Cabo Frances*.

Bord, & qui lui fit préſent d'une couronne d'or. Cet événement fit donner, à la Baie, le nom de Baie des fleches, qu'elle n'a pas conſervé. CHRISTOPHE COLOMB. 1495.

Cependant l'ennui d'une ſi longue navigation, autant que le mauvais état des Caravelles, qui faiſoient beaucoup d'eau, déterminerent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Eſt, le 16 de Janvier; & l'on découvrit pluſieurs petites Iſles, que perſonne ne fut tenté de reconnoître. La navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi, 12 de Février (55); quoiqu'aſſez incertaine par la variété des obſervations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux Caravelles eſſuïerent une ſi furieuſe tempête, que le naufrage parut inévitable (56). On fit diverſes ſortes de Tempête furieuſe, & Vœux des Equipages.

(55) C'eſt Herrera qui marque cette datte. D'autres la mettent quelques jours plus tard. A la vérité, Herrera donne la ſienne pour celle du premier jour de la tempête.

(56) Le même Hiſtorien l'a décrite fort au long; mais on en verra plus volontiers quelques circonſtances dans une troiſiéme Lettre de Chriſtophe Colomb au Roi d'Eſpagne. » J'aurois » ſouffert mon malheur » avec plus de patience, » ſi j'avois été ſeul en » danger. J'avois vû ſi » ſouvent la mort de » près, que je ne l'au- » rois pas appréhendée; » mais ma douleur étoit » de voir périr tant de » gens, que Votre Ma- » jeſté m'avoit confiés

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Vœux, pour obtenir la protection du » pour mon entrepriſe. » D'ailleurs, j'étois déſeſpéré de ne pas porter moi même à Votre » Majeſté la nouvelle de » mes découvertes, pour » faire connoître à ceux » qui s'étoient oppoſés à » mes deſſeins, que j'avois ſçu les executer. Je » penſois auſſi à mes deux » Fils, qui ſont à Cordoue. Leur jeuneſſe » m'affligeoit. Je me repréſentois l'état malheureux où ils pouvoient tomber après ma » mort, abandonnés de » tout le monde, & peut-» être oubliés de Votre » Majeſté, qui n'auroit » jamais ſçu le ſervice » que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Il y » avoit des momens, où » je croïois que pour le » châtiment de mes péchés, la juſtice de Dieu » ne vouloit pas me laiſſer jouir de ma gloire. » Cependant je ne pouvois me perſuader que » mes découvertes ne » vinſſent quelques jours » à votre connoiſſance; » & pour vous en informer moi-même, j'avois » écrit, pendant la tempête, quelques lignes » ſur un parchemin, avec » le nom des Terres que » j'avois acquiſes à votre » Couronne, la route » qu'il falloit tenir pour » aller, & le temps que » que j'avois emploïé à » mon Voïage. J'informois Votre Majeſté des » coutumes des Habitans, » de la fertilité du Païs, » & de la Colonie que j'y » avois laiſſée pour vous » en conſerver la poſſeſſion. J'avois fermé le » parchemin de mon Cachet. Je l'avois enveloppé d'une toile cirée, » puis dans de la cire, & » je l'avois mis dans un » baril bien bouché, avec » une inſcription à Votre » Majeſté. Je l'avois jetté » dans la Mer, dans l'eſperance que ſi nous » avions péri tous dans » les flots, quelque Navigateur, qui l'auroit » trouvé, vous l'eût porté » en Eſpagne. Bien plus, » craignant que la tempête ne pouſſât le baril » trop loin, j'avois mis » dans un autre, que je » gardois à Bord, un ſecond parchemin, tel » que le premier; afin » qu'après notre naufrage, l'un des deux pût » être rendu à Votre Majeſté. *Vie de Chriſtophe Colomb, Chap.* 36. On a reproché à l'Amiral d'avoir ici manqué de prudence; car les barils pouvoient tomber en toute autre main que celle d'un Eſpagnol, & ſes lumieres auroient tourné au profit de quelque autre Cour.

Ciel (57). Enfin l'Amiral, croïant toucher au dernier moment de ſa vie, & s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvoit ſe garantir que de la perte de ſes Mémoires, qui alloient rendre ſon Voïage inutile à l'Eſpagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes ſur un parchemin, qu'il enferma ſoigneuſement dans un baril; & ſans communiquer ſon ſecret à ſes gens, il jetta le baril dans les flots. Ils s'imaginerent que c'étoit quelque nouvelle reſſource de Religion (58); & le vent s'étant

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral jette ſes Mémoires dans les flots, avec des précautions pour les ſauver.

(57) Herrera les explique. » L'Amiral, dit-il, » ne ſachant plus à quoi » ſe réſoudre, ordonna » que l'on tirât au ſort, » pour faire un Pélerinage » à Notre-Dame de Guadaloupe, & que celui » ſur qui le ſort tomberoit » y porteroit un Cierge du » poids de cinq livres; » c'eſt un devoir des Mariniers, lorſqu'ils ſont » en grand péril, & Dieu » les exauce ſouvent. Le » ſort tomba ſur l'Amiral, » qui promit auſſi-tôt de » l'accomplir On tira une » autre fois, pour aller à » Notre Dame de Lorette, » lieu très ſaint, dans la » Marche d'Ancone, & » le ſort étant échu à » Pierre de Villa, Marinier, l'Amiral lui promit de fournir à la dépenſe. Comme la tempête ne laiſſoit pas de continuer, on fit encore un autre Vœu, qui fut d'aller veiller une nuit dans Sainte-Claire de Mogues, & d'y faire dire une Meſſe. Le ſort tomba pour la ſeconde fois ſur l'Amiral Enfin, voïant que le temps ne changeoit point, ils firent Vœu tous enſemble de ſortir en chemiſe à la premiere Terre où ils arriveroient, & d'aller en proceſſion dans une Egliſe dédiée à la Sainte Vierge. Mais, malgré tout cela le mauvais temps ne diſcontinuoit point, *ubi ſup. Ch.* 2.

(58) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

appaiſé tout d'un coup, Herrera fait entendre qu'ils attribuerent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre Caravelle avoit diſparu, dès le commencement de la tempête; & n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on apperçut la Terre à l'Eſt-Nord-Eſt, mais ſans aucun ſigne qui pût aider à la reconnoître. Les uns la prenoient pour l'Iſle de Madere, & d'autres pour la Roche de Cintra, qui eſt proche de Liſbonne. Colomb ſeul jugea par ſes obſervations que c'étoit une des Açores (59), qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il arrive à Sainte Marie des Açores.

Il aborda, le 18, au Nord de cette Iſle. Dom Juan de Caſtaneda, qui y commandoit pour le Portugal, l'envoïa complimenter auſſi-tôt, & lui fit porter quelques rafraîchiſſemens. Cette

(59) C'eſt Herrera, qu'on ſuit. Cependant l'Amiral même ne s'attribue point tant de lumieres, dans un fragment de Lettre cité par ſon Fils. » Le Samedi » 16 de Février, j'arrivai » la nuit à une de ces » Iſles; mais le temps » étoit ſi obſcur, que je » ne pus ſavoir où j'étois. » Je dormis un peu, parce » qu'il y avoit trois jours » que je n'avois repoſé. » En m'éveillant, je me » ſentis les jambes comme » perclues, par la grande » fatigue & l'humidité de » l'air. Les vivres nous » avoient preſque manqué. J'appris le Lundi » ſuivant, que nous étions » à l'Iſle Sainte-Marie, » une des Açores. *Vie de Colomb, Chap.* 37.

politeſſe lui inſpira tant de confiance, que ne penſant qu'à rendre graces au Ciel, par l'execution du Vœu public, il fit deſcendre le lendemain une partie de ſes gens, pour ſe rendre en proceſſion dans une Chapelle voiſine, où il ſe propoſoit d'aller lui-même le jour d'après, avec le reſte de l'Equipage. Les Caſtillans étoient non-ſeulement ſans armes, mais nuds en chemiſe, ſuivant la promeſſe qu'ils avoient faite au Ciel. A peine eurent-ils perdu de vûe le rivage, qu'une Troupe de Portugais fondit ſur eux & les fit priſonniers. L'Amiral, ſurpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer ſon Vaiſſeau vers une Pointe, d'où l'on pouvoit découvrir la Chapelle. Il y vit ſa Barque; mais au lieu de ſes gens, qu'il ſe diſpoſoit à recevoir, il apperçut un grand nombre de Cavaliers armés, qui deſcendoient de cheval, & qui entrerent dans la Barque, apparemment pour le venir attaquer. Il ſe mit auſſi-tôt ſous les armes, dans la réſolution néanmoins de ne pas commencer les hoſtilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix, demanderent un ſigne de ſûreté. Il ne balança point à le donner: mais voïant qu'ils ne s'en tenoient pas moins

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Les Caſtillans y ſont maltraités.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

éloignés, il leur dit qu'il avoit quelque étonnement de ne voir aucun de ſes gens dans la Barque ; qu'il ne s'étoit pas imaginé qu'on ne l'eût fait ſaluer que pour le trahir ; qu'il avoit l'honneur d'être Amiral de l'Océan & Vice-roi des Indes pour l'Eſpagne, & qu'il étoit prêt à montrer ſes Proviſions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connoiſſoit dans l'Iſle, ni le Roi d'Eſpagne, ni ſes Lettres, & qu'il ſeroit traité comme ſes gens, s'il avoit l'audace d'entrer dans le Port. Un langage ſi offençant fit douter, à l'Amiral, ſi depuis ſon départ les deux Couronnes n'avoient pas rompu la paix. Il prit tous ſes gens à témoins de ce qu'ils avoient entendu ; & s'armant de fierté à ſon tour, il jura qu'il ne partiroit point ſans une vangeance éclatante. Le temps devint ſi mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut containt de chercher un abri dans l'Iſle de Saint-Michel : mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui aïant pas permis d'y aborder, il revint le jour ſuivant à Sainte-Marie, dans la réſolution d'attaquer cette Iſle, & d'emploïer toutes ſes forces pour tirer vangeance des Portugais. Pendant qu'il ſe diſpoſoit à cette entrepriſe, un Officier

Fermeté de Colomb à repouſſer l'inſulte.

de l'Iſle & deux Prêtres, avec cinq Matelots, s'approcherent de la Caravelle dans une Barque, & demanderent la permiſſion de monter à Bord. Ils venoient, dirent-ils, de la part de leur Commandant, pour s'informer s'il étoit vrai que le Vaiſſeau portât un Amiral d'Eſpagne; avec ordre, dans cette ſuppoſition, de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à ſa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment ſincere, & leur montra non-ſeulement ſes proviſions, mais les Lettres du Roi ſon Maître, qui le recommandoient à toutes les Puiſſances du Monde. Alors, on lui rendit ſa Barque & ſes gens, avec des excuſes dont il affecta de paroître ſatisfait. Mais il apprit, des Priſonniers qu'on lui ramena, que tous les Sujets du Roi de Portugal avoient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du Monde qu'il pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'auroit pas évité cette diſgrace, s'il étoit deſcendu avec la premiere partie de ſes gens, comme les Portugais ſe l'étoient perſuadé (60).

CHRISTOPHE COLOMB. 1495.

Comment on ſe reconcilie.

Le temps étant devenu favorable à la

(60) Ce qui lui fit juger, dit Herrera, que le Ciel l'accompagnoit toujours, afin qu'il s'humiliât au milieu des faveurs qu'il en avoit reçues.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

navigation, il fit prendre la route de l'Eſt, qu'il ſuivit heureuſement juſqu'au ſecond jour de Mars. Un oiſeau fort gros, qu'il prit pour un Aigle, & qui vint ſe percher ſur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une ſeconde tempête, auſſi terrible que la premiere. Elle fit recommencer les Vœux pour un Pelerinage; & l'Hiſtorien obſerve avec admiration, que le Ciel fit tomber encore une fois le ſort ſur l'Amiral (61). On s'abandonna aux vents, pendant deux jours, ſans regle & ſans eſperance. Enfin, le 4, après avoir vû la terre de près, dans une nuit fort obſcure, on reconnut à la pointe du jour la Roche de Cintra; & quoique le vent parût bon pour s'avancer vers l'Eſpagne, la Mer continuoit d'être ſi groſſe, qu'on ſe crut obligé d'entrer dans la Riviere de Liſbonne.

Nouvelle Tempête, & Vœux renouvellés.

L'Amiral entre dans la Riviere de Liſbonne.

Le Roi de Portugal ſe trouvoit alors à Valparaiſo. L'Amiral, après avoir commencé par dépêcher un Courier à la Cour d'Eſpagne, écrivit à ce Prince, pour lui demander la permiſſion de mouiller dans le Port de ſa Capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venoit pas de Guinée, mais

(61) *Ibidem.*

des Indes. Cette déclaration n'empêcha point que ſon Vaiſſeau ne fût viſité par un Officier Portugais, qui lui ſignifia l'ordre de deſcendre à terre avec lui, pour rendre compte de ſon Voïage au Commandant du Port. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Eſpagne, & que cette qualité le diſpenſoit d'une ſoumiſſion que ſes pareils n'avoient jamais rendue. On lui propoſa d'y envoïer du moins ſon Pilote, ce qu'il ne refuſa pas avec moins de fermeté : mais il conſentit à montrer ſes Lettres ; & l'Officier n'eut pas plutôt fait ſon rapport, que le Capitaine (62) d'un Galion, qui attendoit cet éclairciſſement, s'approcha de la Caravelle, au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à Bord toutes ſortes de ſecours & de rafraîchiſſemens. CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Le bruit de ſon arrivée s'étant répandu dans Liſbonne, tous les Habitans s'empreſſerent de venir admirer des Hommes qui avoient découvert un nouveau Monde, & la Riviere fut bientôt couverte de Barques. L'Amiral reçut le lendemain une Lettre du Roi de Portugal, qui l'invitoit à ſe rendre à ſa Cour, avec parole de lui- Civilités qu'il reçoit à la Cour de Portugal.

(62) Son nom, ſuivant Herrera, eſt Alvaro Daman ; & Alvarod'Acunz, ſuivant Fernand Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

faire un accueil distingué, & qui lui conseilloit de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre étoit déja donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas difficulté de se fier aux promesses d'un Monarque, ami de ses Maîtres; & dès le jour suivant, il se rendit à Valparaiso. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-devant de lui, & l'accompagnerent jusqu'au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit asseoir & couvrir devant lui, & prit long-tems plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son Voïage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajoûta que suivant les conventions entre les Couronnes de Castille & de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devoient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignoroit les Traités; mais que suivant les ordres qu'il avoit reçus de leurs Majestés Catholiques, il s'étoit bien gardé de passer en Guinée, ni vers les Mines du Portugal. » Je suis persuadé, lui dit agréable-» ment le Roi, que nous n'aurons pas » besoin d'un tiers pour juger ce diffé-» rend. » L'Audience finit avec les mêmes égards, pour un homme que l'envie même ne voïoit pas sans admi-

Ses explications avec le Roi.

ration ; car tous les Hiſtoriens obſervent qu'on ſentit alors, en Portugal, le tort qu'on avoit eu de négliger ſes offres. Le chagrin d'en voir recueillir le fruit aux Eſpagnols alla ſi loin, s'il en faut croire Herrera, que pluſieurs Particuliers offrirent leurs bras pour le poignarder & lui enlever ſes papiers (63). Mais Jean II. rejetta cette propoſition avec horreur. Il donna ordre, aux premiers Seigneurs de ſa Cour, de loger & de traiter l'Amiral. Il le revit deux fois, avec la même ſatisfaction ; & l'aïant comblé d'honneurs & de préſens, il le fit conduire juſqu'à Liſbonne par Dom Martin de Noronna. Colomb vit la Reine, en paſſant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de diſtinction. A peine fut-il entré dans la Capitale, qu'on lui offrit au nom du Roi, la liberté de faire le reſte du Voïage par terre, avec une eſcorte & toutes les commodités qu'il pouvoit deſirer juſqu'à la Frontiere. Il marqua beaucoup de reconnoiſſance pour cette nouvelle faveur ; mais n'aïant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Eſpagne, le 13, avec un vent ſi fa-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

On propoſe au Roi de le faire poignarder.

(63) Il eſt étonnant que ſon Fils n'en diſe rien.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

vorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le Port de Palos. On remarque qu'il en étoit parti le même jour de la ſemaine, troiſiéme d'Août. Ainſi, dans l'eſpace d'environ ſept mois & demi, il avoit achevé une entrepriſe, qu'il avoit peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de pluſieurs années (64).

Il arrive en Eſpagne.

Comment il eſt reçu.

Cet heureux retour fut célébré par des tranſports de joie; & dans la premiere ſurpriſe d'un événement ſi merveilleux on avoit peine à ne le pas prendre pour une imagination. Sans attendre les ordres de la Cour, les Boutiques furent fermées à Palos, toutes les Cloches ſonnerent, & l'Amiral, en ſortant de la Caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avoit jamais rendus qu'aux Têtes couronnées. Sa modeſtie ne l'abandonna point dans cette eſpece de triomphe. Son premier ſoin fut d'écrire à leurs Majeſtés Catholiques, & de leur envoïer une exacte Relation de ſon Voïage. La Pinta, qui avoit été ſéparée de lui par la tempête, avoit pris terre à Bayonne; & quelques Hiſtoriens racontent que Pinçon s'étoit rendu par le plus court chemin à Bar-

Il trouve Pinçon arrivé avant lui.

(64) Herrera, *ubi ſuprà*, Chap. 4.

celone, où la Cour étoit alors, dans l'espérance de paroître le premier aux yeux du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du courage & de l'habileté d'autrui ; mais que ce Prince, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de tems au tombeau (65). D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral ; que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, l'affligea d'autant plus que Colomb avoit déja fait des plaintes de sa désertion, & l'accusoit d'avoir empêché par ce contretems qu'il n'eût visité les Mines de Cibao, d'où il pouvoit apporter beaucoup d'or en Espagne ; & que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur le champ de la Ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son Chef, mais si malade de fatigue & de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après (66). CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Colomb ne differa point à partir pour Seville, avec toutes les richesses qu'il avoit apportées du nouveau Monde, & sept Indiens qu'il avoit embarqués. Il lui en étoit mort un sur Mer, Il se rend à Seville.

(65) Vie de Christophe Colomb, Chap. 41.

(66) Oviedo, Liv. 2. Chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

& deux reſterent malades à Palos. L'impatience de le voir étant auſſi vive à la Cour, que celle qu'il avoit lui-même de ſe préſenter à leurs Majeſtés Catholiques, il en reçut une Lettre à Seville, avec cette inſcription: » A Dom » Chriſtophe Colomb, notre Amiral » ſur l'Océan, Viceroi & Gouverneur » des Iſles qui ont été découvertes » dans les Indes ». Ferdinand & Iſabelle l'aſſuroient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur eſtime & de leur reconnoiſſance; le preſſoient de ſe rendre auprès d'eux, & le conſultoient d'avance ſur les ordres qu'ils avoient à donner pour achever ſon ouvrage. Il fit une réponſe modeſte, à laquelle il joignit un Etat des Vaiſſeaux, des Troupes & des Munitions, qu'il croïoit néceſſaires à ſes grandes vûes.

Faveurs qu'il reçoit de leurs Majeſtés Catholiques.

La renommée aïant déja publié ſon retour & ſa marche, lorſqu'il ſortit de Seville, ſon Voïage, juſqu'à Barcelone, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empreſſoit, dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui, pour contempler cet Homme extraordinaire, qui s'étoit ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'en-

Son arrivée à Barcelone où étoit la Cour.

trée d'un nouveau Monde. Les Indiens, dont il étoit accompagné, les Perroquets rouges & verds, & quantité d'autres curiosités, qu'il ne manquoit pas d'étaller aux yeux des Spectateurs, eurent aussi beaucoup de part à leur admiration. Il arriva vers le milieu d'Avril, à Barcelone. CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

On lui fit une réception, digne du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. L'Historien de Saint-Domingue s'éleve au-dessus de la simplicité ordinaire de son style, pour donner une peinture fort noble de cette cérémonie (67). On n'avoit rien vû, dit-il, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains. Tous les Courtisans, suivis d'un Peuple innombrable, allerent fort loin au-devant de lui; & lorqu'il eut reçu les premiers complimens, de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais, dans cet ordre: Les sept Indiens paroissoient les premiers. Ils ornoient d'autant mieux son triomphe, qu'ils y prenoient part; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient une partie de leur gloire, Magnificence de sa réception.

(67) Il donne un détail d'ordre, que je ne trouve dans aucun Historien; mais sa fidélité, que je vérifie continuellement sur tout le reste, dans l'occasion que j'ai de consulter les mêmes sources, ne doit laisser ici aucun scrupule.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

ſur le malheur de ceux qu'ils traînoient après leur char. On voïoit enſuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du Soldat victorieux; des balles de coton, des caiſſes remplies d'un poivre, qu'on croïoit au moins égal à celui de l'Orient (68); des Perroquets, portés ſur des roſeaux de vingt-cinq pieds de hauteur; des dépouilles de Caymans & de Lamantins, qu'on donnoit pour les véritables Sirennes des Anciens; des Quadrupedes & des Oiſeaux de pluſieurs eſpeces inconnues, & quantité d'autres raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers, expoſée à la vûe d'un Peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choſes au-delà du naturel, ſembloit le tranſporter dans ces nouvelles Régions, d'où il ſe flattoit de voir bientôt couler des richeſſes inépuiſables dans le ſein de l'Eſpagne. Auſſi les acclamations redoubloient-elles à chaque inſtant, & jamais homme n'eût peut-être un jour plus glorieux

(68) C'étoit du Piment; & la jalouſie du Commerce, entre les Eſpagnols & les Portugais, donna d'abord cours à ce Poivre Amériquain; mais on reconnut bientôt qu'il étoit trop cauſtique.

& plus flatteur ; ſurtout s'il rapprochoit, comme il eſt naturel de le penſer, ſa ſituation préſente de celle où il s'étoit vû quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la Ville, à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient hors du Palais, ſous un dais magnifique, revêtus des habits roïaux, le Prince d'Eſpagne à leur côté, au milieu de la plus brillante Cour qu'ils euſſent raſſemblée depuis long-tems. Auſſi-tôt qu'il apperçut leurs Majeſtés, il courut ſe proſterner à leurs pieds, pour leur baiſer la main : mais Ferdinand le fit relever, & lui ordonna de s'aſſeoir ſur une chaiſe qui lui avoit été préparée ; après quoi, il reçut ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air ſi noble, que ſon récit parut charmer toute l'Aſſemblée. Tout le monde ſe mit enſuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent graces au Ciel, les larmes aux yeux ; & les Hymnes de joie furent chantés par la Muſique de la Chapelle.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la Ville, ſans avoir à ſa droite le Prince ſon fils, & Colomb

Honneurs qu'il reçoit du Roi & de toute la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

à ſa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accorderent à combler d'honneurs l'Amiral-Viceroi des Indes. Le Cardinal d'Eſpagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, auſſi diſtingué par ſon mérite que par ſon rang & ſa naiſſance, fut le premier qui le traita dans un Feſtin, où non-ſeulement il lui fit prendre la premiere place, mais il le fit ſervir à plats couverts (69) avec ordre de ne lui rien préſenter dont on n'eût fait l'eſſai; ce que tous les Seigneurs obſerverent en le traitant à leur tour. Barthelemi & Diego Colomb, ſes deux Freres, eurent part aux libéralités du Roi, quoiqu'abſens tous deux de ſes Etats. Le titre de Dom leur fut accordé, avec de magnifiques Armoiries pour toute la famille (70).

Armes & Titres accordés à ſa Famille.

(69) Herrera obſerve cette circonſtance, *ubi ſup.* Chap. 3.

(70) Au premier de Caſtille. Au ſecond, de Leon. Au troiſiéme, une Mer d'azur, ſemée d'Iſles d'argent, la moitié de la circonference environnée de la Terre-ferme, des grains d'Or répandus par-tout, les Terres & les Iſles couvertes d'arbres toujours verds. Au quatriéme, d'azur à quatre ancres d'or, avec les Armes des anciens Colombs de Plaiſance au-deſſus; & pour cimier, un globe ſurmonté d'une Croix, avec cette deviſe:

Por Caſtilla y por Leon
Nuevo Mundo hallo
Colon.

Nos anciens Traducteurs ont rendu ces deux Vers Caſtillans par deux Vers François:

Pour la Caſtille & pour Léon,
Monde nouveau trouva Colon

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Le Saint Siége est consulté, & l'Espagne obtient l'investiture du nouveau Monde.

Quoique leurs Majestés Catholiques n'eussent rien de plus pressant que de renvoïer l'Amiral aux Indes, pour y continuer ses découvertes, leur respect pour le Saint Siége les fit penser à donner avis au Souverain Pontife, du succès d'une si belle entreprise; non qu'elles se crussent obligées, suivant l'observation d'un sage Historien, d'obtenir une investiture, ou des permissions, pour jouir légitimement du nouveau Monde (71): mais c'étoit une cérémonie de bienséance, dans laquelle on risquoit d'autant moins, que le Saint Siége étoit alors occupé par un sujet de la Couronne d'Arragon. C'étoit Alexandre VI. de la Maison de Borgia. Ferdinand chargea son Ambassadeur à Rome d'assurer Sa Sainteté, que l'Expédition qui s'étoit faite par ses ordres ne causoit aucun préjudice aux droits du Portugal, & que son Amiral s'étoit contenu fidélement dans l'ordre qu'il avoit reçu de ne pas s'approcher à plus de cent lieues des Possessions de cette Couronne; mais que pour l'intérêt de la Religion, qu'il se

(71) C'est Herrera, qui rapporte qu'on avoit déja consulté plusieurs personnes d'éminente doctrine, & que tous furent d'avis que cette formalité n'étoit pas du tout nécessaire, *ubi supra*, Chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

propoſoit d'étendre autant que ſon Empire, il ne laiſſoit pas de demander des Bulles. Le Pape en envoïa deux, qui furent expédiés le 2 & le 3 de Mai, avec les mêmes clauſes & les mêmes conditions que ſes Prédéceſſeurs avoient jugé néceſſaires pour celles qu'ils avoient accordées aux Rois de Portugal. Mais, dans la vûe de prévenir les différends qui pouvoient naître entre les deux Couronnes, il y fit ce fameux partage qu'on a nommé *Ligne de démarcation*, par lequel il régloit leurs bornes pour les Païs déja découverts, & pour ceux qu'on découvriroit à l'avenir, & qui ne ſeroient occupés par aucun Prince Chrétien, avant le jour de Noel de l'année précédente. Cette ligne imaginaire, tirée d'un Pôle à l'autre, coupoit en deux parties égales l'eſpace qui ſe trouve entre les Iſles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui ſe trouveroit au Couchant & au Midi, devoit appartenir à la Couronne de Caſtille, & tout ce qui étoit à l'Orient demeuroit au Portugal (72). Les Décrets arrivorent en Eſ-

Partage entre l'Eſpagne & le Portugal, nommé ligne de démarcation.

(72) Gomera nous donne la Bulle qui contient ce partage, par un motif qui ne s'accorde point avec les idées d'Herrera & de la Cour d'Eſpagne : c'eſt dit-il, *afin que tout le monde ſache que cette Conquête &*

pagne, dans le tems que l'Amiral avoit déja reçu ſes dépêches, & tout ce qu'il

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

converſion des Indes eſt faite avec l'autorité & donation du Grand-Vicaire de Jeſus-Chriſt. On ne peut refuſer place ici à cet étrange Monument.

ALEXANDRE, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à notre très cher Fils en Jeſus Chriſt Ferdinand Roi, & à notre très chere Fille en Jeſus-Chriſt Iſabelle Reine, de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Sicile & de Grenade; Salut & Bénédiction Apoſtolique. Entre toutes les œuvres agréables à la Majeſté divine & que nous deſirons le plus, eſt que la Foi Catholique & la Religion Chrétienne ſoient, principalement en notre temps, exaltées, & par tout amplifiées & répandues, & que le ſalut des ames ſoit procuré d'un chacun, & que les Nations barbares, ſoient ſubjuguées, & réduites à la Foi: ce qui eſt cauſe que Nous, étant parvenus par la ſeule divine Clémence, & non pour nos mérites, à cette ſacrée Chaire de ſaint Pierre, nous devons à bon droit, de notre bon gré & avec toute faveur, vous donner les moïens & occaſions pour executer & pourſuivre de jour en jour avec un ardent courage, à l'honneur de Dieu & de l'Empire Chrétien, une ſi louable & ſi ſainte œuvre, que vous avez commencée, par l'inſpiration de Dieu immortel, conſiderant que comme vrais Rois & Princes Catholiques, tels que Nous vous avons toujours connus, & comme il eſt aſſez notoire à tout le monde par vos grandes entrepriſes, vous n'avez pas ſeulement le même deſir que Nous, mais, ce qui eſt davantage, que de tout votre pouvoir, ſoin & diligence, vous executez ce bon vouloir ſans épargner aucuns travaux ni dépenſes, ſans vous ſoucier d'aucuns périls, même en répandant votre propre ſang, & que vous avez voué dès long-temps à cela tout votre cœur & toutes vos forces, comme le démontre aſſez le recouvrement qu'avez fait n'aguerre du Roïaume de Grenade, de la tirannie des Sarrazins, avec une ſi grande gloire de votre nom. Nous avons entendu comme ci-devant vous aviez propoſé de faire chercher quelques Iſles & Terres-fermes lointaines & inconnues, & non encore découvertes, pour réduire leurs Habitans à faire profeſſion de

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

avoit demandé pour ſon retour aux Indes.

Il obtint un Brevet particulier, qui

la Foi & reconnoître notre Rédempteur: mais que vous n'aviez pû conduire à fin cette ſainte & louable délibération pour la guerre de Grenade, en laquelle vous étiez alors empêchés; & que depuis ce Roïaume étant recouvert par la permiſſion Divine, vous aviez, non ſans grands périls & dépenſes, envoïé ſur cette grande Mer, où perſonne n'avoit encore vogué, Chriſtophe Colomb, Homme digne, recommandable, & propre à telle entrepriſe, pour diligemment chercher ces Terres-fermes & Iſles lointaines & inconnues; leſquelles, après avoir cinglé au travers cet Océan, il auroit trouvées par ſa grande diligence, avec l'aide de Dieu, toutes peuplées & remplies d'Hommes, vivant paiſiblement enſemble, ſe tenant nuds, & ſe nourriſſant de chair, & qui, ſelon le rapport de vos Ambaſſadeurs, croient qu'il y a un Dieu Créateur au Ciel, & leſquels ſemblent capables d'embraſſer la Foi Catholique, & d'être inſtruits aux bonnes mœurs; ce qui nous donne eſpérance que le Nom de notre Sauveur Jeſus-Chriſt ſeroit facilement répandu dans ces Terres & ces Iſles, ſi leurs Habitans étoient endoctrinés. De plus, Nous avons été informés qu'en la principale de ces Iſles ledit Colomb a bâti un Fort, dans lequel il a mis quelques Chrétiens qui l'avoient ſuivi, tant pour le garder que pour s'enquerir des autres Iſles & Terres fermes, leſquelles lui étoient encore inconnues; qu'il a rapporté qu'aux Iſles qu'il a déja découvertes, on trouvoit de l'Or, des Epiceries & pluſieurs autres choſes précieuſes; ce qu'étant par vous diligemment conſidéré, principalement ce qui regarde l'exaltation & ampliation de la Foi, comme il appartient à des Rois Catholiques, vous avez propoſé, ſuivant la bonne coutume de vos prédéceſſeurs, Rois d'éternelle mémoire, de ſubjuguer avec l'aide de la divine Clémence toutes ces Terres, Iſles ſuſdites, & tous leurs Habitans, & les amener à la Foi Chrétienne. Voïant votre délibération telle, Nous, qui deſirons affectueuſement qu'une ſi ſainte & ſi louable entrepriſe ſoit bien commencée, & encore mieux achevée, vous exhortons

lui donnoit le commandement de la Flotte juſqu'à l'Iſle Eſpagnole, d'où

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

par le ſaint Batême, par lequel vous êtes obligés aux commandemens Apoſtoliques, & vous ſommons par l'intérieur de la miſericorde de Notre Seignenr Jeſus-Chriſt, que quand avec un bon zele de la ſainte Foi vous commencerez cette expedition, vous induiſiez les Habitans de ces Iſles & Terres-fermes à recevoir la Religion Chrétienne, ſans que les périls & les travaux puiſſent jamais vous détourner, vous fiant aſſurément que Dieu Tout-puiſſant conduira en toute proſpérité vos entrepriſes. Et afin que par la largeſſe Apoſtolique vous entrepreniez plus courageuſement la charge d'un ſi grand ouvrage, de notre propre mouvement, ſans égard à aucune Requête, qui par vous ou par autrui pourroit nous avoir été préſentée, mais ſeulement mus par notre pure & franche libéralité, & pour ſecrette cauſe, Nous vous donnons toutes les Iſles & Terres fermes qui ont déja été trouvées & qui ſont encore à trouver, leſquelles ſont découvertes, & à découvrir vers l'Occident & le Midi, tirant une ligne droite du Pôle arctique au Pôle antarctique, ſoit que ces Iſles & Terres-fermes ſoient trouvées & à trouver ſoit vers l'Inde, ou vers quelqu'autre quartier. Nous entendons, toutefois, que cette ligne ſoit diſtante de cent lieues vers l'Occident & le Midi des Iſles que vulgairement on appelle Açores & du Cap Verd. Nous donc, par l'autorité de Dieu tout-puiſſant, qui nous a été donnée en la perſonne de ſaint Pierre, & de laquelle nous jouiſſons en ce Monde comme Vicaire de Jeſus-Chriſt, vous donnons avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Juriſdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, toutes les Iſles & Terres-fermes trouvées & à trouver, découvertes & à découvrir, depuis ladite ligne vers l'Occident & le Midi, qui par autre Roi, ou Prince Chrétien, n'étoient point actuellement poſſedées juſqu'au jour de Noel dernier, auquel commence la préſente année 1493, lorſque quelques unes des Iſles ſuſdites ont été trouvées par vos Lieutenans & Capitaines. Lequel don Nous étendons en la perſonne de vos Héritiers & Succeſſeurs Rois de Caſtille & de Léon, les en faiſant Seigneurs avec pleine &

L'Amiral Colomb penſe à faire un ſecond Voïage.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

elle devoit revenir ſous les ordres d'Antoine de Torrez, & de nouvelles Pa-

libre puiſſance, autorité & Juriſdiction; ſans déroger néanmoins au droit d'aucun Prince Chrétien, qui actuellement en auroit poſſédé quelques-unes, juſqu'au jour ſuſdit de la Nativité de Notre Seigneur. Davantage, Nous vous mandons que, ſuivant la ſainte obéiſſance que vous nous devez, & ſuivant la promeſſe que vous nous avez faite, laquelle nous ne doutons point que vous ne gardiez entiérement, pour la grande dévotion & roïale majeſté qui eſt en vous, vous envoyiez aux ſuſdites Iſles & Terres-fermes, des gens de bien, craignant Dieu, doctes & experts, pour inſtruire les Habitans ſuſdits en la Foi Catholique, & pour les abreuver de bonnes mœurs, vous chargeant de vous y employer ſoigneuſement. Et d'autre part, Nous défendons, ſous peine d'excommunication, à toutes perſonnes de quelque dignité qu'elles ſoient, fut-ce Impériale ou Roïale, de quelque état, ordre, ou condition que ce puiſſe être, d'aller ou envoïer ſans avoir permiſſion de vous, de vos Héritiers & Succeſſeurs ſuſdits, à aucune de ces Iſles & Terres-fermes qui ſont déja découvertes, & ſont encore à découvrir vers l'Occident & le Midi, ſuivant ladite ligne que nous entendons paſſer du Pôle arctique au Pôle antarctique, cent lieues loin des Iſles Açores, & du Cap Verd, nonobſtant toutes autres Conſtitutions & Ordonnances Apoſtoliques à ce contraires, aïant bonne confiance que celui qui eſt diſtributeur des Empires & Seigneuries conduira vos actions, ſi vous pourſuivez une ſi ſainte & louable entreptiſe, & que vos peines & travaux auront bientôt une fin très heureuſe, qui apportera une grande gloire & une félicité non pareille à tout le Peuple Chrétien. Mais parce qu'il ſeroit difficile que ces Préſentes fuſſent portées aux lieux où il ſeroit beſoin, Nous voulons que pareille foi ſoit ajoutée, comme à ces Préſentes, aux copies qui ſeront ſignées par main de Notaire public, & ſcellées du ſceau de quelque perſonne conſtituée en dignité Eccléſiaſtique, ou de quelque Cour d'Egliſe. Qu'aucun ne ſoit donc ſi téméraire que d'enfraindre ce qui eſt porté par notre Mandement, Exhortation, Requête, Donation, Con-

rentes

tentes, qui confirmoient celles dont il avoit déja fait un glorieux uſage (73). Dans l'eſpace d'environ deux mois, qu'il avoit paſſés à Barcelonne, il avoit pris ſoin de faire inſtruire les ſept Indiens; & ſur la demande qu'ils firent volontairement du Batême, cette cérémonie fut célébrée avec beaucoup de pompe. Le Roi, la Reine & le Prince leur Fils, ſe firent honneur d'offrir eux-mêmes au Ciel ces prémices de la gentilité du nouveau Monde (74), en leur ſervant de Parrains. Le Parent de Guacanagari fut nommé Dom Ferdinand d'Arragon. Un autre reçut le nom de Dom Juan de Caſtille, qui étoit celui du Prince d'Eſpagne, à la Cour duquel il fut retenu (75). La prudence obligea

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Ses préparatifs.

Indiens baptiſés.

ceſſion, Aſſignation, Conſtitution, Décret, Défenſe, & volonté. Et ſi quelqu'un avoit la hardieſſe d'attenter au contraire, qu'il s'aſſure d'encourir l'indignation de Dieu Tout-puiſſant & des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul.

Donné à Rome, à Saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur 1493, le 4 des Nones de Mai, & la premiere année de notre Pontificat. *Herrera, Liv. 1. Chap. 19.*

(73) Ce nouveau titre d'honneur ſe trouve au Chapitre 43 de ſa Vie.

(74) Herrera, Liv. 2. Chap 5.

(75) Il mourut deux ans après. Herrera, *ibid.* & Oviedo Chap. VII. Ici Oviedo proteſte qu'il ne rapportera plus rien qu'il n'ait vû. Il obſerve que Ferdinand avoit beſoin de courage pour entrer dans cette quantité d'affaires, parce qu'il étoit encore très foible d'un coup d'épée fort dangereux qu'il avoit reçu ſur le cou, à

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

de renvoïer tous les autres dans leur Patrie, pour y publier les bienfaits qu'ils avoient reçus en Eſpagne, & les apparences de grandeur dont ils avoient été témoins. Enſuite leurs Majeſtés, tournant leurs ſoins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze Prêtres, Séculiers & Religieux, & leur donnerent pour Supérieur un Bénédictin Catalan (76) d'un mérite diſtingué, avec un Bref du Pape qui contenoit des pouvoirs fort étendus, & l'ordre particulier de veiller ſur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, pour empêcher qu'ils ne fuſſent maltraités. On leur fournit tout ce qui étoit néceſſaire à leurs fonctions; & pour relever l'éclat du culte, le zele de la Reine alla juſqu'à leur faire donner des ornemens de ſa Chapelle.

Prêtres & Religieux deſtinés à prêcher l'Evangile.

Barcelone, par la main d'un Fou, nommé Jean *Canamares*, qui s'étoit mis dans la tête qu'il étoit Roi, & qu'on avoit uſurpé ſa Couronne.

(76) Herrera lui donne le nom de *Boyl*, Gomera celui de *Beuil*, & Oviedo celui de *Buyl*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

SECOND VOÏAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

SECOND VOIAGE.

L'AMIRAL, en prenant congé de leurs Majeſtés, obtint la permiſſion de laiſſer ſes deux Fils à la Cour, en qualité de Pages, pour y recevoir une éducation digne de leur Pere, & convenable à leurs eſpérances. Il ſe rendit à Seville, où il trouva la Flotte qu'il devoit commander, preſqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commiſſaires avoit répondu à l'impatience de la Cour. Dix-ſept Vaiſſeaux, dont cet armement étoit compoſé, ſe trouvoient déja bien pourvûs d'Artillerie & de Munitions, non-ſeulement pour le Voïage, mais encore pour les Colonies qu'on ſe propoſoit d'établir. On y avoit embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute eſpece, des inſtrumens pour travailler aux Mines & pour purifier l'or, des Marchandiſes pour le Commerce & pour les préſens, du Froment, du Riz, des graines de toutes ſortes de légumes, enfin tout ce qui peut ſervir

Flotte de dix-ſept Vaiſſeaux, deſtinée pour le nouveau Monde.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

aux progrès d'un nouvel Etabliſſement. Quinze cens Volontaires (77), entre leſquels on comptoit beaucoup de jeune Nobleſſe (78), attendoient l'Amiral, avec une égale paſſion pour l'or & pour la gloire.

Jalouſie des Portugais, & leurs tentatives.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Seville, l'éclat de ſes nouveaux préparatifs, joint à la renommée des richeſſes qu'il

(77) Oviedo ne fait monter le fond de l'armement qu'à cinq cens Hommes, ſans y comprendre les Volontaires.

(78) Herrera nomme les principaux ; leurs noms méritent d'autant plus d'être remarqués, qu'on les verra reparoître ſouvent avec honneur. On a déja dit qu'Antoine de *Torrez* avoit été nommé pour commander la Flotte, au retour. Les deux Chefs Militaires étoient François de *Penaloſa*, & Alfonſe *De Vallejo* ; Bernard *De Piſa*, fut fait Tréſorier des Indes, & Diego *Marca* Contrôleur. Les Volontaires de diſtinction étoient le Commandeur de *Gallegos*, Sébaſtien de *Campo* le Commandeur d'*Arrogo*, Rodrigue d'*Abarca*, Micer de *Girao*, Jean de *Luxan*, Pedro de *Navarro*, Pedro Hernandez de *Coronel*, nommé Major de l'Iſle Eſpagnole, Moſes Pierre de *Margarita*, Alfonſe Sanchez de *Cardajal*, *de Gorbalan*, Louis d'*Arriaga*, Alfonſe Perez de *Martel*, François de *Zuniga*, Alfonſe d'*Ortez*, François de *Villalobos*, Perafan de *Ribera*, Melchior de *Maldonado*, & Alfonſe de *Malavera*. Alfonſe d'*Ojeda*, qui devint enſuite fort célébre aux Indes, étoit un Gentilhomme attaché au Duc de Medina Celi, homme de petite taille, mais bien proportionné, beau de viſage, adroit, fort & ſi leger, qu'étant monté dans la Tour de Seville à la ſuite de la Reine Iſabelle, il s'avança ſur la charpente, qui a vingt pieds de ſaillie hors d'œuvre, & la meſura de ſes pieds auſſi vîte, auſſi adroitement, que s'il eût été dans une Salle ; il leva le pied en l'air au bout de l'eſpace, & retourna dans la Tour avec la même vîteſſe ; ce qu'on auroit jugé impoſſible à tout autre, *ubi ſup.* Chap. 5.

avoit apportées en Eſpagne, fit regretter plus que jamais au Roi de Portugal, d'avoir laiſſé échapper un nouvel Empire, & de voir tomber, entre les mains d'autrui, des avantages qui étoient comme ſortis des ſiennes. La politique l'obligeoit de tenir ſon chagrin renfermé : mais il arma ſecrettement, pour envoïer du même côté, dans l'eſpérance d'y faire d'autres découvertes ; & ne renonçant point encore à tirer parti de celles des Eſpagnols, il emploïa Ruy de Sande à la Cour des Rois Catholiques, pour faire valoir premiérement l'accueil qu'il avoit fait à leur Amiral ; & pour déclarer enſuite qu'il ſe promettoit de leur juſtice, que le hazard leur aïant fait découvrir des Iſles & des Terres qui lui appartenoient, ils lui conſerveroient ſes droits, avec les égards qu'il auroit eus pour eux dans le même cas. Cette déclaration, ſoutenue par des préparatifs qui ne pouvoient être ignorés en Eſpagne, fit prendre à leurs Majeſtés deux réſolutions également indiſpenſables ; l'une de mettre leur Flotte en état de ſe défendre & d'attaquer, ſi les Portugais entreprenoient d'apporter quelque obſtacle à ſa navigation ; l'autre, d'envoïer un Ambaſſadeur à la Cour de

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Ambaſſades entre les deux Couronnes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Liſbonne, pour communiquer au Roi les Bulles du Saint Siége, & lui déclarer à leur tour, qu'étant réſolus de ſe contenir dans leurs bornes, ils eſpéroient qu'en faveur de la paix & de la Religion, il ſe renfermeroit auſſi dans les ſiennes. On demeura, quelque tems, incertain du ſuccès de cette importante négociation. Mais dans l'intervalle, les Rois Catholiques aïant fait repréſenter à Rome que les chicanes du Portugal arrêtoient l'effet des Bulles & retardoient l'avancement de la Religion, Alexandre prit le parti de confirmer par une nouvelle Bulle, revêtue de toute l'autorité du Saint Siége (79), le partage qu'il avoit fait au mois de Mai, & ne laiſſa aux Portugais qu'une ardente jalouſie, qui leur fit tenter du moins de pouſſer plus loin leurs bornes du côté de l'Occident (80).

(79) Datée du 26 Septembre 1493.

(80) Par accord entre les deux Couronnes, la ligne de démarcation fut reculée de 370 lieues à l'Oueſt, » & les Portugais en concluent, dit » Oviedo, que tout le » Levant leur demeure; » en quoi ils ſe trompent, parce que les Moluques & toutes les Iſles où l'on prend la Canelle & l'Epicerie, & le reſte du Monde, retournant par l'Orient juſqu'à la premiere ligne du diamétre, ſont compriſes dans la premiere donation faite à la Couronne de Caſtille; *ubi ſup.* Ch. VIII.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Enfin, le 25 de Septembre, la Flotte Espagnole sortit de la Baïe de Cadix; & le 2 d'Octobre, elle eut la vûe de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le Port de Gomere, pour y faire de nouvelles provisions, sur tout de Veaux, de Chévres, de Brebis, de Porcs, & de Poules, dont sont sortis, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna au Commandant de chaque Vaisseau, un Ecrit soigneusement cacheté, qui contenoit des instructions sur la route qu'on devoit tenir, si l'on étoit séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitoit que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés (81).

Départ de la Flotte.

On remit à la voile le 7 d'Octobre; & l'Amiral fit prendre un peu plus au Sud que l'année précédente, jusqu'au 24, qu'il crut avoir fait 450 lieues. La vûe d'une Hirondelle, qui s'approcha des Vaisseaux, & celle de quelques grosses nuées, dont le Ciel

L'Amiral change un peu de route.

(81) C'est ce qu'Herrera dit positivement (Liv. 2. Chap. 9.) quoique l'Historien de Saint-Domingue dise qu'il n'a pû trouver la raison d'une conduite si mysterieuse.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

étoit couvert, lui firent juger que la Terre ne pouvoit être éloignée. On cargua les voiles pendant la nuit. Le Dimanche 3 de Novembre, toute la Flotte découvrit une Iſle, qui fut nommée la Dominique. On en apperçut pluſieurs autres (82) au Nord Oueſt & au Nord, & l'odeur des fleurs & des herbes commençoit à ſe faire ſentir. L'Amiral, craignant de prendre trop à l'Eſt, fit gouverner directement vers la ſeconde, & lui donna le nom de *Marigalante*, qui étoit celui du Vaiſſeau qu'il montoit. Il y fit deſcendre quelques Officiers, pour en prendre poſſeſſion. Le 4, il s'approcha d'une autre Iſle qu'il nomma la *Guadeloupe*, comme il l'avoit promis, en Eſpagne, aux Religieux d'un Couvent de ce nom. A trois lieues de la Côte, on ne vit pas, ſans quelque fraïeur, un rocher pointu & fort élevé, d'où ſortoit quantité d'eau, avec un ſi grand bruit qu'on l'entendoit à cette diſtance. Quelques Soldats, qui furent envoïés pour reconnoître l'Iſle, n'y trouverent d'abord qu'un petit Village abandonné; mais ils furent ſurpris de rencontrer ſur le rivage une piece de Navi-

Découverte de la Dominique, de Marigalante, & de la Guadeloupe.

(82) Herrera, *ibidem*; Chap. 19, & Vie de Colomb, Chap. 45.

rē, qui paroiſſoit un ouvrage de l'Europe. Ils virent, dans les cabanes, des Oïes; des Perroquets de la groſſeur d'un Coq, & de différentes couleurs, auxquels ils donnerent le nom de *Guacamayas*; quantité d'excellens fruits; des herbes extraordinaires; pluſieurs de ces filets de coton, que les Indiens nommoient Hamacs, & qui leur ſervoient de lit; des arcs, & un grand nombre de fleches. Ce qui leur cauſa le plus d'étonnement, fut une Plaque, qu'ils prirent pour du fer, mais qui n'étoit que d'une pierre noire & luiſante, & qui ſervoit de foïer aux Habitans. Après avoir erré long-tems ſans en rencontrer un ſeul, ils revinrent à Bord; mais l'Amiral, qui s'étoit propoſé d'emmener quelques-uns de ces Inſulaires, pour en tirer diverſes lumieres ſur les autres Iſles, & ſur ſa route; fit deſcendre le lendemain d'autres Soldats, qui lui amenerent deux jeunes Garçons. On apprit d'eux qu'ils étoient d'une Iſle nommée *Borriquen*, & que les Caraïbes, Habitans de la Guadeloupe, les avoient enlevés de leur Patrie. D'autres Eſpagnols trouverent ſix Femmes, qui leur demanderent du ſecours, en leur faiſant comprendre, par des ſignes capables de les

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Lumieres qu'on tire de quelques femmes Indiennes.

Barbaries des Caraïbes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

attendrir, que les Habitans de l'Iſle mangeoient les hommes & tenoient les femmes dans l'eſclavage. Elles furent menées à Bord avec deux Enfans, après avoir fait connoître qu'elles aimoient mieux s'abandonner à des hommes inconnus, que de demeurer expoſées à la barbarie des Caraïbes. Elles firent entendre qu'il y avoit quantité d'Iſles, du côté du Midi; les unes peuplées, & d'autres déſertes, qui ſe nommoient *Giaramachi*, *Cairoaco*, *Huino*, *Buriani*, *Arubeira*, *Sixibci*, & *une Terre ferme*, qu'elles appelloient *Quarica*; que le Roi de la Guadeloupe étoit allé courir les Iſles voiſines, avec dix groſſes Barques, & trois cens Indiens, pour enlever des hommes; & que le ſort de ces malheureux Priſonniers étoit de ſervir à la nourriture de leurs Ennemis. Elles donnerent auſſi quelques lumieres, ſur la route qu'il falloit ſuivre juſqu'à Haity, ou l'Iſle Eſpagnole. L'Amiral auroit levé l'ancre auſſi-tôt, s'il n'eût attendu pluſieurs de ſes gens, qui s'étoient écartés ſans la permiſſion de leurs Officiers. Le chagrin de voir ſi peu de diſcipline à Bord, lui fit feindre de vouloir les abandonner à la cruauté des Caraïbes; mais feignant auſſi de ſe laiſ-

fer fléchir par les prieres de leurs amis, il les fit chercher par quarante hommes, qui ne purent les découvrir, & qui rapporterent, pour unique fruit de leur courſe, du bois d'aloës & de Sandal, du Gingembre, de l'Encens, du Coton, & pluſieurs Plantes dont l'odeur approchoit de celle de la Canelle. Ils avoient paſſé à gué vingt deux petites Rivieres. Enfin, ceux qu'ils avoient inutilement cherchés revinrent d'un autre côté, & ne purent donner pour excuſe de leur abſence, que la difficulté de retrouver leur chemin dans des Bois fort épais. L'Amiral, à qui cette licence parut dangereuſe, prit le parti de faire reſpecter l'ordre par un exemple de rigueur. Il fit mettre les principaux à la chaîne, ſans égard pour le rang & la naiſſance; & les Soldats furent punis par le retranchement d'une partie de leurs vivres. Dans l'intervalle, il étoit deſcendu lui-même à terre, où il avoit vû, dans quelques cabannes, pluſieurs têtes d'hommes & divers oſſemens ſuſpendus: triſtes monumens de la cruauté des Inſulaires, que ſes coureurs imprudens ſe crurent trop heureux d'avoir évitée.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Productions naturelles de la Guadeloupe.

Le 10, après avoir rangé l'Iſle au

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Nord-Oueſt, on en découvrit une aſſez haute, qui fut nommée *Montſerrat*, pour ſa reſſemblance avec les rochers de Notre-Dame de Montſerrat, en Catalogne. Bien-tôt, on en apperçut une autre, que ſa forme ronde & ſi eſcarpée de toutes parts qu'il ſembloit impoſſible d'y monter ſans échelles, fit nommer *Sainte-Marie de la Rotonde*. Elle étoit ſuivie d'une autre, qui ne préſentoit pas moins de quinze ou ſeize lieues de Côte, & qui reçut le nom d'*Antigoa*. On en découvroit quelques-unes du côté du Nord, fort hautes & couvertes de Bois épais. Celle, où l'on aborda le 18, fut nommée *San-Martino*; & le jour ſuivant on en découvrit une autre à laquelle on donna le nom de *Santa-Cruz*. L'Amiral n'oublia pas le Saint dont il portoit le nom, & nomma *Saint-Chriſtophe*, une fort belle Iſle, qui a conſervé ce nom juſqu'aujourd'hui. La multitude de celles, qui ne ceſſoient plus de ſe préſenter, lui fit donner, à la plus grande, le nom de *Sainte-Urſule*, & à toutes les autres celui des *Onze mille Vierges*. Cependant après avoir ſuivi la Côte d'une autre, que ſes Indiens appelloient *Boriquen*, il la nomma *Sainte*

Découverte de l'Iſle de Montſerrat,

Antigoa,

Saint-Chriſtophe,

Boriquen; depuis nommé Porſorie.

Jean-Baptiſte (83). Il s'y arrêta quelques jours, dans une Baie à l'Oueſt, qui offroit d'aſſez belles Maiſons, défendues par des tours de cannes & couvertes de branches entrelaſſées, avec une ſorte de balcons, qui donnoient ſur la Mer. On y vit des Faucons & des Vignes ſauvages; mais l'arrivée de la Flotte avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Les Raies, les Aloſes & les Sardines, qui étoient en abondance dans la Baie, furent un délicieux rafraîchiſſement pour les Eſpagnols (84). CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Ils étoient plus proches de l'Iſle Eſpagnole, qu'ils ne ſe le figuroient. Le 22 de Novembre, à 15 lieues de Puerto Ricco, ils reconnurent la Baie de Samana, où l'Amiral fit mouiller, pour mettre à terre un de ſes Indiens, qui étoit de cette partie de l'Iſle, & qui devoit ſervir à répandre une haute opinion de la magnificence des Rois Catholiques & de la puiſſance de l'Eſpagne: mais quoiqu'il ſe fût offert volontairement, on n'entendit plus parler de lui; & les informations, qu'on prit inutilement dans la ſuite, firent. La Flotte arrive à l'Iſle Eſpagnole.

(83) On ajoûta dans la ſuite, à ce nom, celui de *Portoriſco*, & les François la nomment *Portoric*.

(84) Herrera, *ubi ſup.* Chap. 7.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

juger qu'il étoit mort à ſon arrivée. On s'avança vers le Cap Angel, d'où quelques Indiens apportoient des vivres, qu'on reçut en échange pour des marchandiſes. Le 25, en paſſant devant *Monte Chriſto*, l'Amiral envoïa ſa Chaloupe à l'embouchure d'une Riviere. Ceux qui deſcendirent à terre y trouverent deux hommes morts, dans une ſituation qui fut regardée comme un fâcheux préſage. L'un avoit une corde de natte autour du cou, les bras étendus, & les mains attachées comme en croix à deux poteaux : mais on ne put reconnoître s'ils étoient Indiens ou Caſtillans. Le lendemain, quelques Soldats, envoïés dans un autre endroit du rivage, pour s'informer de l'état de la Forteresſe, trouverent quantité d'Indiens qui s'approcherent d'eux ſans défiance, & qui prenoient plaiſir à toucher leurs habits & leurs chemiſes, en répétant *Jubon*, *Camiſa*, pour faire connoître qu'ils en ſavoient les noms. Quoiqu'on n'eut pû en tirer d'autres éclairciſſemens, l'Amiral donna une explication favorable à ces apparences. Le 27 au ſoir, on jetta l'ancre à l'entrée de Puerto Real. Quelques Indiens s'approcherent dans un Canot, en criant *Almirante*. On les preſſa de

Préſages ſinistres.

monter à Bord. Ils demanderent à voir auparavant l'Amiral ; & lorſqu'il ſe fût montré, ils aborderent ſans crainte. Après l'avoir ſalué de la part de Guacanagari, ils lui firent un préſent aſſez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voïoit aucun de ſes gens ? Ils répondirent que les uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés dans le Païs avec des femmes. Malgré les cruels ſoupçons qu'il devoit concevoir de ce diſcours, il prit le parti de la diſſimulation, & les Indiens furent renvoïés avec des préſens.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

L'Amiral ne retrouve aucun de ſes gens dans l'Iſle.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier ſpectacle qui frappa ſes yeux, fût la ruine entiere de la Fortereſſe, qui paroiſſoit avoir été détruite par le feu. Il en fit viſiter les débris. Non-ſeulement il ne s'y trouvoit aucun Eſpagnol, mais la terreur ſembloit répandue parmi les Indiens, & l'on n'en découvrit point un ſeul aux environs. L'Amiral fit nétoïer un puits, dans lequel il avoit recommandé aux Officiers de la Garniſon de jetter leur or, & ce qu'ils avoient de plus précieux, s'ils étoient preſſés de quelque danger ; on n'y trouva rien. Il s'approcha des Habitations les plus

Il trouve ſa Fortereſſe ruinée & tous les Caſtillans maſſacrés.

CHRISTOPHE COLOMB II. Voïage. 1493.

voiſines ; elles étoient déſertes. Enfin, la vûe d'un endroit, où la terre avoit été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva ſept ou huit corps, qui paroiſſoient enterrés depuis un mois, & que leurs habits ſeuls, dont ils étoient encore revêtus, firent réconnoître pour des Eſpagnols.

Ses explications avec les Inſulaires.

Pendant qu'on pouſſoit les recherches, & qu'on délibéroit ſur ces étranges conjonctures, un Prince de l'Iſle, Frere de Guacanagari, parut avec une ſuite aſſez nombreuſe, & fit demander audience à l'Amiral. Les Hiſtoriens remarquent qu'il avoit déja fait quelques progrès dans la langue Caſtillane. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral, la diſcorde avoit bientôt commencé à regner dans la Colonie ; que les ordres du Commandant n'étant plus reſpectés, chacun étoit ſorti du Fort, & s'étoit livré aux plus odieux emportemens ; que les Inſulaires avoient vû ravir leurs femmes, enlever leur or, & commettre à leurs yeux toutes ſortes de brigandages & de diſſolutions ; que le Roi ſon Frere n'avoit pas laiſſé de contenir ſes Sujets dans la ſoumiſſion, en leur promettant que le retour de l'Amiral mettroit fin à cet affreux

déſordre ; mais que Guttierez & d'Eſcovedo, après avoir tué un Indien du Païs, étoient paſſés avec neuf de leurs Compagnons, & les femmes qu'ils avoient enlevées, dans les Etats d'un Cacique nommé *Caonabo*, qui les avoit maſſacrés juſqu'au dernier ; que ce Prince, dont les Mines de Cibao dépendoient, allarmé apparemment pour ſes richeſſes, avoit pris la réſolution d'exterminer tous les Etrangers ; qu'il étoit venu aſſiéger la Fortereſſe avec une puiſſante Armée, & que n'aïant pû l'emporter d'aſſaut, quoique la Garniſon fût réduite à dix hommes, qui étoient demeurés fidéles à Diego d'Arana, il y avoit mis le feu pendant la nuit, avec tant de fureur, & dans un ſi grand nombre d'endroits, qu'il avoit été impoſſible de l'éteindre ; que les Aſſiégés avoient tenté de ſe ſauver par la Mer, mais qu'ils s'étoient noïés tous, avec leur Commandant, en voulant paſſer à la nage de l'autre côté du Port ; qu'à la premiere nouvelle du ſiége, le Roi Guacanagari s'étoit hâté de raſſembler des Troupes, pour la défenſe de ſes Amis & de ſes Alliés ; qu'il étoit arrivé trop tard pour les ſecourir, mais qu'il avoit entrepris de les vanger ; qu'il avoit livré bataille au Cacique,

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Fureur du Roi Caonabo contre les Eſpagnols.

CHRISTOPHE COLOMB II. Voïage. 1493.

& qu'il l'avoit défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques bleſſures qui lui avoient dérobbé les fruits de ſa victoire, & dont il n'étoit pas encore guéri; que le reſte des Caſtillans étoit diſperſé dans l'Iſle, & que juſqu'alors il avoit eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin, qu'à de ſi juſtes douleurs, il joignoit celle d'être encore trop foible, pour aller témoigner lui-même à l'Amiral, combien il étoit ſenſible à l'infortune de ſes gens; mais qu'il lui demandoit une viſite, dans laquelle il promettoit de ſerrer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds (85).

Doutes de l'Amiral ſur la bonne foi de Guacanagari.

Il paroît que ce diſcours ne perſuada point entiérement Colomb. Tout le portoit à la défiance; & dans ſes recherches mêmes il avoit trouvé des circonſtances qui lui faiſoient ſupçonner ſon Allié, de tout le mal qu'il rejettoit ſur Caonabo (86). Cependant loin d'écouter l'avis de ceux qui l'exci-

(85) Herrera, Chap. 9. Vie de Chriſtophe Colomb, Chap. 49.

(86) Pierre Martyr ſuppoſe la trahiſon certaine, & raconte que l'Amiral aïant envoïé un de ſes Officiers vers Guacanagari, avant que d'y aller lui-même, cet Officier, nommé Melchior, ne lui vit aucune trace de bleſſure, (1e *Dec. Liv.* 2.) Cependant tous les Hiſtoriens Eſpagnols forment un témoignage oppoſé,

toient à la violence, il leur repréſenta qu'on ne pouvoit s'établir dans l'Iſle ſans le conſentement d'un de ſes principaux Princes; qu'autrement il falloit s'attendre à des guerres ſanglantes, dont le ſuccès n'étoit pas aſſez certain pour lui faire choiſir une voie ſi dangereuſe; que ſi Guacanagari étoit un Traître, il paroiſſoit diſpoſé du moins à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'étoit queſtion que de ſe conduire avec aſſez de prudence pour n'être pas ſurpris; que lorſqu'une fois on ſeroit bien fortifié, il ſeroit tems de punir les Coupables, & que l'avenir apprendroit infailliblement à les diſtinguer. Cette ſage Politique emporta tous les ſuffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de ſe rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triſte, le récit du malheur des Caſtillans, & qui lui montra ſes bleſſures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit préſent à l'Amiral de huit cens petites coquilles, fort eſtimées des Indiens, ſous le nom de *Cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calebaces remplies de grains d'or, dont le poids montoit enſemble à deux cens livres. De ſon côté, l'Ami-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Sa Politique les lui fait diſſimuler.

Préſens qu'ils ſe font mutuellement.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voiage. 1493.

ral lui donna quantité de petits vaſes de verre, des couteaux, des cizeaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs qui furent reçus comme des richeſſes ineſtimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou (87). La vûe des Chevaux d'Eſpagne, auxquels on fit faire le manege en ſa préſence, lui cauſa beaucoup d'admiration.

L'Amiral penſe à former une nouvelle Colonie.

Après ce nouveau Traité, l'Amiral ne penſa qu'à donner une forme ſolide à ſon Etabliſſement. Son inclination le portoit à rebâtir le Fort ſur ſes premiers fondemens; mais, jugeant du Païs par la connoiſſance qu'il en avoit priſe en rangeant la Côte, il craignoit que les eaux dormantes n'en rendiſſent l'air fort mal ſain. Il avoit remarqué auſſi qu'on y manquoit de pierres, pour les Edifices; & d'ailleurs, il vouloit s'approcher des Mines de Cibao. La réſolution, à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Eſt; & le 7 de Décembre, il partit de Puerto Réal avec toute ſa Flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto di Plata, où le Païs lui avoit paru plus agréable & le terroir plus fertile.

(87) Herrera, Chap. 9.

Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes, auxquelles les François ont donné, depuis, le nom de *Nords*, parce qu'elles viennent de ce Point. Tous les Vaisseaux n'auroient pû se garantir d'être jettés à la Côte, si quelques instans de lumiere ne leur eussent fait appercevoir, deux lieues au-dessous de Monte Christo, une Riviere qui leur offrit une retraite.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Tempêtes qu'on a nommées Nords.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formoit un Port assez commode, mais un peu découvert au Nord-Est. L'Amiral descendit près d'un Village d'Indiens, qui bordoit le rivage; & remontant la Riviere, d'où l'on découvrit une Plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvoit détourner les eaux, & leur faire traverser le Village, pour les emploïer à des Moulins, & les rendre utiles à tous les besoins d'une Colonie. Les Terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminerent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jetter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Eglise & un Magazin. Ensuite il dressa le plan des quartiers & des rues. Les

Ville bâtie sous le nom d'Isabelle.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Edifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'aïant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la premiere apparemment qu'on eût jamais vûe dans le nouveau Monde, reçut le nom d'Iſabelle, à l'honneur de la Reine de Caſtille, que l'Amiral regardoit comme la ſource de ſa fortune & de ſa gloire (88).

Les vivres manquent aux Caſtillans.

Mais, ſoit que les proviſions n'euſſent pas été ménagées, ou qu'elles ſe fuſſent corrompues, on ne fut pas longtems ſans tomber dans la diſette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail, dont perſonne n'étoit diſpenſé, les fatigues du voïage, la différence du climat & l'extrême chaleur, cauſerent de fâcheuſes maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnoit pas plus que le moindre Caſtillan, fut un des premiers qui s'en reſſentit. De ſon lit même, où la force du mal le retint pendant pluſieurs jours, il ne ceſſa point de donner des ordres, & d'en preſſer l'exécution. Il avoit obſervé que l'idée des tréſors, dont tous ſes gens avoient l'imagination remplie, ſervoit à les ſoute-

(88) Le même, Chap. 10.

nir contre la faim & la miſere. Non-ſeulement il profitoit de cette diſpoſition, pour les animer continuellement par les plus hautes eſpérances; mais craignant qu'à la fin, ils ne fuſſent plus découragés par le retardement, que par les obſtacles, il réſolut de ne pas différer plus long-tems la découverte des Mines; & dans l'impuiſſance où il étoit d'y marcher lui-même, il chargea de cette entrepriſe Alfonſe d'Ojeda, dont on a déja vanté le courage, la force & l'adreſſe.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Ojeda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi, l'eſpace de huit ou dix lieues, par un Païs déſert, qui ſe terminoit au pied d'une Montagne, où trouvant une Gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduiſit dans une grande & belle Plaine, qu'il fut ſurpris de voir entourée d'Habitations, & coupée d'un grand nombre de Ruiſſeaux, dont la la plûpart ſe rendent dans la Riviere Yaqui. Il ne lui reſtoit pas plus de douze lieues juſqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faiſoit dans chaque Bourgade, & la quantité de Ruiſſeaux qu'il avoit à traverſer, retarderent ſa marche de cinq jours.

Alfonſe Ojeda eſt envoïé à la découverte des Mines.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Dans une route ſi lente, chaque pas lui faiſoit découvrir des apparences de richeſſe. Les Indiens, qui lui ſervoient de guides, ramaſſoient à ſes yeux des pailles & des grains d'or dans le ſable. Il jugea, par cet heureux eſſai, quelle devoit être l'abondance de ce métal dans les Montagnes; & jugeant avec prudence qu'il n'avoit rien de plus preſſant que de porter à la Colonie de ſi flatteuſes nouvelles, il reprit le chemin d'Iſabelle, avec une aſſez groſſe quantité d'or qu'il avoit recueillie. Son récit, & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Caſtillans, ranimérent ceux que la faim & les maladies commençoient à jetter dans un mortel déſeſpoir.

Il trouve de l'or en abondance.

Colomb renvoie ſa Flotte en Eſpagne.

Cette conjoncture parut heureuſe à l'Amiral, pour renvoïer la Flotte en Eſpagne. Il remit à Torrez, qui devoit la commander, l'or d'Ojeda, avec tous les préſens qu'il avoit reçus de Guacanagari; & des dix-ſept Vaiſſeaux, qu'il avoit amenés, il en retint deux de moïenne grandeur, & trois Caravelles. Le reſte avoit déja mis à la voile, lorſqu'il fut informé qu'une troupe de Mécontens, aïant choiſi Bernard de Piſe pour leur Chef, avoient formé le deſſein d'enlever quelques-

uns

uns des cinq Bâtimens qu'il s'étoit réſervés, & de retourner en Eſpagne. La rigueur lui parut néceſſaire, pour arrêter cette conſpiration dans ſa naiſſance. Bernard de Piſe fut ſaiſi, & renvoïé en Eſpagne dans un des cinq Navires, avec les informations & les preuves de ſon crime; mais ſes principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la Colonie. Un Hiſtorien remarque qu'il ne fut pas auſſi ſevere (89), que ſembloit le demander une premiere ſédition, dont il étoit important de faire un exemple ſignalé. Cependant les Ennemis de l'Amiral commencerent à lui reprocher de la cruauté; & cette fauſſe opinion qu'on prit de ſon caractere, ſur un acte de Juſtice, où toutes les formalités avoient été gardées, produiſit dans un autre tems des effets funeſtes pour lui & pour toute ſa famille.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

Conſpiration dont il punit les Auteurs.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la réſolution de viſiter lui-même les Mines de Cibao, & d'y faire tranſporter des matériaux, pour la conſtruction d'un Fort. Il ſe fit ac-

Voïage qu'il fait lui même aux Mines de Cibao.

(89) C'eſt Herrera même (Chap. 11.); quoique l'Hiſtorien de Saint-Domingue, qui fait d'ailleurs profeſſion de le ſuivre, prétend je ne ſai ſur quel autorité, que Colomb fit pendre les principaux.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

compagner de ſes meilleurs Soldats & d'un grand nombre de Volontaires, tous à cheval; & laiſſant Diegue ſon Frere pour commander dans Iſabelle, il ſe mit en marche le 12 de Mars, enſeignes déploïées, au ſon des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, juſqu'au pied d'une Montagne fort eſcarpée, d'où il envoïa, ſous la conduite de quelques Hidalgos, des Pionniers à la même Gorge, par laquelle Ojeda s'étoit ouvert un paſſage; les chemins des Indiens n'étant que des ſentiers, il falloit élargir ce détroit pour la Cavalerie. En y arrivant le Jeudi, Colomb lui donna le nom de *Puerto de los Hydalgos*; & montant au ſommet de la Montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaſte Plaine qui la ſuit, & qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur. Elle fut nommée *Vega Real*, c'eſt-à-dire, Campagne roïale. Il la traverſa dans ſa largeur, qui n'eſt que de cinq lieues en cet endroit; & tous les Indiens d'un grand nombre d'Habitations, dont elle eſt remplie, lui firent un bon accueil. Il arriva au bord d'un grand Fleuve que ces Peuples nommoient *Yaqui*, à peu près de la même largeur que l'Ebre

Sa marche, & ce qu'il rencontre.

à Tortoſe ; & ne faiſant point attention que c'étoit la même Riviere, qu'il avoit appellée *Rio d'Oro*, à ſon premier Voïage, & qui ſe décharge dans la Mer au-deſſous de Monte-Chriſto, il la nomma *Rio de las Canas* (90).

On paſſa tranquillement la nuit, ſur la rive. Les Indiens, que l'Amiral avoit amenés d'Iſabelle, entroient dans les maiſons qui ſe trouvoient ſur la route, & prenoient librement ce qui tomboit ſous leurs mains, comme ſi tous les biens euſſent été communs ; ſans que les Habitans donnaſſent la moindre marque de ſurpriſe ou de mécontentement. Ils en uſoient de même dans les logemens des Eſpagnols ; & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, dont ils n'apprirent à ſe corriger qu'aux dépens de leur ſimplicité & de leur innocence. Le lendemain, après avoir paſſé la Riviere dans des Canots & ſur des Radeaux, on arriva une lieue & demie plus loin, ſur le bord d'une autre, que les Indiens appelloient *Nicayaga*, & qui fut nommée *Oro*, parce qu'on y trouva quelques grains de ce métal. Elle reçoit trois Ruiſſeaux, dont le

(90) Herrera, Chap. 11.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

premier, qui ſe nommoit *Buenieum*, prit le nom de *Rio Seco*. Le ſecond & le troiſiéme ont conſervé ceux de *Coatenieu* & de *Ciba*, qu'ils avoient portés juſqu'alors. Au-delà de cette Riviere, on s'approcha d'une groſſe Bourgade, dont la plûpart des Habitans prirent la fuite; tandis que les autres, ſe croïant plus en ſûreté dans leurs Maiſons, en barricaderent les portes avec des cannes. L'Amiral admira leur ſimplicité, & les raſſura facilement par ſes careſſes. Il paſſa, plus loin, une troiſiéme Riviere, que la fraîcheur de ſes eaux fit nommer *Rio Verde*. Toutes les Terres voiſines n'offroient que des pierres fort vives & de forme preſque ronde. Le Samedi 15, on traverſa pluſieurs Villages, dont les Habitans ſe crurent à couvert auſſi de toutes ſortes de dangers, après avoir mis des cannes & d'autres ſortes de roſeaux devant leurs portes. Enfin, on ſe trouva le ſoir au pied d'une haute Montagne, qui fait la ſéparation du Païs qu'on avoit traverſé, d'avec la Province de Cibao. Il fallut emploïer les Pionniers, pour s'ouvrir l'accès de cette Montagne. L'Amiral, aïant eu la curioſité de monter au ſommet, découvrit de-là l'Iſle preſqu'entiere.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Le nom de *Cibao*, que les Inſulaires donnent à cette Province, vient de la nature du Terroir, qui n'eſt compoſé que de Montagnes pierreuſes, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *Ciba*, dans leur langue. Quoique l'entrée du Païs ſoit affreuſe, on s'apperçoit bientôt que l'air y eſt doux & fort ſain. Il y coule de toutes parts des Rivieres & des Ruiſſeaux. L'ombrage y eſt rare ſur les Montagnes; mais les lieux bas & le bord de toutes les eaux ſont couverts de Pins d'une extrême hauteur, qui ſans être fort près les uns des autres, paroiſſent former, dans l'éloignement, de grandes & belles Forêts. Herrera ne donne pas moins d'étendue, à toute la Province, qu'au Roïaume de Portugal (91). Il aſſure que la plûpart des Ruiſſeaux y rouloient alors des grains d'un or très pur, dans la plus belle eau du monde (92). On ne peut douter, du moins, que les Caſtillans n'en aient tiré d'immenſes tréſors.

Deſcription du Païs de Cibao.

La vûe d'un Païs ſi riche les fit penſer ſérieuſement à s'en aſſurer. A dix-huit lieues d'Iſabelle, ils avoient déja trouvé quantité de Mines d'or, une

Colomb y bâtit des Forts.

(91) Herrera, Ch. 12. (92) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Mine de cuivre, & deux Carrieres d'ambre & d'azur. Il étoit ſi difficile de revenir ſouvent à cheval, ou de conduire des voitures, dans un Païs rempli de pierres & de Montagnes, que cet obſtacle ſeul auroit ſuffi pour les obliger d'y former un Etabliſſement. Mais l'Amiral ne ſentit pas moins l'importance de bâtir un Fort, pour mettre les Habitans ſous le joug. Il en traça lui-même le plan, ſur une Montagne, dont la Riviere de *Xanique* faiſoit une Preſqu'Iſle. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette Riviere, le Canton qu'elle arroſe étoit rempli de Mines. La Forteresſe fut bâtie de pierres & de bois, & ceinte d'un bon foſſé dans l'endroit où la Riviere laiſſoit un paſſage par terre. On lui donna le nom de S. Thomas, pour railler les incrédules, qui n'avoient pas voulu croire ce qu'on publioit des Mines de Cibao, ſans les avoir vûes de leurs propres yeux. Il ſe trouva, dans les fondemens, des nids de paille, qui parurent aſſez anciens, & qui contenoient des œufs pétrifiés, auſſi ronds & auſſi gros que des Oranges. La vertu minerale, qui les avoit convertis en

Oeufs petrifiés qui ſe trouvent dans les fondemens.

(93) *Ibidem.*

pierre, pouvoit, ſuivant la remarque d'un Hiſtorien, leur avoit donné par dégrés cette groſſeur (93) extraordinaire.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

L'Amiral confia le Gouvernement de cette importante Place au Commandeur Dom Pedro de Margarita, & lui laiſſa cinquante-ſix hommes, qui étoient un mêlange de Soldats & d'Ouvriers. Enſuite, craignant pour Iſabelle, dans une ſi longue abſence, il ſe hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avoit pas ceſſé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au paſſage des Rivieres, qu'il fut obligé de camper pluſieurs fois entre les Habitations des Indiens. C'étoit autant d'occaſions de ſe les attacher par ſes careſſes & ſes bienfaits. En approchant de ſa Colonie, il fut ſurpris du progrès de tout ce qu'il avoit fait ſemer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens Melons. Les Concombres étoient venus en vingt jours. Le Bled, qui n'avoit été mis en terre qu'à la fin de Janvier, étoit en épis. Tout germoit en trois jours, & la plûpart des fruits étoient mûrs dans l'eſpace de trois ſemaines.

L'Amiral retourne à Iſabelle.

Progrès de ſes défrichemens.

(93) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Cette extrême fertilité du Terroir venoit de l'admirable température de l'air & des eaux, qui pénétroient auſſitôt les germes, & qui fourniſſoient une nourriture continuelle aux Racines (94).

La miſere fait de nouveaux Mutins

Cependant des ſecours ſi foibles ne ſuffiſant point à la ſubſiſtance de la Colonie, on y étoit menacé de toutes les extrêmités du beſoin. Les proviſions qu'on avoit apportées touchoient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui ſervoient ſi promptement à la végétation des Plantes, corrompoient les vivres de l'Europe. On a remarqué d'ailleurs qu'ils n'avoient pas été bien ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dreſſer des Moulins pour moudre le Bled. Ce travail demandoit de la vigueur. Les Soldats & les Ouvriers, qu'on avoit occupés ſans relâche à bâtir la Ville, étoient foibles ou malades. L'Amiral ſe vit obligé d'emploïer les bras de la Nobleſſe; humiliation inſupportable pour des Volontaires, qui ne s'étoient embarqués que par des motifs de fortune & d'honneur. Les mécontentemens éclaterent; & la violence, qui

(94) Vie de Chriſtophe Colomb, Chap. 52.

parut néceſſaire pour les appaiſer, ne ſervit qu'à les aigrir. Boyl, Chef des Miſſionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral de cruel (95). CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

La principale cauſe de ſa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paroît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres : mais il eſt certain auſſi que la ſévérité de Colomb à punir les plus légeres fautes l'avoit ſouvent choqué, & qu'après lui en avoir fait des reproches, il étoit allé pluſieurs fois juſqu'à mettre l'Egliſe en interdit. L'Amiral n'avoit rien rabbattu, d'une rigueur qu'il jugeoit indiſpenſable; & ſuivant le récit d'un Hiſtorien, il faiſoit lever l'interdit en retranchant tout-à-fait les vivres au Miſſionnaire (96). L'Amiral trouve des ennemis juſques dans le Gens d'Egliſe.

Dans ces circonſtances (97) on reçut

(95) Herrera, Liv. 2. Chap. 12.

(96) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 2. page 162.

(97) Elles devinrent encore plus fâcheuſes, par les maladies mortelles qui commençoient à regner dans la Ville, & par la difficulté d'y remedier. Une partie des Habitans en ſortit; & comme le merveilleux ſe trouve toujours mêlé dans les avantures des Eſpagnols, ceux qui avoient quitté la Ville » dirent qu'on avoit entendu dans leur quartier des voix épouvantables. Ils aſſurerent » que quelques uns d'entr'eux avoient apperçu » dans une rue, deux rangées d'hommes fort bien vêtus l'épée au » côté, avec des bonnets retrouſſés, comme on les portoit alors en Caſtille; que dans l'étonnement de voir des gens dont on n'avoit pas en-

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

avis, du Fort de Saint-Thomas, que les Indiens abandonnoient les Habitations voiſines, & que le redoutable Caonabo ſe diſpoſoit à chaſſer les Caſtillans, de ſes Etats. L'Amiral ſe hâta d'y envoïer quatre cens hommes, ſous le commandement d'Ojeda, avec ordre de garder le Fort, tandis que Margarita, tenant la campagne avec les ſiens, s'efforceroit de contenir les Indiens dans la ſoumiſſion. Un autre motif, pour faire partir un détachement ſi conſidérable, étoit de ménager les proviſions d'Iſabelle, & d'accoutumer les Caſtillans à la nourriture des Indiens. Ojeda ſe fit redouter dans cette route, par quelques exemples de ſévérité. Après avoir fait couper les oreilles à un Indien, pour avoir pris la fuite avec quelques hardes qu'on lui avoit confiées, il fit conduire à l'Amiral quatre ou cinq autres Criminels, dont il lui remettoit la punition. Colomb, entrant dans ſes vûes,

Caonabo ſe diſpoſe à la guerre.

Rigueurs politiques, exercées contre les Indiens.

» tendu parler dans l'Iſle, » ils les avoient ſalués, » en leur demandant comment & quand ils étoient » arrivés, & d'où ils » étoient venus; que ces » Inconnus n'avoient répondu que par des ſignes; & qu'en ôtant » leurs bonnets pour ſaluer, ils avoient ôté » leur tête de leur » corps, après quoi ils » avoient auſſi-tôt diſparu; ce qui n'avoit » pû manquer d'effraïer » beaucoup les Spectateurs. *Herrera, ibid.*

fit publier à ſon de trompe qu'ils devoient avoir la tête tranchée ; mais, avant le jour de l'exécution, il feignit d'accorder leur grace aux inſtances d'un Cacique, qui avoit rendu ſervice à la Colonie. La nouvelle, qu'il reçut en même-tems, qu'un ſeul Cavalier du Fort de Saint-Thomas avoit mis plus de quatre cens Indiens en fuite par la vûe & les mouvemens de ſon Cheval, lui fit juger que les révoltes d'une Nation ſi ſimple & ſi timide ne ſeroient jamais fort dangereuſes pour ſes nouveaux Etabliſſemens. CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Il lui tardoit de pouvoir exécuter les ordres de leurs Majeſtés Catholiques, qui lui avoient recommandé particuliérement d'étendre leur Domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entrepriſe demandant une longue abſence, il commença par établir dans la Colonie un Conſeil, ou un Tribunal, compoſé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alfonſe Sanchez de Carvajal, & de Jean de Luxan, auxquels il donna pour Préſident Dom Diegue ſon Frere, qui n'avoit pas ceſſé de commander dans la Ville. Enſuite, aïant donné ſes ordres & ſes inſtructions, il partit le Conſeil établi dans la Colonie.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

24 d'Avril, avec un Navire & deux Caravelles.

L'Amiral Colomb entreprend de nouvelles découvertes.

Sa route fut d'abord à l'Oueſt, par Monte-Chriſto & Puerto de Navidad, d'où il paſſa dans l'Iſle de la Tortue; mais un vent contraire l'obligea d'entrer dans une Riviere, qu'il nomma *Guadalquivir*. De-là, s'étant rendu le 29, au Port de Saint-Nicolas, il apperçut la Pointe de l'Iſle de Cuba, que les Indiens appelloient *Bayatiquiri*, & que des raiſons inconnues lui firent nommer *Alpha & Omega*. Il traverſa le Golfe, qui ſépare les deux Iſles, par un eſpace d'environ dix-huit lieues, d'une Pointe à l'autre; & rangeant la Côte Méridionale de Cuba, il découvrit une grande Baie, à laquelle il donna le nom de *Puerto-Grande*. Le Dimanche, 1er de Mai, en ſortant de ce Port, il continua d'en découvrir pluſieurs autres, dont il admira la beauté. Il vit de hautes Montagnes & quantité de Rivieres, juſqu'à la Côte Sud-Sud-Eſt, qu'il entreprit de ſuivre auſſi, pour s'avancer vers une grande Iſle que les Indiens nommoient *Jamaïca*. Elle lui parut la plus belle, de toutes celles qu'il avoit vûes dans cette Mer; & l'approche d'une quantité innombra-

Découverte de la Jamaïque.

ble de Canots lui apprit qu'elle étoit fort peuplée : mais ſes Barques, qu'il envoïa pour jetter la ſonde à peu de diſtance du rivage, y découvrirent un corps d'Indiens armés, qui ne leur permit pas d'y aborder. Il trouva la même réſiſtance dans un autre Port, qu'il nomma *Puerto Bueno* ; & s'offençant de cette barbarie, il fit faire une décharge de ſes arbalêtes, qui rendit les Inſulaires moins audacieux, en voïant tomber ſix ou ſept hommes de leur Troupe. Le 18, il ſuivit la Côte à l'Oueſt. Mais, aïant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba, dans la réſolution d'approfondir ſi c'étoit une Iſle ou la Terre-ferme. CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Il arriva ſous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*, apparemment parce que ſes Vaiſſeaux y eſſuïerent une horrible tempête, dont ils ne ſe crurent délivrés que par l'invocation de la Croix. Enſuite, continuant de ranger la Côte, ils rencontrerent quantité de petites Iſles, les unes couvertes de ſable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étoient moins éloignées de Cuba, & la plûpart à deux, trois, ou quatre lieues de diſtance entr'elles. Leur nombre paroiſſant croître, le troi- Cap de la Cruz.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

siéme jour, l'Amiral perdit l'espérance de les compter, & leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des Canaux, où les Navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges & de la forme des Grues, qui ne se trouvent que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *Reves*, espece de poissons, de la grosseur des Harangs, & dont les intestins ont tant d'amertume & d'âcreté, que pour les manger rôtis, il faut les mettre en pieces avant que de les vuider. L'expérience, ou le témoignage des Indiens, y fit reconnoître une autre propriété, qui n'est pas moins singuliere. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, & dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les Tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; & lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde, on attire quelquefois une Tortue qui pese plus de cent livres (98).

Isles nommées le Jardin de la Reine.

Reves, espece de Poissons, & leurs propriétés.

(98) Herrera, Chap. 13.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

L'Amiral, apprenant des Pêcheurs Indiens qu'il trouveroit plus loin beaucoup d'autres Iſles, continua ſa route à l'Oueſt, ſans être arrêté par le danger continuel d'échouer ſur les ſables, ou de ſe briſer contre les Côtes. Une Iſle, plus grande que les autres, reçut le nom *de Sainte-Marthe.* On y trouva quantité de Poiſſons, des Chiens muets, de grandes troupes de Grues rouges, des Perroquets & d'autres Oiſeaux; mais la crainte fit fuir les Habitans du ſeul Village qu'on y découvrit. L'eau commençoit à manquer ſur les trois Bords Caſtillans. On avoit des reſſources préſentes dans l'Iſle de Cuba, ſi l'Amiral n'eût ſouhaité de faire auparavant quelque liaiſon avec les Inſulaires. Enfin, preſſé auſſi par ſes gens, il abandonna les petites Iſles, pour retourner au Cap de la Cruz. Un Matelot, qui deſcendit ſeul au rivage, rencontra trente hommes armés de lances, & d'une ſorte de maſſues plattes, que les Indiens nommoient *Macanas.* Il en diſtingua un, qui portoit une longue robbe de coton: mais cette Troupe aïant diſparu, ſans laiſſer aucune eſpérance de pouvoir ſuivre ſes traces, on continua d'avancer l'eſpace de dix lieues, juſqu'à la vûe de quel-

Iſle nommée Ste-Marthe.

Diverſes obſervations.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

ques Maisons, d'où l'on vit sortir plusieurs autres Insulaires, qui eurent la hardiesse de s'approcher des trois Vaisseaux. Ce fut d'eux que l'Amiral apprit par ses Interprétes que Cuba étoit une Isle, & que le Roi qui la gouvernoit, depuis la Côte occidentale, ne se faisoit obéir de ses Sujets que par des signes. Pendant qu'il recevoit ces explications, il s'apperçut que les courans l'avoient jetté sur un banc de sable, d'où il n'eut pas peu de peine à se dégager, pour aller jetter l'ancre dans un Canal fort profond. Il y vit les flots tout couverts de Tortues; & dans le même-tems, plusieurs nuées d'oiseaux, qui venoient de la Mer vers l'Isle de Cuba, lui dérobberent la vûe du Soleil. Le lendemain, on vit arriver, autour des Vaisseaux, un si grand nombre de Papillons, que l'air en étoit obscurci, & cette espece d'orage ne se dissipa que vers le soir. On prit le parti de faire de l'eau & du bois, dans une Isle qui ne paroissoit pas avoir moins de trente lieues de tour. Elle fut nommée l'*Evangeliste*, & l'on croit que c'est l'*Isle des Pins* d'aujourd'hui. L'Amiral la crut éloignée d'environ sept cens lieues de la Dominique. Cette derniere découverte étant de trois ce-

Supputation de la route de l'Amiral.

trente-trois lieues, il jugea, par la mesure aſtronomique de ſon Voïage, que depuis Cadix il avoit parcouru l'eſpace de ſoixante-quinze dégrés en longitude, qui faiſoient pour le tems, une différence de cinq heures (99). CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Le 13 de Juin, il fit gouverner vers le Sud; mais étant ſorti par un Canal qu'il avoit jugé le plus sûr, il eut le chagrin de le trouver fermé. Les murmures de ſes gens, & ſa propre inquiétude, ne rallentirent point ſon courage & ſon induſtrie. Il retourna ſur ſes traces juſqu'à l'Evangéliſte, d'où il prit ſa route au Nord-Eſt, pour reconnoître quelques Iſles qui ſe préſentoient à la diſtance de cinq lieues. On s'y trouva dans une Mer tachetée de verd & de blanc, dont le fond n'étoit que d'environ deux braſſes. A ſept lieues de-là, elle parut fort blanche & comme figée. Sept autres lieues plus loin, on fut beaucoup plus ſurpris de la trouver auſſi noire que de l'encre; les plus habiles Matelots admiroient cette différence de couleurs, dans un eſpace ſi court. On ſe rapprocha de Cuba, d'où l'on prit la route de l'Eſt, avec des vents fort variables; & par

Mer tachetée de verd & de blanc.

(99) Le même, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

des Canaux remplis de ſable. L'Amiral y échoua fort dangereuſement, & ne fut redevable de la conſervation de ſon Vaiſſeau qu'à ſa propre habileté. Il continua d'avancer, ſans deſſein & ſans ordre, en ſuivant les Bancs & les Canaux, dans une Mer fort blanche, expoſé chaque jour à la violence des marées & des courans. Enfin, les trois Vaiſſeaux ſe retrouverent près de Cuba, ſur la même Côte d'où ils avoient pris leur route à l'Eſt. On y ſentit les plus douces odeurs, qui venoient des feux d'une Iſle où les Habitans ne brûloient que des herbes aromatiques & des arbres odoriferans.

L'Amiral échoue avec danger.

Il reçoit un Cacique de l'Iſle de Cuba.

Le 17 de Juin, pendant que l'Amiral faiſoit célébrer les Saints Myſteres ſur le rivage, on y vit arriver un vieux Cacique, qui parut ſurpris du reſpectueux ſilence que les Caſtillans gardoient au pied de l'Autel. Il contempla longtems toutes les cérémonies eccléſiaſtiques; & reconnoiſſant la ſupériorité de l'Amiral, à la Paix que le Prêtre lui fit baiſer, il s'approcha de ſa perſonne, pour lui préſenter modeſtement quelques fruits de l'Iſle. Enſuite s'étant aſſis à terre, les genoux pliés juſqu'au menton, il lui tint ce diſcours, d'un ton dont Colomb fut ſi frappé, qu'il

ſe le fit expliquer auſſi-tôt par ſes Interprétes. » Tu es venu dans ces Terres, que tu n'avois jamais vûes, » avec des forces qui répandent l'effroi » parmi nous. Apprens néanmoins que » nous reconnoiſſons, dans l'autre vie, » deux lieux où doivent aller les ames ; » l'un redoutable & rempli de ténébres, qui eſt le partage des Méchans ; » l'autre, bon & délectable, où repoſent ceux qui aiment la paix & le » bonheur des hommes. Si tu crois » mourir, ſi tu crois que le bien ou le » mal que tu auras fait te ſera rendu, » j'eſpere que tu ne feras point de mal » à ceux qui ne t'en feront point. Tout » ce que tu as fait juſqu'à préſent eſt » ſans reproche, parce qu'il me ſemble que tes deſſeins ne tendent qu'à » rendre graces à Dieu (1).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Diſcours du Cacique, & ſes idées ſur une autre vie.

Dans l'étonnement d'entendre ſortir ce diſcours, de la bouche d'un Indien, l'Amiral lui répondit ; » qu'il ſe réjouiſſoit beaucoup de voir l'immortalité » de l'ame au nombre de ſes connoiſſances ; qu'il lui apprenoit, & à tous » les Habitans de ſa Terre, que les » Rois de Caſtille, leurs Seigneurs, » l'avoient envoïé pour ſavoir s'il y

Réponſe de l'Amiral.

(1) Le même, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

» avoit, dans leurs Païs, des hommes » qui fiſſent du mal aux autres, com- » me on le diſoit des Caraïbes; qu'il » avoit ordre de les corriger de cet » uſage inhumain, & de faire regner » la paix entre tous les Habitans des » Iſles ». Le Cacique, à qui l'on expliqua auſſi cette réponſe, verſa quelques larmes après l'avoir entendue. Il fit dire à l'Amiral que s'il n'eût été retenu par ſon affection pour ſes femmes & ſes enfans, il auroit fait volontiers le Voïage de Caſtille avec lui. On lui fit quelques préſens. Il les reçut avec admiration; & mettant les genoux à terre, il demanda pluſieurs fois ſi c'étoit du Ciel que ces Hommes étoient deſcendus (2).

Tempête.

En quittant ce lieu, les Caſtillans eſſuïerent une ſi furieuſe tempête, qu'ils ne crurent devoir leur ſalut qu'au ſecours du Ciel. D'ailleurs, les vivres étoient preſqu'épuiſés ſur les trois Vaiſſeaux, & l'on y étoit réduit à vivre de Poiſſon, qui ne manquoit pas, à la vérité, dans les Canaux & ſur le bord des Iſles. Le 18, on revit encore le Cap de la Cruz, où les récits du vieux Cacique avoient rendu les Habitans ſi

(2) *Ibidem.*

traitables, qu'ils apportoient volontairement, à Bord, des fruits & d'autres provisions. L'Amiral prit, avec confiance, trois jours de repos parmi eux; & le 22, il se rapprocha de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de *St Jago*, qu'elle n'a pas conservé. Ses observations sur la Côte, en descendant vers l'Oueſt, lui firent découvrir quantité de beaux Ports & reconnoître les excellentes qualités de la terre. Il vit dans une très belle Baie, un grand nombre d'Habitans, sans recevoir des Insulaires aucune invitation à descendre; ce qui ne l'empêcha point de prendre une exacte mesure de l'Isle, qu'il trouva longue d'environ cinquante lieues, & large de vingt.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Colomb donne le nom de St-Jago à la Jamaïque.

Le tems n'avoit pas cessé d'être orageux; mais d'autres vents l'aïant fait changer tout d'un coup, il résolut de prendre la route de l'Est, vers l'Espagnole, pour s'avancer jusqu'à l'extrémité de cette Isle. Un Cap, qu'il y découvrit pour la premiere fois, & d'où l'on voit l'Isle entiere, reçut le nom d'*El Cabo de Farol*. Le Mercredi, 20 d'Août, il apperçut le Cap occidental de la même Isle, qu'il nomma *San Miguel*, & qui s'appelle aujourd'hui *Tiburon*, éloigné d'environ trente lieues

Il revient à l'Espagnole.

Cap de Farol & de St Miguel ou Tiburon.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

de la Pointe orientale de la Jamaïque. Vers la fin du mois, il alla mouiller près d'une petite Iſle fort haute, à laquelle il donna le nom d'*Alto velo*, à douze lieues d'une autre qui fut nommée la *Beata*. Un coup de vent l'aïant ſéparé de ſes deux autres Vaiſſeaux, il fit monter au ſommet d'Alto velo, pour les découvrir. Ses Matelots tuerent, dans cette Iſle déſerte, pluſieurs Loups marins, qui dormoient ſur le ſable, & prirent à la main quantité d'Oiſeaux, que la vûe des hommes ne paroiſſoit point effraïer. Les deux Navires arriverent ſix jours après. Ils n'avoient pas été jettés plus loin que la Beata; d'où s'étant rapprochés de l'Eſpagnole, ils avoient découvert une campagne fort peuplée, qui prit enſuite le nom de *Catalina*, de celui d'une Dame Indienne à qui elle appartenoit. L'Amiral fit remettre à la voile vers l'Eſt, & vit ſur la même Côte une grande Habitation, où ſes Barques trouverent moïen de faire de l'eau. Mais les Indiens ſe préſenterent ſur le rivage, armés d'arcs & de fleches. Ces Peuples, dont la Province ſe nommoit Higuey, paſſoient pour la plus belliqueuſe partie des Inſulaires. Ils avoient l'art d'envenimer la pointe de leurs

Iſles d'Alto velo & de la Beata.

Découverte d'une autre partie de l'Eſpagnole.

flèches, avec une préparation de certaines herbes qui croiſſoient dans leurs Montagnes. Cependant auſſi-tôt qu'ils virent aborder les Barques, avec des ſignes de paix & d'amitié, ils s'empreſſerent d'y apporter de l'eau & des vivres. CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Dans le cours de cette navigation, qui fut continuée vers l'Eſt, on vit un Poiſſon fort monſtrueux. Sa grandeur étoit celle d'une petite Baleine. Il portoit ſur le dos une eſpece de conque, qu'on auroit priſe pour un bouclier. Sa tête, qui paroiſſoit hors de l'eau, n'étoit pas moins groſſe qu'un tonneau de mer; & ſa queue, aſſez ſemblable à celle d'un Ton, alloit toujours en groſſiſſant vers le corps. Deux aîles, qui lui ſervoient à nager, étoient d'une grandeur extraordinaire. L'Amiral prit moins de plaiſir que ſes gens à le conſiderer, parce que ſon expérience lui faiſant recueillir les moindres ſignes, il conclut de la vûe de ce Monſtre & de quelques autres obſervations, qu'il étoit menacé d'une nouvelle tempête. Il s'efforça de ſe mettre à couvert, ſous une Iſle que les Indiens nommoient *Adamanay*, & qui reçut de lui le nom de *Saona*. Elle forme un détroit d'une lieue de largeur, qui Poiſſon Monſtrueux.

Iſle nommé Saona.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

la ſépare de l'Eſpagnole, & long d'environ deux lieues. Mais lorſqu'il y entroit fort heureuſement, ſes deux autres Navires furent enlevés à ſa vûe, par un tourbillon qui les porta bien loin en haute Mer. La tempête aïant duré huit jours, qu'il paſſa dans cette retraite, il eut la ſatisfaction de voir reparoître ſes deux Bâtimens & de partir avec eux le 24 de Septembre. Ils arriverent au Cap de l'Eſpagnole, qu'on a nommé depuis *del Engano*, & qui reçut alors le nom de *San Raphael*. De-là ils s'avancerent encore plus droit à l'Eſt, juſqu'à une petite Iſle, qui n'eſt qu'à huit lieues de Portoric, & qu'ils appellerent la *Mona*. Ce fut le terme de cette longue & dangereuſe courſe. L'Amiral y tomba dans une léthargie ſi profonde, que tous ſes gens, allarmés pour ſa vie, tournerent auſſi-tôt la proue vers leur Colonie d'Iſabelle (3).

Cap *San Raphael*, nommé depuis del Engano.

Iſle de la Mona.

L'Amiral trouve Barthelemi, ſon Frere, à Iſabelle.

Quoique ſa ſanté fût foible encore, à ſon arrivée, la joie qu'il eut d'y trouver Dom Barthelemi, ſon Frere aîné, ſervit promptement à la rétablir. Ils ne s'étoient pas vûs depuis environ treize ans. On doit ſe rappeller les premieres avantures de Barthelemi,

Avantures de Dom Barthelemi.

(3) *Ibidem*, Chap. 15.

après

après leur ſéparation. Il étoit paſſé en Angleterre, où ſon ſéjour, qu'Herrera fait durer ſept ans, ne peut être expliqué que par des ſuppoſitions arbitraires, telles que la lenteur de la Cour à l'écouter, & l'avantage qu'il trouva lui-même à s'arrêter dans cette Iſle, pour y vendre des Cartes Géographiques & des Sphères. Il n'en eſt pas moins étrange qu'il eût laiſſé paſſer tant d'années ſans donner de ſes nouvelles à ſon Frere, & qu'il n'eût appris qu'en France, en y paſſant à ſon retour, l'inutilité des ouvertures qu'il venoit de faire au Roi Henri VII. Ce fut à Paris, dans une audience qu'il obtint de Charles VIII, qu'il fut informé, par la bouche de ce Prince, de la découverte d'un nouveau Monde. Il fit beaucoup de diligence pour arriver en Eſpagne avant le ſecond Voïage de ſon Frere; mais la Flotte Caſtillane aïant déja mis à la voile, on lui remit une inſtruction, que l'Amiral avoit laiſſée pour lui. Il trouva ſes deux Neveux, Diego & Fernand Colomb, Pages du Prince d'Eſpagne. Leurs Majeſtés Catholiques le reçurent avec des témoignages extraordinaires de faveur, & lui donnerent preſqu'auſſi-tôt le commandement de trois Vaiſſeaux, chargés

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

de vivres, qu'elles envoïoient à l'Amiral. Il avoit mouillé dans le Port d'Iſabelle au mois d'Avril, peu de jours après le départ de ſon Frere (4).

Etat où l'Amiral trouve ſa Colonie.

Les proviſions qu'il avoit apportées à la Colonie ne pouvoient arriver dans des circonſtances plus preſſantes; mais elles ne ſuffiſoient pas pour tant de bouches, & la néceſſité recommença bientôt à ſe faire ſentir. Une autre ſource de déſordre fut la licence des Gens de guerre, que l'Amiral avoit laiſſés ſous la conduite de Margareta. Cet Officier avoit reçu ordre de viſiter toutes les Provinces de l'Iſle, en faiſant obſerver une exacte diſcipline; c'étoit trop exiger d'un corps de Troupes, qui manquoit du néceſſaire. Auſſi les Soldats Caſtillans, qui trouverent les Indiens peu diſpoſés à leur fournir des vivres, emploïerent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puiſſances de l'Iſle ſe réunirent contr'eux, à la réſerve de Guacanagari, dont les Etats portoient le nom de *Marien*. Dom Diegue, Gouverneur d'Iſabelle, fit faire à Margareta des remontrances de la part du Conſeil. Elles ne ſervirent qu'à l'irriter. La fierté de ſa naiſſance lui fai-

Diviſions entre les Caſtillans.

(4) *Ibidem*, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

ſant ſouffrir impatiemment l'autorité des Colombs, il ſe retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où ſes gens eurent la liberté d'emploïer toutes ſortes de voies pour remédier à la faim qui les preſſoit. Il y étoit expoſé lui-même; & les Hiſtoriens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériteroit plus d'éloges, s'il y avoit ſçu joindre un peu de modération dans ſa conduite. Un jour, que les Indiens lui avoient apporté deux Tourterelles, il les reçut, & les païa libéralement. Elles étoient vivantes entre ſes mains. Il pria ſes Officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du Fort; & donnant la liberté aux deux Oiſeaux, il dit à ceux qui l'avoient ſuivi, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voïoit mourir de faim (5).

Action noble de Dom Pedro Margarita.

(5) Les Hiſtoriens ne s'accordent pas dans l'ordre de tous ces événemens. Oviedo ſur-tout, n'en garde aucun, & ſemble ne conſulter que ſa mémoire; mais il fait une peinture fort étrange des extrêmités où les Caſtillans furent réduits. » Ils mangerent, » dit il, tous les Chiens » Golques de l'Iſle, qui » étoient muets & n'aboïoient point. Ils mangerent auſſi toutes les » Hutious, tous les » Quemis, & autres animaux, tant Molmys » que Cotis, qui ſont » comme une ſorte de petits Lapins, qu'ils prenoient avec les Chiens » qu'ils avoient amenés » d'Eſpagne. Enfin, ils » mangerent leurs propres » Chiens, & lorſqu'ils

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Ce n'étoit pas le ſeul mal qui le tourmentoit. Depuis quelque tems il ſouffroit de vives douleurs, qui troubloient juſqu'à ſon ſommeil. On a cru qu'elles venoient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'Iſle. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaiſe qualité des nourritures, il prit enfin la réſolution de retourner en Eſpagne. Ce deſſein le conduiſit à Iſabelle, où ſon mécontentement, & le mépris qu'il avoit pour la nouvelle Nobleſſe du Gouverneur, lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ſes diſcours; & cette conduite lui fit un grand nombre de Partiſans, entre leſquels Boyl affecta de ſe diſtinguer. Cet imprudent Miſſionnaire publia qu'il alloit détromper les Rois Catholiques des fauſſes idées qu'on leur faiſoit concevoir de l'Ami-

Ses infirmités le font retourner en Eſpagne avec d'autres Mécontens.

» eurent dépeuplé l'Iſle, de » ces cinq eſpeces de Bê- » tes à quatre pieds, ils » furent contraints de » manger des Serpens, ne » pardonnant, ni aux Lé- » zards, ni aux Couleu- » vres, qui étoient en » grand nombre, tache- » tées de couleurs diver- » ſes, mais ſans être ve- » nimeuſes. Le même » Hiſtorien s'étend beau- » coup ſur un autre mal » qu'ils avoient à com- » battre, & qui étoit ce- » lui qu'on a nommé » mal-à-propos le mal de » Naples & le mal Fran- » çois. Il rend compte » auſſi naturellement de » ſon origine, que de la » maniere dont il eſt paſſé » en Europe. Liv. 1. » Chap. 13. & 14. Voïez » ci deſſous la deſcription » de l'Eſpagnole.

tal & de ſes entrepriſes ; & joignant l'effet aux menaces, il partit, avec Margareta, ſur les mêmes Navires qui avoient apporté Dom Barthelemi. En arrivant à la Cour d'Eſpagne, leur haine ſe déchaîna contre les Colombs. Ils publierent qu'à la vérité l'Iſle Eſpagnole avoit un peu d'or, mais qu'on en verroit bientôt la fin, & qu'un avantage ſi léger ne valoit pas tant de dépenſes, ni le ſacrifice d'un ſi grand nombre d'honnêtes gens ; & que s'il étoit queſtion néanmoins de ſoutenir la Colonie, on lui devoit donner des Chefs plus capables de la gouverner. Telle fut la fin de l'apoſtolat du Pere Boyl, le premier, dit un Auteur de ſon Ordre, qui ait annoncé l'Evangile dans le nouveau Monde, & qu'il ſe plaint qu'on n'ait pas mis dans les Fêtes de l'Egliſe, avant Saint François Xavier (6).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Mauvais office qu'ils y rendent aux Colombs.

L'Amiral, qui le trouva parti à ſon retour (7), s'affligea d'un mal auquel

(6) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 2. page 167.

(7) On lit dans Oviedo, que Margareta & Boyl furent rappellés par le Roi & la Reine, qui vouloient être inſtruits de la conduite des Colombs, contre leſquels ils avoient déja reçu des plaintes. Herrera dit que ce fut la crainte du châtiment qui fit partir Margareta, & qu'il fut accompagné de Boyl & de quelques uns de leurs Partiſans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

il ne pouvoit plus remédier. Il reçut une viſite de Guacanagari, qui lui témoigna ſon chagrin, de n'avoir pû ſauver pluſieurs Caſtillans de la fureur de leurs Ennemis, & qui lui offrit ſon ſecours pour les vanger. Ces offres furent acceptées. L'Amiral réſolut de porter la guerre aux Caciques: mais avant ſon départ, il revêtit ſon Frere d'un titre qu'il crut capable de le faire reſpecter. Ce fut celui d'*Adelantade*, ou Lieutenant Général dans toutes les Indes. La Cour d'Eſpagne trouva d'abord aſſez mauvais qu'un Emploi de cette importance eût été donné ſans ſa participation; mais elle ne laiſſa point de le confirmer. Au fond, Dom Barthelemi en étoit digne. Il entendoit parfaitement la Navigation. Il avoit de la prudence & du courage. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'il auroit pû rendre de grands ſervices à l'Eſpagne, ſi ſon humeur un peu violente n'eût excité des jalouſies & des haines, qui firent manquer pluſieurs fois ſes plus ſages & ſes plus glorieuſes meſures.

Barthelemi Colomb eſt revêtu du titre d'Adelantade.

Son caractere.

L'Amiral entreprend la guerre contre les Caciques ennemis.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de Troupes, avec lequel il ſe propoſoit de tenir la Campagne,

pourroit être accablé par les Indiens réunis. Il crut devoir tenter la ſurpriſe & la ruſe, avant que de faire éclater ſes deſſeins. Caonabo lui paroiſſant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous ſes ſoins à le faire enlever au milieu de ſes Etats. Il ſavoit que ce Prince, qui prenoit le titre de Roi de *Maguana*, faiſoit beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton, que de l'or, & qu'il avoit ſouvent marqué une vive paſſion d'obtenir la Cloche de l'Egliſe d'Iſabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il ſe ſervit de cette connoiſſance, pour le faire donner dans un piége, dont Ojeda, qui commandoit toujours dans le Fort de Cibao, prit ſur lui l'execution. On fit courir le bruit que les Caſtillans ſouhaitoient une Paix conſtante ; & que par des ſentimens particuliers d'eſtime pour Caonabo, ils penſoient à lui faire des préſens conſidérables. Ojeda partit du Fort, avec neuf Cavaliers bien montés, ſous prétexte de porter les préſens de l'Amiral. Une ſuite ſi peu nombreuſe ne pouvant inſpirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui étoit la réſidence ordinaire du Cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Artifices d'Ojeda pour ſe ſaiſir de Caonabo.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

préſens qu'il avoit à lui offrir. C'étoient des Fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats, mais de laiton ſi poli, qu'ils paroiſſoient d'argent. Il lui dit que ces inſtrumens étoient des marques d'honneur, dont l'uſage étoit réſervé aux Rois de Caſtille, & que dans le deſſein où l'Amiral étoit de le traiter avec la plus haute diſtinction, il ne faiſoit pas difficulté de lui envoier ce qui n'avoit appartenu juſqu'alors qu'à ſes Maîtres; qu'il lui conſeilloit de ſe retirer à l'écart, pour ſe parer de ce précieux ornement, & que ſe préſentant enſuite aux yeux de ſes Sujets, il paroîtroit avec autant de majeſté que les Rois de Caſtille. Caonabo donna dans le piége; & ne ſe défiant pas que neuf ou dix hommes euſſent la hardieſſe de l'inſulter au milieu de ſa Cour, il fit ſigne à ſes gens de ſe retirer. Ceux d'Ojeda lui mirent les Fers, ſe ſaiſirent bruſquement de lui, après l'avoir intimidé par la vûe de leurs armes, & le placerent en croupe derriere leur Chef, qui ſe l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Iſabelle, avec ſa proie. La joie de l'Amiral fut extrême, en ſe voïant maître du Deſtructeur de premier Etabliſſement, & du ſeul

Comment il l'emmene priſonnier.

Ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans ſa Maiſon, ſans pouvoir néanmoins adoucir ce caractere farouche. Loin d'en tirer quelque marque de reſpect & de ſoumiſſion, il remarqua qu'il affectoit de ne le pas ſaluer, lorſqu'il le voïoit paroître ; tandis qu'il en uſoit plus civilement à l'égard d'Ojeda. Il voulut ſavoir de lui-même la raiſon de cette difference : c'eſt, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas oſé me venir prendre dans ma Maiſon, & que ton Officier a plus de cœur que toi. Un homme ſi réſolu parut dangereux juſques dans ſes chaînes. On prit enſuite le parti de l'envoïer en Eſpagne, & de l'embarquer malgré lui ſur un Navire qui étoit prêt à faire voile ; mais une tempête, qui enſevelit dans les flots ce Bâtiment & pluſieurs autres, fit périr le malheureux Cacique, avec tous ceux qui l'accompagnoient (8).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Fierté de ce Cacique dans ſes chaînes.

Comment il périt dans la ſuite.

(8) Herrera, Liv 2. Chap. 16. Oviedo & Pierre Martir ne s'accordent point ici avec Herrera, ni même entr'eux. Le premier raconte ſimplement que le Cacique, aïant été fait priſonnier avec un de ſes Freres, mourut en Mer de chagrin de ſe voir conduit en Eſpagne, Liv. 2. Chapitre 1. L'autre dit que Caonabo, ſollicité par Ojeda d'entrer en négociation, alla le trouver avec une ſuite nombreuſe, pour chercher l'occaſion de tuer l'Amiral ; que dans la néceſſité de le prévenir, on trouva le moïen de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & qu'il mourut de chagrin ſur

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494

On vit bientôt arriver, au Port d'Iſabelle, Antoine de Torrez, qui étoit renvoïé avec quatre grands Vaiſſeaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit à l'Amiral des Lettres du 16 d'Août, par leſquelles le Roi & la Reine lui témoignoient une extrême ſatisfaction de ſes ſervices. Ils lui demandoient le récit de ſes Obſervations, les noms & les diſtances des Iſles, & toutes les eſpeces d'Oiſeaux, qui n'étoient pas connus en Eſpagne; & pour établir un Commerce régulier entre le nouveau Monde & l'ancien, ils regloient que dès deux côtés on feroit partir tous les mois une Caravelle, qui n'auroit pas d'obſtacle à redouter dans ſa courſe, parce que tous les differends étoient terminés avec le Portugal. On avoit fixé, par de nouvelles meſures, la ligne de démarcation. Leurs Majeſtés Catholiques envoïoient à l'Amiral une copie du Traité, en le preſſant de veiller à l'execution, lui ou Dom Barthelemi ſon Frere, pour le tems dont on étoit convenu entre les deux Couronnes. A l'égard

Arrivée d'une nouvelle Flotte d'Eſpagne.

Informations & faveurs que l'Amiral reçoit de la Cour.

Mer. *Décad. Liv.* 3. & 4. Il ſemble que ces premiers Hiſtoriens n'étoient point encore informés du fond de l'artifice, dont on peut croire en effet que les Caſtillans ne ſe firent pas d'abord honneur. L'occaſion & les circonſtances du départ de Caonabo ſeront remarquées dans la ſuite.

d'Iſabelle, du Fort de Saint-Thomas, & de tous les nouveaux Etabliſſemens, comme de l'emploi des troupes Caſtillanes, le Roi & la Reine approuvoient, ſans exception, ce qu'il avoit jugé convenable ou néceſſaire, par des raiſons générales d'eſtime & de confiance, qui leur auroient fait prendre ſon conſeil, s'ils euſſent été (9) préſens. Ces marques de la plus haute faveur le conſolerent des chagrins qu'il eſſuïoit continuellement, & donnerent beaucoup plus de poids à ſon autorité.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

L'année touchoit à ſa fin, lorſqu'il apprit que l'enlevement de Caonabo avoit ſoulevé l'Iſle entiere, & que les trois Freres de ce Prince aſſembloient une nombreuſe Armée dans la Vega-Real. Il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du deſſein où il étoit de ſe mettre à la tête de ſes Troupes, vint le joindre avec un corps de ſes plus braves Sujets. Les Caſtillans, capables de ſervice, ne montoient pas à plus de deux cens hommes d'Infanterie & vingt Cavaliers; mais l'Amiral y joignit vingt Chiens d'attache, dans l'opinion que

Soulevement de toute l'Iſle Eſpagnole.

(9) Herrera, Chap. 17.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

leurs morſures & leurs aboiemens contribueroient autant que le ſabre & la mouſqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nuds & ſans ordre. Il partit d'Iſabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Real, qu'il découvrit l'Armée ennemie, forte de cent mille (10) hommes, & commandée par *Manicate*, un des Freres de Caonabo. L'Adelantade entreprit ſur le champ de l'attaquer. Il y trouva peu de réſiſtance. Ces malheureux Inſulaires, dont la plûpart n'avoient que leurs bras pour défenſe, ou qui n'étoient pas accoutumés du moins à des combats fort ſanglans, furent étrangement ſurpris de voir tomber parmi eux des files entieres, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Eſpagnols, d'être foulés aux pieds des Chevaux, & ſaiſis par de gros Mâtins, qui leur ſautant à la gorge, avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, ou les renverſoient, & mettoient facilement en pieces des corps nuds, dont aucune partie ne réſiſtoit à leurs

1495.

L'Amiral va combattre les Rebelles.

(10) Ovïedo dit quinze mille Liv. 3, Chap. 2.

dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de Morts. Les autres prirent la fuite. On les pourſuivit, & les Priſonniers furent en grand nombre. L'Amiral emploïa neuf ou dix mois à faire des courſes, qui acheverent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Iſle. Il rencontra pluſieurs fois les trois Caciques, avec le reſte de leurs forces; & chaque rencontre fut une nouvelle victoire. Enfin ces trois Princes, & *Guarinoex*, qui étoient les Principaux de l'Iſle, prirent le parti de la ſoumiſſion (11).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Il ſoumet les principaux Caciques.

Après les avoir aſſujettis, l'Amiral leur impoſa un Tribut, qui conſiſtoit, pour les voiſins des Mines, à païer par tête, de trois en trois mois, une petite meſure d'or; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. *Guarinoex*, Roi de la Vega-Real, offrit de faire labourer la terre & ſemer, par ſes Sujets, le Bled que les Caſtillans voudroient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avoit déja rendu cet important ſervice. Sa propoſition fut rejettée, ſans qu'on puiſſe comprendre les raiſons de ce refus, dans un tems où la difficulté de

Tributs & Loix qu'il leur impoſe.

(11) Herrera, *ubi ſuprà*.

CHRISTOPHE COLOMB II. Voïage. 1495.

faire venir des vivres d'Eſpagne avoit réduit pluſieurs fois la Colonie aux dernieres extrêmités. Mais, comme ce Prince ne cherchoit qu'à ſe diſpenſer de fournir de l'or, ſous prétexte que ſes Peuples ignoroient le moïen d'en recueillir, un Hiſtorien juge, avec aſſez de vraiſemblance, que l'Amiral, faiſant peu de fond ſur la faveur des Eſpagnols, & ſe voïant expoſé à de grandes révolutions par ſa qualité d'Etranger, rapportoit toutes ſes vûes à s'enrichir, & préféroit l'or à tout autre ſoin (12). Il obligea Manicatex, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une meſure qui montoit à cent cinquante écus (13). En même tems il fit fabriquer des Médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnoit à ceux qui apportoient le tribut, & qu'ils étoient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avoient païé, avec ordre de les changer à chaque païement. *Bohechio*, puiſſant Cacique, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Iſabelle, fut le ſeul qui continua de réſiſter aux Vainqueurs, animé par Anacaona, ſa ſœur, & veuve

La Veuve de Caonabo excite ſon Frere à la vangeance.

(12) Herrera, Livre 2. Chapitre 17.
(13) *Ibid.*

de Caonabo, dont il avoit embraſſé la vangeance (14).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Tous les autres ſentirent bientôt le poids du joug : mais, dans la ſimplicité qu'ils conſervoient encore, ils demandoient ſans ceſſe à leurs nouveaux Maîtres s'ils ne retourneroient pas bientôt en Eſpagne (15). Cependant, lorſqu'ils eurent perdu l'eſpérance d'en être délivrés par une retraite volontaire, ils réſolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres ; c'eſt-à-dire, de renoncer à la culture du Maïs, & de ſe retirer dans les Montagnes. Ils ſe flattoient que les productions naturelles de la terre y ſuffiroient pour leur nourriture, pendant que les Etrangers périroient de faim, ou ſeroient forcés de quitter l'Iſle. Guacanagari même, qu'on ceſſa de ménager, & qui ſe vit forcé aux travaux les plus humilians pour ſatisfaire l'avarice de ſes Alliés, ou pour fournir à leur ſubſiſtance, ſuivit l'exemple des fugitifs. Cette réſolution déſeſpérée produiſit une partie de l'effet qu'ils en avoient attendu. Les Conquérans de l'Eſpagnole retombèrent bientôt dans le même excès de miſère, qui les avoit déja réduits à ſe

D'autres Rebelles ſe retirent dans les Montagnes.

Leur déſeſpoir eſt auſſi funeſte à eux-mêmes qu'aux Caſtillans.

(14) Oviedo, Livre 3. Chapitre 2.

(15) Martyr, Décad. 1. Liv. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

nourrir de ce que la nature a de plus révoltant. Mais les Indiens n'en tirerent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de ſe voir pourſuivis par des Ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcerent de ſe tenir cachés dans des Cavernes, ſans oſer faire un pas pour chercher leur nourriture. On aſſure que la faim, les maladies, & les armes des Caſtillans firent périr, en peu de mois, la troiſiéme partie des Habitans de l'Iſle. Guacanagari eut le même ſort; & pour récompenſe de tant de ſervices qu'il avoit rendus à l'Eſpagne, les Hiſtoriens ont noirci ſa mémoire par les plus odieuſes accuſations (16).

Effet des plaintes de Margareta & de Boyl, à la Cour d'Eſpagne.

Pendant ces tragiques avantures, Boyl & Margareta étoient arrivés à la Cour d'Eſpagne, & faiſoient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ſes deux Freres. Ils traitoient de chimeres tout ce qu'on avoit publié de la découverte des Mines d'or. Ils accuſoient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil, &

(16) Outre le reproche de trahiſon, Oviedo le charge d'un affreux emportement pour les plus ſales débauches. Il avoit, dit-il, certaines femmes avec leſquelles il prenoit le plaiſir des Viperes; & pour explication il cite Albert le Grand, au Livre 18 de la Propriété des choſes; au Liv. 11, Chap. 3. & Pline, Liv. 10, Ch. 62, *Oviedo*, *Liv.* 5. *Chap.* 3.

de cruauté ; & n'épargnant pas même ſes intentions, ils lui reprochoient de compter pour rien la vie des Caſtillans, qu'il avoit emploïés aux plus vils travaux, & qu'il avoit enſuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles Terres, ou des tréſors qui étoient demeurés apparemment dans ſes coffres. On avoit reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des Lettres particulieres de quelques Mécontens, qui n'avoient pas fait une peinture avantageuſe de la conduite des Colombs. Quelque prévention que le Roi & la Reine euſſent en leur faveur, il étoit difficile de réſiſter à tant de preuves. Leurs Majeſtés prirent le parti d'envoïer à l'Eſpagnole un Commiſſaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une ſimple Lettre de créance pour le faire reſpecter. Cette voie leur parut, avec raiſon, la plus prudente & la plus sûre ; mais elles ſe tromperent malheureuſement dans leur choix.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Jean d'*Aguado*, qui fut honoré de leur confiance pour cette Commiſſion, étoit un eſprit vain, qui s'enfla trop d'une faveur à laquelle il ne s'étoit point attendu (17). Il arriva au Port

Jean d'Aguado eſt envoïé à l'Eſpagnole, avec la qualité de Commiſſaire de la Cour.

(17) C'étoit un des Maîtres d'Hôtel de la Reine.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1495.

d'Iſabelle vers la fin du mois d'Octobre, lorſque l'Amiral étoit occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens, dans la Province de Maguana. L'Adelantade commandoit, dans l'abſence de ſon Frere. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il emploïa même les menaces; & ſous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avoit à faire contre le Gouvernement, il prit une autorité qui excédoit beaucoup ſes pouvoirs. Enſuite, étant parti pour chercher l'Amiral, il publia dans ſa route qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & pour en délivrer la Colonie. Ses gens le repréſentoient aux Indiens comme un nouvel Amiral, qui devoit tuer l'autre; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que pluſieurs Caciques en prirent occaſion de s'aſſembler, pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin ſans apprendre que l'Amiral, rappellé par un Courrier de ſon Frere, étoit rentré dans Iſabelle. Il y retourna auſſi-tôt; & ſa ſuite aïant été groſſie par tous les Mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa Commiſſion fut proclamée au ſon des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la ſolemnité de cette publication, & ſe préſentant au

Il ſe conduit imprudemment.

Commiſſaire, il l'aſſura d'une ſoumiſſion abſolue pour les ordres de leurs Majeſtés. Auſſi-tôt, les informations furent commencées dans les plus rigoureuſes formes. Indiens & Caſtillans, la plûpart ſaiſirent ardemment l'occaſion de perdre des Etrangers qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour ſembloit abandonner. D'ailleurs, les plaintes étoient bien reçues, & la faveur du Commiſſaire ſe déclaroit ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, L'Amiral ſe conduiſit avec une modération dont on ne l'auroit pas cru capable. Il défera tous les honneurs à ſon adverſaire. Il ſouffrit patiemment l'inſolence de ſes reproches. Il affecta même de la triſteſſe & de l'embarras dans ſon extérieur, juſqu'à négliger ſes cheveux & ſa barbe, & ſe revêtir d'un habit de deuil, qu'un Hiſtorien nomme un habit gris de Moine (18). Enfin, loin de relever les fauſſes démarches d'Aguado, il ne conſidera que l'autorité dont il tenoit ſes pouvoirs, quoiqu'ils ne fuſſent pas clairement expliqués (19). dans ſes Lettres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Conduite ſage de l'Amiral.

Aguado fait informer contre lui.

(18) Oviedo, Liv. 2. Chap. 13.

(19) Herrera & Oviedo les rapportent : » Gentilshommes, Ecuïers, » & autres Perſonnes qui

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Après les informations, lorſque le Commiſſaire ſe diſpoſoit à retourner en Eſpagne, un furieux ouragan briſa, dans le Port, les Navires qui l'avoient apporté. Il n'en reſtoit pas d'autres, aux Indes, que deux Caravelles, que l'Amiral avoit fait conſtruire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à ſon adverſaire; mais il déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller plaider ſa cauſe au Tribunal incorruptible de ſes Maîtres, leur rendre compte de ſes nouvelles découvertes, & leur donner les avis qu'ils lui avoient demandés ſur la ligne de partage entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal. Aguado n'oſa combattre une réſolution ſi ferme (20). L'Amiral, continuant de lui laiſſer de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits eſſentiels de ſa dignité. Il confia, pendant ſon abſence, le Gouvernement général

L'Amiral prend la réſolution d'aller ſe juſtifier en Eſpagne.

» êtes dans les Indes par » notre ordre, Nous vous » envoïons Jean Aguado » notre Maître d'Hôtel, » qui vous parlera de no- » tre part; & Nous vous » mandons d'ajoûter foi à » ce qu'il vous dira. A » Madrid le 9 d'Avril » 1495. Herrera, Liv. 2. » Chap. 18. Oviedo, *ubi ſuprà.*

(20) D'autres racontent que ce fut par l'ordre du Commiſſaire, qu'il fit le Voïage d'Eſpagne; mais on s'en tient au récit d'Herrera, qui a d'autant plus de vraiſemblance, qu'Aguado n'avoit pas cette autorité, & n'auroit pas dû en uſer pour ſon propre intérêt, quand il l'auroit eue.

à ſes deux Freres. *Roland*, dont il connoiſſoit l'habileté, fut nommé Chef de la Juſtice. Pluſieurs Fortereſſes, qu'il avoit bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de ſa main ; ſurtout celle de la *Conception*, dans la Plaine de la Vega, qui devint enſuite une Ville conſidérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonſtances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Iſle, des Mines d'or fort abondantes, lui fit ſuſpendre ſon départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoïa *Garay* & *Diaz*, avec une eſcorte & des Guides, qui leur firent traverſer la Vega Réal, d'où paſſant entre des Montagnes, ils entrerent dans une autre Plaine, qui les conduiſit au bord de la *Hayna*, Riviere fort poiſſonneuſe, où quantité de Ruiſſeaux apportoient un mêlange d'or & de ſable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit conſtruire dans ce lieu une Fortereſſe qu'il nomma *Saint-Chriſtophe ;* & ces Mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-tems d'immenſes richeſſes. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux

CHRISTOPHE COLOMB. II Voïage. 1495.

Ordre qu'il met dans la Colonie avant ſon départ.

Il fait découvrir les Mines de St-Chriſtophe.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage 1495.

pour lui, dans ſa ſituation. Cette nouvelle découverte ſuffiſoit pour faire tomber la principale accuſation de ſes Ennemis; & quand leurs autres reproches auroient été mieux fondés, il n'ignoroit pas qu'on obtient grace aiſement de ſes Maîtres, lorſqu'on leur apporte le ſecret d'augmenter leur puiſſance & leurs tréſors (21).

1496.

Son départ pour l'Europe.

Les deux Caravelles mirent à la voile, le 10 de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer dans la ſienne, environ deux cens vingt Eſpagnols, les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie, que leurs Femmes & leurs Parens avoient redemandés à la Cour, & que ſes bons traitemens, dans le cours de la Navigation, diſpoſerent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il ſe fit accompagner de l'Adelantade, juſqu'à Puerto de Plata, qu'il vouloit viſiter avec lui, dans le deſſein d'y bâtir une Ville. Enſuite, prenant congé de ſon Frere, qui retourna par terre à la Colonie, il fit gouverner à l'Eſt, vers le Cap d'Engano; & l'aïant doublé le 22, il aborda le 9 à Marigalante. Mais la difficulté d'y faire de l'eau & du bois l'obligea d'aller mouiller, le

(21) Herrera, Chap. 18. Hiſt. de Saint Domingue, Liv. 2. pag. 180.

jour ſuivant, à la Guadeloupe. Sa ſurpriſe fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs & de fleches, qui s'oppoſerent à l'approche de ſes Barques. Deux Indiens, de trente qu'il avoit amenés de l'Eſpagnole, ſe jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amaſones, qu'on ne penſoit point à leur nuire, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Elles répondirent que leurs Maris étoient de l'autre côté de l'Iſle, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adreſſer; & voïant que les Barques n'avançoient pas moins, elles tirerent une nuée de fleches, dont perſonne ne fut bleſſé. On les ſalua auſſi-tôt d'une décharge d'arquebuſes à croc, qui les mirent en fuite. Les Caſtillans entrerent dans l'Iſle, ſans être sûrs que ce ne fût pas la Terre-ferme. Ils y trouverent de très gros Perroquets, du Miel, de la Cire, & quantité de ces Plantes, dont les Inſulaires faiſoient du Pain, & qu'ils nommoient *Caxabi*, d'où les François ont fait Caſſave. Un détachement, qui fut envoïé dans les terres, amena quarante femmes, entre leſquelles étoit l'Epouſe du Cacique, qu'on n'avoit pas eu peu de peine à joindre dans ſa fuite: lorſqu'elle

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Ce qui lui arrive avec des femmes dans l'Iſle de Marigalante.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

s'étoit vûe preſſée par celui qui la pourſuivoit, elle s'étoit tournée tout d'un coup; & l'aïant ſaiſi de ſes deux bras, elle l'avoit renverſé avec tant de force, que ſans le ſecours qu'il reçut, il confeſſa qu'elle l'auroit étouffé. Cependant les careſſes & les préſens, que l'Amiral fit à toutes ces femmes, établirent bientôt la confiance & l'amitié. Elles procurerent toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux deux Caravelles, pendant neuf jours que les Caſtillans paſſerent dans l'Iſle; & lorſqu'on remit à la voile, l'Epouſe du Cacique offrit de s'embarquer avec ſa Fille, pour ſuivre l'Amiral en Eſpagne (22).

Difficulté de la navigation

On continua de porter à l'Eſt, ſans avancer guéres au-delà de 22 dégrés, parce que l'expérience n'avoit point encore appris qu'il eſt plus sûr & plus court d'aller juſqu'aux trente-deux & plus loin, pour éviter de rudes vents d'Eſt, qui ſoufflent preſque toute l'année dans cette Mer. Auſſi la navigation fut-elle ſi longue, qu'elle expoſa les Caſtillans à ſouffrir beaucoup de la faim. On ne découvrit point la Terre, avant l'onze de Juin. L'Amiral la reconnut pour le Cap de Saint-Vincent,

(22) Herrera, Liv. 3. Chap. 1.

contre

contre l'opinion des Pilotes, qui ſe croïoient à la vûe des Açores. En entrant le lendemain dans le Port de Cadix, il y trouva trois Vaiſſeaux prêts à faire voile, avec des vivres & des munitions pour l'Eſpagnole; & n'oſant les arrêter, après avoir vû les ordres du Roi, il eut du moins le temps de ſaiſir cette occaſion pour animer, par ſes Lettres, le courage & la conſtance de ſes Freres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Il arrive en Eſpagne.

Il ſe rendit à Burgos, où leurs Majeſtés Catholiques tenoient ordinairement leur Cour; mais il n'y trouva ni le Roi, qui étoit occupé, en Rouſſillon, d'une guerre contre la France, ni la Reine, qui s'étoit tranſportée à Loredo, pour ordonner les préparatifs du Voïage de l'Infante Jeanne, ſa Fille, qui alloit épouſer en Flandres l'Archiduc Philippe, Fils de l'Empereur Maximilien. A leur retour, ils vinrent attendre à Burgos la Princeſſe Marguerite, Sœur de l'Archiduc, qui devoit épouſer le Prince d'Eſpagne. Les circonſtances étoient heureuſes. Colomb parut à l'Audience avec autant de fermeté que de modeſtie. Loin de le traiter comme un Criminel, dont on attend les juſtifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado,

Comment il eſt reçu de la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

ni des accuſations de Boyl & de Margareta. Il ne reçut que des éloges & des remercimens, pour ſes nouveaux ſervices (23).

Demandes qu'il y fait.

Dans la joie d'un accueil qui couvroit ſes Ennemis de honte, il fit glorieuſement le récit de ſes découvertes; & propoſant de les continuer, il demanda huit Vaiſſeaux, dont il deſtinoit deux à porter des vivres & des munitions à la Colonie d'Iſabelle, & les ſix autres à demeurer ſous ſes ordres. Cette demande lui fut accordée. Enſuite, aïant repréſenté qu'il étoit queſtion de former un Etabliſſement ſolide, qui pût ſervir de modele à l'avenir pour d'autres Colonies, il obtint que leurs Majeſtés feroient paſſer dans l'Eſpagnole un corps de recrue de 300 hommes, compoſé de 40 Cavaliers, cent Fantaſſins, 60 Matelots, 20 Ouvriers en or, 50 Laboureurs,

(23) La vûe des richeſſes qu'il rapportoit put contribuer à mettre leurs Majeſtés dans cette diſpoſition. » Il leur fit un riche préſent d'or à fondre, tel qu'il s'étoit » trouvé dans les Mines, » compoſé de grains auſſi » gros que des pois, des » féves & même des » noix. Il leur donna » quantité de Perroquets, » & de maſques dont les » yeux & le nez étoient » d'or, & d'autres raretés des Indes. Herrera, Liv. 3. Chap. 1. Martir aſſure qu'il vit & qu'il toucha de ſes mains un lingot de vingt onces, & un morceau d'ambre qu'il avoit peine à ſoutenir. Décad. 1. Liv. 4.

& 20 Artiſans de différentes profeſſions, auxquelles on joindroit 30 femmes; que le fond de leur ſolde ſeroit, par mois, de ſoixante Maravedis, & d'un Hanega de blé, qui revient à ſix boiſſeaux de France, & que par jour on leur donneroit 14 Maravedis pour vivre; qu'on enverroit des Religieux, pour le ſervice divin & pour l'inſtruction des Indiens; des Médecins, des Chirurgiens & des Apotiquaires, pour connoître la nature des Maladies qui avoient emporté tant de monde, & pour en chercher le remede; enfin, juſqu'à des Muſiciens & des Joueurs d'inſtrumens, pour bannir la triſteſſe qui fait ordinairement la guerre aux nouvelles Colonies. Outre les 300 perſonnes qui devoient être entretenues aux dépens de leurs Majeſtés, l'Amiral eut la permiſſion d'en mener cinq cens à ſes propres frais. Il fut permis auſſi, à tous ceux qui voudroient paſſer aux Indes ſans aucune ſolde, de s'embarquer ſur ſa Flotte, avec cet avantage ſéduiſant, qu'ils auroient le tiers de tout l'or qu'ils pourroient découvrir dans d'autres Mines que celles dont on avoit déja pris poſſeſſion, & qu'ils ne païeroient à leurs Majeſtés que

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1499.

Ordres & Réglemens de leurs Majeſtés pour la nouvelle Colonie.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage, 1496.

le dixiéme de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces meſures étoient ſages ; mais comme on ne pouvoit ſe promettre de trouver beaucoup de Volontaires, qui fuſſent diſpoſés à ſe tranſporter aux Indes pour y paſſer toute leur vie, ſurtout depuis le retour de ceux qui n'en avoient rapporté qu'une couleur livide & diverſes ſortes de maladies, l'Amiral propoſa de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs (24), dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on ſtatua que les Criminels qui avoient mérité la mort, ſerviroient deux ans ſans gages, & les autres une année ſeulement ; après quoi, ils ſeroient à couvert de toutes les pourſuites de la Juſtice, ſans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les Tribunaux d'Eſpagne, de condamner déſormais au travail des Mines, ceux qui avoient mérité quelque punition

(24) Les crimes exceptés furent ceux d'héréſie, de leze-Majeſté, de trahiſon, de guet à pens commis par le feu ou le fer, de fauſſe monnoie, de Sodomie, ou d'avoir enlevé de l'or & de l'argent hors du Roïaume. Herrera, Liv. 2. Chap. 2.

équivalente. Ces deux Réglemens, qui reçurent le Sceau de l'autorité ſouveraine le 22 de Juin, à Medina del Campo, répondirent mal aux eſpérances de l'Amiral. Ils eurent des ſuites fâcheuſes, qui ne devoient point échapper à ſa pénétration, & qui ont fait juger à quelques Hiſtoriens qu'il s'étoit laiſſé tromper par de mauvais conſeils. Les nouveaux Etats, remarque un des plus judicieux, doivent être établis ſur de meilleurs fondemens (25). Colomb obtint auſſi le pouvoir de diſtribuer des terres à ceux qui ſeroient en état de les cultiver & d'y bâtir; avec réſerve des droits du Souverain, ſur l'or, l'argent & les autres métaux. Enfin, la Reine, qui s'attribuoit juſtement l'honneur des premieres entrepriſes qui avoient conduit ſon Amiral à la découverte du nouveau Monde, fit publier une défenſe de paſſer dans les Indes, pour tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de ſa Couronne de Caſtille (26). Cependant il paroît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire ſatisfaction à l'Amiral, ſur la conduite & les

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

(25) *Ibidem.*

(26) *Ibidem.* Il paroît que Ferdinand ne fut pas conſulté. La *Reine*, dit l'Hiſtorien, *le voulut ainſi.*

CHRISTOPHE COLOMB II. Voyage. 1496.

discours de Boyl & de Margareta, dont le premier étoit Catalan, & l'autre Sujet de la Couronne d'Arragon. Les Hiſtoriens, qui lui attribuent ce deſſein, ajoûtent que l'Amiral fut ſoupçonné de l'avoir obtenue, comme une récompenſe de ſes ſervices : mais il ne porta pas plus loin la vangeance.

L'Amiral reçoit des informations de Dom Barthelemi.

Les Vaiſſeaux qu'il avoit rencontrés à Cadix aïant achevé leur Voïage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avoit reçue de l'arrivée de ſon Frere en Eſpagne, ſe hâta de les renvoïer avec de nouveaux tréſors, & trois cens Inſulaires, accuſés d'avoir repris les armes, pour leſquels leurs Majeſtés avoient jugé que la meilleure punition étoit de les condamner à l'eſclavage. Dans le compte qu'il rendoit de ſes opérations à l'Amiral, il lui faiſoit ſentir que le choix du terrain n'avoit pas été heureux pour la Ville d'Iſabelle, & que s'il vouloit former une Colonie durable, il falloit ſonger à d'autres Etabliſſemens. La Cour, à qui l'Amiral fit cette propoſition, s'en étant remiſe à ſes lumieres, il ſe rappella que dans ſon dernier Voïage, en rangeant la Côte du Sud, il avoit remarqué de bons Ports, d'excellens Pâtu-

Projet d'un autre Etabliſſement qu'Iſabelle.

rages, & des Terres qui lui avoient paru fertiles; ſans compter que cette partie de l'Iſle ne devoit pas être fort éloignée des Mines auxquelles il avoit donné le nom de Saint-Chriſtophe. Il fit partir auſſi-tôt une Caravelle, pour communiquer ces idées à ſon Frere, avec ordre de travailler inceſſamment au tranſport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuſes circonſtances, lorſque par d'autres informations Dom Barthelemi étoit à la veille d'exécuter ſon deſſein dans le même lieu. Oviedo fait le récit de cet événement.

CHRISTOPHE COLOMB II. Voïage. 1497.

Un jeune Arragonois, nommé *Michel Diaz*, le même qui avoit reconnu les nouvelles Mines avec Garay, s'étoit battu contre un autre Eſpagnol, & l'avoit dangereuſement bleſſé. Quoiqu'il fût au Service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtiment l'avoit fait fuir. Il avoit pris ſa route, avec cinq ou ſix de ſes Amis, vers la Partie orientale de l'Iſle, d'où cotoïant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un Fleuve, ſur la rive duquel il trouva une Bourgade Indienne. Les Habitans, qui n'avoient point encore été maltraités par les Eſpagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une Femme, qui les commandoit, &

Occaſion que le hazard offre à Dom Barthelemi. Avanture de Diaz.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

dont on a déja parlé ſous le nom de *Catalina* qu'elle ne prit néanmoins que dans la ſuite, conçut tant d'inclination pour lui, qu'elle réſolut de ſe l'attacher par ſes careſſes & ſes bienfaits. Après l'avoir traité pendant quelque temps avec toutes les familiarités de l'amour (27), elle lui découvrit des Mines, qui n'étoient qu'à ſept lieues de ſa demeure; & dans la crainte de perdre un Homme ſi cher, elle lui propoſa d'engager les Eſpagnols à s'établir ſur ſes Terres. Le Païs étoit agréable & fertile. Diaz ne balança point à ſaiſir cette occaſion, pour ſe réconcilier avec la Colonie. Catalina lui donna pour Guides quelques Indiens, dont elle lui garantit la fidélité. Iſabelle étoit éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva ſecrettement. Quelques Amis, qu'il trouva le moïen de voir en ſecret, lui apprirent que ſon Adverſaire étoit guéri de ſa bleſſure. Rien ne l'empêchant plus de ſe montrer, il ſe préſenta devant Dom Barthele-

(27) Cette Princeſſe Indienne, raconte nettement Oviedo, » mit ſon amour » en lui, & le traita » comme un homme à » qui elle s'étoit aban» donnée. Elle en eut » deux Enfans L'Hiſtorien de Saint-Domingue lui prête plus de délicateſſe, & dit, » qu'elle lui » fit entrevoir qu'il ne » tiendroit qu'à lui de » l'épouſer.

mi, qui le revit avec joie, parce qu'il avoit regretté ſa perte, & qui ne fut pas moins ſatisfait de ſes offres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Elles avoient eu la force de le déterminer à faire un Etabliſſement du côté du Sud, lorſqu'étant confirmé dans cette réſolution par les Lettres de ſon Frere, il partit auſſi-tôt avec Diaz & les plus robuſtes de ſes gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la Riviere, que les Indiens nommoient *Ozama*, & dont il fut ſurpris de trouver les rives fort bien peuplées. Le Port étoit sûr, & capable de recevoir des Vaiſſeaux de plus de trois cens tonneaux. Les Terres paroiſſoient excellentes, & tous les Habitans fort prévenus en faveur des Eſpagnols. L'Adelantade ne balança point à tracer le Plan d'une nouvelle Ville, à l'embouchure du Port, ſur la Rive orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des Habitans d'Iſabelle, où il ne laiſſa qu'un petit nombre d'Ouvriers. Elle prit le nom de *San Domingo*; les uns diſent, du nom du Pere des trois Colombs, qui s'appelloit Dominique; les autres, du jour où l'Adelantade y étoit arrivé, qui étoit la Fête de ce Saint, & tout-à-la-fois un Dimanche: mais il paroît que l'Amiral

Origine de la Ville de San-Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

avoit ſouhaité qu'elle fût nommée Nouvelle Iſabelle ; & l'on remarque, du moins, qu'il ne lui a jamais donné d'autre nom (28).

Dom Barthelemi veut ſoumettre le Païs de Xaragua.

Dom Barthelemi ne manqua point d'y joindre une Forteresſe, dont il fit jetter les fondemens en ſa préſence. Enſuite, laiſſant ſes ordres pour la continuation du travail, il forma le deſſein d'un autre Voïage, à la Côte de l'Oueſt, pour reconnoître le Païs de Xaragua, où regnoit *Bohechio*, le ſeul des Caciques de l'Iſle qui ne s'étoit pas ſoumis au Tribut. Ce Prince, dont on vantoit beaucoup la prudence & les forces (29), ſembloit avoir compté d'abord ſur l'éloignement des Habitations Caſtillanes ; mais allarmé par la fonda-

(28) Herrera, Liv. 2. Chap. 5. & Oviedo, Liv. 3. Chap. 13. L'Hiſtorien de Saint-Domingue regarde comme l'opinion la plus vraiſemblable, que la premiere Egliſe de la nouvelle Ville aïant été conſacrée ſous le nom de Saint Dominique, qui eſt encore le Patron du Diocèſe, ce nom a été donné avec le temps à toute la Ville ; comme, de la Ville même, les François l'ont étendu à toute l'Iſle. Liv. 2. pag. 190. Oviedo confond ici les temps, & renverſe par conſéquent l'ordre des faits, qui paroît plus naturel dans Herrera.

(29) Toute la Côte occidentale eſt une fort grande Baie, à laquelle les François ont donné le nom de *Cul-de-ſac*. Outre cette Baie, les Etats de Bohechio comprenoient non-ſeulement le Cap de Tiburon & le Mole Saint Nicolas, qui en ſont les deux Pointes, mais encore toute cette partie de la Côte du Sud, qui s'étend juſqu'à l'Iſle *Beata*.

tion de San-Domingo, qui lui apprenoit avec quelle facilité ſes Ennemis pouvoient paſſer d'une extrêmité de l'Iſle à l'autre, il penſoit ſérieuſement à raſſembler des Troupes. C'étoit pour diſſiper ces deſſeins dans leur naiſſance, que l'Adelantade étoit réſolu de s'approcher de ſes Etats; ſans compter que ſe croïant bien informé qu'Anacaona, Sœur du même Cacique, & Veuve de Caonacabo, étoit preſqu'entiérement revenue de ſes reſſentimens, il ſe flatta d'échauffer par ſes préſens & ſes flatteries l'inclination qu'elle commençoit à prendre pour les Eſpagnols. Mais, volontairement ou de force, il jugeoit fort important de réduire une ſi puiſſante Province à ſuivre l'exemple de toutes les autres.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Il partit de San-Domingo à la tête de trois cens Hommes, en ordre de bataille, au ſon des inſtrumens militaires (30); & publiant dans ſa marche qu'il alloit rendre une viſite d'amitié au Cacique Bohechio, il feignit d'ignorer qu'il étoit attendu par un corps de Troupes Indiennes, au paſſage d'une

Succès de cette entrepriſe.

(30) Il ſemble néanmoins, par quelques termes du récit d'Herrera, que ce Voïage ſe fit par Mer, autour des Côtes; mais les principales circonſtances ne conviennent qu'à un Voïage par terre.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Riviere, qui faiſoit la moitié du chemin. On ne comptoit pas moins de ſoixante lieues, de San-Domingo à Xaragua. En approchant de cette Riviere, qui ſe nommoit *Nayva*, loin de changer de langage à la vûe de l'Ennemi, il députa quelques Officiers au Cacique, pour l'avertir civilement de ſon deſſein, qui étoit de faire une liaiſon d'eſtime avec un Prince & une Princeſſe, dont la réputation étoit venue juſqu'à lui. Bohechio parut charmé de ce compliment, & ſa joie ſe répandit auſſi-tôt dans ſon Armée. La plûpart de ſes gens, qu'il menoit combattre malgré eux des Ennemis dont le nom & les armes les faiſoient trembler, ſe perſuaderent ſi volontiers qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit courir auſſi-tôt, comme de concert, au-devant des Eſpagnols. Ils les rencontrerent à peu de diſtance de la Nayva. De part & d'autre, on ſe donna des marques éclatantes de bonne foi & d'amitié. Les Indiens ſe chargerent du bagage de leurs nouveaux Alliés, & leur rendirent, pendant le reſte du chemin, toutes ſortes de ſervices, juſqu'à les porter ſur leurs épaules au paſſage des Rivieres. A l'approche de Xaragua, grande Bourgade, où le Ca-

Accueil qu'il reçoit du Roi Bohechio.

cique tenoit ſa Cour, & d'où le Roïaume tiroit ſon nom, on vit ſortir d'abord les principaux Habitans, pour célébrer leur joie par des chants & des danſes. Enſuite trente Femmes, qui étoient celles du Cacique, parurent avec des Rameaux verds à la main, couvertes de Pagnes fort blancs, depuis la ceinture juſqu'à la moitié des jambes, danſant & chantant avec décence. Elles s'approcherent du Général; & fléchiſſant les genoux devant lui, elles lui préſenterent leurs Palmes. Quantité d'autres Indiens, qui venoient après elles, rendirent le même hommage à tous les Eſpagnols. L'Armée, conduite avec cette pompe, arriva au Palais de Bohechio, où elle trouva un grand Feſtin, que ce Prince y avoit fait préparer, compoſé de Cazabi, d'Utias, & de diverſes ſortes de Poiſſons de Riviere & de Mer. Chacun eut ſon logement, & ſon Hamac garni de coton, avec des ornemens aſſez riches. Le lendemain Bohechio, & la Princeſſe ſa Sœur, s'étant préſentés fort civilement à l'Adelantade, lui propoſerent un Spectacle dans le goût de leur Nation. Deux Troupes d'Indiens, armées d'arcs & de fleches, s'approcherent l'une de l'autre en ordre de

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Feſtins & Spectacles que les Indiens donnent aux Caſtillans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

bataille, & donnerent une image de la méthode qu'ils obſervoient dans les Combats. Ce divertiſſement reſſembla d'abord aux Jeux de Cannes, dont l'uſage eſt commun en Eſpagne ; mais les Combattans s'échaufferent, & l'action devint ſi vive qu'il y en eut quatre de tués. Le nombre des bleſſés fut plus grand, & n'auroit fait qu'augmenter, ſi les prieres de Colomb & des Caſtillans n'euſſent arrêté un exercice d'autant plus dangereux qu'il paroiſſoit animé par la joie, ſans aucune attention pour les bleſſés & pour les morts.

Le Roi & ſa Sœur ſe ſoumettent au Tribut.

Après ces réjouiſſances, l'Adelantade repréſenta au Cacique & à ſa Sœur qu'ils étoient les ſeuls Princes de l'Iſle, qui n'euſſent pas recherché la protection des Rois Catholiques ; que l'Amiral, ſon Frere, étant allé rendre compte à leurs Majeſtés de la diſpoſition de tous les Caciques, il étoit à craindre qu'il ne revînt avec l'ordre de porter la guerre dans le Roïaume de Xaragua ; & que l'expérience devoit avoir appris, à tous les Inſulaires, qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter aux armes Eſpagnoles. Bohechio, perſuadé de ce raiſonnement, & ſollicité par ſa Sœur, qui prenoit de jour en jour plus d'af-

fection pour les Chrétiens, ne fit valoir que l'impuiſſance où il étoit de ſe ſoumettre au Tribut, parce qu'il n'avoit pas d'or ſur ſes Terres. On lui répondit que les Eſpagnols avoient trop d'équité pour exiger l'impoſſible, mais qu'il pouvoit fournir une certaine quantité de coton & de vivres. Le Traité d'alliance fut conclu à cette condition (31).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Après avoir ſoumis la Province avec ſi peu de peine & de danger, l'Adelantade ſe rendit par terre à Iſabelle, où il trouva que la miſere & les maladies avoient emporté preſque tout le reſte des Habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun Navire d'Eſpagne, il prit le parti d'en faire conſtruire, pour y envoïer chercher des vivres; & dans l'intervalle, il diſperſa les Eſpagnols, foibles ou malades, dans les Villages Indiens les plus voiſins des Forteresſes. Mais les Habitans ſe laſſerent bientôt d'entretenir des Hôtes qu'ils ne pouvoient raſſaſier, & dont ils ne recevoient que de mauvais traitemens pour récompenſe. Les Sujets de Guarinoex, qui ſe reſſentoient le plus de cette vexation, furent les

Triſte état des Caſtillans d'Iſabelle.

(31) Herrera, *ubi ſuprà*, Chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

premiers qui réſolurent de ſecouer un joug inſupportable. Leur Cacique étoit ami de la paix ; mais ils le forcerent de ſe mettre à leur tête, par la menace de ſe donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce ſoulevement à San-Domingo, dont il avoit fait ſa principale réſidence (32), ne laiſſa point le temps à ce Prince de groſſir ſes Troupes, ni aux autres de ſuivre ſon exemple. Il ſe hâta de marcher contre lui ; & l'aïant rencontré à la tête de quinze mille Hommes, il l'attaqua ſi bruſquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pieces une partie de ſes gens, il le fit lui-même Priſonnier. Il le relâcha néanmoins, à la priere de ſes Sujets, qui le lui redemanderent avec les plus vives inſtances ; mais ce ne fut qu'après avoit fait

Le Roi Guarinoex prend les armes contr'eux.

Il eſt fait priſonnier.

(32) Les Eſpagnols du Fort de Bonao en furent avertis par quelques Indiens qui leur furent fidéles. Un Hiſtorien rapporte que pour communiquer cette nouvelle à Colomb, ils profiterent de l'idée où ces Inſulaires étoient encore que les Lettres parloient. Il falloit traverſer le Païs ennemi. On mit une Lettre pour l'Adelantade dans un bâton creux, après avoir fait entendre à l'Indien, qui en fut chargé, que s'il manquoit de diligence, la Lettre ne manqueroit pas de le dire, par le même pouvoir qu'elle avoit d'expliquer ce qu'on y avoit écrit. Elle fut portée avec une adreſſe & une promptitude ſurprenante ; & les Eſpagnols ſe crurent redevables de leur conſervation à cette ruſe. Liv. 3. Chap. 6.

juſtice de ceux qui l'avoient excité à prendre les armes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio & d'Anacoana, que leur Tribut étoit prêt, & qu'ils étoient diſpoſés à le livrer. Il chargea Dom Diegue ſon Frere, qui commandoit toujours dans Iſabelle, de faire paſſer une Caravelle à la Côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendoient à l'Eſpagne. L'accueil, qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avoit priſe de leur bonne foi. Ils allerent au-devant de lui, avec un cortege de trente-deux Seigneurs; tandis qu'un grand nombre de leurs Sujets apportoient à leur ſuite quantité de Coton, cru & filé, & toutes ſortes de Proviſions. La Caravelle aiant abordé au Port de Xaragua, qui n'étoit éloigné du Palais de Bohechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de ſe rendre à Bord avec ſon Frere. Elle avoit fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut ſurpris de trouver, entre divers ornemens, des ſiéges de bois, travaillés avec tant d'art, qu'on les auroit crus couverts de ſoie; & le

Dom Barthelemi va recevoir le Tribut de Bohechio & d'Anacoana ſa Sœur.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

lendemain, quoiqu'elle eût fait armer de fort beaux Canots, elle entra ſans défiance dans la Barque Eſpagnole. C'étoit la premiere fois qu'on voïoit un Bâtiment de l'Europe ſur cette Côte. Les Caſtillans firent une décharge de l'Artillerie, qui cauſa une fraïeur extrême aux Indiens : mais Anacoana, remarquant que l'Adelantade ne faiſoit qu'en rire, fut la premiere à les raſſurer. Elle monta ſur le Tillac, où le bruit de pluſieurs Inſtrumens de Muſique fit ſucceder les réjouiſſances à l'effroi. Elle prit plaiſir, avec ſon Frere, à viſiter toutes les parties du Vaiſſeau ; & l'Adelantade n'en n'eut pas moins à conſiderer leur étonnement, à la vûe de cette merveilleuſe Machine. On s'arrête volontiers, avec tous les Hiſtoriens, à relever le mérite d'Anacoana, & ſur tout un caractere de politeſſe & de galanterie fort ſingulier dans une Indienne ; pour diſpoſer le Lecteur à la plaindre, lorſqu'il la verra indignement traitée par ceux qui croïoient ne lui devoir alors que de la reconnoiſſance & de l'admiration. Mais les ménagemens d'humanité & de juſtice, que les Eſpagnols gardoient encore avec les Inſulaires, ceſſerent par degrés, à meſure que leur puiſſance parut s'établir ; & les diſſenſions, qui s'éleverent bien-

Mérite de la Princeſſe Anacoana.

tôt entr'eux, leur aïant fait oublier ce qu'ils devoient à leur propre Nation, ils reſpecterent beaucoup moins de miſerables Indiens, auxquels ils accordoient à peine la qualité d'Hommes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

Pendant que Dom Barthelemi apportoit tous ſes ſoins au bien public, Roldan Ximenès, que l'Amiral avoit revêtu, en partant pour l'Eſpagne, de l'Office d'Alcalde Major, c'eſt-à-dire, de Juge ſupérieur, ou de Grand Sénéchal de l'Iſle, Homme d'eſprit, mais ambitieux & violent, forma des deſſeins qui faillirent de cauſer la ruine entiere de la Colonie. Il paroît que les hauteurs d'Aguado avoient jetté dans ſon eſprit des idées d'indépendance & des ſemences de révolte. La préſence de l'Adelantade ſervit d'abord à le contenir : mais le voïant engagé dans un Voïage de longue durée, & ſe perſuadant que l'Amiral, accablé par les accuſations de ſes Ennemis ne retourneroit jamais dans les Indes, il forma le projet de ſe ſaiſir du Gouvernement. Les Artiſans lui étoient dévoués, depuis qu'il les avoit commandés au ſecond Voïage de l'Amiral. Il leur fit entendre que les Colombs aſpiroient à l'autorité ſouveraine ; qu'ils avoient déja commencé à les traiter en Eſclaves ;

Origine d'une longue ſédition, excitée par Roldan Ximenès.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

que la faim & la miſere étoient les moïens qu'ils avoient réſolu d'emploïer, pour les tenir dans la plus rigoureuſe dépendance ; qu'il ne falloit pas chercher d'autre raiſon du retardement des Vaiſſeaux, ni douter que les Proviſions qu'on envoïoit à l'Eſpagnole ne fuſſent adroitement détournées. Par ces odieuſes inſinuations, il engagea les plus hardis à demander qu'une Caravelle, qui étoit fort mal équipée dans le Port, fût miſe en état de faire voile en Eſpagne, pour repréſenter au Roi la malheureuſe ſituation de la Colonie. Dom Diegue, qu'ils preſſerent auſſi-tôt de leur abandonner la Caravelle, eut d'autant moins de peine à pénétrer leur deſſein, qu'ils ne déguiſoient pas même celui de poignarder l'Adelantade auſſitôt qu'il tomberoit entre leurs mains. Cependant, comme il ne pouvoit s'imaginer que les Séditieux fuſſent en grand nombre, il ſe flatta de remedier au mal, en trouvant un prétexte pour éloigner Roldan, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef. Il lui propoſa de ſe mettre à la tête de quelque Troupes, qu'il vouloit emploïer à preſſer le Tribut des Caciques. L'Alcalde, voïant ſous ſes ordres une troupe de Soldats choiſis, ne penſa qu'à tenter leur fidé-

lité. Il congedia ceux qui refuſérent de s'attacher à lui ; & loin de porter les Caciques à la ſoumiſſion, il ne travailla qu'à leur inſpirer de la haine pour les Colombs, & par conſéquent de la réſiſtance à leurs ordres (33).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

A peine fut-il rentré dans Iſabelle, que levant le maſque & s'autoriſant du nom du Roi, il emploïa la force pour ſe ſaiſir des clefs du Magaſin Roïal. Il proteſta qu'elles ne devoient pas demeurer plus long-temps entre les mains de Dom Diegue ; & ſoutenu par ſes Complices, il enleva autant d'armes & de proviſions qu'il jugea convenables à ſon entrepriſe. Les troupeaux du Roi ne furent pas plus épargnés. Il en prit la meilleure partie ; & forçant Diegue, par ſes menaces & ſes inſultes, de ſe retirer dans le Château, pour mettre ſa vie à couvert, il prit le chemin de la Conception, avec ſoixante & dix Hommes. Son eſpérance étoit de s'emparer de ce Fort. Mais Balleſter qui y commandoit, lui ferma les portes ; & le bruit de tant de déſordres aïant fait accourir l'Adelantade avec ſes Troupes, les Rebelles n'oſérent ſoutenir ſa préſence. Il n'en fut pas moins étonné

Violences de Roldan, dans Iſabelle.

Il en ſort avec des Troupes.

(33) Herrera, Liv. 3. Chap. 7.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

du progrès de la révolte, ſurtout lorſqu'il apprit que pluſieurs Officiers de diſtinction, tels qu'Eſcobar, Gouverneur du Fort de la Madelaine, Moxica & Baldivieſſe, y étoient entrés ouvertement. Son inquiétude, pour Dom Diegue, lui fit tourner ſa marche vers Iſabelle. En y arrivant, il reçut avis de Balleſter que ſa vie n'y étoit pas en ſûreté; & la crainte de ſe trouver trop foible, en effet, pour réſiſter à la multitude de ſes Ennemis, l'obligea de retourner à la Conception, dans la vûe d'emploïer les voies de la douceur, pour appaiſer des Furieux qu'il déſeſpéroit de réduire par la force. Il fit repréſenter, à Roldan, tout ce qu'il crut capable de le rappeller au devoir. Malaber, qui fut emploïé à cette négociation, parvint à regler une entrevûe entre les deux Chefs. Elle ſe fit dans la Conception même, avec la précaution de ſe donner mutuellement des Otages, & d'une feuêtre à l'autre. Mais on ne fit que s'aigrir dans les explications. On étoit certain (34) que Roldan s'étoit flatté de pouvoir ſe ſaiſir du Fort & de la perſonne même de Colomb. Après avoir reconnu que ſes forces ne

Négociations trompeuſes.

(34) Par le témoignage de Gonçal Gomez Collado. *Herrera, ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

suffisoient pas encore, ou qu'on avoit déconcerté ses mesures, il se retira chez le Cacique Manicaotex, dont il reçut le Tribut en or. La licence qu'il accordoit à ses Troupes les grossissoit de jour en jour, tandis que la faim faisoit déserter toutes les Garnisons ; & Dom Barthelemi commençoit à craindre de se voir accablé par le nombre, lorsque l'arrivée de deux Caravelles, chargées de vivres, lui donna le temps de respirer.

1498.

Dom Barthelemi reçoit un secours d'Espagne.

C'étoient celles que l'Amiral avoit fait partir, du nombre des huit qu'il avoit obtenues du Roi, & qui devoient être bientôt suivies par le reste de l'Armement. Elles mouillerent à San-Domingo, le 3 de Février 1498, sous le commandement du Sergent Major, Pierre Fernandez Coronel. L'Adelantade connoissoit le mérite de cet Officier & son attachement pour l'Amiral. Il se hâta de le joindre ; mais Roldan poussa l'audace jusqu'à s'approcher aussi de San Domingo, dans l'espérance apparemment de disposer les Caravelles à prendre parti pour lui ; mais se voïant prévenu par la diligence de son Ennemi, & n'ayant rien à se promettre des Habitans de la Ville, qui s'étoient déclarés contre sa révolte, il assit son

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Camp à quelques lieues des murs. L'Adelantade publia les Lettres qu'il avoit reçues du Roi Catholique, l'honneur que Sa Majeſté lui faiſoit de confirmer ſon titre, la haute faveur où ſon Frere étoit à la Cour, & ſon retour qui ne pouvoit tarder avec ſix Navires. Enſuite, deſirant encore que l'Iſle fût pacifiée avant l'arrivée de ſon Frere, il envoïa Coronel même à Roldan, pour l'exhorter à rentrer dans la ſoumiſſion, & lui promettre un oubli général de ſes excès. D'auſſi loin que les Rebelles l'apperçurent, ils le coucherent en joue, en le traitant de Traître, & lui reprochant d'être arrivé huit jours trop tôt pour le ſuccès de leurs deſſeins. Cependant Coronel vit leur Chef, & lui repréſenta vivement le tort qu'il cauſoit à la Colonie ; mais il ne reçut de lui & de ſes Complices, que des réponſes inſultantes, & des marques d'arrogance. On ſçut, peu de jours après, qu'ils avoient pris le chemin de Xaragua, où, dans l'abondance des vivres, dont ce Païs étoit rempli, ils ſe promettoient de vivre avec la derniere licence. En arrivant dans cette Province, Roldan déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un Tribut qui lui avoit été impoſé ſans

Ses efforts pour pacifier l'Iſle.

Roldan & ſes Complices ſe retirent dans le Païs de Xaragua.

le

la participation du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Princes, quoiqu'il ne fût pas long-temps ſur leurs Terres, ſans exiger beaucoup au-delà du Tribut dont il les délivroit. L'Adelantade, après pluſieurs proclamations contre lui & ſes Partiſans, les fit enfin déclarer Rebelles, & condamner au châtiment, ſuivant les Loix d'Eſpagne.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Dans l'intervalle, on apprit à San-Domingo, que les Sujets de Guarinoex, également vexés par les deux Partis, l'avoient preſſé de profiter de leur diviſion pour ſecouer le joug; mais que ce paiſible Cacique, inſtruit par ſes diſgraces, avoit pris le parti de ſe retirer avec un grand nombre de ſes gens chez les Ciguayos, Peuple guerrier, qui habitoit les Montagnes du Nord, vers le Cap del Cabron, & qu'il y avoit été bien reçu de Mayobanex, leur Souverain. La retraite de ce Prince faiſoit perdre, aux Caſtillans, le Tribut auquel il s'étoit engagé. C'étoit aſſez pour lui en faire un crime, & l'Adelantade ſe crut obligé de l'en punir. Il eut à paſſer des Montagnes fort eſcarpées, après leſquelles il deſcendit dans une Plaine, qui eſt arroſée par une grande Riviere. Bien-

Guarinoex ſe retire dans les Montagnes.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

tôt il y découvrit une Armée nombreuſe, qui ſembloit l'attendre de pied ferme. Mais, s'étant avancé avec beaucoup de réſolution, il en fut quitte pour eſſuïer une grêle de fleches, qui ne bleſſa point un Caſtillan ; & ſes Ennemis ſe diſſiperent auſſi-tôt dans les Montagnes. Quoiqu'il ne penſât point à les pourſuivre, la perte de quelques-uns de ſes gens, qui furent maſſacrés à l'écart, lui fit prendre la réſolution de donner la chaſſe à ces Barbares. On en tua pluſieurs ; & l'on apprit, des Priſonniers, que Mayobanex s'étoit fortifié dans un Village avec l'élite de ſes forces. L'Adelantade ne differa point à s'avancer vers cette retraite. Cependant, comme il cherchoit, dans la ſituation de ſes affaires, à gagner les Indiens plutôt qu'à les vaincre, il prit le parti de faire offrir ſon amitié au Cacique, ſans autre condition que de livrer Guarinoex. Mais le fier Indien répondit » que ſon Allié étoit un Hom-» me d'honneur, à qui l'on ne pou-» voit reprocher d'avoir jamais fait » tort à perſonne ; au lieu que les Eſ-» pagnols ne devoient paſſer que pour » des Brigands & des Uſurpateurs, » dont il mépriſoit les offres & l'amitié. Il ne rejetta pas avec moins de conſtan-

L'Adelantade l'y pourſuit.

Noble fierté du Cacique Mayobanex.

ce, les repréſentations de ſes Sujets, qui commençoient à craindre les ſuites de la guerre. Il fit appeller Guarinoex, pour l'informer de ſa réſolution; & l'embraſſant tendrement, il lui promit de périr plutôt que de le livrer à ſes Ennemis. Enſuite, il fit occuper toutes les avenues des Montagnes qui l'environnoient, avec ordre de faire main-baſſe ſur tous les Caſtillans (35).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Cette injurieuſe obſtination n'empêcha pas Dom Barthelemi de renvoïer au Caoique, trois de ſes Sujets qu'il avoit faits priſonniers, & d'en prendre occaſion de lui faire de nouvelles offres. Il s'avança même avec de meilleures eſpérances: mais, pour unique réponſe, Mayobanex fit donner la mort à ceux qui avoient oſé ſe charger de cette commiſſion. Alors les Caſtillans furieux ſe mirent en mouvement pour l'attaquer; mais au premier coup de feu, tous les Indiens prirent la fuite

Comment il eſt pris par les Caſtillans.

(35) Avec le motif de la probité, qu'il fit valoir à ſes ſujets, Herrera lui en fait apporter un qui mérite d'être remarqué: » Il leur répondit qu'il » n'étoit pas raiſonnable » de livrer à ſes Ennemis » un homme qu'il avoit » pris ſous ſa protection; » qui d'ailleurs il avoit » toujours été ſon ami, » parce que Guarinoex » avoit appris à lui & à » la Reine ſa femme, le » Branle de *Magua*. C'étoit une ſorte de danſe, » que les Eſpagnols nommerent le Branle de » la Vega, où le Roïaume de Guarinoex étoit » ſitué, *ubi ſup.* Chap. 8.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

vers les Montagnes, & les deux Caciques, abandonnés preſque ſeuls, ſe virent forcés de chercher leur ſalut dans la même retraite. L'Adelantade, quoiqu'obligé par la diſette des vivres de renvoïer une partie de ſes Troupes, ne craignit point de s'engager dans ces lieux ſauvages, avec trente Hommes qui s'offrirent à le ſuivre. Il étoit réſolu de donner la chaſſe aux Fugitifs, de Montagnes en Montagnes : mais, deux jours après, quelques Indiens étant tombés entre ſes mains, la force des tourmens leur fit découvrir celle que Mayobanex avoit choiſie pour azile. Auſſi-tôt douze Caſtillans ſe déguiſerent à la maniere du Païs, en ſe mettant nuds, & ſe frottant le corps d'une couleur rouge & noire (36), compoſée du fruit de certains Arbres, que les Indiens nommoient *Bixa*. Ils ne prirent point d'autres armes que leurs épées, qu'ils envelopperent dans des feuilles de Palmier ; & ſe faiſant conduire par leurs Priſonniers, ils pénétrerent, ſous cette forme, juſqu'à la retraite de Mayobanex. Ils le trouverent avec ſa Femme & ſes Enfans. A la vûe de leurs épées, qu'ils firent briller tout

(36) C'eſt apparemment ce que toutes nos Relations nomment du Rocou.

d'un coup devant lui, ce malheureux Cacique ne fit point de réſiſtance. Il fut conduit au Général, qui reprit auſſi-tôt le chemin de la Conception, avec ſa proie. Les douze Caſtillans avoient enlevé dans la même expédition une fort belle Indienne, Niéce de Mayobanex, & Femme d'un des principaux Seigneurs du Païs. Son Mari, qui s'étoit auſſi réfugié dans les Montagnes, fut ſi déſeſperé de ſa perte, que ſans redouter le péril qui le menaçoit lui-même, il ſe hâta de ſuivre le Général; & l'aïant rencontré dans ſon retour, il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une Femme qui lui étoit plus chere que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendreſſe de cœur, dans un Barbare. Il lui rendit ſa Femme, ſans exiger aucune rançon. Mais ce bienfait ne fut pas perdu pour les Caſtillans. Ils furent ſurpris de revoir bientôt ce généreux Indien, avec quatre ou cinq cens de ſes Sujets, dont chacun portoit un *Coas*, eſpece de bâtons brûlés qui leur ſervoient à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ſes gens, animé par la reconnoiſſance, eut bientôt défriché de vaſtes Champs, où

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Tendreſſe d'un Indien pour ſa Femme.

Sa reconnoiſſance pour les Caſtillans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

l'Adelantade fit ſemer fort utilement du Blé (37). Cet exemple fit eſperer aux Sujets de Mayobanex, qu'ils obtiendroient auſſi facilement ſa liberté. Ils vinrent la demander en grand nombre, & chargés de préſens, avec promeſſe de demeurer fideles à l'Eſpagne. L'Adelantade ſe crut obligé de donner un exemple de rigueur, pour retenir tous les autres Caciques dans la ſoumiſſion. Il rendit aux Ciguayos toute la famille de leur Prince, mais il fut inexorable pour ſa perſonne. Ce refus, dont ils parurent conſternés, leur aïant fait tourner leurs reſſentimens ſur Guarinoex, ils le livrerent aux Caſtillans, comme la premiere cauſe du malheur de leur Maître. La vie de Guarinoex fut ménagée, par des raiſons qui ne ſont pas expliquées dans l'Hiſtoire ; tandis que Mayobanex, condamné à la mort (38) dans toutes les formes de la Juſtice Eſpagnole, expia leur faute commune par le plus infâme ſupplice.

Mayobanex eſt condamné au ſupplice.

(37) Herrera dit qu'ils firent en peu de temps pour trente mille écus de travail, *ubi ſup.* Chap. 9.

(38) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 3. page 208 & précédentes. Herrera & Oviedo ne parlent point de cette mort. L'autre Cacique fut épargné apparemment parce qu'il s'étoit fait inſtruire des principes du Chriſtianiſme, quoiqu'il ne les eût point encore embraſſés. Herrera, Liv. 3 Chap. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. TROISIE'ME VOÏAGE. 1498.

TROISIE'ME VOÏAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Obſtacles qui arrêtent l'Amiral en Eſpagne.

PENDANT que les progrès de la Colonie étoient retardés par tant d'agitations, l'Amiral n'avoit pas ceſſé de preſſer ſon Armement dans les Ports d'Eſpagne. Mais les obſtacles qu'il avoit trouvés, de la part de ceux qui avoient été d'abord les plus ardens à le ſervir, lui avoient fait douter pluſieurs fois ſi le but de cette conduite n'étoit pas de rebuter ſon zele & ſa conſtance. Cependant il n'avoit point à ſe plaindre du Roi & de la Reine, qui ne ſe laſſoient point de le combler d'honneurs & de biens. Après avoir confirmé tout ce qu'ils avoient fait juſqu'alors en ſa faveur, ils lui offrirent, dans l'Iſle Eſpagnole, un terrain à ſon choix, de cinquante lieues de long, ſur vingt-cinq de large, avec le titre de Duc ou de Marquis. Mais il n'accepta point cette grace, autant pour éviter toutes ſortes de diſcuſſions avec les Officiers Roïaux, que dans la crainte d'irriter la jalouſie des Grands, qu'il voïoit déchaînée contre lui. En-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

suite, leurs Majeſtés, en conſidération de la découverte de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun avantage, le déchargerent du huitiéme des avances, auquel il étoit obligé pour recueillir la même portion des profits, ſur tous les Navires qui faiſoient le Voïage des Indes. Elles lui accorderent, dans ſa Juriſdiction des Indes, tous les droits & les honneurs dont l'Amirauté de Caſtille jouiſſoit dans la ſienne; & malgré les repréſentations de l'Amirauté, qui ſe plaignoit que cette faveur avoit trop d'étendue, elles ne changerent à ſes proviſions que quelques termes généraux, contre leſquels il y avoit plus de juſtice à ſe récrier. En même-temps, elles lui recommanderent de préférer toujours la douceur à la ſévérité, du moins quand elle pourroit s'accorder avec les droits de la juſtice. Ce conſeil paroît avoir été la ſeule marque que le Roi & la Reine euſſent fait quelque attention aux plaintes & aux accuſations de ſes Ennemis (39).

Nouvelles faveurs qu'il reçoit de la Cour.

Indiens qui alterent les diſpoſitions de la Reine.

Mais les trois Navires, qu'il avoit vûs partir de Cadix en arrivant dans ce Port, y étoient revenus dès le 20

(39) Herrera, Liv. 3. Chap. 9.

d'Octobre 1496. Ils avoient amené les trois cens Indiens que l'Adelantade avoit pris le parti d'envoïer en Eſpagne. Alfonſe Nigno, qui les commandoit, avoit malignement affecté d'écrire, de Cadix à la Cour, qu'il apportoit beaucoup d'or; & ces richeſſes prétendues, qu'on attendoit impatiemment, ſe trouverent réduites à trois cens Miſerables, qui n'étoient propres qu'à l'eſclavage. Soit que Nigno eût agi de concert avec les Ennemis de l'Amiral, ou qu'ils euſſent pénétré d'abord cet indécent badinage, ils en avoient pris occaſion de faire un autre emploi des ſommes deſtinées à l'armement, ſous prétexte qu'elles alloient être remplacées par l'or de Nigno; & les affaires des Indes furent d'autant plus décréditées après l'éclairciſſement, que la même malignité ne manqua pas de publier que tout ce qu'on en avoit dit juſqu'alors n'étoit pas plus réel. Leurs Majeſtés mêmes ouvrirent quelque temps l'oreille à l'impoſture; & dans leur chagrin, elles déſapprouverent l'envoi des trois cens Eſclaves, juſqu'à dire hautement que ſi ces Inſulaires s'étoient ſoulevés contre les Caſtillans, ils y avoient ſans doute été contraints par la rigueur avec laquelle ils étoient trai-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

tés. L'Amiral n'eut pas d'autre parti à prendre, que de blâmer ſon Frere, & de ſe borner, en attendant de nouveaux fonds, à faire équiper les deux Bâtimens qui furent confiés à Pierre Hernandez Coronel. Heureuſement, néanmoins, Jean Rodriguez de Fonſeca, Doïen de Seville, qui avoit toujours eu la direction des armemens pour les Indes, & qui étoit devenu ſon Ennemi, fut nommé à l'Evêché de Badajos, & ſa Commiſſion fut donnée à Torrez, qui avoit ramené la Flotte du ſecond Voïage. Cette révolution accélera l'armement; mais il fut encore retardé par la mort du Roi Jean de Portugal, & par celle du Prince héréditaire d'Eſpagne, qui arriverent ſucceſſivement. Enſuite, Torrez aïant fait des propoſitions qui déplurent à la Cour, on y rappella l'Evêque de Badajos, qui, par haine pour les Colombs, ou par dégoût pour l'entrepriſe des Indes, fit naître mille difficultés qui retarderent encore les préparatifs du départ. Cependant les ordres de la Reine devinrent ſi preſſans, par les ſollicitations continuelles de l'Amiral, qu'enfin la Flotte fut en état de mettre à la voile.

Autre changement.

Elle partit, ſous ſes ordres, le 30

de Mai 1498, compoſée des ſix Vaiſſeaux qu'il avoit obtenus ; & pour éviter une Flotte Portugaiſe, qu'on craignoit de rencontrer vers le Cap de Saint-Vincent, elle gouverna droit à l'Iſle Porto-Santo, où elle arriva le 7 de Juin. Après y avoir fait de l'eau, elle ſe rendit à Madere. Le 19, elle jetta l'ancre à la Gomera, où l'Amiral, apprenant qu'un Vaiſſeau François avoit pris deux Caravelles Eſpagnoles, lui donna la chaſſe & reprit une des deux Caravelles. Enſuite, étant paſſé à l'Iſle de Fer, il ſe livra au deſir d'entreprendre de nouvelles découvertes : mais, pour ne pas laiſſer ſa Colonie ſans ſecours, il réſolut d'envoïer directement trois de ſes Vaiſſeaux à l'Iſle Eſpagnole ; le premier, ſous la conduite d'Alfonſe Sanchez de Carvajal, Officier de mérite & de naiſſance ; le ſecond, ſous celle de Pierre d'Arana, Parent de l'ancien Gouverneur du Fort de Navidad, qui avoit été détruit par Caonabo ; & le troiſiéme, ſous celle de Jean-Antoine Colomb, Génois, qui lui appartenoit par le ſang. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour. Ils eurent ordre de faire l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt, pendant l'eſpace d'environ huit

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Départ de l'Amiral pour ſon troiſiéme Voïage.

Diviſion qu'il fait de ſa Flotte.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

cens lieues ; enſuite, de porter à l'Oueſt-Nord-Oueſt, pour reconnoître l'Iſle de Portoric, d'où la Navigation eſt aiſée juſqu'à San-Domingo.

Il ſe ſépare, pour aller faire de nouvelles découvertes.

Pour lui, s'étant pourvû de tout ce qu'il jugea néceſſaire pour une longue courſe, il prit la route de l'Iſle de Fer, la derniere des Canaries à l'Oueſt. Son intention, ſuivant les termes d'Herrera, étoit de ſuivre, au nom de la Sainte Trinité, le Sud juſqu'à la Ligne, & de prendre enſuite à l'Oueſt, juſqu'au Sud-Eſt de l'Iſle Eſpagnole, dans l'eſpoir de rencontrer des Iſles ou la Terre-ferme. C'étoit une route qu'il croïoit encore inconnue : mais il avoit appris des Inſulaires de l'Eſpagnole qu'il étoit arrivé, dans leur Iſle, des hommes noirs, avec des lances garnies d'un fort beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*. Il avoit eu, entre les mains, quelques bouts de ces lances, qu'il avoit envoïés en Eſpagne, & dans leſquels on avoit trouvé $\frac{18}{3^{\frac{1}{2}}}$ d'or, 6. d'argent & 8. de cuivre. Toutes ſes lumieres le porterent à croire qu'on ne pouvoit venir d'auſſi loin que de l'Afrique aux Antilles, ſur des Bâtimens auſſi fragiles que ceux des Afriquains : d'où il concluoit que ces hommes

Quels étoient ſes motifs.

étoient venus d'un Païs beaucoup moins éloigné (40).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage, 1498.

Après avoir doublé l'Iſle de Fer, il prit la route des Iſles du Cap Verd, qu'il ſe plaignoit qu'on avoit mal nommées, parce que dans ſes anciens Voïages il les avoit toujours vûes feches & ſtériles (41). Le 27 de Juin, il apperçut celle de Sal, qui ſe préſente la premiere. Enſuite, paſſant à celle de Buenaviſta, il ſe rendit le 30 à San-Jago. Son deſſein étoit d'y prendre quelques Beſtiaux, pour les tranſporter à l'Eſpagnole: mais les maladies, qui commençoient à regner dans ſes Equipages, lui firent craindre le mauvais air de cette Iſle. Il ne penſa qu'à s'en éloigner, en regrettant d'avoir allongé inutilement ſa route. Le 4 de Juillet, il fit gouverner au Sud-Eſt, juſqu'à cinq dégrés de latitude du Nord. Le 13, à cette hauteur, & ſous un Ciel fort couvert, il eſſuïa une chaleur ſi exceſſive, que le godron n'y réſiſtant point, ſon Vaiſſeau fit eau de toutes parts. Ses vivres ſe corrompirent. Le Blé jettoit des flammes. Le Lard couloit

Il paſſe aux Iſles du Cap Verd.

Embarras où le jette l'excès de la chaleur.

(40) Herrera, Liv. 3. Chap. 9.

(41) Il ne faiſoit pas attention que c'eſt du Cap Verd que ces Iſles ont tiré leur nom, parce qu'elles en ſont voiſines, & que ce Cap eſt en effet d'une charmante verdure.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

en graiſſe, & le Vin fuïoit des tonneaux entr'ouverts (42). Mais Colomb, quoiqu'affligé de la goute & fatigué d'un travail continuel, voulut avancer plus au Sud, pour tourner enſuite à l'Oueſt. Il ne changea point de réſolution juſqu'au 31, que l'eau commençant à lui manquer, il ſe crut dans la néceſſité de prendre au Nord-quart-de-Nord-Eſt, pour s'avancer vers les Iſles des Caraïbes. Il avoit vû, le 22, un grand nombre d'oiſeaux, qui paſſoient de l'Eſt Sud-Eſt au Nord-Eſt, & qui lui avoient fait juger qu'il étoit proche de quelque Terre : cependant il ſembloit avoir perdu cette eſpérance, lorſqu'après avoir changé de route, & pendant qu'il regrettoit d'avoir manqué ſon deſſein, un Matelot nommé *Perez*, natif de Huelva, qui étoit à la Hune, découvrit la Terre à quinze lieues au Sud-Eſt. C'étoient trois Montagnes. On porta auſſi-tôt vers la Côte. En approchant, l'Amiral apperçut un Cap à l'Oueſt, ſous lequel s'ouvroit un Port, formé en partie par un

Il découvre une Terre inconnue.

(42) Oviedo fait eſſuïer à la Flotte une terrible tempête. Il peut ne pas ſe tromper ſur ce point, puiſqu'il cite le témoignage du premier Pilote de l'Amiral : mais il ſe trompe ſans doute lorſqu'il met de ce Voïage le ſecond Fils de Colomb, Dom Fernand, qui étoit Page de la Reine, depuis la mort du Prince d'Eſpagne.

, & le Vin fuïoit des tou
t'ouverts (42). Mais Colomb
ffligé de la goute & fatigu
ail continuel, voulut avancer
Sud, pour tourner ensuite
Il ne changea point de rout
qu'au 31, que l'eau commen
ui manquer, il se crut dans
de prendre au Nord-quart-de
t, pour s'avancer vers les Isl
ibes. Il avoit vû, le 22,
mbre d'oiseaux, qui passoie
Sud-Est au Nord-Est, & qu
ent fait juger qu'il étoit pr
quelque Terre : cependant
avoir perdu cette espérance
rès avoir changé de route, S
u'il regretteroit d'avoir ma
dessein, un *Matelot* nomm
tif de Huelva, qui étoi
découvrit la Terre à quin
ud-Est. C'étoient trois Mon
n porta aussi-tôt vers la Co
prochant, l'Amiral apperçu
l'Oüest, sous lequel sont
ort, formé en partie par un

(42) Il fait essuïer une terrible tempête sans doute lorsqu'il revint de ce Voïage le premier Fils de Colomb, Don Fernand, qui étoit Page de la Reine, depuis la mort du Pilote de Séville, & il se trouva

Rocher de la forme d'une Galere à la voile. Il lui donna le nom de *Galera* : mais aïant tenté inutilement d'y entrer, parce qu'il ne s'y trouvoit point assez d'eau, il tourna vers un autre Cap, qu'il découvrit à sept lieues vers le Sud. Il n'y trouva point de Port, & toute la Côte étoit revêtue d'Arbres jusqu'à la Mer. CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

C'étoit une Isle, qu'il nomme la Trinité.

On reconnut que cette Terre étoit une Isle. Elle reçut le nom de la *Trinité*, apparemment parce qu'elle s'étoit présentée sous la forme d'une Montagne à trois têtes ; quoiqu'un Historien assure aussi (43) que l'Amiral s'étoit proposé de donner ce nom à la premiere Terre qu'il pourroit découvrir. Le lendemain, on rangea la Côte à l'Oüest, l'espace d'environ cinq lieues, jusqu'à une langue de terre où l'on fit de l'eau, & qui fut nommée *Punta de la Plaga*. Les Castillans, aïant pénétré dans l'Isle, y trouverent des traces d'hommes & des instrumens de pêche. Ils crurent voir aussi plusieurs Habitations dans l'éloignement, & une autre Isle vers le Sud, à la distance d'environ vingt lieues, qu'ils nommerent *Isla Santa*. Mais, continuant de chercher un Port, ils s'avancerent le

(43) Herrera, *ubi sup.* Chap. 10.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

jour d'après vers un Cap à l'Oueſt, qui reçut le nom de *Punta de l'Arenal*; & ce fut ſans s'en être apperçus qu'ils ſe trouverent dans un Golfe, auquel ils donnerent le nom de *la Vallena*. La longueur de l'Iſle, depuis la Galera juſqu'à Punta de l'Arenal, ne parut pas moins de quarante-cinq lieues. L'Amiral fit deſcendre une partie de ſes gens à cette Pointe; & ſes incommodités l'aïant obligé lui-même de prendre un peu de repos ſur le rivage, il fut ſurpris de voir paroître un Indien qui s'approcha de lui ſans défiance, & qui lui voïant un bonnet de velours cramoiſi, le prit hardiment, s'en couvrit la tête, & mit ſur celle de l'Amiral une couronne d'or qu'il avoit ſur la ſienne. On jugea que c'étoit le Cacique de l'Iſle, quoiqu'il ſe fût préſenté ſans aucune ſuite. Le même jour, un grand Canot s'approcha des Navires, chargé de 25 Indiens, jeunes, de fort belle taille, & plus blancs que les Inſulaires des Antilles. Ils avoient la tête enveloppée d'une toile de coton de diverſes couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture juſqu'aux genoux, couvert de la même toile. Leurs cheveux étoient longs, & coupés à la maniere de l'Eſpagne. Leurs armes n'étoient

Golfe qu'il nomme la Vallena, ou la Baleine.

Un Indien lui met ſur la tête une couronne d'or.

que des arcs, des fleches & des boucliers. L'Amiral fit tirer quelques coups de mouſquet, pour ſe faire reſpecter; & ce bruit leur fit tomber les rames des mains. Ils parloient entr'eux avec aſſez de chaleur; ce qui fit juger qu'ils ſe demandoient quels pouvoient être les Etrangers. On leur montra quelques bagatelles de l'Europe, pour les attirer par cette vûe. Leur effroi paroiſſant le même, l'Amiral fit jouer de divers inſtrumens, tels que le Tambourin & la Flutte, & donna ordre à quelques jeunes gens de danſer ſur le tillac. Mais les Indiens, prenant cette ſymphonie pour un ſignal de combat, ſe couvrirent de leurs boucliers & lancerent quantité de fleches. Deux coups d'arbaletes, qui furent tirés dans la ſeule vûe de les intimider, leur firent quitter auſſi-tôt les armes. Ils vinrent ſe ranger ſous la Poupe d'un des Navivires, dont le Pilote deſcendit hardiment dans leur Canot, & leur fit quelques préſens. Ils l'inviterent à les ſuivre à terre; mais tandis qu'il alla conſulter là-deſſus ſes Officiers, ils s'éloignerent à force de rames (44). CHRISTOPHE COLOMB. IM. Voïage. 1498.

Rien ne cauſa plus de ſurpriſe, à

(44) Herrera, *ubi ſup.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

l'Amiral, que le froid qu'on reſſentoit tous les matins ſur cette Côte, à dix dégrés de la Ligne, & dans les jours caniculaires. Il remarqua auſſi que les eaux couroient fort rapidement vers l'Oueſt, & que la marée montoit & deſcendoit ſoixante pas plus qu'à Saint-Lucar de Barameda (45). La grande étendue d'eau qu'il avoit devant lui, dans le Golfe de la Vallena, lui fit prendre encore pour des Iſles, quelques Terres qu'il voïoit à peu de diſtance, quoiqu'elles fuſſent des parties du Continent. Il en nomma une, *Gratia*. Enfin, paſſant le Canal, dont la largeur n'eſt que de deux lieues, avec un danger continuel, qui venoit de l'impétuoſité du Courant, & qui lui fit donner à ce paſſage le nom de *Boca de Sierpe*, ou Bouche de Serpent, il aborda heureuſement à la Terre-ferme, mais ſans la diſtinguer encore. La Côte, qu'il trouva fort agréable, reçut le nom de *Paria*. Les fruits y étoient ſemblables à ceux de l'Iſle Eſpagnole, les huîtres fort grandes & le Poiſſon en abondance. On ne fut pas long-temps à découvrir que le mouvement & le bruit des eaux venoit d'une grande

Obſervations de l'Amiral ſur cette Côte

Iſle de Gratia.

Paſſage nommé Boca de Sierpe.

(45) *Ibidem.*

Riviere, nommée *Yuyapari* (46), qui se décharge dans le Golfe. L'Amiral apperçut deux petites Isles, au milieu d'une autre embouchure formée par un Cap qu'il nomma *Boto*, parce qu'il s'avance peu en Mer. Il découvrit ensuite un autre Cap, qui lui parut appartenir à la Trinité, & qui fut appellé *Lapa*. Les deux Isles reçurent les noms d'*El Caracol* & d'*El Delfin*. De la Pointe du Cap de Lapa, on vit, à la distance de vingt-six lieues vers le Nord-Est, une Terre fort haute, que sa beauté fit nommer *Bella Forma*. La multitude des enfoncemens, qui paroissoient autant de Canaux ou de passages, continuoit de faire prendre toutes ces Terres pour des Isles. On s'avança, d'environ cinq lieues, au-delà du Cap de Lapa; &, dans cet espace, on observa de très beaux Ports, fort proches les uns des autres. Quelques Matelots qui furent envoïés au rivage, y trouverent du feu, des sentiers, & une cabane découverte. En rangeant la Côte, huit lieues plus loin, on ne

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Caps de Boto, & de Lapa.

Isles de Caracol & du Dauphin.

(46) C'étoit l'Orenoque. On suit Herrera, qui lui donne toujours le nom d'*Yuyapari*. L'Historien de Saint-Domingue prétend que c'étoit aux Singes, que les Habitans donnoient ce nom; mais il se peut aussi qu'il nommassent une des bouches de l'Orenoque, *Yuyapari*, ou Riviere des Singes.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

ceſſa point de voir de très bons Ports, des Terres cultivées, & quantité de Rivieres. On trouva des raiſins d'excellent goût, & divers autres fruits.

Indiens du Païs, & leur couleur.

Le 6 d'Août, après avoir fait encore cinq lieues, on vit paroître un Canot, qui portoit cinq Indiens. Ils s'approchoient, pour répondre à l'invitation des Caſtillans, lorſqu'un coup de vent aïant renverſé le Canot, ils s'efforcerent de ſe ſauver à la nage. On en prit quatre. Ils étoient de la même couleur que le commun des Indiens. L'Amiral leur fit donner des ſonnettes & des grains de verre, avec leſquels ils retournerent gaiement au rivage; mais ce fut pour revenir bientôt avec quantité d'autres, qui apporterent des boucliers, des arcs & des fleches, du pain, de l'eau, diverſes viandes, & deux ſortes de liqueurs, l'une blanche & l'autre verte. Avant que d'entrer dans les Barques, où ils ſe préſentoient volontairement, ils flaîroient & les Barques & les Matelots. De tous les préſens qu'on leur fit, ils ne paroiſſoient eſtimer que les ſonnettes, & les moindres morceaux de laiton. Les mouchoirs de coton, dont ils ſe couvroient la tête & la ceinture, étoient de diverſes couleurs & fort bien tra-

vaillés. La nuit, qui commençoit à s'approcher, les fit partir si légerement à la nage, que l'Amiral ne put executer le dessein qu'il avoit eu d'en retenir quelques-uns. Mais, le lendemain, il en prit six, avec lesquels il fit voile vers une Pointe, qui fut nommée *Punta del Aguja*, & d'où l'on découvroit de fort belles Terres. Il aborda dans un lieu qu'il nomma *los Jardinos*. La perspective en étoit charmante, & l'on y voïoit quantité de maisons, qui paroissoient contenir un grand nombre d'Habitans. Ceux, qui vinrent à Bord, portoient de petites lames d'or autour du cou. De la Pointe d'Aguja, on en découvrit une autre vers le Sud, que l'Amiral prit encore pour une Isle. Il lui donna le nom de *Sabeta*; & vers le soir il en apperçut une troisiéme, dont il prit la même idée. Mais on reconnut ensuite que c'étoit autant de parties de la Terre-ferme (47).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Pointe d'Aguja.

Les deux Vaisseaux revinrent mouiller à los Jardinos, & se virent bientôt environnés de Canots chargés d'Indiens, qui portoient au cou des lames d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Quoiqu'ils parussent estimer ces orne-

Indiens parés de morceaux d'or.

(47) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

mens, ils les donnoient volontiers pour des ſonnettes ; & l'Amiral ne s'ennuïa point d'un ſi beau commerce. Mais, les ſonnettes lui manquant bientôt, il eut recours à d'autres imaginations, pour tenter les Indiens par d'autres amorces. Les Canots arrivoient en foule, & ne ceſſoient point d'apporter de l'or, en colliers ou en grains. Il s'en trouva un lingot, de la groſſeur d'un pomme (48). On vit arriver auſſi des femmes, les bras garnis de bracelets de perles, qui firent ouvrir les yeux aux Caſtillans. L'Amiral ſe hâta de demander d'où leur venoient tant de richeſſes. Elles lui montrerent les coquilles où naiſſoient les Perles ; & leurs ſignes lui firent comprendre qu'elles les tiroient du côté de l'Oueſt, derriere le Cap de Lapa, entre cette Pointe & la Terre-ferme. Il trouva tous ces Peuples fort traitables, de très belle taille, & plus blancs que les autres Indiens. Leurs cheveux, qui étoient proprement coupés, & les mouchoirs qu'ils portoient ſur la tête, leur donnoient beaucoup de grace (49).

L'Amiral prend diverſes parties du Continent pour des Iſles.

Le 10, on fit voile vers l'Ourſe, non pour continuer de ſi riches échan-

(48) *Ibidem.* (49) *Ibidem.*

ges, que la diminution des vivres, & celles des ſonnettes obligeoient de remettre à d'autres temps, mais pour ſe dégager de tant de Canaux, qui faiſoient croire à l'Amiral, qu'il voïoit autant d'Iſles que de ſéparations. Il donna les nom d'*Yſabella* & du *Tramontana*, à deux Terres qu'il prit encore pour deux Iſles, & qui étoient d'autres parties du Continent. Le 11, prenant à l'Eſt, dans l'eſperance de ſortir entre la Pointe de Paria, & la Côte oppoſée, il traverſa le Golfe; & le 13, il entra dans un très beau Port, qu'il nomma *el Puerto de Gatos*, trompé par la vûe d'un grand nombre de très gros Singes, qu'il prit d'abord pour des Chats. Ce Port eſt proche de la bouche de l'Orenoque, qu'Herrera nomma *Yuyapari*, & qui contient les deux petites Iſles del Caracol & del Delfin. A peu de diſtance, on viſita un autre Port, qui fut nommé *Puerto de las Cabanas*, parce qu'on y vit quantité de Cabanes. Le 14, on doubla le Cap de Lapa, pour ſortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la Côte de Paria, & le Cap Boto, qui eſt au Nord-Oueſt de la Trinité, la diſtance eſt d'environ deux lieues; mais un peu au-deſſus, le [illegible]a-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Port de Gatos ou des Chats.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

nal en a cinq de largeur. Les trois Vaiſſeaux, y étant entrés avant midi, trouverent les flots dans un mouvement terrible, & ſi couverts d'écume, par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcerent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avoient trouvé la Mer auſſi fougueuſe, en entrant dans le Golfe par le Canal qui avoit reçu le nom de *Sierpe ;* mais ils y avoient eu la faveur du vent : au lieu que dans le paſſage, où ils ſe voïoient engagés, le vent avec lequel ils eſperoient ſortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuroient comme livrés à l'impétuoſité des flots, ſans aucun moïen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral ſentit la grandeur du péril. Il confeſſa que s'il en étoit délivré par le Ciel, il pourroit ſe vanter d'être ſorti de la gueule du Dragon ; & cette idée fit donner au Détroit le nom de *Bocca del Dragon*, qu'il a conſervé juſqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit ſa force, & le courant des eaux douces du Fleuve jetta les trois Vaiſſeaux en haute Mer (50).

Boca del Drago.

Origine de ce nom.

De la premiere Terre de la Trinité

(50) Herrera, Liv. 3. Ch. 11. *Voïez* ci-deſſous, le Voïage d'Ojeda & d'Americ Veſpuce.

juſqu'au

jusqu'au Golfe qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avoit pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivoit la Terre, qu'il prenoit pour celle qu'il avoit nommée *Isle de Gratia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vûe d'approfondir si cette grande abondance d'eau venoit des Rivieres, suivant l'opinion des Pilotes, mais contre la sienne; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût un Fleuve au Monde, qui produisît tant d'eau, ni que les Terres qu'il voïoit en pussent tant fournir non plus, à moins qu'elles ne fussent la Terre-ferme. Il trouva, sur cette Côte, quantité d'excellens Ports, & plusieurs Caps, auxquels il donna successivement des noms, tels que *Cabo de Conchas*, *Cabo Luengo*, *Cabo de Sabor*, & *Cabo Ricco*. En sortant du Canal il avoit découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle qu'il avoit nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée la *Conception*, & trois autres qui reçurent le nom de *los Testigos*. Une cinquiéme prit celui de *Cabellos el Romero*, & plusieurs petites, celui de *las Guardas*. Après toutes ces Isles, il trouva celle qui reçut, & qui porte encore le nom de la *Marguerite*, près de laquelle il

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Prodigieuse abondance d'eau.

Caps de Conchas, de Luengo, de Sabor, & de Ricco.

Diverses Isles

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

en trouva trois petites à l'Eſt-Sud-Eſt, & deux vers le Nord au Sud. *El Martinete*, *Cubagua* & *Cachem*, furent les noms qu'il impoſa aux principales, mais qui ne ſe ſont pas conſervés. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago, que voïant la longueur de la Côte, qui continuoit toujours de deſcendre à l'Oueſt, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une ſi vaſte étendue de Terre ne pouvoit être une Iſle, & que c'étoit le Continent. Il fit cette déclaration le Mercredi, premier jour d'Août. Ainſi, malgré les prétentions de quelques autres Navigateurs, dont on verra par dégrés les Voïages & les découvertes, c'eſt à Chriſtophe Colomb qu'on croit devoir attribuer la gloire d'avoir reconnu le premier une partie du Continent de l'Amérique (51).

L'Amiral croit avoir trouvé un Continent.

Mais, dans l'étonnement d'avoir vû de l'eau douce ſi loin en Mer, & de trouver l'air ſi temperé proche de la Ligne, qui avoit toujours paſſé pour inhabitable, il lui tomba dans l'eſprit

(51) Herrera, Liv. 3. Chap. 11. On regarde comme une chimere, le bruit qui avoit couru dès ſes premieres découvertes, qu'il avoit profité des Mémoires d'un Pilote mort chez lui. Voïez ci-deſſus, pag. 3.

une idée fort ſinguliere, à laquelle il demeura long-temps attaché. Comme il avoit obſervé d'ailleurs qu'à la diſtance d'environ cent lieuës des Açores, & dans la même hauteur du Nord au Sud, l'aiguille déclinoit d'un quart au Nord-Oueſt, & que plus il avançoit à l'Oueſt, plus l'air étoit doux & ſerein, les Peuples moins noirs, & d'un caractere plus traitable, le Païs plus beau & plus fertile, il s'imagina que c'étoit de ce côté du Monde, que le Paradis terreſtre devoit être ſitué; que la Mer montoit inſenſiblement vers le Ciel; que la Terre n'étoit pas ronde, & qu'en pénétrant plus loin, on arriveroit au ſommet d'une éminence où ſe terminoit le Monde, & ſur laquelle étoit le Paradis terreſtre (52). Il jugea même que l'eau douce, à laquelle il avoit trouvé tant d'abondance & de force, dans une étenduë de cinquante lieues de Mer, pouvoit venir de la Fontaine, dont les Livres

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Il s'imagine avoir trouvé la vraie ſituation du Paradis terreſtre.

(52) *Ibidem.* Voici les termes d'Herrera : » Son » imagination étoit que » la terre reſſembloit à la » moitié d'une poire, » aïant le bout de l'eſſieu » élevé, ou au teton d'une » femme; que le côté éle- » vé de l'eſſieu étoit plus » haut & plus proche de » de l'air & du Ciel; qu'il » étoit ſous la Ligne équi- » noxiale, & que c'etoit » ſur le haut de cet eſſieu » qu'étoit ſitué le Para- » dis terreſtre. *Ibid.* Chapitre 12.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

saints nous apprennent que ce lieu de délices étoit arrosé, & qui descendant dans le Golfe, produisoit, par-dessous la Terre & le fond de la Mer, les quatre grands Fleuves qui sont nommés dans la Genese. Herrera, qui s'étend sur cette chimere, excuse l'Amiral par les ténébres où l'on étoit encore sur toutes les merveilles qu'on commençoit à découvrir dans le nouveau Monde; & l'Historien de Saint-Domingue veut qu'on la regarde » comme un de » ces délires, auxquels les grands » Hommes sont souvent plus sujets » que les autres; d'autant plus excu- » sable dans Colomb, qu'il étoit peut- » être un peu ébloui du merveilleux » de ses découvertes (53).

Il reprend vers l'Isle Espagnole.

Ses infirmités, qui augmentoient de jour en jour, ne lui permettant point d'écrire le reste de sa Navigation, il en laissa le soin à ses Pilotes, dont il ne paroît pas que les Journaux aient jamais été publiés. L'Histoire ajoute seulement qu'après avoir formé la résolution de retourner à l'Espagnole, il gouverna au Nord Est-Quart-de-Nord.

Ses Observations.

Avec l'attention qu'il apportoit à tous les effets de la Nature, il fit réflexion

(53) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 2.

qu'en allant des Canaries à l'Eſpagnole, lorſqu'il eut paſſé trois cens lieues à l'Eſt, l'aiguille nordeſtoit d'un quart, & que l'étoile du Nord ne s'élevoit que de cinq dégrés, au lieu que dans la route qu'il venoit de faire, l'aiguille n'avoit point varié, juſqu'à ce qu'elle nordeſta tout-d'un-coup d'un quart & demi, & même d'un demi vent, qui fait deux quarts entiers. Il remarqua auſſi que l'Etoile du Nord étoit au quatorziéme dégré, lorſque les Gardes avoient paſſé au-delà de la tête l'eſpace de deux heures & demie. Dans les premieres Lettres qu'il écrivit aux Rois Catholiques, il les pria d'attacher une grande importance à ces (54) obſervations. Il étoit parti, le 15 d'Août, du petit Golfe, qui eſt fermé par les Iſles voiſines de la Marguerite, après avoir reconnu que les Indiens y pêchoient

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

(54) Il les prioit auſſi de ne pas prêter l'oreille à la calomnie Il les aſſuroit qu'il avoit trouvé des lieux où il ſe trouvoit des grains d'or du poids de vingt onces ; des morceaux de cuivre de cent cinquante livres, de l'azur, de l'ambre, du coton, du poivre, de la canelle, du ſtorax, du citrin, de l'aloes, du gingembre, de l'encens, des mirabolans de toute eſpece, & de la cabuya, herbe à côte dont on pouvoit faire de très bonne toile. Mais il ne parloit pas apparemment des perles qu'il avoit vûes en ſi grand nombre, puiſque ſes Ennemis l'accuſerent d'avoir déguiſé cette précieuſe découverte à la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

de fort belles Perles. Les vents & les courans lui furent ſi favorables, que le 19 il ſe trouva devant la Beata, c'eſt-à-dire, vingt-cinq lieues au-delà de San-Domingo. Ce ne fut pas ſans chagrin, qu'il s'apperçut de l'erreur de ſes Pilotes. Elle venoit de la néceſſité où l'on étoit encore, dans un temps où ces Mers étoient ſi peu connues, de voguer toutes les nuits en tournoïant, ſoit pour éviter les bancs, dont on ignoroit la ſituation, ſoit pour ſe dérobber aux courans, qui baiſſent à l'Oueſt, & qui pouvoient jetter fort loin les Navires. Lorſqu'on ſe vit entre la Beata & l'Eſpagnole, où la diſtance n'eſt que de deux lieues d'une Iſle à l'autre, l'Amiral envoïa ſes Barques au rivage, pour ſe faire amener quelques Inſulaires, qu'il vouloit charger d'une Lettre pour ſon Frere. Une arbalete Eſpagnole, qu'il vit entre leurs mains, lui parut d'un ſi triſte augure, qu'elle lui fit rappeller les premiers malheurs de la Colonie. Mais on avoit vû paſſer ſes trois Navires au-deſſous de San-Domingo, & l'Adelantade, ne doutant pas que ce ne fût les ſiens, avoit auſſi-tôt dépêché une Caravelle, qui ne tarda point à les joindre.

Il arrive à la vûe de San-Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

L'Amiral entra le 22 dans San-Domingo, qu'on nommoit déja la Capitale de l'Iſle. Il fut reçu avec beaucoup d'acclamations & d'honneurs. Mais la joie, qu'il en devoit reſſentir, fut temperée par de fâcheuſes informations. Outre le triſte état de la Colonie, qui avoit eu ſi long-temps la faim & la diſcorde à combattre, les trois Vaiſſeaux qu'il y avoit envoïés des Canaries n'étoient point encore arrivés. Ils avoient été emportés par des courans, dont les Pilotes ne connoiſſoient point encore la violence, plus de cent ſoixante & dix lieues au-delà du Port de San-Domingo; & n'aïant pû reprendre leur route, ils ſe trouverent ſur la Côte de Xaragua, fort près de la retraite que Roldan avoit choiſie avec ſa Troupe. Ces Rebelles furent d'abord allarmés de voir paroître trois Navires, & les crurent envoïés pour leur faire la guerre; mais un peu d'explication les aïant détrompés, ils allerent à Bord, avec la précaution de diſſimuler leur révolte. Ils demanderent des nouvelles de l'Amiral; & tandis qu'ils jouiſſoient des rafraîchiſſemens qu'on envoïoit d'Eſpagne à la Colonie, ils eurent l'adreſſe de perſuader aux trois Capitaines, que

Il n'y trouve point ſes trois autres Vaiſſeaux.

Route qu'ils avoient priſe.

Ils ſe trouvent ſur la Côte de Xaragua.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

dans la difficulté de remonter à San-Domingo, entre les vents & les courans, qui portent preſque toujours à l'Oueſt dans ces Mers, ils n'avoient pas d'autre réſolution à prendre que d'y envoïer par terre une partie de leurs Malades & de leurs Ouvriers. Cet avis couvroit des vûes fort malignes. Il fut ſuivi; & Jean-Antoine Colomb, un des trois Commandans, fut prié de prendre ſous ſa conduite quarante Hommes qu'on fit débarquer. Mais à peine furent-ils à terre, que Roldan leur exagera la longueur & les difficultés du chemin. Il leur repréſenta les travaux qui les attendoient aux Mines, la faim & la miſere qui régnoient dans les Forts, la hauteur & la dureté des Colombs; & leur offrant le moïen d'éviter tant de malheurs, s'ils vouloient s'attacher à lui dans une Province agréable, où les vivres étoient en abondance, il n'eut pas de peine à ſéduire des Miſérables, dont la plûpart avoient été tirés des Priſons & dérobbés au ſupplice. Il ne s'en trouva que huit, qui demeurerent fidéles à leur Chef, & qui retournerent à Bord. Après avoir fait des efforts inutiles pour rappeller les autres, le Conſeil des Vaiſſeaux, très certain de la trahiſon de Roldan,

Embarras que leur cauſent les Rebelles.

prit le parti d'envoïer Carvajal par terre, mais avec une eſcorte mieux choiſie, & plus capable de ſe faire reſpecter; pendant qu'Arana & Colomb conduiroient les Navires à San-Domingo. Carvajal ſe chargea auſſi d'emploïer tous ſes ſoins, pour faire rentrer les Rebelles dans la ſoumiſſion. Heureuſement l'Adelantade, averti, par les Indiens, qu'on avoit vû trois Vaiſſeaux ſur les Côtes, s'étoit hâté d'envoïer une Caravelle pour leur ſervir de guide. Ils la rencontrerent; & malgré quelques nouveaux accidens, qui firent perdre à l'un ſon gouvernail, ils arriverent au Port de San-Domingo, peu de jours après l'Amiral. Mais la plus grande partie de leurs vivres aïant été conſommée dans un ſi long Voïage, ils n'apportoient à la Colonie que de nouvelles bouches, qui augmenterent la famine.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

En quel état ils arrivent à San-Domingo.

Carvajal ſuivit de près ſes deux Collégues. Il avoit renoncé à l'eſpérance de ramener Roldan par la douceur. Mais la voie de la force, qui reſtoit ſeule à tenter, étoit contraire aux inclinations de l'Amiral. Quoiqu'en arrivant il eût commencé par ſe faire montrer le Procès que l'Adelantade avoit inſtruit réguliérement contre les

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Rebelles, & qu'il en eût fait lui-même un autre, dans lequel il avoit recueilli les témoignages de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans l'Iſle, il eſpera plus de ſuccès d'une négociation animée par ſa préſence & par ſes ſoins. Cependant il ne crut pas s'y devoir engager, ſans avoir mis, dans ſes intérêts, tous ceux dont la fidélité lui ſembloit ſuſpecte. Comme il n'ignoroit pas que pluſieurs ſouhaitoient vivement de retourner en Eſpagne, & que la difficulté qu'on avoit faite juſqu'alors de leur accorder cette grace n'avoit pas peu ſervi à groſſir le Parti des Mécontens, il fit publier, le 12 de Septembre, que non-ſeulement il ſeroit permis de repaſſer la Mer, à ceux qui ne s'accorderoient pas du ſéjour de l'Iſle, mais qu'on leur fourniroit des Bâtimens & des vivres. Cette offre fut acceptée d'un grand nombre, & fidellement remplie.

Expédient de l'Amiral pour appaiſer les Mécontens.

Négociations avec Roldan.

D'un autre côté, Roldan n'eut pas plutôt appris le retour de l'Amiral, qu'il s'approcha du Fort de Bonao, dans une Plaine agréable & fertile, à vingt lieues de la Capitale. On douta d'abord ſi ſon deſſein n'étoit pas de l'attaquer. Mais l'Amiral prévint cette réſolution, en lui faiſant offrir ſon

amitié. Carvajal & Balleſter, qui lui furent envoïés à Bonao, le trouverent avec Eſcobar, Mexica, Gamits & Riquelme, ſes trois principaux Officiers. Ils n'épargnerent rien pour lui faire comprendre que ſon propre intérêt devoit le porter à ſe reconcilier avec un Chef, qui l'honoroit du nom de ſon Ami, & qui étoit diſpoſé à païer ſa ſoumiſſion par de nouvelles faveurs. La négociation dura quelques ſemaines. On s'écrivit de part & d'autre, dans des termes aſſez meſurés. Mais la concluſion n'en paroiſſoit pas moins éloignée, ſurtout lorſque les Complices de Roldan ſe furent oppoſés à l'entrevûe que l'Amiral demandoit avec lui, dans la crainte apparemment d'être ſacrifiés au reſſentiment des Colombs. Enfin Balleſter fit avertir l'Amiral que ce délai n'étoit pas ſans danger ; que le nombre de Mutins croiſſoit de jour en jour ; qu'ils avoient déja ſéduit pluſieurs Soldats de ſon Eſcorte, & qu'ils paroiſſoient attendre que ce pernicieux exemple leur en attirât d'autres, pour ſe trouver en état de pouſſer plus loin leurs entrepriſes. Cette Lettre jetta l'Amiral dans un cruel embarras. Il ſentit la néceſſité de prendre une réſolution vigoureuſe.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Les Tributs n'étoient pas païés, ou paſſoient entre les mains des Rebelles; & les Inſulaires, charmés de voir leurs Vainqueurs prêts à s'entredétruire, laiſſoient la terre ſans culture, dans l'eſpérance que la famine acheveroit de les en délivrer. Il étoit même à craindre qu'ils ne ſaiſiſſent une ſi belle occaſion pour recommencer la guerre. Des raiſons ſi puiſſantes firent penſer, aux Colombs, qu'il étoit temps d'emploïer la rigueur.

Raiſons qui empêchent les Colombs d'emploïer la rigueur.

Mais, lorſqu'ils entreprirent de raſſembler leurs Troupes, dans la réſolution de marcher à Bonao, la plûpart de leurs Soldats refuſerent de les ſuivre. Il ne s'en trouva que ſoixante-dix, qui paruſſent diſpoſés à prendre les armes (55); & quelques-uns ſi ſuſpects, que l'Amiral, comptant peu ſur leur fidélité, fit publier une Déclaration, qui portoit l'abolition du paſſé, pour ceux qui, dans l'eſpace de ſeize jours, ou d'un mois s'ils étoient trop éloignés, rendroient l'obéiſſance qu'ils devoient au Roi, leur Souverain; avec promeſſe de les traiter hu-

(55) L'un faiſoit le boiteux, l'autre le malade; un autre donnoit pour excuſe que ſon ami étoit avec Roldan, & un autre ſe diſoit ſon parent. Herrera, *ibidem*, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage, 1498.

mainement, de leur païer ce qui étoit dû de leur ſolde, & d'accorder le paſſage à ceux qui ſouhaiteroient de retourner en Eſpagne. Cette eſpece d'Amniſtie fut affichée le 9 de Novembre aux Portes de San-Domingo. En même-tems il envoïa, non-ſeulement pour Roldan, mais pour tous ceux qui voudroient l'accompagner, un Sauf-conduit (56), revêtu des plus fortes aſſurances de l'honneur & de la bonne foi.

Dans l'intervalle, il comprit que les

(56) La ſingularité de ſa forme l'a fait conſerver: » Moi, Chriſtophe Colomb, Amiral de l'Océan, Vicetoi & Gouverneur perpétuel des Iſles & Terre ferme des Indes pour le Roi & la Reine nos Seigneurs, leur Capitaine Général, & de leur Conſeil. Comme il eſt néceſſaire, par rapport aux différends qui ſe ſont élevés entre l'Adelantade mon Frere, & l'Alcalde François Roldan & ſa Compagnie, pendant mon abſence; & pour y apporter quelque remede, afin que leurs Alteſſes ſoient ſinceres, que l'Alcalde vienne m'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé, particuliérement de ce qui regarde l'Adelantade, à cauſe qu'il eſt mon Frere: Je donne par ces Préſentes, au nom de leurs Alteſſes, toutes les aſſurances qu'il peut ſouhaiter, tant pour lui que pour ceux qui voudront l'accompagner en cette Ville, promettant que pendant leur voïage & leur ſéjour ici, comme dans leur retour à Bonao, il ne leur ſera fait aucun tort ni déplaiſir. De quoi je donne ma foi & ma parole de Gentilhomme, ſuivant la coutume d'Eſpagne, en témoignage de quoi j'ai ſigné le préſent Ecrit de mon nom. *Herrera*, *Liv. 3. Chap. 14.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Eſpagne. Le terme preſcrit étoit expiré depuis près de trois ſemaines. Quantité d'Indiens, qu'on y avoit embarqués, y mouroient ſans pouvoir être ſecourus; & les Equipages, dans la crainte de manquer de vivres, demandoient impatiemment qu'on mît à la voile. Il ſe vit dans la néceſſité de les faire partir, & par conſéquent d'informer la Cour des déſordres auxquels il s'efforçoit de remédier. Il demandoit en même-temps des Religieux, pour annoncer l'Evangile aux Inſulaires; & quelque perſonnage d'un mérite diſtingué pour l'adminiſtration de la Juſtice, ſans quoi il ſe promettoit peu de fruit du zéle des Miſſionnaires. Il mandoit auſſi que malgré les maladies, que la ſubtilité de l'air, l'excès de la chaleur, & la mauvaiſe qualité des eaux, avoient cauſées dans l'origine, les Caſtillans s'accoutumoient au climat, & ſe portoient mieux avec les alimens Indiens, qu'avec le pain de Blé; qu'ils ne manquoient point de Porcs & de Volaille, & que leur principal beſoin étoit de Vin & d'Habits; que l'Iſle étoit remplie de gens oiſifs; qu'il lui paroiſſoit

Retour des Navires en Eſpagne.

Demandes & repréſentations que l'Amiral fait à la Cour.

nécessaire de renvoïer en Espagne, à chaque Voïage, ceux qui manqueroient de conduite ou de soumission, & que c'étoit le plus rude châtiment qu'on pût leur imposer ; d'autant plus que depuis la révolte, il étoit devenu fort difficile d'exercer la Justice, sans augmenter le nombre des Mécontens ; qu'à l'égard de Roldan, il croïoit devoir renvoïer à leurs Majestés le Jugement d'une Cause qui regardoit particuliérement l'Adelantade, & qu'il les prioit ou de faire venir les Parties en Espagne, ou de faire prendre des informations par des Commissaires désintéressés ; qu'il consentoit volontiers que les Coupables choisissent des Avocats, auxquels ils remettroient leurs intérêts, pourvû qu'en attendant la décision de leurs Majestés, ils fussent exacts aux devoirs du Service, ou que pour lever le scandale d'un exemple dangereux, ils passassent dans l'Isle de Portoric ; mais que s'ils continuoient leurs Brigandages, il ne répondoit pas que pour sauver la Colonie, il ne fût bientôt obligé d'emploïer contr'eux toutes les forces qu'il avoit entre les mains ; que leur obstination dans la révolte étoit l'unique raison qui l'eût empêché de

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage, 1498.

faire partir l'Adelantade, pour continuer la découverte de la Terre-ferme, avec trois Vaiſſeaux qu'il tenoit prêts pour cette expédition ; mais qu'il ne pouvoit ſe priver de cette reſſource, & ſurtout d'un auſſi brave Homme que ſon Frere, tandis qu'il étoit à peine en ſûreté dans la Capitale. En effet, il paroît certain que ſans cet obſtacle, l'Adelantade eût découvert la Nouvelle Eſpagne (57). L'Amiral envoïa, par les mêmes Vaiſſeaux, cent ſoixante-dix Perles, & quelques pieces d'or, avec quantité de ces Mouchoirs de différentes couleurs & d'un fort beau tiſſu, qu'il avoit rapportés de ſa derniere courſe. Il y joignit une Deſcription des Terres qu'il avoit découvertes, le Plan des Iſles, & la Relation de toutes les circonſtances de ſon Voïage (58). Mais ſes Lettres ne furent pas les ſeules qui partirent de l'Iſle. Roldan & ſes Amis envoïerent à Fonſeca, Evêque de Badajos, des Mémoires, où tout leur fiel étoit répandu, & qui devinrent, entre les mains de ce Prélat, le fondement d'une infinité de mauvais offices contre les Colombs. Ce fut de lui, du moins,

Préſens qu'il y envoie.

(57) Herrera, Livre 3. Chapitre. 15.
(58) *Ibidem.*

que l'Amiral crut avoir reçu les plus rudes coups (59).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Après le départ de la Flotte, Roldan, ſe voïant ſans prétexte pour refuſer le Sauf-conduit qu'on lui avoit envoïé, prit le parti de ſe rendre à San-Domingo; mais avec autant de diſſimulation que d'audace, & moins dans la vûe de ſe réconcilier avec l'Amiral, que pour débaucher une partie de ſes gens. Il y paſſa quelques jours, pendant leſquels on lui fit diverſes propoſitions, dont il affectoit de ne pas s'éloigner. Cependant il répondit enſuite qu'il ne pouvoit ſe déterminer à rien ſans la participation de ſes Amis, & cette feinte parut juſtifier ſon retour à Bonao. L'Amiral, malgré toute ſon indignation, le fit accompagner par Diego de Salamanca, Homme grave & judicieux, pour recevoir les explications du Conſeil des Rebelles. Mais elles furent exprimées dans des termes inſolens; & les articles bleſſoient également l'autorité de la Cour & l'honneur du Viceroi. Roldan, qui ſçavoit bien qu'elles ne pouvoient être acceptées, n'attendit point la réponſe, & partit bruſquement pour

Nouvelles inſolences de Roldan.

(59) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

la Conception, qu'il ſe flattoit de ſurprendre. Cette Forteresſe étoit en ſûreté ſous le commandement de Balleſter. Cependant, après avoir déſeſperé de l'emporter d'aſſaut, les Rebelles ſe promirent de la prendre par famine, & commencerent à détourner les eaux.

Traité de l'Amiral avec les Rebelles.

Ils preſſoient ardemment le travail, lorſque l'Amiral, ſans ſe rebuter de tant d'indignités, leur envoïa Carvajal, pour lequel ils avoient toujours marqué de la conſidération, avec une eſpece de plein pouvoir, qui n'étoit borné que par la juſtice & l'honneur. L'arrivée de cet Officier fit recommencer les négociations. Elles ſe terminerent par un Traité, dont la concluſion fut qu'ils retourneroient tous en Eſpagne; que l'Amiral leur feroit conduire, au Port de Xaragua, deux Vaiſſeaux bien équipés; qu'ils auroient la liberté d'y embarquer, avec eux, leurs Maîtreſſes Indiennes, groſſes ou nouvellement accouchées; que l'Amiral leur donneroit des Certificats de ſervice & de fidélité, & qu'il leur feroit reſtituer tout ce qu'ils ſe plaignoient qu'on leur avoit pris (60). Roldan ſigna

(60) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

tes Articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils seroient ratifiés dans l'espace de dix jours; & l'Amiral, en les signant, peu de jours après, y mit aussi pour condition, que les Rebelles partiroient dans cinquante jours. Il donna aussi-tôt des ordres, pour faire préparer les deux Vaisseaux, & Roldan reprit le chemin de Xaragua. Plusieurs de ses Complices aïant témoigné qu'ils n'étoient pas disposés à passer en Espagne, l'Amiral leur fit déclarer qu'ils étoient libres de demeurer dans l'Isle, de s'y établir, & de s'y remettre même à la solde, sans autre condition que le respect & la fidélité qu'ils devoient aux Loix. Les Bâtimens, qu'il leur avoit promis, partirent pour Xaragua; mais aiant été battus d'une violente tempête, ils n'y purent arriver dans le temps dont on étoit convenu. Roldan prit ce prétexte pour rompre absolument le Traité, en publiant que l'Amiral n'avoit eu dessein que de le tromper. En vain Carvajal, au désespoir de cette perfidie, fit retentir ses plaintes, & somma même les Rebelles, par un Acte authentique, d'exécuter des conventions qu'il avoit garanties (61).

Il est rompu par la perfidie de Roldan.

(61) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Mais tout le poids d'un chagrin ſi ſenſible tomba ſur l'Amiral, qui avoit ſacrifié ſes deux Vaiſſeaux au ſalut de la Colonie. Les Iſles des Perles & la découverte du Continent étoient deux objets dont il ne pouvoit ſe détacher; & la fidélité, qui lui faiſoit préférer un rigoureux devoir à de ſi belles eſpérances, lui fit ſentir une extrême douleur, de voir ſes ſoins ſi mal reconnus. Cependant il écrivit encore à Roldan, & dans les termes qui n'auroient pas manqué de faire impreſſion ſur un cœur moins farouche; mais il n'en reçut qu'une réponſe arrogante & préſomptueuſe. On ne s'arrêteroit pas ſi long-temps au récit de cette odieuſe querelle, ſi tous les Hiſtoriens n'avoient jugé ce détail important, pour l'explication des événemens qui devoient le ſuivre. Enfin, Carvajal aïant renoué la négociation, ſa fermeté parut en impoſer aux Rebelles.

Modération avec laquelle il eſt renoué par l'Amiral.

On fit un nouveau Traité, dont le principal Article rétabliſſoit Roldan dans l'exercice de ſon Emploi, & laiſſoit à ſes Complices la liberté de partir ou de demeurer, avec des avantages que les plus fideles Sujets de l'Eſpagne n'auroient oſé demander pour de

longs ſervices (62). L'Amiral accorda tout, avec une modération qui lui fit étouffer juſqu'à l'apparence du reſſentiment. Il conſidéroit que le mal étoit devenu plus contagieux que jamais; que dans pluſieurs parties de l'Iſle, les Indiens paroiſſoient prêts à ſe ſoulever; & que les Caſtillans même, qui lui avoient été le plus attachés, commençoient à porter envie aux richeſſes des Rebelles. Quelques-uns parloient déja de ſe retirer dans la Province de Higuey, vers le Cap de San-Rafael, où ils ſe flattoient de trouver de l'or, & de vivre dans l'indépendance. D'un

(62) » Le Traité portoit que François Roldan ſeroit créé de nouveau Alcalde Major, » par des Proviſions roïales; qu'il pourroit envoïer, de ſon propre » choix, quinze hommes » en Caſtille; qu'à tous » ceux qui demeureroient, il ſeroit donné » des Départemens en propre, des terres pour labourer, & à chacun une » Ordonnance pour être » païés de leur ſolde; » que l'Amiral feroit publier à ſon de trompe, » que tout ce qu'on attribuoit de mal à Roldan » & à ſes Amis, étoit » ſuppoſé par de faux témoins, qui leur vouloient du mal, & qui » n'aimoient pas le ſervice du Roi. Ces articles » aïant été accordés, Roldan en alla rendre » compte à ſes Complices; & deux jours après, » ils envoïerent un modéle des Proviſions roïales, qui contenoit » pluſieurs articles indécens, ridicules & inſupportables. Le dernier » portoit que ſi l'Amiral » n'effectuoit pas ce qu'il » avoit promis, il leur » ſeroit permis de ſe raſſembler & de réunir » toutes leurs forces pour » l'y contraindre. *Herrera, Liv.* 3. *Chap.* 16.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

autre côté, l'Amiral avoit reçu des Lettres de l'Evêque de Badajos, qui s'appuïant ſur la faveur de la Reine, lui reprochoit de manquer d'habileté pour faire regner la paix dans ſon Gouvernement. Ces raiſons eurent tant de pouvoir ſur ſon eſprit & ſur celui de ſes Freres, que, n'aïant fait difficulté de rien, les Articles furent ſignés & s'exécuterent enfin de bonne foi. Roldan rentra comme triomphant dans la Capitale. Il reprit les fonctions d'Alcalde Major, avec quantité de nouvelles prétentions, qu'il fit valoir inſolemment, & que perſonne n'oſa lui conteſter (63).

Roldan rentre dans ſes Emploiés.

Les deux Caravelles mirent à la voile pour l'Eſpagne. L'Amiral avoit été tenté de s'y embarquer, pour aller rendre compte lui-même à la Cour, d'une affaire à laquelle il voïoit qu'on ne donnoit point un tour favorable en Eſpagne. Il regretta dans la ſuite de n'avoir pas ſuivi ce mouvement. Mais ſa préſence lui parut néceſſaire dans l'Iſle, où la Province des Ciguayos commençoit à remuer; & l'intérêt public l'emporta ſur le ſien. Cependant il fit partir Balleſter & Garcias de Ba-

(63) *Ibidem.*

rantes, chargés de toutes les informations qu'il avoit fait recueillir contre les Rebelles. Dans la Lettre qu'il y joignit, il expoſoit les funeſtes effets de la révolte, la néceſſité où il s'étoit vû, pour conſerver la Colonie, de ſigner des articles dont il gémiſſoit, & combien il ſeroit dangereux que leurs Majeſtés ratifiaſſent un Traité qui bleſſoit tous les droits de l'autorité ſuprême. Il ajoûtoit que depuis la concluſion du Traité, les Rebelles tenoient une conduite qui autoriſoit la Cour à déſavouer ce qu'on leur avoit promis en ſon nom; que d'ailleurs ils étoient redevables de tous les Tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés; qu'il n'avoit pû leur donner un acquit de ces dettes, ni révoquer deux Sentences par leſquelles ils avoient été déclarés Traîtres, convaincus de rébellion, & condamnés à ce titre. Il faiſoit de nouvelles inſtances pour obtenir un Magiſtrat habile, auquel il demandoit qu'on joignît un Intendant des Finances & un Tréſorier roïal. Il repréſentoit que ſi leurs Majeſtés voloient être fidellement ſervies, par les Gouverneurs qu'il établiſſoit ſous leurs ordres, il étoit important de leur accorder des honneurs & des

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Comment l'Amiral rend compte de la Révolte à la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

récompenſes proportionnées à leurs ſervices. Enfin, il ſupplioit le Roi & la Reine de conſiderer qu'il touchoit à l'âge caduc ; que Dom Diegue, ſon Fils aîné, commençoit à ſe trouver capable de les ſervir, & qu'étant deſtiné à lui ſuccéder, il étoit à propos de l'envoïer aux Indes, pour le former aux affaires, & le rendre digne de leur confiance, dans les deux grandes Charges d'Amiral & de Viceroi (64).

Il demande qu'on lui envoie ſon Fils.

A peine les Caravelles furent parties, que Roldan préſenta un Mémoire à l'Amiral, au nom d'une centaine de ſes Partiſans, qui demandoient des Terres dans la Province de Xaragua. Cette propoſition avoit ſes dangers. La prudence ne permettoit pas de laiſſer prendre des Etabliſſemens, dans le même Canton, à tant de gens qui faiſoient profeſſion des mêmes principes, & qui étoient capables de perpétuer la revolte. L'Amiral traîna ſa réponſe en longueur. Il fit naître adroitement des occaſions, qui inſpirerent, aux Mécontens, du goût pour d'autres parties de l'Iſle. Les uns s'établirent à Bonao ; d'autres au milieu de la Vega Réal, ſur les bords de Rio-verde.

Divers Etabliſſemens qui ſe forment dans l'Iſle Eſpagnole.

(64) *Ibidem.*

Quelques-uns

Quelques-uns passerent six lieues au-delà de San-Yago dans la même Plaine, en tirant vers le Nord. L'Amiral leur distribua des Terres, avec environ vingt mille pieds de Manioc (65), & nomma, dans leurs Patentes, les Caciques de chaque Canton, pour obliger ces petits Princes de faire cultiver, par leurs Sujets, les terrains qui étoient dans leur dépendance. Telle est l'origine de ces partages Indiens, qui se multiplierent ensuite sous les noms de *Repartimentos*, & sous d'autres titres. Roldan demanda pour lui-même des Terres considérables, qui lui furent accordées, avec toutes sortes d'avantages, aux environs d'Isabelle (66). Quoiqu'il ne changeât rien à sa conduite, l'Amiral dissimuloit des insultes dont il esperoit d'être vangé par la Cour. Il se détermina même à lui donner sa confiance dans une occasion fort délicate, où les vûes de sa politique ne furent pas trompées, & dont le récit appartient à l'Article suivant.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

(65) Herrera dit, » vingt » mille, plus ou moins, » de ces souches qui pro- » duisent le pain; on di- » soit des seps de vignes, » ajoute-t'il, avec cette » différence, que les seps » de vignes durent long- » temps, & que ces sou- » ches ne durent pas plus » de trois ans, sans les re- » nouveller.

(66) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

§ I.

Voïage d'Alfonſe d'OJEDA, de Jean DE LA COSA, & d'AMERIC VESPUCE.

L'Evêque de Badajos ſuſcite des Concurrens à l'Amiral.

LA découverte du Continent & des Perles, dont les premieres nouvelles étoient arrivées en Eſpagne par la Flotte que l'Amiral y avoit renvoïée à ſon retour, avoit cauſé beaucoup de ſatisfaction à leurs Majeſtés Catholiques; mais un événement, qui lui faiſoit tant d'honneur, n'avoit pas manqué de réveiller la haine & la jalouſie. L'Evêque de Badajos, qu'on pouvoit alors nommer le Miniſtre des Indes, parce qu'il étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux Etabliſſemens, prit cette occaſion pour lui nuire. Il recevoit familiérement Alfonſe d'Ojeda, qui étoit retourné depuis peu à la Cour d'Eſpagne. Cet adroit Avanturier, n'aïant pas eu de peine à découvrir qu'il avoit pris de l'averſion pour les Colombs, lui inſpira le deſir de partager avec eux la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des Plans & des Mémoires de l'Amiral, il ſollicita la permiſſion d'af-

Alphonſe Ojeda eſt envoié tenter de nouvelles découvertes.

§ I.

...e d'Alfonſe d'OJEDA, de ...
...E LA COSA, & d'AMERIC ...
VESPUCE.

...découverte du Continent & ...
..., dont les premieres nouvel...
...r arrivées en Eſpagne par la Flo...
...Amiral y avoit renvoïée à ſ...
..., avoit cauſé beaucoup de ſa...
...à leurs Majeſtés Catholiques...
...n événement, qui lui faiſoit ...
...teur, n'avoit pas manqué de ...
...la haine & la jalouſie. L'Evê...
...lajos, qu'on pouvoit alors no...
...Miniſtre des Indes, parce q...
...argé de tous les ordres qui ...
...nt les nouveaux Etabliſſeme...
...tte occaſion pour lui nuire ...
...t familiérement Alfonſe d'O...
...étoit retourné depuis peu à ...
...'Eſpagne. Cet adroit Avare ...
...aïant pas eu de peine à déco...
...il avoit pris de l'averſion p...
...mbs, lui inſpira le deſir ...
...t avec eux la gloire des déc...
Après avoir obtenu la comm...
...des Plans & des Mémoires d...
..., il ſollicita la permiſſion d'...

mer, pour continuer une entrepriſe, qui ne demandoit plus que de l'induſtrie & du courage. Il l'obtint de l'Evêque, qui la ſigna de ſon nom; mais elle ne fut point ſignée, & peut-être fut-elle ignorée des Rois Catholiques. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent, & tout ce qui s'offriroit à ſes recherches, ſans autre condition que de ne pas entrer ſur les Terres du Portugal, ni ſur celles qui avoient été découvertes au nom de l'Eſpagne, juſqu'à l'année 1495. C'étoit violer formellement les conventions de l'Amiral avec la Couronne.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Cette Commiſſion, d'un Miniſtre à qui leurs Majeſtés avoient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt raſſemblé quantité d'Eſpagnols & d'Etrangers, qui brûloient de tenter la fortune, ou de ſe ſignaler par des avantures extraordinaires. Ojeda trouva des fonds dans Seville, pour armer quatre Vaiſſeaux. Il prit, pour premier Pilote, Jean de la Coſa, natif de Biſcaye, homme d'expérience & de réſolution. Americ Veſpuce, riche Négociant Florentin, verſé dans la Coſmographie & la Navigation, s'intéreſſa dans l'armement, & voulut courir auſſi tous

Ojeda ſaſſocie avec Jean de la Coſa & Americ Veſpuce.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Sa route.

les dangers du Voïage (67). La Flotte ſe trouva prête le 20 de Mai, & mit, le même jour, à la voile.

On prit la route de l'Oueſt; & tournant enſuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-ſept jours à découvrir une Terre, qu'on reconnut bientôt pour le Continent. La crainte des écueils obligea de mouiller à quelque diſtance du rivage; mais pluſieurs Matelots, s'en étant approchés dans les Barques, y virent un grand nombre d'Indiens nuds, qui paroiſſoient les conſiderer

(67) C'eſt le même, qui a donné au Continent du nouveau Monde, le nom d'*Amérique*, malgré toutes les reclamations des Eſpagnols. Ils l'accuſent de s'en être attribué injuſtement la découverte, & d'avoir dérobbé cet honneur, ſoit à leur Amiral, ſoit à Ojeda & Jean de la Coſa, tous deux de leur Nation. La queſtion eſt de ſavoir de quel côté eſt l'injuſtice: cet examen demandant des diſcuſſions qui ne conviennent point ici, on croit devoir ſe borner au Remarques de l'Introduction, & répéter ſeulement que Veſpuce eſt même accuſé d'avoir publié de fauſſes Relations, pour en impoſer mieux au Public. Il y a tranſpoſé, dit-on, les temps & les faits. C'eſt le doute où l'on eſt reſté là-deſſus, qui empêche de leur donner place ici. Elles ſe trouvent au nombre de trois, à la ſuite des Décades de Pierre Martir, & dans le Recuëil de Ramuſio; & quelque idée qu'on doive prendre de la bonne foi de leur Auteur, elles s'accordent aſſez avec ce qu'on va lire d'après les Eſpagnols. Herrera ne ménage point Veſpuce; & l'Hiſtorien de Saint-Domingue ſoutient là-deſſus toutes les prétentions des Eſpagnols. Mais il paroît impoſſible de démêler exactement la vérité dans un ſi grand éloignement, au travers des ténébres que les deux Parties y ont répandues.

avec beaucoup d'admiration, & qui s'éloignerent promptement lorſqu'on s'efforça de les attirer par des ſignes. Comme la Flotte étoit dans une Rade ouverte, où les moindres vents étoient redoutables, Ojeda reſolut de ſuivre la Côte pour chercher un Port. Après deux jours de navigation, il en découvrit un; & la vûe d'une multitude d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, ne l'empêcha point d'y faire deſcendre quarante Hommes, avec des ſonnettes, dont le bruit eut plus de pouvoir que les témoignages de paix & d'amitié, pour arrêter ces Barbares. Cependant, la nuit aïant rappellé les Caſtillans à Bord, ce ne fut que le lendemain, à l'aide des ſonnettes & de diverſes bagatelles de l'Europe, qu'on vit naître tout d'un coup la confiance. Ces Indiens étoient d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le viſage & le front larges, la peau d'une couleur qui pouvoit être comparée à celle du poil de Lion, & toutes les apparences d'un caractere fort humain.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE. Il arrive au Continent de l'Amérique.

Ojeda ſe crut aſſez ſûr de leurs diſpoſitions, pour eſperer d'eux tous les rafraîchiſſemens qu'ils pourroient fournir à la Flotte. Il fit deſcendre une par-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

tie de ſes gens, pour viſiter le Païs. Les Plantes & le Poiſſon y paroiſſoient faire la principale nourriture des Habitans, avec une eſpece de Pain, compoſée d'une racine, qu'ils nommoient *Yuca*. Mais les Animaux ſauvages, qui s'y trouvoient en abondance, offrirent une chaſſe facile aux Caſtillans. L'eau y étoit ſi ſaine, que pour guérir les Malades, ſurtout ceux qui étoient attaqués de la fiévre, l'uſage du Canton étoit de les plonger dans l'eau froide, & de les mettre enſuite devant un grand feu, après quoi quelques heures de ſommeil achevoient de les rétablir. La ſituation & la fraîcheur des Terres en rendoient la vûe & le ſéjour fort agréables. Mais on n'y découvrit aucune apparence d'or. Ce Païs, autant qu'on en pût juger par la ſuite du Voïage, eſt d'environ deux cens lieues au-deſſus de l'Orenoque.

Situation du Païs qu'il découvre.

Pendant vingt-ſept jours, que les Caſtillans donnerent au repos, ils devinrent aſſez familiers avec les Habitans, pour reconnoître une partie de leurs uſages. Ces Peuples ne conſervoient pas, ſur le corps, d'autre poil que les cheveux, pour ne pas reſſembler aux Bêtes. Ils étoient extrêmement agiles & fort bons nâgeurs. On ne re-

Caractere & uſages des Habitans.

marqua point qu'ils euſſent un Roi, ni des Chefs auxquels ils fuſſent obligés d'obéir. Ils n'avoient point de régle, ni d'heure fixe pour leurs repas. Chacun mangeoit lorſqu'il y étoit excité par la faim. Ils mangeoient aſſis & toujours fort peu. Leur vaiſſelle étoit des vaſes de terre, qu'ils fabriquoient eux-mêmes, & des Calebaſſes de diverſes formes. Ils dormoient dans des Hamacs de coton, ſuſpendus à des arbres, par les quatre coins. Quoiqu'ils obſervaſſent devant les Femmes une ſorte de décence, ils ne ſe retiroient point à l'écart pour les beſoins naturels. Leurs mariages étoient libres; c'eſt-à-dire, qu'ils marquoient auſſi peu de jalouſie que d'attachement pour leurs Femmes, & qu'ils ne paroiſſoient tirer aucun droit de la qualité de Maris. Elles ne laiſſoient pas de multiplier beaucoup, & la groſſeſſe ne les diſpenſoit pas du travail. L'accouchement leur cauſoit ſi peu d'embarras & de douleur, qu'après s'être lavées dans une Riviere, elles ſembloient n'avoir rien perdu de leur vigueur & de leur gaieté : mais, au moindre ſujet de plainte contre le Pere, elles prenoient le jus de quelques Herbes, qui détruiſoit infailliblement leur fruit; & cette facilité à ſe faire

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

avorter leur attiroit de la part des Hommes beaucoup de complaiſance & de ménagement. Les deux Sexes étoient nuds, à l'exception des reins, qu'ils ſe couvroient d'une ceinture de feuilles ou de coton ; mais ils étoient fort propres, par le ſoin continuel qu'ils avoient de ſe laver. Leurs Maiſons étoient communes, & la plûpart aſſez grandes pour contenir ſoixante perſonnes. Elles pouvoient paſſer pour de ſimples retraites, contre l'excès de la chaleur & les autres injures de l'air ; car elles n'étoient habitées que paſſagerement, & dans les occaſions où les animaux mêmes cherchent à ſe mettre à couvert. Dans cette grandeur, leur forme étoit celle d'une cloche, quoique le toît ne fût compoſé que de branches d'arbres & de feuilles de Palmier ; les murs étoient aſſez ſolides, pour réſiſter à la violence des vents. On crut comprendre, par les ſignes qui ſervoient à s'expliquer, que les Indiens en changeoient de huit en huit ans, pour éviter les maladies qu'ils craignoient de l'infection de l'air. Leurs richeſſes ne conſiſtant que dans leurs ornemens perſonnels qui étoient quelques plumes de diverſes couleurs, de petites boules d'os de Poiſſon, & des pierres vertes ou blanches, qu'ils por-

toient pendues aux lévres & aux oreilles, ces tranſmigrations n'avoient rien d'embarraſſant ; & de-là venoit, ſans doute, l'indifférence qui les empêchoit auſſi d'avoir plus d'attachement pour une Maiſon que pour une autre. Ils n'avoient aucune idée de commerce ni d'échange ; & leurs deſirs ne s'étendant pas au-delà de leurs beſoins, dont la Nature faiſoit preſque tous les frais, par l'abondance des Herbes, des Racines & du Poiſſon, ils donnoient libéralement tout ce qu'on leur demandoit ; mais ils prenoient, avec la même franchiſe, ce qui piquoit leur curioſité, qui étoit ſatisfaite néanmoins par un moment de poſſeſſion ; comme ſi le même fond de caractere, qui leur faiſoit deſirer peu, ne leur eût pas permis de s'attacher beaucoup. Cependant, ils paroiſſoient ſenſibles à l'amitié ; & parmi les Caſtillans, ils diſtinguoient ceux dont ils avoient reçu le plus de careſſes. Ils leur amenoient leurs Femmes & leurs Filles, avec leſquelles ils les excitoient à ſe réjouir ; & les vivres du Païs étoient offerts de même à ceux qui vouloient les accepter. On obſerva qu'ils ne pleuroient point leurs Morts, & qu'ils ne paroiſſoient pas même touchés de leur perte. Lorſqu'un de leurs

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

CHRISTOPHE COLOMB. L.I. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Parens étoit attaqué d'une maladie mortelle, & qu'ils le croïoient proche de ſa derniere heure, ils le portoient à la Montagne voiſine, dans un Hamac qu'ils attachoient aux arbres; ils chantoient & danſoient tout le jour autour de lui. Enſuite, lui laiſſant à boire & à manger pour trois ou quatre jours, ils ſe retiroient, ſans lui rendre d'autres ſoins dans l'intervalle. S'il reprenoit aſſez de force pour revenir à l'Habitation, il y étoit reçu avec beaucoup de joie & de cérémonie. Si la langueur continuoit, on ne ceſſoit de lui fournir de l'eau & des alimens; mais lorſqu'on le trouvoit mort, on l'enterroit ſur le champ, dans une foſſe aſſez profonde, ſans autre formalité que de mettre encore des alimens & de l'eau dans le même trou. Outre la méthode de plonger les Malades dans l'eau froide, la diéte étoit un remede ſi commun parmi ces Indiens, qu'à la moindre incommodité, ils paſſoient trois ou quatre jours ſans manger. Ils avoient auſſi l'uſage de la ſaignée; mais au lieu de ſe faire ouvrir la veine du bras, ils ſe faiſoient tirer du ſang des reins & des flancs. Leurs autres remedes étoient pluſieurs ſortes de vomitifs,

qu'ils compoſoient de différentes herbes (68).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Ojeda, ſatisfait des rafraîchiſſemens qu'il avoit trouvés ſur cette Côte, remit à la voile pour la ſuivre, juſqu'à la vûe d'un Port où il fut ſurpris d'appercevoir un Village bâti comme Veniſe, c'eſt-à-dire, dans l'eau & ſur des Pilotis. Le nombre des maiſons étoit de vingt-ſix, qui ſe communiquoient par des Ponts-levis. Il lui donna le nom de *Venezuella* (69). Les Habitans, effraïés à la vûe de quatre Navires, leverent auſſi-tôt leurs ponts, & ſe retirerent dans leurs édifices. Cependant ils envoïerent bientôt, vers la Flotte, douze Canots chargés d'Indiens, qui ne s'approcherent d'abord qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les ſignes, par leſquels on croïoit exciter leur confiance, ne ſervirent qu'à les faire retourner au rivage. Ils ſortirent de leurs Canots, pour ſe mettre en chemin vers une Montagne voiſine. Mais lorſqu'on avoit perdu l'eſperance de les revoir, ils revinrent ſur leurs traces, avec ſeize jeunes Filles qu'ils amenerent juſqu'à la Flotte, & dont

Ojeda découvre un Village ſitué comme Veniſe.

Il le nomme Venezuella.

(68) Herrera, Liv. 4. Chap. 1.

(69) Qui ſignifie petite Veniſe.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

ils firent entrer quatre dans chaque Navire. On les reçut avec tant de civilité, que la joie & l'amitié paroiſſant ſuccéder à la crainte, on vit ſortir des maiſons un grand nombre d'Habitans, qui s'approcherent des Vaiſſeaux à la nage. Mais, par une révolution, dont les Caſtillans ne purent découvrir la cauſe, quelques vieilles Femmes, qui nageoient auſſi, ſe mirent à pouſſer des cris affreux. Auſſi-tôt les ſeize Filles ſe précipiterent dans les flots; & les Indiens des Canots s'éloignerent de la Flotte, en y lançant une grêle de fléches. Ojeda les fit pourſuivre par ſes Barques, qui renverſerent pluſieurs Canots, & qui ne tuerent pas moins de vingt Indiens. Il n'avoit pû ſe défendre de cet emportement de colere, à la vûe de cinq de ſes gens qui étoient dangereuſement bleſſés. On prit deux jeunes Filles, & la Flotte remit à la voile.

Démêlé des Caſtillans avec les Indiens.

Elle continua de ranger la Côte pendant l'eſpace de quatre-vingt lieues, juſqu'à celle de Paria, que l'Amiral avoit découverte. Ojeda n'eut pas de peine à la reconnoître, ſur les Mémoires qu'il avoit reçus de l'Evêque de Badajos. Mais les Indiens, qui ſe préſenterent au

Utilité qu'Ojeda tire des Mémoires de Colomb.

rivage, ne devoient pas être ceux que l'Amiral y avoit rencontrés l'année précédente; puiſqu'ils firent connoître par leur effroi, que les Vaiſſeaux de l'Europe étoient un ſpectacle qu'ils n'avoient jamais vû. Cependant, après avoir été raſſurés par des préſens & des témoignages d'amitié, ils preſſerent les Caſtillans de ſe rendre à leurs Habitations, qui étoient à trois lieues du Port. Ojeda ne fit pas difficulté d'y envoïer vingt-trois hommes armés. Trois jours qu'ils y paſſerent, au milieu d'une foule innombrable d'Indiens qui s'y étoient raſſemblés, furent un temps de Fête, où ſans pouvoir ſe faire entendre autrement que par des ſignes, ils goûterent de tout ce que le Païs avoit d'agréable en chanſons, en danſes, en alimens, & même en Femmes qui leur furent offertes avec une importunité à laquelle ils eurent peine à réſiſter (70). Ils ſe laiſſerent engager, par tant de careſſes, à pénétrer dans des Villages plus éloignés; & leur abſence, qui dura neuf jours, ne cauſa pas peu d'inquiétude à Bord. Mais ils revinrent avec un air de ſatisfaction, qui

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Agréable accueil que ſes gens reçoivent d'une Nation Indienne.

(70) Herrera, Liv. 4. Chap. 3.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

rendit témoignage à l'humanité de leurs Hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les eſcorterent juſqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Caſtillan fût las, ils le portoient dans un Hamac. Au paſſage des Rivieres, ils s'empreſſoient d'offrir leurs épaules. En arrivant aux Barques, ils y entrerent avec tant d'ardeur & de confuſion, qu'ils faillirent de les ſubmerger. On en compta plus de mille, qui ne monterent pas moins impétueuſement ſur les quatre Vaiſſeaux, & qui firent tomber leur admiration ſur tout ce qui ſe préſentoit à leurs yeux. Ojeda ſe donna le plaiſir de faire jouer tout d'un coup ſon artillerie. Cette Troupe curieuſe & timide s'élança dans les flots, » comme on voit au moindre bruit, » ſuivant la comparaiſon de l'Auteur » Eſpagnol, des millions de Grenouil- » les ſauter dans l'eau, lorſqu'elles ſont » à ſec ſur la rive «. Mais, l'air tranquille & riant des Matelots aïant bientôt diſſipé leur crainte, ils revinrent avec un nouvel empreſſement, & l'on n'eut pas peu de peine à les congédier. Leurs terres produiſent, ſans interruption, une grande variété de fleurs & de fruits. On y voit auſſi une extrê-

ne abondance des plus belles eſpeces d'oiſeaux.

CHRISTOPHE COLOMB, III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Les Caſtillans ſortirent avec regret de ce beau Golfe d'eau douce, qui eſt formé par la Côte de Paria & l'Iſle de la Trinité; deux noms, qui s'étant conſervés, avec celui de *Boca del Drago*, ſuffiſoient pour ôter, à Veſpuce, le deſſein d'une odieuſe injuſtice, & du moins pour lui faire perdre l'eſpérance qu'elle pût jamais trouver la moindre faveur aux yeux du Public. C'eſt dans ces termes que les Hiſtoriens Eſpagnols parlent de l'entrepriſe qu'il forma, de s'attribuer l'honneur de la découverte du Continent: mais leurs plaintes n'ont point empêché que le nouveau Monde n'ait pris ſon nom; & quelque jugement qu'on doive porter de ſes droits, il eſt trop tard pour les conteſter après une ſi longue poſſeſſion. De Paria, la Flotte ſe rendit à la Marguerite, qui tenoit auſſi ſon nom de l'Amiral. Ojeda ſe rapprocha ici du Golfe de Venezuela, que les Indiens nommoient *Coquibocao*. Enſuite, s'étant avancé vers un Cap, auquel il donna le nom de *la Vela*, il rencontra une longue ſuite d'Iſles, qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt, & dont

Americ Veſpuce uſurpe l'honneur d'avoir découvert le Continent de l'Amérique, & lui donne ſon nom.

Divers lieux nommés par Ojeda.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

quelques-unes reçurent celui de *Gigantes*. On avoit compté environ quatre cens lieues depuis la premiere Terre où la Flotte avoit abordé; c'eſt-à-dire deux cens juſqu'à Paria, & deux cens de Paria au Cap de la Vela. Les Caſtillans trouverent de l'or & des perles ſur cette Côte. De la Marguerite, ils paſſerent à *Cumana* & *Maracapana*, deux Villages ſitués ſur le rivage du Continent, à ſept lieues de cette Iſle. Un Golfe, qui s'ouvre au-deſſus de Cumana, & qui étoit environné d'Habitations, leur parut s'enfoncer d'environ quatorze lieues dans les terres. Ils virent dans une grande Riviere, dont ce Village eſt arroſé, quantité de ces monſtrueux Poiſſons, qui ſe nomment *Lagaros*, en Eſpagne, & que les Indiens appellent Caymans, mais qu'on ne croit pas différens des Crocodiles. Le mauvais état de la Flotte l'aïant obligé de mouiller à Maracapana, on y déchargea tous les Navires pour les carener; & pendant vingt-ſept jours, qui furent emploïés à ce travail, on reçut, des Indiens, plus de ſecours qu'on n'en auroit eſpéré dans un Port d'Eſpagne. Outre les ſervices du radoub, ils apporterent continuellement, au rivage, toutes

ſortes de rafraîchiſſemens & de commodités. Les Caſtillans eurent la liberté de ſe répandre dans les Villages, & furent traités avec tant d'abondance & de ſoins, qu'ils y rétablirent parfaitement leurs forces.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Mais ce zele étoit intéreſſé. Les Indiens avoient beaucoup à ſouffrir de quelques Inſulaires voiſins, qui leur faiſoient une guerre cruelle, & qui étoient dans le barbare uſage de manger leurs Captifs. Ils attendirent que la Flotte fût prête à lever l'ancre, pour ſupplier Ojeda de les vanger. Cette priere fut accompagnée de tant de reſpect & des marques d'une ſi vive douleur, que tous les Caſtillans en furent touchés. Ojeda réſolut de rendre cet important ſervice à ſes Hôtes. Mais, quoiqu'ils s'offriſſent à l'accompagner, il n'en prit que ſept, à condition même qu'il ne ſeroit point obligé de les ramener dans leur Patrie, & qu'ils y retourneroient dans leurs Canots. Il avoit compris que ces Ennemis, qu'on lui donnoit à combattre, étoient des Caraïbes; & malgré l'opinion qu'il avoit priſe de leur férocité, dans ſon ſéjour à l'Eſpagnole, il ſe flattoit que le bruit de ſon artillerie ſuffiroit pour les réduire. Sept jours d'une heureuſe navi-

Service qu'il rend aux Indiens, en faiſant la guerre à leurs Ennemis.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

gation le conduiſirent à leur Iſle (71). En approchant du rivage, il fut ſurpris de le voir bordé de plus de quatre cens hommes, armés d'arcs, de fleches & de boucliers, qui l'attendoient avec une audace dont il n'avoit pas encore vû d'exemple parmi les Indiens. Loin de reculer à l'approche des Barques, ils s'avancerent juſqu'au bord de l'eau, pour y lancer une grêle de fleches. Cependant le bruit de l'artillerie & des arquebuſes parut leur cauſer quelque épouvante, ſurtout lorſqu'ils virent tomber parmi eux un grand nombre de Morts & de Bleſſés. Ojeda ſaiſit ce moment, pour faire deſcendre quarante hommes. Mais les Caraïbes, bientôt revenus de leur étonnement, firent face avec une intrépidité merveilleuſe, & combattirent vaillamment pendant deux heures. S'il en périt un grand nombre, les Caſtillans eurent beaucoup de bleſſés. Ojeda, commençant à ſe défier du ſuccès, envoïa cinquante-ſept hommes, qui firent abandonner le champ de bataille à ces redoutables Ennemis. Mais le jour ſuivant, ils reparurent en plus grand nombre; & les Officiers Caſtillans ſe vi-

(71) L'Hiſtorien ne la nomme point; mais il paroît que c'étoit une des Antilles. *Ibidem.*

rent obligés d'emploïer leur habileté pour former une attaque réguliere. Ils diviſerent leurs gens en quatre bandes, qui prirent des poſtes où le feu des uns ne pouvoit incommoder les autres; & dans cette ſituation, qui rendoit preſque tous leurs coups certains, ils renverſerent tant de Caraïbes, que ces malheureux Sauvages prirent le parti de ſe retirer dans leurs Montagnes, en pouſſant d'horribles cris. Les Caſtillans ne perdirent qu'un homme; & dans la fuite de leurs Ennemis, ils en prirent vingt-cinq, ſans compter ceux qui étoient demeurés à demi-morts dans le lieu du combat, & dont ils ne jugerent point à propos de charger inutilement leurs Vaiſſeaux. Une partie des Priſonniers fut abandonnée aux ſept Indiens de Maracapana, qui partirent fort contens avec cette proie.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Ojeda, ſe voïant ſi proche de l'Iſle Eſpagnole, prit la réſolution d'y tourner ſes voiles. L'Hiſtoire n'explique point dans quelle vûe; quoiqu'on puiſſe juger, par ſa conduite, que pour faire apparemment ſa cour à l'Evêque de Badajos, il ne penſoit qu'à braver l'Amiral, en lui apprenant le ſuccès de ſon expédition. Il aborda, le 5 de Septembre, au Port d'Yaquimo, dans

Ojeda paſſe par l'Iſle Eſpagnole, où il eſt mal reçu.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

les Etats d'un Cacique qui ſe nommoit *Haniguayaba*. Les Caſtillans de cette Province en donnerent avis à l'Amiral, qui n'augura pas bien de l'arrivée de quatre Vaiſſeaux, ſous le commandement d'un Homme de ce caractere. Ce fut dans cette occaſion qu'il crut devoir emploïer Roldan, dont il ne connoiſſoit pas moins la hardieſſe. Il lui donna deux Caravelles, avec ordre de ſe faire expliquer les motifs qui amenoient Ojeda, & de lire ſa Commiſſion. Roldan ne put arriver que le 29 au Port d'Yaquimo. Il n'y trouva point la Flotte, qui étoit à l'ancre huit lieues au-deſſus; mais apprenant qu'Ojeda étoit deſcendu avec quelques-uns de ſes gens dans un Village voiſin, il s'y rendit avec cinq ou ſix Hommes d'eſcorte. Leur entrevûe fut d'autant plus tranquille, qu'Ojeda, éloigné de ſes Vaiſſeaux, affecta toute la modeſtie qui convenoit à ſa ſituation. Roldan lui aïant demandé ce qui l'amenoit dans cette Iſle, & pourquoi il s'arrêtoit dans un lieu ſi écarté, ſans avoir commencé par ſe préſenter à l'Amiral; il répondit que la néceſſité de ſe radouber l'avoit obligé de ſe jetter dans le premier Port, & qu'aïant été chargé de découvrir le Continent, par des

Roldan eſt emploié contre lui.

ordres de la Cour qu'il avoit exécutés, il avoit regardé comme ſon premier devoir de penſer à la conſervation des Vaiſſeaux qu'on lui avoit confiés. Roldan voulut voir ſes ordres, & ſçavoir particuliérement s'il en avoit pour tirer des ſecours & des proviſions de l'Eſpagnole, ſans la permiſſion de celui qui la gouvernoit. Sa réponſe fut embarraſſée. Cependant, il déclara que ſes ordres ne portoient aucune exception, mais qu'il les avoit laiſſés à Bord. La vanité du commandement, ou le deſir de répondre à la confiance de l'Amiral, fit prendre à Roldan un parti qui trompa la pénétration d'Ojeda. Il ſe hâta de retourner à ſes Caravelles; & levant l'ancre auſſi-tôt, il ſe rendit à la Flotte, où il ſe fit montrer les Proviſions du Général, qu'il trouva ſignées ſeulement de l'Evêque de Badajos. Après cet éclairciſſement, il n'eut rien de ſi preſſant que de retourner à San-Domingo, pour en inſtruire l'Amiral. Mais Ojeda, bientôt inſtruit lui-même de ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence, & plein des informations qu'il s'étoit procurées ſur les derniers mouvemens de l'Iſle, deſcendit vers l'Oueſt, au Golfe de Xaragua, dans l'eſpérance de s'y faire autant de

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Ojeda va joindre les Rebelles de Xaragua.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Partiſans qu'il y trouveroit d'anciens Rebelles. En effet, il fut reçu, avec joie, de ceux qui s'y étoient établis; & reconnoiſſant bientôt qu'ils conſervoient encore des ſentimens de révolte, il les anima contre l'Amiral, avec tant de chaleur & de malignité, que ſous prétexte de les faire païer de ce qui leur étoit dû par le Gouvernement, il leur fit prendre les armes. Les plus fideles aïant réſiſté à ſes ſollicitations, il ſe forma deux Partis, entre leſquels on en vint aux mains dans quelques occaſions ſanglantes. Roldan fut envoïé dans la Province, avec une Eſcorte aſſez nombreuſe pour ſe faire reſpecter. Cependant, comme il regrettoit de ne s'être pas ſaiſi d'Ojeda, dans leur premiere entrevûe, il crut encore que l'adreſſe étoit une voie plus ſûre que la force; & pendant quelques jours il s'efforça de l'engager dans une négociation, qui n'étoit qu'un piége pour le faire tomber entre ſes mains. Mais l'autre, étant retourné ſur ſes Vaiſſeaux, paſſa dans la Province de Cahay (72), douze lieues plus loin ſur la même Côte. Roldan l'y ſuivit. Alors, ces deux eſprits, qui étoient à peu près

(72) Elle ſe nomme aujourd'hui Arcahay.

de la même trempe, s'obſerverent comme à l'envi, & chercherent mutuellement à ſe tromper. De part & d'autre, on s'enleva quelques Officiers. Enfin l'Alcalde fut le plus adroit ou le plus heureux. Un ſtratagême aſſez bien conçu le rendit Maître de la Barque d'Ojeda, qui ne pouvant aborder à terre, ni remettre à la voile ſans ce ſecours, ſe vit obligé d'entrer en compoſition pour l'obtenir. Elle lui fut rendue ſous des conditions qu'il n'oſa violer, & dont la principale fut de lever l'ancre. Mais, en partant, il déclara que n'aïant pû perdre l'Amiral dans ſon Iſle, il alloit le faire connoître à la Cour, & ſoulever contre lui toute l'Eſpagne (73).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Roldan le force de remettre à la voile.

Il va groſſir le nombre des Ennemis de l'Amiral en Eſpagne.

(73) Il ne partit qu'à la fin de Février 1500. Herrera, Liv. 4. Chap. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499.

§ II.

ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

Voïage d'Alfonſe NINO & des deux GUERRES.

Autres Avanturiers qui entreprennent des découvertes.

SI l'artificieux Ojeda ſatisfit ſon reſſentiment contre l'Amiral, par quantité de mauvais offices qui contribuerent à ſa ruine, il eut le chagrin de trouver, à Seville, d'autres Avanturiers, qui aïant tenté la fortune comme lui, étoient revenus avec plus de diligence, & lui avoient ravi l'honneur d'apporter le premier à la Cour une Relation du Continent. Après ſon départ, *Pedro Alfonſe Nino*, qui avoit accompagné l'Amiral à la découverte de Paria, & deux Marchands de Seville, nommés *Chriſtophe* & *Louis Guerre*, s'étoient hâté d'armer à ſon exemple, & n'avoient pas trouvé plus de difficulté que lui à ſe procurer une permiſſion de l'Evêque de Badajos, pour aller découvrir de nouvelles Terres. Ils avoient pris auſſi vers le Sud, & le haſard les avoit conduits à la Côte de Paria. Plus heureux qu'Ojeda, ils avoient recueilli quantité de Perles, dans le Golfe qu'il avoit nommé *las Perlas*, & qui eſt formé par les Iſles voiſines de

de la Marguerite. De-là, ils étoient passés à Cumana, à Venezuela, & dans d'autres lieux qui avoient été déja visités; d'où s'étant avancés beaucoup plus, ils avoient découvert une Baie semblable à celle de Cadix. Cinquante Indiens y étoient venus au-devant d'eux, le cou & les bras chargés de Perles, qu'ils leur avoient données volontairement. Le lendemain, ils étoient descendus dans un Village, nommé *Curiana*, où ils avoient été traités avec une abondance surprenante de toutes sortes de Venaison. Mais, ce qui leur avoit causé plus d'étonnement, ils avoient observé que les Indiens portoient, entre les Perles de leurs colliers, des Grenouilles & d'autres Insectes d'or. Ils avoient demandé d'où venoit ce précieux métal. On leur avoit répondu qu'il s'en trouvoit beaucoup à six journées delà, dans une Province qui se nommoit *Curiana Canchieta*. Ils s'y étoient rendus; & les Habitans s'étoient présentés, en effet, avec quantité d'or & de joïaux, qu'ils avoient troqués pour des bagatelles de l'Europe. Mais, quoiqu'ils portassent aussi des Perles, ils avoient refusé de s'en défaire. Les Castillans, aïant voulu pénétrer plus loin, s'étoient vûs arrêtés sur les Côtes suivantes par

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. ALFONSE NIÑO ET LES DEUX GUERRES.

Ils visitent les mêmes lieux qu'Ojeda.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

des légions d'Indiens, armés d'arcs & de fleches, qui bordoient le rivage pour s'oppoſer à leur deſcente; & ne ſe trouvant pas capables de leur faire la loi avec un ſeul Vaiſſeau, ils étoient retournés à Curiana, où ils avoient été reçus avec la même joie qu'à leur paſſage. Pour des Epingles & des Aiguilles, ils avoient tiré, des Habitans, plus de cent cinquante marcs de Perles, dont quelques unes étoient de la groſſeur d'une Aveline, & d'une très belle eau, ſans autre défaut que d'être mal percées (74). Ils avoient repris de-là vers Paria & la Boca del Drago, d'où remontant le long de la Côte, ils avoient découvert la Pointe d'*Araya*, au Nord de la Pointe occidentale de la Marguerite; & là, deſcendant pour faire de l'eau & du bois, qui commençoient à leur manquer, ils avoient découvert, les premiers, ces fameuſes Salines, qui ſont formées, à douze ou quinze pas du bord de la Mer, par un Lac, au fond duquel on trouve continuellement du Sel, & qui en porte même ſur la ſurface de ſes eaux, lorſqu'il ſe paſſe quelques jours ſans pluie. On voit arriver à cette Pointe une infinité de

Ils découvrent la Pointe d'Araya, & les Salines.

(74) Herrera, Chap. 5.

Raies, d'un excellent goût, & quantité de Sardines. C'étoit de-là que le Vaiſſeau Caſtillan avoit remis à la voile pour l'Eſpagne, où il étoit arrivé le 6 de Février 1500 (75).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499.

§ III.

Voïage d'YANEZ PINÇON.

D'UN autre côté, Vincent Yanez Pinçon, qui avoit accompagné l'Amiral dans le premier Voïage, étoit ſorti du Port de Palos, au mois de Décembre, avec quatre Vaiſſeaux armés à ſes frais (76). Il prit la route du Sud, comme ceux qui l'avoient précédé; mais tournant enſuite au Levant, il s'avança, l'eſpace de ſept cens lieues, juſqu'à ce qu'aïant perdu le Nord, il paſſa la Ligne équinoctiale. C'eſt le premier Caſtillan qui l'ait traverſée, malgré la violence de pluſieurs tempêtes, qui faillirent de l'enſevelir ſous les flots. Enfin, pénétrant deux cens cinquante lieues plus loin, il découvrit un Cap auquel il donna le nom de *Conſolatione*, & qui porte aujourd'hui celui de *Saint-Auguſtin*. La Mer y étoit

YANEZ PINÇON. Nouvelles découvertes.

Pinçon eſt le premier Caſtillan qui paſſe la Ligne.

(75) *Ibidem.* (76) *Ibid.* Chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB III. Voïage. 1499.

YANEX PINÇON.

bourbeuſe & blanchâtre, comme l'eau d'une Riviere. On y jetta la ſonde, qui donna ſeize braſſes. Les Caſtillans ne virent paroître perſonne au rivage; mais ils y trouverent quelques traces d'Hommes. C'eſt cette Terre, que les Portugais nommerent enſuite *Terra de Santa Cruz*, & qui n'a pas laiſſé de conſerver le nom de *Bréſil*, que lui donnoient ſes anciens Habitans. Vincent Yanez en prit poſſeſſion, au nom des Couronnes de Caſtille & de Leon. Quelques feux, qu'on apperçut pendant la nuit, firent marcher le lendemain vers le même lieu quarante Hommes, qui furent tout-d'un-coup ſurpris par la vûe de trente-ſix Indiens, armés d'arcs & de fleches, & d'une taille extraordinaire. Le combat paroiſſoit inévitable, entre deux Partis preſqu'égaux, qui ſe voïoient avec un même étonnement, & que rien n'avoit diſpoſés à la confiance. Les Caſtillans firent briller des miroirs & des grains de verre. Ils firent entendre, ſurtout, le bruit de leurs ſonnettes, qui avoit cauſé tant de fois de l'admiration aux Indiens. Mais ces fiers Sauvages en parurent ſi peu touchés, qu'après avoir conſideré froidement ce qu'on leur offroit, ils s'éloignerent d'un

Premiere découverte du Bréſil.

pas grave & ſans aucune marque de crainte. Un caractere ſi ferme, ou ſi farouche, détermina Yanez à lever l'ancre avant la nuit.

CHRISTOPHE COLOMB III. Voïage. 1499. YANEZ PINÇON.

Il s'approcha de l'embouchure d'une Riviere, qui n'avoit point aſſez d'eau pour recevoir ſa Flotte; mais quelques Soldats, deſcendus dans les Barques, apperçurent un aſſez grand nombre d'Indiens armés, vers leſquels ils prirent le parti d'envoïer un Homme ſeul, ſans autres armes que ſon épée. Le Caſtillan, qui ne pouvoit avoir accepté cette commiſſion ſans beaucoup de courage, s'avança vers eux, de l'air qu'il crut le plus propre à les adoucir, & leur jetta une ſonnette. De leur côté ils lui jetterent un bâton doré, d'un ou deux pieds de long. Mais lorſqu'il ſe fut baiſſé pour le prendre, ils ſe précipiterent ſur lui, dans le deſſein apparemment de le tuer ou de s'en ſaiſir. Il fut abbattu par le premier effort; mais ſe relevant auſſi tôt, il ſe ſervit de ſon épée avec tant de vigueur & d'adreſſe, qu'après les avoir écartés aſſez loin, il les réduiſit à faire un cercle autour de lui, dans lequel il continua de ſe defendre, & dont il leur ôta la hardieſſe de s'approcher. Ce courage extraordinaire, qu'ils n'attendoient pas

Combat entre un Caſtillan & pluſieurs Indiens

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. YANEZ PINÇON.

d'un Homme ſeul, parut les frapper d'admiration. Mais, voïant accourir les autres Caſtillans, qui venoient au ſecours de leur Compagnon, ils décocherent ſur eux une grêle de fleches, qui en tuerent huit ou dix, & qui en bleſſerent un plus grand nombre. Le combat devint furieux; & les Caſtillans, forcés de reculer, ſe virent pourſuivis juſques dans leurs Barques, où les Indiens entreprirent de ſaiſir leurs rames. Ils enleverent même une Barque, après avoir tué celui qui la gardoit, malgré les coups d'épées & de lances dont on leur perçoit le ventre, & qui en firent tomber une partie dans les flots. Enfin, ils ſe retirerent; & les Caſtillans, fort affligés de leur perte, ne penſerent qu'à rentrer dans leurs Vaiſſeaux (77).

Riviere de Maragnon.

Ils deſcendirent à l'Oueſt, l'eſpace de quarante lieues, juſqu'à une grande Riviere qu'ils nommerent (78) Maragnon, dont l'embouchure n'a pas moins de trente lieues; & l'eau ſe trouvant potable dans cette étendue, ils en rem-

(77) Relation Eſpagnole du Voïage d'Yanez Pinçon.

(78) On a reconnu depuis que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle ſe déchargent trois Rivieres; elle contient une Iſle qui a retenu le nom de Maragnon, ou Maragnan, & qui le donne à toute une Province du Bréſil.

plirent leurs tonneaux, avec la satisfaction de pouvoir se vanter d'avoir fait de l'eau douce, en Mer. Mais en traversant cette vaste embouchure, qui est coupée vers la terre par quantité de petites Isles, ils trouverent les vagues si fortes, qu'elles élevoient les Vaisseaux à deux ou trois piques de hauteur. Yanez descendit ensuite avec trente hommes, pour s'avancer vers la Côte de Paria : mais il fut arrêté en chemin par une autre Riviere, qui, sans être aussi forte que celle de Maragnon, a, comme elle, vingt-cinq ou trente lieues d'embouchure, & ne mêle pas moins d'eau douce à celle de la Mer. Aussi lui donna-t-il le nom de *Rio Dolce*. Mais on a jugé, depuis, que c'étoit un des bras de l'Orenoque, ou le Golfe même qui sépare l'Isle de la Trinité, de la Côte de Paria (79) ; & vraisemblablement c'étoit le bras dont les bords sont habités par la Nation des *Aruacas*. Les Castillans, étant passés de-là aux Isles qui se rencontrent sur la route de l'Espagnole, y essuïerent une horrible tempête, qui fit périr deux de leurs Vaisseaux à la vûe des autres ; & le reste

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. YANÉZ PINÇON.

Pinçon revient en mauvais ordre.

(79) *Acuna*, Description de la Riviere des Amazones.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. YANEZ PINÇON.

de cette malheureuſe Flotte rentra dans un Port d'Eſpagne au mois de Septembre avec le ſeule gloire d'avoir découvert ſix cens lieues de Côte au-delà du Golfe de Paria.

§ IV.

Voïage de DIEGO DE LOPEZ.

DIEGO DE LOPEZ.

CE fut encore avant la fin de 1499, que Diego de Lopez, Négociant, de Palos, partit avec deux Navires, qui pénétrerent heureuſement juſqu'au Cap de Saint-Auguſtin. Les Hiſtoriens Eſpagnols prennent toujours ſoin d'obſerver que ces premiers Navigateurs faiſoient autant d'Actes de poſſeſſion, qu'ils reconnoiſſoient de lieux, au nom de la Couronne de Caſtille. Un d'entr'eux, pour confirmer le droit de ſes Maîtres, écrivit ſon nom ſur un arbre d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que ſeize Hommes, ſe tenant par la main, ne pouvoient l'embraſſer (80). De-là, Diego Lopez alla viſiter le Fleuve Maragnon; mais l'effroi que Vincent Yanez venoit d'y repandre, avec ſes trente-ſix Hommes, aïant armé tous

Diego de Lopez tente de nouvelles découvertes.

(80) Herrera, Liv. 4. Chap. 7.

les Habitans, il les trouva disposés à défendre l'entrée de leurs Terres, & la tentative qu'il fit pour aborder, lui coûta dix Castillans. Il paroît que d'autres combats, dont il ne remporta pas plus de succès sur cette Côte, & la diminution de ses vivres, que tant d'obstacles ne permettoient pas de réparer, lui firent prendre le parti de retourner en Espagne (81).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. DIEGO DE LOPEZ.

§ V.

Voïage d'ALVAREZ DE CABRAL.

MAIS, dans le même temps, une Flotte Portugaise de treize Navires, que le Roi Dom Manuel envoïoit aux Indes orientales, & qui pour éviter la Côte de Guinée, où les calmes sont fréquens, avoit pris le large aux Isles du Cap Verd, en tirant droit au Sud, dans la vûe de doubler plus facilement le Cap de Bonne-Espérance, aborda le 24 d'Avril, après un mois de navigation en haute Mer, à la Côte d'une Terre inconnue, qui, suivant le calcul des Pilotes, pouvoit être éloignée d'environ quatre cens cin-

1500. ALVAREZ DE CABRAL. Les Portugais abordent au Brésil.

(81) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

ALVAREZ DE CABRAL.

quante lieues de la Côte de Guinée, & vers les dix dégrés de latitude auſtrale. Alvarez de Cabral, qui commandoit la Flotte, s'imagina ſi peu que cette Terre pût être le Continent, qu'il ne la prit d'abord que pour une grande Iſle. Mais, après l'avoir ſuivie aſſez long-temps, il fit deſcendre quelques gens éclairés, qui lui en firent prendre une autre opinion. Les Indiens, qui ſe préſenterent en grand nombre, étoient noirs, quoiqu'ils ne le fuſſent pas autant que ceux de Guinée. Leurs cheveux étoient moins crépus & reſſembloient beaucoup plus aux nôtres. A l'approche des Portugais, ils ſe retirerent ſur une Montagne, d'où ils paroiſſoient les obſerver avec un mêlange d'étonnement & de crainte. Le mauvais temps n'aïant pas permis aux Barques d'entrer dans un Port voiſin, Alvarez en fit chercher au-deſſous un plus commode, où il y mouilla le même jour, & qu'il nomma *Puerto Seguro*. Ses gens y prirent deux Indiens, qu'il fit vêtir proprement, & qu'il renvoïa au rivage. Bientôt on en vit arriver un grand nombre, avec des flutes & d'autres inſtrumens, au ſon deſquels ils donnoient de gran-

Ils découvrent Puerto-Seguro.

des marques de joie. C'étoit le jour de Pâques. Cabral étant deſcendu avec la plus grande partie des Equipages, pour entendre une Meſſe ſolemnelle ſous un grand arbre, au pied duquel il avoit fait dreſſer un Autel, la vûe de cette auguſte cérémonie fit approcher les Indiens, avec une confiance qui parut venir d'un ſentiment de Religion. Ils ſe mirent à genoux, & ſe proſternerent comme les Chrétiens; ils ſe frapperent l'eſtomach, ils imiterent toutes les actions du Prêtre & des Aſſiſtans; & pendant la Prédication, dont les ſaints Myſteres furent ſuivis, ils marquerent autant d'attention & de piété, que s'ils euſſent compris les vérités qu'on leur annonçoit. Cette apparence de docilité ne put être attribuée qu'à la force de l'exemple. Mais Cabral en augura bien pour l'avenir; & dans la joie d'une ſi belle découverte, il fit partir un Vaiſſeau pour en porter la premiere nouvelle à Liſbonne. Il planta, dans le même lieu, une Croix de pierre, qui lui fit donner au Païs le nom de *Santa-Cruz*: origine & titre de poſſeſſion reſpectables, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien Portugais, mais

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

Alvarez Cabral prend poſſeſſion du Païs.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

qui n'a point empêché qu'à la longue, le nom de *Breſil*, ou *Braſil*, qui étoit celui que les Habitans naturels donnoient à leur Patrie, n'ait prévalu en Portugal comme dans toutes les autres Nations. Cabral, appellé aux grandes Indes par des ordres plus importans, remit à la voile, après avoir laiſſé au rivage deux Bannis, du nombre de ceux qu'il avoit à Bord, pour apprendre la Langue des Indiens & ſe familiariſer avec leurs uſages (82).

(82) Relation Portugaiſe du Voïage d'Alvarez Cabral, & Herrera, Livre 4. Chapitre 7.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

§ VI.

Voïage de Gaſpard de CORTE-RÉAL.

CORTE-REAL 1500.

LA jalouſie des Portugais, qui malgré le Traité de Partage, leur faiſoit toujours regarder les découvertes & les progrès des Eſpagnols comme autant d'uſurpations ſur leurs propres droits, porta, dans le cours de cette année, Gaſpard *de Corte-Réal*, Gentilhomme d'une haute diſtinction, à tournet ſes recherches vers le Nord de l'Amérique, tandis que les Rivaux de ſa Nation ſembloient porter toutes leurs vûes vers le Sud. Quelques Auteurs ne le font partir néanmoins que l'année d'après. Il paroît que le ſeul hazard fit aborder ſon Vaiſſeau à l'Iſle de *Terre-Neuve*, dans une Baie, à laquelle il donna le nom de *la Conception*, qu'elle conſerve encore. Il viſita toute la Côte orientale de l'Iſle; & de-là pouſſant juſqu'à l'embouchure de la grande Riviere du Canada, il découvrit un Païs, qu'il nomma *Terre-Verte*, & qui fut nommé enſuite *Terre de Corte-Réal*. C'eſt la Partie ſeptentrionale de la Terre de Labrador,

Il aborde à l'Iſle de Terre-Neuve.

Il découvre une partie du Continent qu'il nomme Terre-Verte.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

CORTE-REAL

dont les Habitans ſe nomment *Eſquimaux* ; Sauvages abſolument différens de tous les autres Peuples de l'Amérique, auprès deſquels ils paroiſſoient étrangers. Ils ſont ſi farouches & ſi défians, qu'on n'eſt jamais parvenu à les apprivoiſer. Corte-Réal vint rendre compte de ſon expédition au Roi ſon Maître ; mais s'étant hâté de retourner vers les mêmes lieux, il eut le malheur d'y périr, ſans qu'on ait jamais ſçû s'il y fut tué par les Sauvages, ou s'il fut enſéveli dans les flots. Michel de Corte-Réal, ſon frere, entreprit de marcher ſur ſes traces avec deux Vaiſſeaux ; & n'étant jamais revenu en Portugal, ſon ſort n'eſt pas mieux connu. Le Roi, qui regrettoit la perte de ces deux Officiers, ne voulut pas permettre à Jean Vaſquez de Corte-Réal, leur aîné, & Grand-Maître de ſa Maiſon, de tenter le même Voïage, dans l'eſpérance de les retrouver. Il ne laiſſa point d'y envoïer d'autres Vaiſſeaux, qui revinrent plus heureuſement, mais dont toutes les recherches furent inutiles pour vérifier la funeſte avanture des deux freres (83).

Il périt dans un ſecond Voïage, & ſon frere après lui.

(83) C'eſt à Champlain qu'on doit ce détail. Voïez ci-deſſous, la Relation de ſon Voïage.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

JEAN CABOT, ET SES TROIS FILS.

HAckluyt a publié, dans ſon Recueil, des Lettres Patentes du Roi Henri VII, qui accordent à Jean Cabot, Marchand Vénitien, établi à Londres, & à ſes trois Fils, Louis, Sébaſtien & Sancius, la permiſſion de faire des découvertes dans le nouveau Monde. Pluſieurs Ecrivains ſe fondant ſur la datte de ces Lettres, qui eſt l'onziéme année du régne de Henri, font partir Jean & Sébaſtien Cabot dès l'an 1497, leur font reconnoître alors l'Iſle de Terre-Neuve & la Terre de Labrador, & ſuppoſent qu'ils s'éleverent juſqu'au cinquantiéme dégré de latitude du Nord (84). Mais d'autres raiſons portent à croire que ce Voïage ne fut entrepris que pluſieurs années après (85),

Leurs découvertes ſont douteuſes.

(84) Ramuſio dit, juſqu'à ſoixante-ſept dégrés & demi. Préface de ſon III. Tome. Gomara dit, plus de cinquante-huit. *Liv* 2. *Chapi* 4.

(85) 1°. Les Patentes de Henri VII ne contiennent que la permiſſion vague de partir & de faire des découvertes; & ce Prince n'y joignit que deux ans après, celle de prendre un certain nombre de Vaiſſeaux dans les Ports d'Angleterre. Hackluyt rapporte auſſi cette ſeconde permiſſion. 2°. Pierre Martir, Gomara, & Ramuſio, qui parlent du premier Voïage de Sébaſtien Cabot, ne marquent point l'année, & ne nomment point ſon pere. 3°. Sébaſtien Cabot même, dans un Diſcours que Ramuſio (II. Tome de ſon Recueil) rapporte de lui à Galéas Burrigarius, Légat du Pape en Eſpagne, aſſure que ce fut après la mort de ſon pere,

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

& qu'il eſt poſtérieur à celui de Corte-Réal.

Prétentions des Vénitiens.

Les Vénitiens prétendent auſſi à l'honneur d'avoir découvert le Nord de l'Amérique, ou d'avoir été les premiers qui en aient répandu la connoiſſance en Europe. Ils font valoir le témoignage d'Antoine & de Nicolas Zeno, Freres, & Nobles Vénitiens, qui étant partis des Côtes d'Irlande, en 1390, furent pouſſés, par une tempête, ſur le Friſland, qu'on prend pour une partie du Continent de Groënland (86),

& lorſqu'on ſçut en Angleterre que Chriſtophe Colomb avoit découvert les Côtes de l'Amérique, qu'il fut envoïé par Henri VII, pour trouver un chemin au Cathay par le Nord. A la vérité, il ajoûte, que *ſi ſa mémoire ne le trompe point*, ce fut en 1496. Mais il paroît évidemment que ſa mémoire l'a trompé, puiſque Chriſtophe Colomb n'avoit pas encore découvert le Continent de l'Amérique en 1496, & puiſqu'il n'eſt pas moins certain, par les Patentes d'Henri VII, que Cabot le pere vivoit alors. Auſſi l'Auteur de l'Introduction à l'Hiſtoire Univerſelle ne met-il ce premier Voïage qu'en 1516, ſans dire néanmoins ſur quel témoignage il ſe fonde. *Chap.* 10 *de l'Amérique*, p. 392. Au milieu de ces obſcurités, on prouve clairement, & perſonne ne conteſte, que dès l'année 1504, des Bâtimens Baſques, Normands, & Bretons faiſoient la Pêche de la Morue ſur le grand Banc de Terre-Neuve & le long de la Côte Maritime du Canada; ce qui doit faire préſumer qu'ils avoient connu ces lieux plutôt, & peut-être les premiers. Voïez ci-deſſous année 1523.

(86) On attribue la découverte du Friſland à ces deux Freres. Leur Relation eſt dans Ramuſio. Il paroît certain, par un

où ils furent informés, à la Cour même du Roi, que l'*Eſtotiland*, nom qu'ils ont donné à la Partie ſeptentrionale de la Terre de Labrador, venoit d'être découvert par quelques Pêcheurs, Sujets de ce Prince. CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

Prétention des Anglois.

On a vû, dès l'entrée de ce Volume, que les Anglois s'attribuant le même honneur, font remonter leurs prétentions juſqu'à l'an 1170, dans un Voïage qu'ils donnent à *Madoc*, Frere de David, Fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galles, auquel ils font découvrir une belle Terre au Nord de l'Amérique. Malheureuſement cette navigation ne ſe trouve appuïée ſur aucun monument certain; & les preuves qu'on en apporte (87) n'aïant paru qu'après la découverte de Colomb, on peut les

Acte de Louis le Débonnaire, que le *Groënland* étoit connu au neuviéme ſiécle, comme l'Iſlande & d'autres Iſles du Nord. Cet Acte eſt un Privilége accordé à l'Egliſe de Hambourg, du 15 Mai 834.

(87) Recueil d'Haeluyt, p. 1. Ces Preuves ſe trouvent dans l'Hiſtoire du Païs des Galles, par Powell. On raporte auſſi une Epigramme de Meredith, en Langue Galloiſe; mais ce Meredith ne vivoit qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ond y moroedd.

C'eſt à dire, Je ſuis ce Madoc, fils d'Owen-Giſyned, à qui ſa patrie & ſes richeſſes ne plurent point, mais qui prit plaiſir à chercher de nouvelles Terres.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

regarder comme un ouvrage de la jalouſie & de l'ingratitude, pour lui enlever un honneur qui paroît n'appartenir qu'à lui.

Suite du troiſiéme Voïage de CHRISTOPHE COLOMB.

PENDANT que les Ennemis de l'Amiral attentoient à ſa gloire, ou que par un motif plus noble, d'autres cherchoient à la partager, il avoit à réprimer dans ſon Iſle les flammes de la ſédition, qu'Ojeda y étoit venu rallumer, & des ſoins à prendre dans l'éloignement, pour ſe défendre contre les accuſations dont on le noirciſſoit en Eſpagne. La préférence qu'il crut devoir au premier de ces deux objets, parce qu'il ne mettoit rien en balance avec les obligations de ſon Emploi, lui fit oublier trop long-temps ſes intérêts perſonnels. Un Caſtillan, nommé *Fernand de Guevare*, proche parent de ce Moxica, qui étoit entré dans les anciens complots de Roldan, enleva, au Cacique Bohechio, une jeune & belle Indienne, qui ſe nommoit *Hygueymota*. Il s'étoit flatté de pouvoir ſe dérobber avec ſa Maîtreſſe, ſur les Vaiſſeaux d'Ojeda; mais les aïant trou-

Nouvelles ſéditions dans l'Iſle Eſpagnole.

vés partis, il ne penſa qu'à ſuſciter de nouveaux troubles, pour ſe mettre à couvert ſous le voile des mécontentemens publics. Il trouva quantité de Partiſans, entre ceux qui s'étoient déclarés pour Ojeda; & ſa révolte auroit eu des ſuites dangereuſes, ſi Roldan, qui commençoit à reſpecter ſincérement les Loix, n'eût trouvé le moïen de ſe ſaiſir de lui, & de ſept ou huit de ſes principaux Complices, qu'il fit conduire priſonniers à San-Domingo. La tranquillité paroiſſoit rétablie, lorſque Moxica, informé de la diſgrace de ſon Parent, parcourut tous les Villages de la Vega, pour exciter le Peuple à ſe ſoulever, en déclarant avec la derniere audace qu'il étoit réſolu de tuer l'Amiral & l'Alcalde. Dans la néceſſité de ſe défendre, l'Amiral négligea d'envoïer ſes Mémoires en Eſpagne, & d'informer la Cour de l'injurieuſe conduite d'Ojeda. Il prévint les Rebelles, en leur portant la guerre dans leurs retraites. Il les défit; & Moxica étant tombé entre ſes mains avec quelques autres, il les fit pendre aux creneaux de la Fortereſſe. L'Adelantade en prit auſſi pluſieurs, qui furent deſtinés au même ſort; mais une étrange révolution leur ſauva la vie, lorſqu'on s'y attendoit le moins.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Guevare eſt arrêté.

L'Amiral fait mourir quelques Rebelles.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Dès l'année précédente, un grand nombre de Mécontens, qui étoient ſortis de l'Iſle Eſpagnole, avoient entrepris, comme de concert, de ſoulever toute l'Eſpagne contre les Colombs. Ils s'étoient rendus à Grenade, où la Cour étoit alors; & répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avoient également réuſſi à le rendre odieux au Peuple, & ſuſpect au Roi. Un jour quelques-uns de ces Séditieux, aïant acheté une charge de raiſin, s'étoient aſſis à terre pour la manger, au milieu d'une Place publique, & s'étoient mis à crier que le Roi & les Colombs les avoient réduits à cette miſere, en refuſant de leur païer le ſalaire qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des Mines. Si le Roi paroiſſoit dans les rues de Grenade, ils le pourſuivoient, pour demander leur païe, avec de grands cris; & s'ils voïoient paſſer les deux Fils de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine, » voilà, s'écrioient-ils, les Enfans de » ce Traître, qui a découvert de nou» velles Terres pour y faire périr toute » la Nobleſſe de Caſtille (88). » Le Roi, qui n'avoit pas pour l'Amiral au-

Révolution funeſte aux Colombs.

Haine qu'on leur ſuſcite en Eſpagne.

(88) Vie de Colomb, par ſon Fils, *Livre 2. Chapitres 23. & 24.*

tant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulevement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle, qu'une circonstance qui n'avoit point été prévûe. On doit se rappeller qu'une des conditions du Traité de l'Amiral, avec Roldan, portoit que les Rebelles, qui voudroient retourner en Espagne, auroient la liberté d'emmener leurs Maîtresses Indiennes, qui se trouvoient enceintes, ou qui étoient nouvellement délivrées. Plusieurs, ne se bornant point à leurs Maîtresses, avoient apparemment embarqué des hommes, sans la participation, ou par la connivence, de l'Amiral, qui étoit souvent réduit à fermer les yeux sur ce qu'il n'avoit pas le pouvoir d'empêcher. On vit arriver ces Esclaves, au nombre d'environ trois cens; & la Reine, qui n'avoit rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne put apprendre, sans une vive colere, que ses ordres avoient été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvoit être plus innocent sur tout le res-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

te ; & commençant par ordonner, ſous peine de mort, que tous les Eſclaves qu'on tenoit de lui fuſſent remis en liberté, elle prit en même-temps la réſolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avoit revêtu. Jamais, ſuivant la remarque d'un ſage Hiſtorien, elle n'en prit aucune dont elle ait eu plus d'occaſions de ſe repentir. L'Amiral lui auroit paru moins coupable, ſi rendant plus de juſtice à ſon caractere, elle eût jugé de ſa conduite par les embarras & les néceſſités qu'elle ne pouvoit ignorer. Avec un peu de modération, pour attendre de lui plus d'éclairciſſement, elle auroit appris qu'il avoit extirpé enfin juſqu'aux moindres ſemences de révolte ; qu'il gouvernoit avec une autorité abſolue ; qu'il voïoit les Caſtillans ſoumis, les Inſulaires diſpoſés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination de Caſtille ; & qu'il ne demandoit pas plus de trois ans pour augmenter de ſoixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la Pêche des Perles, dont il penſoit à s'aſſurer par une bonne Forteresſe (89).

La Reine ſe prévient contre l'Amiral.

Dans cette fatale conjoncture, les

(89) Herrera, *ubi ſup.* Hiſtoire de Saint-Domingue, *Liv.* 3. Oviedo, *ubi ſup.*

accuſations d'Ojeda vinrent achever ſa perte. Cependant elle ne fut ſignée qu'au mois de Juin ; comme ſi le Roi & la Reine euſſent affecté de prendre du temps, pour ne conſulter que la juſtice. On publia, pour colorer ſa dépoſition, qu'il avoit demandé lui-même un premier Adminiſtrateur de la Juſtice dans l'Iſle Eſpagnole, & qu'il avoit prié leurs Majeſtés de faire juger ſes différends perſonnels avec l'Alcalde Major, par des Commiſſaires déſintéreſſés ; que ces deux propoſitions paroiſſoient raiſonnables, mais qu'on ne jugeoit point à propos de partager deux Emplois qui demandoient une autorité abſolue ; & que d'ailleurs on ne pouvoit en revêtir qu'un Homme de diſtinction, avec lequel il ne convenoit pas de laiſſer un Etranger, qui exerçoit deux auſſi grandes Charges que celles d'Amiral & de Viceroi perpétuels. Le Roi & la Reine crurent trouver toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur Général, ils lui donnerent celui d'Intendant de Juſtice, & l'ordre de tenir ſes Proviſions ſecrettes juſqu'au jour de ſa réception à San-Domingo ; d'où les mê-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Dom François de Bovadilla eſt envoïé à l'Eſpagnole en qualité de Gouverneur général.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

mes Hiſtoriens croïent pouvoir conclure, que les Rois Catholiques avoient prêté l'oreille au bruit que les Ennemis de l'Amiral avoient répandu, qu'il penſoit à ſe rendre Souverain du nouveau Monde (90). Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de Juin, avec deux Caravelles; & le 23 d'Août on apperçut, de San-Domingo, ces deux Bâtimens, qui s'efforçoient d'entrer dans le Port, d'où ils étoient repouſſés par le vent de terre. L'Amiral étoit alors occupé à fortifier la Conception de la Vega; & l'Adelantade s'étoit rendu avec Roldan, vers Xaragua, pour y faire une exacte recherche des Com-

Il arrive à San-Domingo.

(90) Elles portoient » que l'Amiral aïant donné avis à leurs Majeſtés, » que pendant le Voïage » qu'il avoit fait à la » Cour, un Alcalde & » quelques autres Officiers s'étoient ſoulevés » avec un grand nombre » de Partiſans, & que » toutes ſes exhortations n'avoient pu faire » ceſſer le déſordre, au » grand préjudice du Service de Dieu & de leurs » Majeſtés, elles ordonnoient au Commandeur » François de Bovadilla » de faire une exacte perquiſition des Coupables, de ſe ſaiſir d'eux, » après avoir reconnu la » vérité, de ſequeſtrer » leurs biens, & de procéder contr'eux, comme il le jugeroit à propos, ſuivant les formes de la Juſtice: mandant en outre à l'Amiral, à tous les Officiers, Gouverneurs de Police, Nobles & Roturiers, & généralement à tous leurs Sujets de l'Iſle, de prêter la main à l'éxécution de leurs ordres. Cette Proviſion étoit ſignée du Secrétaire d'Etat, Michel Perez d'Almanzan. Herrera, Liv. 4, Chap. 8.

plices

plices de la derniere révolte.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

A la vûe des deux Caravelles, Dom Diegue Colomb, qui commandoit dans l'abſence de ſes deux Freres, les envoïa reconnoître par Chriſtophe Rodriguez de *la Lengua*, avec une vive impatience d'apprendre ſi le jeune Diego, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, n'étoit pas ſûr l'un des deux Vaiſſeaux. Ce fut Bovadilla même, qui ſe préſenta ſur le bord de ſa Caravelle, pour répondre aux queſtions de Rodriguez. Il lui déclara non-ſeulement ſon nom, mais la Commiſſion d'Intendant de Juſtice qu'il venoit exercer contre les Rebelles; & s'informa à ſon tour des affaires de l'Iſle; il apprit l'exécution de Moxica & de ſes Complices, l'ardeur des Colombs dans la recherche des Coupables, & la réſolution où ils étoient de faire encore un exemple de Guevare, de Riquelme & de quelques autres qui étoient deſtinés au ſupplice, pour le même crime. Ces informations irriterent le Commandeur. Quoiqu'on ne puiſſe douter que le Roi & la Reine, en l'honorant de leurs ordres, n'euſſent crû trouver, dans ſa perſonne, toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, on reconnoîtra bientôt qu'il étoit ambitieux, violent, inté-

Premieres circonſtances de l'arrivée de Bovadilla.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

reſſé, & que par conſéquent leurs Majeſtés s'étoient trompées dans leur choix. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalouſie de l'autorité lui fît déja regarder tout ce qui ne venoit pas de lui comme une uſupation de la ſienne, il ne put entendre, ſans indignation, qu'on lui parlât de ſupplice, pour des Criminels dont il devoit être l'unique Juge. Cette diſpoſition ne fit qu'augmenter, à la vûe de deux Gibets, & de quelques Caſtillans qu'il y vit attachés, en arrivant dans le Port. Un reſſentiment, ſi mal conçu, lui fit prendre la réſolution de paſſer la nuit dans ſon Vaiſſeau.

Son caractere.

Ouverture de ſon adminiſtration.

Le lendemain, 24 d'Août, étant deſcendu dans la Ville, il ſe rendit d'abord à l'Egliſe, où il entendit la Meſſe avec un grande oſtentation de piété. Dom Diegue Colomb, & Perez, Major de l'Iſle, y aſſiſterent, accompagnés de la plûpart des Habitans de San-Domingo. En ſortant, il tira des Lettres qui portoient le Sceau Roïal d'Eſpagne, & les remit à un Notaire de ſa ſuite, avec ordre de les lire devant l'Aſſemblée. C'étoient celles qui le créoient Intendant de Juſtice. Enſuite, s'adreſſant à Dom Diegue, il

CHRISTOPHE COLOMB Suite du IV. Voïage. 1500.

demanda, au nom de leurs Majeſtés, qu'on lui livrât tous les Priſonniers qui étoient arrêtés pour la révolte. Dom Diegue lui répondit qu'ils lui avoient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, ſans doute, étoit ſupérieure à la ſienne, & qu'il n'en pouvoit diſpoſer ſans ſon ordre. Je vous ferai connoître, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obéir. Le reſte du jour ſe paſſa dans une extrême agitation. Mais le lendemain après la Meſſe, à la vûe de toute la Colonie, que la curioſité n'avoit pas manqué de raſſembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le conſtituoient Gouverneur Général des Iſles & de la Terre-ferme du Nouveau Monde, avec un pouvoir ſans bornes (91). Enſuite, aïant prêté le ſer-

(91) Elles contenoient » que leurs Majeſtés Catholiques, pour l'accompliſſement du Service de Dieu & du leur, pour l'execution de la Juſtice, pour l'établiſſement de la paix & du bon Gouvernement des Iſles & de la Terre-ferme, avoient ordonné que le Commandeur François de Bovadilla exerçât en leur nom le Gouvernement des mêmes lieux, auſſi » long-temps qu'elles le jugeroient à propos, avec l'Office d'Intendant de Juſtice, Civile & Criminelle, & qu'elles entendoient qu'après qu'il auroit prêté le Serment dans les formes établies, tous leurs Sujets le reconnuſſent, & lui rendiſſent obéiſſance, comme à leur Gouverneur & leur Juge; pour l'execution de quoi elles lui accordoient un plein pouvoir, avec ordre à

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

ment ordinaire, il invita tout le monde à la ſoumiſſion; & pour la mettre à l'épreuve, il renouvella la demande des Priſonniers. On lui fit la même réponſe, & cette fermeté l'embarraſſa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, par l'un deſquels il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresſes & des Navires, aux Tréſoriers & aux Gardes-Magaſins de le reconnoître pour Supérieur. L'autre regardoit la ſolde Militaire & la païe des Artiſans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ſes intérêts, il ſomma pour la troiſiéme fois Dom Diegue de lui remettre les clefs de la Priſon. Sur ſon refus, il ſe rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandoit en qualité d'Alcalde; & lui aïant fait ſignifier ſes pouvoirs, il ordonna que ſur le champ tous les Priſonniers fuſſent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'Amiral, dont il tenoit ſa Commiſſion. Mais le Commandeur, appréhendant que ce délai ne fût emploïé à faire exécuter Guevare & ſes Complices, fit mettre à l'inſtant ſous les armes tou-

Violence avec laquelle il établit ſon autorité.

» tous de lui obéir. La datte de cette Commiſſion étoit du 21 Mai. Herrera, *ibid.*

tes les Troupes qu'il avoit amenées, & celles même de la Ville, qui reconnoiſſoient déja ſes ordres. La Citadelle étoit encore ſans défenſe; & quoique Diaz ſe montrât, l'épée à la main, ſur les creneaux, avec Alvarado, ſon Lieutenant, il y entra ſans réſiſtance. Il ſe fit conduire à la Priſon, où il trouva les Coupables chargés de chaînes. Un leger interrogatoire parut le ſatisfaire; & leur aïant fait eſpérer leur grace, il ſe contenta de les laiſſer ſous la garde d'un de ſes gens.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Embarras de l'Amiral.

L'Amiral, bientôt informé de cette révolution, en reçut aſſez tranquillement la premiere nouvelle. La confiance qu'il croïoit devoir aux bontés du Roi & de la Reine, après les avoir ſi bien ſervis, lui fit juger que Bovadilla étoit quelque Avanturier, tel qu'Ojeda, dont il ne lui ſeroit pas plus difficile de ſe défaire; ou du moins que ſa Commiſſion n'auroit pas plus d'étendue que celle d'Aguado. Mais, lorſqu'il eut appris que le Commandeur s'étoit rendu Maître de la Forteresſe, & que toutes les Troupes étoient ſoumiſes à ſes ordres, il conſidéra cette affaire d'un autre œil. L'opinion, qu'il conſervoit encore, que c'étoit quelque nouvelle fourberie dont il avoit à ſe dé-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

fendre, ne l'empêcha point de prendre des meſures pour le ſoutien de ſon autorité. Il ſe rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Caſtillans qu'il croïoit dans ſes intérêts, & l'ordre à pluſieurs Caciques de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils ſeroient capables de raſſembler. En y arrivant, il y trouva un Huiſſier à Verge, qui lui remit des copies de chaque Proviſion du nouveau Gouverneur. Après les avoir lûes, il déclara que la premiere ne contenoit rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Viceroi & d'Amiral, qu'il avoit reçues de leurs Majeſtés, il ne pouvoit ſe perſuader qu'elle vînt de cette reſpectacle ſource; qu'il ne s'oppoſoit point à l'adminiſtration de la Juſtice, dont Bovadilla étoit chargé; mais qu'il alloit écrire en Eſpagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, ſur des événemens qui lui paroiſſoient obſcurs, il ſommoit tous les Sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la ſoumiſſion qu'ils lui devoient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, ſurtout lorſque le Commandeur eut affecté de ne pas répon-

L'Iſle eſt menacée d'une guerre civile.

dre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral, & qu'on apprit au contraire qu'il avoit écrit à Roldan & à ſes anciens Complices dans la Province de Xaragua (92). Cependant on fut détrompé, quelques jours après, par l'arrivée de Velaſquez, Tréſorier Roïal, & d'un Religieux Franciſcain, nommé *Tras Sierra*, qui remirent à l'Amiral une Lettre ſignée de la main du Roi & de la Reine. Elle étoit dans ces termes : » Dom Chriſtophe Colomb, notre » Amiral dans l'Océan : Nous avons » ordonné au Commandeur, Dom » François de Bovadilla, de vous ex- » pliquer nos intentions. Nous vous or- » donnons d'y ajoûter foi, & d'exécu- » ter ce qu'il vous dira de notre part. *Moi le Roi, Moi la Reine.* Les réflexions que l'Amiral fit ſur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'obſerver qu'on ne lui donnoit pas le titre de Viceroi, le déterminerent à reconnoître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuoit. Il partit auſſi-tôt pour la Capitale.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Lettre du Roi qui oblige l'Amiral à la ſoumiſſion.

Bovadilla informe contre lui.

A ſon exemple, tout ce qu'il y avoit de Caſtillans à Bonao, dans la Vega, & dans tous les nouveaux Etabliſſe-

(92) Herrera, Liv. 4. Chap. 9.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

mens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'interêt, avoit déja fait publier que pendant vingt ans, ceux qui travailloient à chercher de l'or, n'en paieroient au Roi que le vingtiéme ; qu'il alloit acquitter les arrérages de la Solde militaire, & contraindre l'Amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avoit donné quelque sujet de plainte. Les Mécontens s'empresserent de venir déposer contre les trois Colombs, & toutes leurs accusations furent reçues. Ils chargerent l'Amiral de les avoir maltraités, dans la fondation des Villes & des Forts, en les assujettissant à d'indignes travaux, qui en avoient fait périr un grand nombre, & de leur avoir refusé les secours les plus nécessaires à la vie ; d'avoir imposé, pour des fautes légeres, des châtimens trop rigoureux, souvent injustes, & quelquefois deshonorans ; de n'avoir pas voulu consentir que les Insulaires fussent baptisés, parce qu'il aimoit mieux les voir Esclaves que Chrétiens ; de leur avoir fait la guerre, sous de vains prétextes, pour avoir occasion de les condamner à l'esclavage, & pour les faire passer en Castille ; de n'avoir pas permis qu'on tirât tout ce qu'on pouvoit

Tout le monde se déclare contre l'Amiral.

trouver d'or, pour ne pas diminuer trop les richeſſes de l'Iſle, dans la vûe de s'y rendre un jour indépendant, ou de la livrer à quelque Puiſſance ennemie de l'Eſpagne ; enfin d'avoir excité les Caſtillans & les Indiens à ſe ſoulever contre le nouveau Gouverneur. L'Hiſtorien remarque que parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne ſe trouva point une dépoſition favorable à l'Amiral : étrange effet de l'infortune, qui fait oublier toutes les loix de l'amitié & de la reconnoiſſance, & qui ne laiſſe voir, dans un Malheureux, qu'un objet de haine & de mépris (93).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Chriſtophe Colomb fut extrêmement ſurpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'étoit logé dans ſa Maiſon, qu'il avoit ſaiſi ſes papiers, confiſqué ſes meubles, ſes chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, ſous prétexte de païer ceux qui ſe plaignoient de ne l'avoir pas été ; qu'il avoit fait arrêter Dom Diegue, ſon Frere, ſans aucune formalité de Juſtice ; & qu'il l'avoit fait transférer dans une des Caravelles qu'il avoit amenées, avec ordre d'emploïer les fers pour l'y retenir. A peine avoit-

Ses biens ſont ſaiſis.

93) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

il eu le temps de ſe faire expliquer tant de violences, qu'il ſe vit enlevé lui-même & conduit dans la Citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds.

Il eſt plaint par les Hiſtoriens.

Herrera, quoique fort prévenu en faver de ſa Nation, donne ici le nom de *Tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite, de cruel & de déteſtable, un emportement de cette nature, contre un Homme que les Rois Catholiques avoient élevé aux premiers dégrés d'honneur, & qui avoit acquis tant de gloire à l'Eſpagne. La ſuite des événemens fit même connoître que le Commandeur avoit paſſé ſes pouvoirs, & que s'il étoit chargé d'informer, c'étoit avec reſpect pour la perſonne des Colombs (94). Mais ſa cruauté ne fut pas plus ſurprenante, que l'applaudiſſement qu'elle reçut de tous les Caſ-

(94) Voici les termes d'Herrera : » Beaucoup de » gens aſſurent que l'in- » tention des Rois n'avoit » jamais été que Bovadil- » la, quelle que fût la » force de ſes Proviſions, » dût attaquer la perſon- » ne de l'Amiral ni de » ſes Freres, & que com- » me ſa prudence ſuffiſoit » pour lui faire voir qu'il » ne le devoit pas, ils » ne l'en avoient pas » averti. Liv. 4. Ch. 10. Oviedo s'exprime à peu-près de même : » Les uns » diſent qu'on n'avoit pas » commandé à Bovadilla » de prendre l'Amiral, & » qu'il n'étoit venu que » comme Juge de réſiden- » ce pour s'informer ſeu- » lement de la rébellion. Liv. 3. Chap. 6 Gomera dit qu'il avoit ordre d'envoïer en Eſpagne ceux qu'il trouveroit coupables. Liv. 1. Chap 23.

tillans de l'Iſle. Ceux mêmes qui devoient leur fortune à l'Amiral, & qui ne ſubſiſtoient que par ſa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager ; & pendant que ſes Ennemis ſe contentoient du moins de le noircir par leurs accuſations, ce fut ſon propre Cuiſinier, qui s'offrit indignement à lui mettre les fers aux pieds. CHRISTOPHE COLOMB. Suite du IIIe. Voïage. 1500. On lui met les fers aux pieds.

Il ſouffrit ſa diſgrace & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de ſon caractere. Cette force d'eſprit, qui ne l'abandonna jamais, parut bientôt avec un nouvel éclat. Il y avoit toute apparence que l'Adelantade, qui étoit encore en liberté, ne ménageroit rien pour arracher ſes Freres d'entre les mains d'un Homme, dont il devoit appréhender les derniers excès. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoïa ordre à l'Amiral de lui écrire, non-ſeulement pour arrêter l'exécution de pluſieurs Criminels dont il s'étoit ſaiſi, mais pour le preſſer de revenir promptement à San-Domingo. L'Amiral écrivit. Il joignit, à ces deux ordres, les plus vives inſtances, pour engager ſon Frere à venir partager ſa mauvaiſe fortune avec lui. » Notre reſſource, Avec quelle fermeté il ſoutient ſa diſgrace.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

» lui disoit-il, est dans notre inno-
» cence. Nous serons menés en Espa-
» gne. Qu'avons nous à desirer de plus
» heureux, que de pouvoir nous jus-
» tifier ? Cette proposition dut révol-
ter, sans doute, un Homme du carac-
tere de l'Adelantade. Mais il ne laissa
pas de se rendre à l'avis de son Frere.
Il vint à San-Domingo. A peine y fut-
il arrivé qu'il fut chargé de chaînes,
& conduit dans la Caravelle qui ser-
voit de Prison à Dom Diegue. Bova-
dilla mit le comble à ses injustices, en
accordant toutes sortes de faveurs à
Roldan, à Guevare & à leurs Partis-
sans. Après avoir tourné ses premiers
soins à sauver une troupe de Séditieux,
qui étoient sur le point d'expier leurs
crimes par le dernier supplice, on s'é-
toit attendu qu'il feroit, du moins,
des informations sur leur conduite ;
mais il leur rendit la liberté, sans
s'embarrasser même de sauver les bien-
séances.

Il engage son Frere à se soumettre,

Le Procès des trois Colombs est instruit.

Des emportemens si peu ménagés
firent craindre pour la vie des trois
Freres. Leur Procès fut instruit. Bo-
vadilla sembloit avoir été trop loin,
pour s'imposer des bornes, ou si la fa-
cilité qu'ils eurent à détruire des accu-
sations vagues, dont la plûpart ne re-

gardoient même que leurs intentions, parut lui cauſer de l'embarras, c'étoit un motif de plus pour ſe défaire de trois Ennemis, dont la juſtification entraînoit infailliblement ſa perte. Cependant, il n'oſa pouſſer l'audace juſqu'à faire conduire au ſuplice un grand Officier de la Couronne ; & ſe contentant de rendre un Arrêt de mort contre lui & ſes Freres, il prit le parti de les envoïer en Eſpagne, avec l'inſtruction de leur Procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépoſitions, l'importance des articles, & la qualité des Accuſateurs, dont la plûpart avoit eu d'étroites liaiſons avec les Accuſés, feroient confirmer ſa Sentence. Les Priſonniers n'étoient pas ſans inquiétude pour la déciſion de leur ſort. Un Hiſtorien raconte qu'*Alfonſe de Vallejo*, Capitaine de la Caravelle qui devoit les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illuſtre Vieillard lui dit triſtement : » Vallejo, où » me mènes-tu ? en Eſpagne, Mon» ſeigneur, répondit le Capitaine. Eſt» il bien vrai ? reprit l'Amiral. Par » votre vie, repartit Vallejo, j'ai or» dre de vous faire embarquer pour » l'Eſpagne. Ces aſſurances calmèrent

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

L'Amiral eſt embarqué pour l'Eſpagne.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes passées, & remplit plusieurs Brevets, qu'il avoit apportés en blanc, des noms de Roldan, de Guevare & des Mutins les plus décriés par le mal qu'ils avoient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix & de remettre ses Prisonniers, avec toutes les Procédures, entre les mains de l'Evêque de Badajos & de Gonçalo Gomez de Cervants, Parent du Commandeur, tous deux Ennemis déclarés des Colombs (95).

Il refuse de de quitter ses fers.

En sortant du Port, Vallejo voulut ôter leurs chaînes aux trois Freres: mais l'Amiral protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine; ce qui ne l'empêcha point d'être fort sensible, pendant toute la navigation, aux civilités qu'il reçut du Capitaine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, & qu'il ordonna même, par son Testament, qu'après sa mort on les mît avec lui dans son Tombeau, comme un monument de la

Usage qu'il en fit en mourant.

(95) Herrera, *ubi supra*, Chap. 10.

reconnoiſſance dont le monde païe les ſervices qu'on lui rend (96). Vallejo mouilla devant Cadix, le 25 de Novembre. Un Pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, ſortit ſecrettement du Vaiſſeau, & ſe hâta de porter ſes Lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de ſon arrivée.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Son arrivée en Eſpagne, & réparation qu'il y reçoit.

Le Roi & la Reine n'apprirent point ſans étonnement & ſans indignation, qu'on eût abuſé de leur autorité pour s'emporter à des violences dont ils ſe crurent deshonorés. Ils envoïerent, ſur le champ, l'ordre de délivrer les trois Freres, & de leur compter mille écus, pour ſe rendre à Grenade, où la Cour étoit alors. Ils les y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compaſſion & de faveur. La Reine conſola particuliérement l'Amiral. Comme il avoit plus de confiance à ſa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une audience ſécrette, dans laquelle s'étant jetté à ſes pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ſes ſanglots. Cette excellente Princeſſe le fit relever. Il lui dit les choſes les plus touchantes, ſur

(96) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

l'innocence de ſes intentions, ſur le zele qu'il avoit toujours eu pour le ſervice de leurs Majeſtés, ſur le témoignage qu'il ſe rendoit, au fond du cœur, que s'il avoit manqué dans quelque point, c'étoit pour n'avoir pas connu de meilleur parti dans l'occaſion, & ſur la malignité de ſes Ennemis, que la ſeule jalouſie de ſon élévation portoit à lui chercher des crimes; peu contens de lui nuire, s'ils ne le deshonoroient. La Reine parut fort attendrie de ſon diſcours (97). L'Hiſtorien de Saint-Domingue, qui fait profeſſion d'avoir ſuivi des Mémoires fidéles, prête à cette Princeſſe une réponſe véritablement noble, qui convient parfaitement aux circonſtances, & qui ne s'accorde pas moins avec la conduite qu'elle ne ceſſa point de tenir à l'égard de l'Amiral. On ne fera pas difficulté de l'adopter, parce qu'elle ſupplée au ſilence des Ecrivains Eſpagnols. » Iſabelle, dit-il, en qui » l'indignarion prit la place de la dou» leur, releva l'Amiral & fut quel» que temps auſſi ſans trouver le pou» voir de parler. Elle ſe remit enfin, » & lui dit avec beaucoup de douceur:

Comment il eſt traité par la Reine.

Diſcours de cette Princeſſe.

(97) Tout ce qui précéde eſt tiré d'Herrera, L. 4. Chap. 10.

» Vous voïez combien je ſuis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je » n'ometterai rien pour vous le faire » oublier. Je n'ignore pas les ſervices » que vous m'avez rendus, & je continuerai de les récompenſer. Je connois vos Ennemis, & j'ai pénétré les » artifices qu'ils emploient pour vous » détruire : mais comptez ſur moi. » Cependant, pour ne vous rien diſſimuler, j'ai peine à me perſuader » que vous n'aïez pas donné lieu à » quelques plaintes. Elles ſont trop univerſelles pour n'être pas fondées. La » voix publique vous reproche une » ſévérité peu convenable dans une » Colonie naiſſante, & capable d'y » exciter des révoltes, qui peuvent » ébranler des fondemens encore mal » affermis. Mais ce que je vous pardonne moins, c'eſt d'avoir ôté, malgré mes défenſes, la liberté à un » grand nombre d'Indiens, qui n'avoient pas mérité une ſi rigoureuſe » punition. Votre malheur a voulu » qu'au moment que j'ai appris votre » déſobéiſſance, tout le monde ſe plaignoit de vous, & perſonne ne parloit en votre faveur. Je n'ai donc pû » me diſpenſer d'envoïer aux Indes un » Commiſſaire, que j'ai chargé de-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du IV. Voïage. 1500.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

» prendre des informations & de me
» les communiquer, avec ordre de
» modérer une autorité qu'on vous ac-
» cuſoit de porter trop loin. Dans la
» ſuppoſition que vous fuſſiez coupa-
» ble de tous les crimes dont vous
» étiez accuſé, il devoit ſuccéder au
» Gouvernement général, & vous en-
» voïer en Eſpagne, pour y rendre
» compte de votre conduite. Mais ſes
» inſtructions ne portoient rien de plus.
» Je reconnois que j'ai fait un mau-
» vais choix; j'y mettrai ordre, & je
» ferai, de Bodavilla, un exemple qui
» apprendra aux autres à ne point paſ-
» ſer leur pouvoir. Cependant je ne
» puis vous promettre de vous réta-
» blir ſitôt dans votre Gouvernement.
» Les eſprits y ſont trop aigris contre
» vous. Il faut leur donner le temps
» de revenir. A l'égard de votre Char-
» ge d'Amiral, mon intention n'a ja-
» mais été de vous en ôter la poſſeſ-
» ſion, ni l'exercice. Laiſſez faire le
» reſte au temps, & fiez-vous à
» moi (98).

Ce qui s'oppoſe au rétabliſſement de l'Amiral.

Colomb, ſuivant le même Hiſtorien, comprit par ce diſcours, plus

(98) Il reſte à regretter qu'on ne nous apprenne point comment une ſi belle réponſe eſt venue juſqu'à nous.

que la Reine n'avoit eu deſſein de lui faire entendre. Il jugea que ſon rétabliſſement auroit bleſſé les régles de la Politique eſpagnole ; que le Roi étoit vraiſemblablement ſa Partie ſécrette ; en un mot qu'on ſe repentoit de l'avoir fait ſi grand, & qu'il ne devoit pas ſe flatter de faire changer la Cour en ſa faveur. Auſſi ſans s'arrêter à d'inutiles inſtances, après avoir remercié la Reine de ſa bonté, il la ſupplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à ſon ſervice, & qu'il continuât la découverte du Nouveau Monde, pour chercher, par cette voie, quelque paſſage qui pût conduire les Vaiſſeaux de l'Eſpagne aux Moluques. Ces Iſles étoient alors extrêmement célébres par le trafic que les Portugais y faiſoient des Epiceries ; & les Eſpagnols ſouhaitoient ardemment de partager avec eux un Commerce ſi lucratif. Le projet de l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges. La Reine lui promit de faire équiper autant de Vaiſſeaux qu'il en demanderoit, & l'aſſura que ſi la mort le ſurprenoit dans le cours de cette Expédition, ſon Fils aîné ſeroit rétabli dans toutes ſes Charges (99).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Il forme un nouveau projet de Voïages.

(99) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

QUOIQUE les affaires de l'Iſle Eſpagnole ceſſent ici d'appartenir à l'Hiſtoire générale des Indes occidentales, & que dans le nouvel ordre qu'on ſe propoſe, elles ſoient renvoïées à la deſcription particuliere de cette Iſle, le juſte intérêt qu'on a dû prendre à la fortune des Colombs ne permet pas de rentrer dans le cours des nouvelles découvertes, ſans avoir expliqué les réparations qu'ils reçurent de la Reine, & qui furent confirmées par la juſtice même du Ciel. On s'attachera d'autant plus volontiers au dernier Hiſtorien, que c'eſt la partie de ſon Ouvrage à laquelle il paroît avoir apporté le plus de ſoin.

Evénemens qui juſtifierent les Colombs.

Rien ne ſervit tant, dit-il, à juſtifier l'Amiral, dans l'eſprit de ceux qui jugeoient de lui ſans paſſion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombs; ſans faire réflexion que cette animoſité leur faiſoit honneur dans l'eſprit de ceux qui connoiſſoient les Habitans du Nouveau Monde. En effet, à la réſerve de quelques Officiers, le reſte n'étoit qu'un aſſemblage de la plus vile Canaille, ou d'un grand nombre

de Criminels, ſortis des Priſons de Caſtille, ſans mœurs, ſans Religion, & qui n'étant venus ſi loin que pour s'enrichir, ſe perſuadoient que les Loix n'étoient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Eſpagne, entre leſquelles on ſait qu'il y a des antipathies ſurmontables; ſource de querelles & de diviſions, d'autant plus funeſtes dans un nouvel Etabliſſement, qu'il s'y trouve toujours des Mécontens, & que les Loix y ſont moins en vigueur. On doit conclure qu'en voulant prendre le contrepied de l'Amiral, le nouveau Gouverneur ne put éviter de commettre de grandes fautes. Il n'y avoit, au fond, de répréhenſible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de ſévérité pour les Eſpagnols. Prendre une méthode entiérement oppoſée, c'étoit ſe déclarer pour des Brigands. Bovadilla donna dans cet excès avec ſi peu de meſure, qu'on entendoit les plus honnêtes gens ſe dire entr'eux tous les jours, qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puiſque c'étoit un titre pour être exclus des graces.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Conduite odieuſe du nouveau Gouverneur de l'Eſpagnole.

Le Commandeur ne traita pas les Inſulaires avec plus de prudence &

Elle révolte également les Eſpagnols & les Inſulaires.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onziéme, & donné la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour ne rien faire perdre au Domaine, que les Particuliers tiraſſent une prodigieuſe quantité d'or. Auſſi les Caciques ſe virent-ils contraints de fournir à chaque Eſpagnol un certain nombre de leurs Sujets, qui faiſoient l'office d'autant de Bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces Malheureux ſous le joug, on fit un dénombrement de tous les Inſulaires, qui furent rédigés par claſſes, & diſtribués, ſuivant le dégré de faveur où l'on étoit dans l'eſprit du Gouverneur. Ainſi l'Iſle entiere ſe trouva réduite au plus dur eſclavage. Ce n'étoit pas le moïen d'inſpirer de l'affection pour le Chriſtianiſme & pour la domination des Rois Catholiques; mais Bovadilla ne penſoit qu'à s'attacher les Caſtillans, qui étoient ſous ſes ordres, & qu'à faire en même-temps de gros envois d'or en Eſpagne, pour ſe rendre néceſſaire, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avoit répandus contre la fidélité de l'Amiral.

Avec quelle avidité Bovadilla tire de l'or.

Effectivement, dans l'eſpace de quelques mois, on tira tant d'or de toutes les Mines, que ſans un malheur, qu'on étoit fort éloigné de prévoir, l'arrivée

d'une ſeule Flotte auroit pû dédommager l'Eſpagne de toutes ſes avances, & les païer même au centuple. On ſe hâtoit de profiter du temps, parce qu'on prévoïoit qu'il dureroit peu. Il en coûta la vie à un ſi grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut déſerte. On ne lit point ſans horreur, dans le récit même des Eſpagnols, les traitemens barbares auxquels ces Infortunés furent aſſujettis. Si l'inhumanité pouvoit être juſtifiée par le profit qu'elle rapporte, jamais on n'avoit trouvé des Mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Herrera raconte que Diaz & Garay s'étant aſſociés pour faire travailler aux Mines de Saint-Chriſtophe, un de leurs Eſclaves, qui étoit à déjeûner ſur le bord de la Riviere de Hayna, s'aviſa de frapper la terre d'un bâton, & ſentit quelque choſe de fort dur. Il le découvrit entiérement. C'étoit de l'or. Un grand cri, que l'Eſclave jetta, dans l'étonnement de voir un ſi gros grain, fit accourir auſſi-tôt ſes Maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration. Garay tranſporté de joie, fit tuer un Porc, le fit ſervir à ſes Amis ſur ce grain, qui ſe trouva aſſez grand pour le tenir tout entier, & ſe vanta d'être plus magnifique en

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Hiſtoire d'un prodigieux morceau d'or.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

vaiſſelle que les Rois Catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs Majeſtés. Il peſoit 3600 Ecus d'or; & les Orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y en auroit que trois cens de diminution dans la fonte. On y voïoit encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étoient guére que des taches, & qui avoient peu de profondeur. Cette découverte étant ſans exemple, on peut juger combien elle anima les eſpérances de ceux qui s'occupoient à la même recherche.

1501. Bovadilla eſt rappellé, & Nicolas Ovando nommé pour lui ſuccéder.

Cependant, on apprit, à la Cour, la maniere dont les Habitans de l'Eſpagnole étoient traités, & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla étoit déja réſolu, comme une ſatisfaction que leurs Majeſtés croïoient devoir à l'Amiral; mais cette nouvelle devant le hâter, elles nommerent, pour ſuccéder au Gouvernement de l'Iſle, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara, qui devint bientôt Grand Commandeur de l'Ordre entier par la mort d'Alfonſe de Santillane. Ses Proviſions ne furent que pour deux ans; apparemment que la Reine vouloit rétablir, à la fin de ce terme, Chriſtophe Colomb dans la dignité

dignité de Viceroi. Ovando étoit homme de mérite, ſenſé, Ami de la juſtice, & ſi modeſte, qu'il refuſoit juſqu'aux marques de diſtinction, qui étoient attachées à ſes Emplois. On lui fit équiper en diligence une Flotte de trente-deux voiles, ſur laquelle on embarqua deux mille cinq cens Hommes, ſans y comprendre les Equipages, pour remplacer dans l'Iſle Eſpagnole quantité de perſonnes dont la Reine vouloit purger la Colonie. Entre ces nouveaux Habitans, on comptoit pluſieurs Gentilshommes, tous Sujets de la Couronne de Caſtille. Iſabelle ſe confirmoit, de plus en plus, dans la réſolution d'exclure du Nouveau Monde tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de la Caſtille. Cependant, après ſa mort, on ne mit plus de diſtinction entre les Caſtillans & les Arragonois; & ſous Charles-Quint, tous les Sujets des différens Etats, qui compoſoient la Monarchie Eſpagnole, obtinrent la même liberté. Comme la Cour étoit réſolue de rappeller particuliérement l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, & que l'adminiſtration de la Juſtice convenoit mal à un Homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement Général, elle nomma, pour cette im-

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1501.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1501.

portante fonction, Alfonſe Maldonat, habile Juriſconſulte. Les inſtructions de ces deux Officiers ſuprêmes furent dreſſées avec des ſoins, qui répondoient aux vûes de leurs Majeſtés. Celles d'Ovando portoient particuliérement d'examiner la conduite & les comptes du Commandeur de Bovadilla, de le renvoïer en Eſpagne par la même Flotte, & d'apporter toute ſon attention à faire dédommager l'Amiral & ſes Freres de tous les torts qu'ils avoient ſoufferts. Carvajal, dont on a déja vanté le mérite, & qui étoit demeuré fort uni avec les Colombs pendant leur diſgrace, eut ordre de reſter dans l'Iſle, pour veiller à leurs intérêts.

Ordres donnés en faveur des Colombs.

L'année s'étant paſſée en préparatifs, Ovando reçut ordre enfin de mettre à la voile. Dans ſa derniere audience, un Conſeiller d'Etat lui fit un diſcours fort long & fort touchant (1), ſur la conduite qu'il devoit tenir dans ſon adminiſtration. Il s'embarqua le 13 de Février 1502. Une tempête, qu'il eſſuïa près des Canaries, diſſipa ſa Flotte, & fit périr un de ſes plus grands Navires, avec cent cinquante

1502.

Ovando ſe rend à l'Iſle Eſpagnole.

(1) Herrera le rapporte en entier, Liv. 4. Ch 3. mais ces longues harangues ſont ſuſpectes dans l'Hiſtoire.

Hommes. Tous les autres ſe rejoignirent à la Gomera, qui étoit le rendez-vous général, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit été ſubmergé. Quantité d'Eſpagnols, Habitans des Canaries, en formerent l'Equipage. Enſuite Ovando partagea ſa Flotte en deux bandes, prit ſous ſes ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, & laiſſa le reſte ſous ceux d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB Suite du III. Voïage. 1502.

Bovadilla s'attendoit peu à recevoir ſitôt un Succeſſeur. Cependant il vint le recevoir ſur le rivage, & le conduiſit à la Forteresſe, où les nouvelles Proviſions furent lûes devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut auſſi-tôt reconnu & ſalué ſous tous ſes titres, tandis que Bovadilla ſe vit tout-d'un coup abandonné. Quelques Hiſtoriens ont écrit qu'il avoit été fait Priſonnier. Mais on n'en trouve aucune trace dans ceux qui paroiſſent les mieux inſtruits, & l'on y voit même qu'il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé. Le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre ſes princi-

Etonnement de Bovadilla, qui ſe voit abandonné.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1502.

paux Complices, les fit tous arrêter, & les diſtribua ſur la Flotte, pour être conduits en Eſpagne avec l'inſtruction de leur Procès. Auſſi-tôt les Indiens furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit auſſi qu'on paieroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des Mines, & que pour le paſſé on s'en tiendroit au tiers, ſuivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des Mines ceſſa tout-d'un-coup. Toutes les offres qu'on fit aux Inſulaires n'eurent ſur eux aucun pouvoir, lorſqu'ils ſe crurent aſſurés qu'on ne pouvoit les forcer au travail. Ils préférerent une vie tranquille, dans leur premiere ſimplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faiſoient aucun cas. D'ailleurs, tout le monde fut révolté, qu'on obligeât de païer au Souverain la moitié de ce qui coûtoit tant de peine & de dépenſe. Une partie des Caſtillans, qui étoient arrivés ſur la Flotte, s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étoient retirés; mais ils ne furent pas long-temps à s'en repentir. L'ouvrage le plus facile étoit fait. Il falloit déja creuſer bien loin, pour trouver de

Roldan & les anciens Rebelles ſont conduits Priſonniers en Eſpagne.

Nouveaux Réglemens pour les Inſulaires.

l'or. Les nouveaux Ouvriers manquoient d'expérience ; & les maladies, dont ils furent attaqués, en emporterent un grand nombre. Ils ſe dégoûterent d'une entrepriſe, qui les accabloit ſans les enrichir. Le mauvais ſuccès des Ordonnances fit juger au Gouverneur qu'elles demandoient quelque modération. Il écrivit à la Cour, pour engager leurs Majeſtés à ſe contenter du tiers ; & cette eſpérance rendit le courage à quelques Ouvriers. Ses repréſentations furent écoutées ; mais, dans la ſuite, il fallut ſe relâcher encore. On ſe borna au quint des Métaux, des Perles & des pierres précieuſes ; Réglement qui a toujours ſubſiſté depuis.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1502.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

QUATRIE'ME VOÏAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Objet de cette nouvelle entrepriſe.

QUANDO continuoit de faire regner le bon ordre & la tranquillité dans l'Iſle, lorſqu'on y vit arriver une Chaloupe, envoïée par l'Amiral, qui demandoit la permiſſion d'entrer dans le Port de San-Domingo, pour y changer un de ſes Navires, qui ne pouvoit plus tenir la Mer. Après le départ de la Flotte, Ferdinand avoit goûté le projet, que les Colombs avoient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; & quoique le délai des Miniſtres à leur fournir des Vaiſſeaux eût été capable de les rebuter, ils avoient été ſoutenus par une Lettre de ce Prince, qui reconnoiſſant enfin le mérite de leurs ſervices, s'étoit expliqué dans des termes qui ne pouvoient leur laiſſer aucun doute de ſes intentions (2). Cette Lettre avoit été

(2) Cette Lettre eſt venue juſqu'à nous, dans la Vie de Chriſtophe. » Vous » devez être perſuadé du » déplaiſir que nous avons » eu de votre Priſon, » puiſque nous vous » avons mis en liberté » auſſi-tôt qu'il nous a » été poſſible. Tout le » monde connoît votre » innocence. Vous ſça-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

suivie des ordres les plus pressans ; & les préparatifs n'avoient pas langui, pour le départ de quatre Vaisseaux qu'on avoit accordés à l'Amiral. Il étoit parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Dom Barthelemi son Frere, & Dom Fernand, le second de ses Fils, âgé d'environ treize ans. La Forteresse d'Arzilla, sur la Côte d'Afrique, étant alors assiégée par les Maures, il s'en étoit approché pour la secourir ; mais l'aïant trouvé libre, par la levée du Siége, il étoit venu mouiller, le 29 de Mai, devant la grande Canarie, d'où les vents lui avoient été si favorables, que sans changer de voiles, il étoit arrivé, le 13 de Juin, à la vûe de l'Isle *Marinino*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avoit passé trois jours ; après lesquels s'étant apperçu que son plus grand Navire, qui

L'Amiral part de Cadix.

Raisons qui le font relâcher à l'Isle Espagnole, & qui empêchent Ovando de l'y recevoir.

» vez avec quel honneur » & quel amitié nous » vous avons traité. Les » graces que nous vous » avons accordées ne se- » ront pas les dernieres. » Nous vous confirmons » vos Priviléges, & nous » voulons que vous en » jouissiez, vous & vos » enfans. Nous vous of- » frons même de les con- » firmer de nouveau, & » de mettre votre Fils » aîné en possession de » toutes vos Charges, » quand vous le souhai- » terez. Nous vous prions » donc de partir au plu- » rôt. A Valence le 14 » de Mars 1502. *Vie de* » *Colomb. Livre* 2. *Cha-* *pitre* 25.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

étoit de ſoixante & dix tonneaux, ne ſoutenoit plus la voile, il avoit pris le parti de ſe rendre à l'Iſle Eſpagnole.

Le nouveau Gouverneur, qui n'avoit point encore fait partir Bodavilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignoit que ſa préſence ne cauſât quelques déſordre dans la Colonie. Cette réponſe, à laquelle il devoit s'attendre, ne laiſſa point de le mortifier : mais apprenant que la Flotte étoit ſur le point de mettre à la voile, il fit le ſacrifice de ſon chagrin, au bien public ; & par un ſentiment de généroſité, digne de ſon caractere, il fit avertir Ovando que ſi l'on vouloit s'en rapporter à ſon expérience, on étoit menacé d'une tempête prochaine, qui devoit engager Torrez à différer ſon départ. Son avis fut mépriſé, & la Flotte leva l'ancre. Elle étoit encore à la vûe de la Pointe orientale de l'Iſle, lorſqu'un des plus grands ouragans qu'on eût vûs dans ces Mers, en fit périr vingt & un Navires, chargés d'or, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul Homme. Ce beau grain d'or, dont on a raconté la découverte, périt dans cette fatale occaſion ; & ja-

Il annonce une Tempête.

mais l'Océan n'avoit englouti tant de richeſſes (3). Mais c'étoit le fruit de l'injuſtice & de la cruauté. Le Ciel voulut vanger, ſans doute, par la perte de tant de tréſors, le ſang d'une infinités de Malheureux, qu'on avoit ſacrifiés pour les acquérir. Le Capitaine Général, Antoine de Torrez, le Commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès, un Cacique Chrétien, dont on ignore le nom, l'infortuné Guarinoex, qui avoit été retenu juſqu'alors dans les fers des Caſtillans, & tous ceux qui avoient fait profeſſion de haine pour les Colombs, furent enſévelis dans les flots. Mais ce qui ne put laiſſer aucun doute qu'une diſgrace ſi terrible ne fût l'effet de la juſtice du Ciel, c'eſt que les onze Navires, qui furent épargnés, étoient les plus foibles de la Flotte; & que celui dont on ſe promettoit le moins, ſur lequel on avoit chargé tous les débris de la fortune des Colombs, fut le premier qui toucha au rivage d'Eſpagne.

CHRISTOPHE ET BARTHÉLEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Naufrage de Bovadilla & d'un grand nombre de richeſſes.

On doit juger de la conſternation

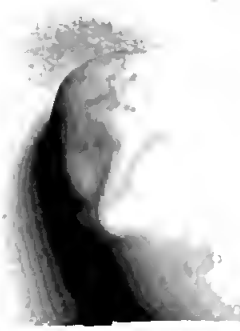
(3) Les ſommes en or montoient à quatre cens mille *Peſos*, qui faiſoient alors environ quatre millions, & qui feroient le quadruple au jourd'hui.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage 1502.

qu'un ſi funeſte événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé, par les plus inſenſibles, comme un châtiment de l'injuſtice qu'on avoit faite à l'Amiral; & lorſqu'on fut informé de l'avis qu'il avoit donné au Gouverneur de l'Eſpagnole, il eſt impoſſible de repréſenter les regrets de la Cour & du Public. Mais la Flotte ne ſe reſſentit pas ſeule de la colere du Ciel. San-Domingo, dont les Maiſons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut preſqu'entiérement renverſée.

Il eſt regardé comme une punition du Ciel.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



Voïage de RODRIGUE *de Ba*
& ſecond Voïage d'O.
& de VESPUC.

LA ſeule perſonne de d
qu'on vit arriver en Eſpag
débris de la Flotte, fut
Baſtidas, Homme d'eſprit
neur, qui s'étant aſſocié av
la Coſa, pour tenter de no
couvertes, avoit armé de
à Cadix, & s'étoit mis en
commencement de l'année
avec Commiſſion du Roi. Il
ché la Terre-ferme, pa
route que l'Amiral avoit
ſon troiſiéme Voïage; &
Venezuela, où il étoit ar
ſement, il avoit pouſſé ſa
juſqu'au Golfe d'Uraba,
plus loin que ceux qui l'
cédé. Il avoit nommé *Ca*
Port où l'on a vû naître,
fameuſe Ville du même
tinuant de ſuivre la Côt
il avoit découvert un autr
avoit appellé, Port *del*
qui s'eſt changé dans la
lui de *Nombre de Dios*.
ſeaux n'étant plus en ét

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Voïage de RODRIGUE *de* BASTIDAS, *& ſecond Voïage d'*OJEDA *& de* VESPUCE.

LA ſeule perſonne de diſtinction, qu'on vit arriver en Eſpagne avec les débris de la Flotte, fut *Rodrigue de Baſtidas*, Homme d'eſprit & d'honneur, qui s'étant aſſocié avec *Jean de la Coſa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avoit armé deux Navires à Cadix, & s'étoit mis en Mer dès le commencement de l'année précédente, avec Commiſſion du Roi. Il avoit cherché la Terre-ferme, par la même route que l'Amiral avoit ſuivie dans ſon troiſiéme Voïage; & du Golfe de Venezuela, où il étoit arrivé heureuſement, il avoit pouſſé ſa navigation juſqu'au Golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avoient précédé. Il avoit nommé *Carthagene*, le Port où l'on a vû naître, depuis, une fameuſe Ville du même nom; & continuant de ſuivre la Côte à l'Oueſt, il avoit découvert un autre Port, qu'il avoit appellé, Port *del Retrette*, nom qui s'eſt changé dans la ſuite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux Vaiſſeaux n'étant plus en état de tenir la

Découverte du Golfe d'Uraba, & des Ports où Carthagene & nombre de Dios ſe ſont formés depuis.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Mer, il étoit venu pour les radouber, dans l'Iſle Eſpagnole, où ils avoient échoué ſur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avoit été fait Priſonnier par Bovadilla, ſous prétexte qu'il avoit traité avec les Inſulaires, ſans la participation du Gouvernement. Mais la Cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de juſtice à ſa conduite; & dans ſon retour, il fut vangé d'une odieuſe perſécution (4).

Nouvelles courſes d'Ojeda & d'Americ Veſpuce.

C'étoit peu de remps après ſon départ, qu'Alfonſe Ojeda & Veſpuce étoient encore une fois ſortis du Port de Cadix; l'un toujours rempli des grandes eſpérances qu'il fondoit ſur ſa hardieſſe & ſon habileté; & l'autre, dans la vanité, qu'il conſervoit toujours, de s'attribuer la découverte de la Terre-ferme. Mais il ne firent que ſuivre Baſtidas, ſans ſavoir qu'il eût pris cette route. Ojeda, croïant arriver le premier dans le Golfe d'Uraba, où Baſtidas avoit déja paſſé, y bâtit un Fort de bois & de terre, pour s'aſſurer une entrée libre dans le Continent. Il viſita auſſi le Port del Retrette. Mais ſon avarice, dans la diſtribution des

(4) Herrera, Liv. 4. Chap. 11.

vivres, ſouleva contre lui ſon Equipage. On lui mit les fers aux pieds, & les Mutins ſe rendirent au Port d'Yaquimo, dans l'Iſle Eſpagnole. Ojeda, voïant ſon Navire à l'ancre fort près de la Terre, eut aſſez de confiance à ſa force & à ſa legereté naturelles, pour eſperer de ſe ſauver à la nage en ſe jettant la nuit dans les flots. Mais comme il n'avoit que les bras libres, & que le poids de ſes fers entraînoit ſes jambes vers le fond, il fut obligé d'implorer le ſecours de ſes gens, qui le prirent dans la Barque au moment qu'il ſe noïoit (5).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Avanture d'Ojeda.

Pendant la tempête, l'Amiral s'étoit retiré dans le Port d'Azuac (6), où, malgré ſes lumieres, il n'eut pas peu de peine à ſe défendre de l'horrible agitation des Elémens, qui fit périr ſes Ennemis preſqu'à ſes yeux. Trois de ſes Vaiſſeaux, qui furent ſéparés de lui par la violence des flots, ne purent le rejoindre de pluſieurs jours. Enfin, les aïant tous raſſemblés, il ſe rendit au Port d'Yaquimo (7), d'où il partit le 14 de Juillet, dans le deſ-

L'Amiral Colomb remet à la voile.

(5) *Ibidem.*

(6) Herrera le nomme *Puerto Hermoſo*, ou *Puerto Eſcondido.*

(7) Les Caſtillans lui donnerent le nom de Port de *Breſil.*

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

sein de gouverner vers la Terre-ferme. Il s'approcha des Iſles voiſines de la Jamaïque ; mais les vents contraires, les calmes, pendant leſquels il étoit entraîné vers de petites Iſles, au Sud de Cuba, qu'il avoit déja nommées *Jardin de la Reine* (8), & une nouvelle tempête auſſi terrible que la précédente, lui firent emploïer plus de deux mois à faire ſoixante lieues. La premiere terre, qu'il apperçut alors, fut une petite Iſle, ſuivie de quelques autres. Il les nomma toutes *Los Guanajos* (9), du nom de la premiere, que les Indiens nommoient *Guanaja*. Mais Dom Barthelemi Colomb, qui ſe chargea de la viſiter, l'aïant trouvée remplie de Pins, elle reçut particuliérement le nom d'*Iſle des Pins*. Sa ſituation eſt à douze lieues du Cap de Honduras & de la Ville de Truxillo. D'autres ont voulu s'attribuer l'honneur de cette découverte ; mais il fut prouvé dans la ſuite que perſonne, avant l'Amiral, n'avoit tourné ſa navigation du même côté (10).

Vents contraires, & tempête qu'il eſſuie.

Iſles qu'il nomme Los Guanajos.

(8) Dans un Voïage qu'on a rapporté, l'Hiſtorien de ſa vie dit qu'il en nomma quelques-unes les *Puits*, parce qu'aïant fait creuſer le ſable il y trouva de bonnes eau. L. 2. Chap. 27.

(9) Guanari ſuivant Fernand Colomb *Ibidem*.

(10) Herrera, Livre 5. Chap. 5.

En approchant de l'Iſle des Pins, l'Adelantade rencontra un Canot, à-peu-près de la forme d'une Galere, large de huit pieds, & d'une longueur proportionnée, qui portoit vingt-cinq Hommes, avec quantité de Femmes & d'Enfans. Dans ce petit Bâtiment, qui fut conduit à l'Amiral, il ſe trouva diverſes ſortes de marchandiſes, dont quelques-unes devoient venir de l'Yucatan. C'étoit des couvertures & des tapis de coton ouvragés, des nattes de Palmiers, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, des ſonnettes, des médailles, des creuſets pour la fonte du métal, avec une eſpece d'amandes que ces Indiens nommoient Cacao, & qui leur ſervoient de monnoie. Leurs alimens étoient du Maïs & des racines; & leur breuvage, une liqueur compoſée auſſi de Maïs, qui reſſembloit aſſez à la Bierre. Ils paroiſſoient honteux de leur nudité, qu'ils s'efforçoient de cacher de leurs mains; & les Femmes, ſur-tout eurent beaucoup d'empreſſement à ſe couvrir la tête & le corps, d'une ſorte de Mantes. L'Amiral, augurant bien de cette décence, leur fit beaucoup de careſſes, & les renvoïa chargés de préſens. Mais il re-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Canot qu'on croit venu de l'Yucatan.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

tint un Vieillard, auquel il crut reconnoître de l'eſprit, & dont il ſe promit de tirer des connoiſſances favorables à ſes deſſeins. Sa premiere queſtion fut celle qu'on faiſoit toujours aux Indiens; c'eſt-à-dire, s'il y avoit de l'or dans ſon Païs ? Le Vieillard, qui comprit auſſi-tôt ce qu'on lui demandoit par des ſignes, fit entendre de même, qu'il y avoit de ce côté-là des Régions où ce métal étoit ſi commun, que les Peuples en portoient des couronnes ſur la tête, & de fort gros anneaux aux bras & aux pieds; que les tables, les ſiéges & coffres en étoient revêtus; & que les Mantes des Femmes, ou les couvertures, qui leur ſervoient de robbes, n'étoient pas tiſſues d'autres matieres. On lui montra du Corail, des Epiceries & d'autres marchandiſes précieuſes : il donna les mêmes eſpérances ſur tout ce qui lui fut demandé, ſoit qu'il ne cherchât qu'à plaire par cette complaiſance, ou que de part & d'autre on s'entendît mal. Il fit même connoître que dans le Païs dont il parloit, on trouveroit des Navires, de l'artillerie, toutes ſortes d'armes; en un mot, tout ce qu'il voïoit à bord ou dans les mains des Eſpagnols (11).

Eclairciſſement que l'Amiral tire d'un Vieillard Indien.

(11) Herrera, *ibidem*.

Ces assurances étoient si conformes aux anciens préjugés de l'Amiral, qu'il les crut capables de lever tous ses doutes. Il s'imaginoit encore que le Catay devoit être peu éloigné ; que la Mer baissoit vers *Ciguaro*, qui devoit être une Province, ou une Ville, des Etats du Grand Kam, & qu'à dix journées de-là, il devoit trouver le Fleuve du Gange. Ce Païs, que le Vieillard Indien représentoit si riche on or, étoit vraisemblablement le Pérou : mais Colomb se persuada que le Roïaume du Grand Kam & le Catay étoient situés à son égard comme Tortose l'est à l'égard de Fontarabie ; sur deux Mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre. Dans cette idée, que l'Indien paroissoit confirmer, il cessa de gouverner à l'Oueſt ; ce qui nuisit beaucoup à ses espérances, puisqu'en continuant de suivre cette route, il eût bientôt rencontré l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à 30 lieues, & toute la Côte du Mexique (12).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Anciens préjugés qui trompent l'Amiral.

Il manque la découverte de l'Yucatan & du Mexique.

Mais, après avoir rendu la liberté au Vieillard, la premiere Terre qu'il découvrit au Levant, fut une Pointe qu'il nomma *Casinas*, parce qu'il y

(12) *Ibidem.*

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

trouva quantité d'arbres qui portoient une eſpece de petites pommes, auxquelles il entendit donner ce nom par les Habitans. Ces Indiens étoient vêtus d'une ſorte de camiſoles, en forme de chemiſe. L'Adelantade prit poſſeſſion de cette Terre, le 17 d'Août, au nom des Rois de Caſtille. Quantité d'Habitans s'empreſſerent de lui apporter du Maïs, diverſes ſortes de viandes & de volailles, du poiſſon & des fruits. Le Païs lui parut agréable, par ſa fraîcheur & ſa verdure. Entre les arbres, il vit des Chênes, des Pins, & ſix ou ſept ſortes de Palmiers. Quelques jours de commerce lui firent reconnoître que les Peuples de cette Côte parloient différentes langues. Ils avoient le corps marqué, par le feu, de pluſieurs figures, qui repréſentoient des Lions, des Cerfs & d'autres animaux. Les principaux portoient des bonnets de drap de coton, blancs & rouges. Quelques-uns avoient le viſage peint de noir, d'autres de rouge, ou raïé de diverſes couleurs; & d'autres ſe peignoient ſeulement les levres, les narines & les yeux. Leurs oreilles étoient fort grandes, & quelques-uns les avoient percées d'un trou de la grandeur d'un œuf. L'Amiral en prit occaſion de don-

Terre dont il prend poſſeſſion.

Uſages des Habitans.

ner, à leur Païs, le nom de *Coſta de Ojeja*, ou Côte de l'oreille (13). CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Le 12 de Septembre, on doubla un Cap, qui fut nommé Cap de *Gracias à Dios*; parce que la Terre y tournant au Sud, on trouva plus de facilité pour la Navigation. Mais la perte d'une Barque qui fut ſubmergée par la violence de la marée, à l'embouchure d'une Riviere voiſine, fit donner à cette Riviere le nom de *Rio del deſaſtre*. Le 17, on mouilla près d'une petite Iſle, nommée *Quiritini*, vis-à-vis d'une groſſe Bourgade du Continent, que ſes Habitans nommoient *Cariari*. On n'avoit point encore trouvé de ſi beau Païs, ni des Indiens ſi doux. Ils ſe préſenterent d'abord armés d'arcs, de fléches & de dards, pour défendre leur Patrie. Les hommes portoient leurs cheveux treſſés autour de la tête, & les femmes au contraire les avoient fort courts. Auſſi-tôt qu'on les eut excités à la confiance, par les ſignes ordinaires de paix & d'amitié, ils apporterent, au rivage, ce qu'ils avoient de plus précieux, tels que des couvertures de coton, & des camiſoles. L'Amiral défendit qu'on prît rien d'eux, & leur fit donner diverſes

Coſt de Ojeja.

Cap de Gracias à Dios.

Autres découvertes.

Accord avec les Indiens.

(13) *Ibidem*, Ch. 6. & Vie de Colomb, Tome 2. Chap. 18.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

bagatelles de l'Europe, qu'ils accepterent d'abord avec joie : mais voïant qu'on n'avoit pas pris ce qu'ils avoient apporté, ils lierent enſemble tout ce qu'ils avoient reçu, & le laiſſerent dans l'endroit le plus proche des Vaiſſeaux. Le lendemain, s'étant, ſans doute, imaginé qu'on ſe défioit d'eux, ils envoïerent à Bord un Vieillard vénérable, accompagné de deux jeunes Filles, dont la plus âgée n'avoit pas plus de quatorze ans, avec une ſorte d'Enſeigne, qui voltigeoit au bout d'un bâton. Ce Député fit entendre aux Caſtillans, par des ſignes fort humains, qu'ils pouvoient deſcendre ſans crainte; & leur laiſſa les deux jeunes Filles, qui ne parurent point allarmées de ſe trouver ſeules au milieu de tant d'Etrangers. L'Amiral les fit vêtir & les renvoïa au rivage, chargées de préſens. Mais le jour d'après, on fut ſurpris de les voir revenir nues avec le Vieillard, qui rapportoit les habits & tout ce qu'on leur avoit fait accepter. Dans l'admiration de ce déſintéreſſement, l'Adelantade réſolut de prendre plus de connoiſſance du Païs. Deux Indiens, qui paroiſſoient d'une condition relevée, le reçurent, à ſa deſcente, le prirent entre les bras, & le menerent entr'eux ſur

un tas d'herbe fraîche, où ils le firent asseoir. En leur faisant des questions, par divers signes, il donna ordre à quelqu'un de sa suite, d'écrire ce qu'on pourroit comprendre à leurs réponses. Mais, à la vûe de l'encre, du papier & des plumes, ils parurent si troublés, qu'ils prirent tous la fuite. Ils revinrent néanmoins; mais ce fut en jettant, vers les Castillans, une sorte de poudre, qui sembloit se dissiper en fumée, & dont ils chassoient la vapeur vers l'Ecrivain. On crut comprendre, alors, pourquoi ils avoient refusé tout ce qu'on leur avoit offert. L'Adelantade n'en alla pas moins jusqu'à leur Bourgade. Il n'y vit rien de plus remarquable qu'un grand Edifice de bois, couvert de roseaux, qui contenoit plusieurs sépultures, dans l'une desquelles il trouva un corps fort sec, enveloppé d'un drap de coton, & si bien embaumé, qu'il n'avoit aucune marque de corruption. Au dessus de chaque Tombeau, on voïoit un portrait d'homme, qui étoit apparemment celui du Mort, gravé sur une sorte de tableau, entre plusieurs figures de Bêtes; & près du corps, ce qu'il avoit possedé de plus précieux (14). Ces Indiens ne paroiss-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Diverses marques de leur simplicité.

Tombeaux Indiens.

(14) Herrera, & Vie de Colomb, même Chapitre.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

ſant pas moins diſtiugués par leur eſprit que par la douceur de leur caractere, l'Amiral ordonna qu'on en prît deux pour lui ſervir de guides, mais avec des meſures de politeſſe & d'amitié qui fuſſent capables de raſſurer une Nation ſi douce. Cependant on vit ſortir le lendemain, de la Bourgade, une multitude d'Habitans, qui s'étant avancés juſqu'au rivage, envoïerent quatre Députés, dans un Canot, pour ſupplier qu'on leur rendît les deux Priſonniers. Ils apporterent deux Porcs; & dans le diſcours qu'ils tinrent à l'Amiral, on comprit qu'ils offroient, pour la rançon de leurs Amis, tout ce qu'il lui plairoit d'exiger. Mais il demeura inflexible, & ſe contenta de leur préſenter divers bijoux qu'ils refuſerent.

Païs où l'Amiral trouve de l'or.

Le Vieillard des Iſles de Guanajos avoit aſſuré qu'on trouveroit de l'or, dans un lieu qu'il avoit nommé *Caravaro*. On crut avoir tiré, des deux Guides, aſſez de lumieres pour s'y faire conduire. Les ancres furent levées, le 5 d'Octobre, pour avancer vers le Levant, où la Mer formoit une Baie longue de ſix lieues & large de trois, dans laquelle on découvroit pluſieurs petites Iſles. Cette Baie avoit quatre bouches,

par où les Navires pouvoient entrer & ſortir ſans danger, & qui formoient autant de Canaux, où des deux côtés les branches des arbres touchoient aux cordages. L'Amiral fit deſcendre quelques Soldats dans une des Iſles. Ils y trouverent des Hommes nus, avec des plaques d'or au cou, en forme de Patenes, & ſi luiſantes, que les Hiſtoriens leur donnent le nom de *Miroirs*. Ces Inſulaires parurent peu timides, après avoir parlé aux deux Indiens de Cariari. Ils donnerent, pour trois ſonnettes, un Miroir qui peſoit dix écus; & lorſqu'on leur en demanda davantage, ils répondirent qu'on en trouveroit en abondance au (15) Continent.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

En effet les Barques s'étant approchées, le 7, du rivage de la Terre-ferme, rencontrerent deux Canots, chargés d'Indiens, qui avoient preſque tous des Miroirs au cou, & quelques-uns une autre figure d'or, ſemblable à celle d'un Aigle. On prit deux de ces Indiens, dont les Miroirs peſoient, l'un quatorze écus, & l'autre vingt-deux. Mais l'on vit bientôt paroître un ſi grand nombre de Canots,

Miroirs, plaques & aigle d'or.

(15) *Ibidem.*

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

& les Indiens, armés d'arcs & de gaies, montrerent tant de diſpoſit à défendre l'accès de leur Côte, c les Barques prirent le parti de reto ner à Bord. Elles reçurent même qu ques inſultes, qui obligerent l'Ami de faire tirer un coup de canon, dc le bruit fit diſparoître tous les Indie Il devint fort difficile, après ces hc tilités, de renouer avec eux. Auſſi n' tira-t'on que dix-neuf Miroirs. I

Terre de Cariba.

cette Terre, on s'avança vers une a tre, qui ſe nommoit *Cariba*, où l'. miral fit mouiller à l'embouchure d'u grande Riviere. Les Habitans s'aſſen blerent d'abord ſur le rivage ; ma avec autant d'humanité que de pr dence, ils envoïerent deux Homme dans un Canot, pour s'informer c ce qu'on deſiroit d'eux, & quel éto cet appareil étranger. Les Députés e trerent, d'un air ferme, dans le Vai ſeau de l'Amiral ; & ſe liant tout-d'u coup avec les Guides de Cariari, donnerent volontairement leurs M roirs. Le commerce ſuivit auſſi-t

Roi du Païs.

cette marque de confiance. Les Caſt lans, deſcendus au rivage, trouvere le Roi du Païs, qui n'étoit diſtingu des autres que par un Paraſol de feu les, qu'on lui ſoutenoit ſur la tête

& par les reſpects qu'il recevoit de ſes gens. Ce fut lui qui troqua le premier ſon Miroir ; mais ſon exemple ne fut imité que par 19 de ſes Sujets. L'Amiral, n'eſperant point de la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur, s'avança vers une Bourgade, nommé *Huriran*, où il trouva les Indiens ſi favorablement diſpoſés, que pour trois douzaines de ſonnettes il obtint quatre-vingt-dix marcs d'or. De-là, il paſſa dans une autre Habitation, qui ſe nommoit *Cubiga*, où finiſſoit l'uſage de porter des Miroirs & des Aigles. Cette riche Côte eſt d'environ cinquante lieues, depuis la Bourgade de Caravaro (16).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Bourg d'Huriran.

On arriva, le 2 de Novembre, dans un Port, que ſa beauté fit juger digne du nom de *Porto-Bello*. C'eſt celui dont le nom s'eſt corrompu depuis, en *Portobele*. On y paſſa ſept jours, à la vûe d'un Païs fort agréable, où les terres étoient ſi bien cultivées, qu'elles avoient l'apparence d'un Jardin. Mais on n'y reçut, des Habitans, que des fruits, des vivres & du coton filé. Quatre ou cinq lieues plus loin, l'Amiral s'arrêta dans un autre Port, que la

Découverte d'un Port que l'Amiral nomme Porto-Bello.

(16) Herrera, Liv. 5. Ch. 6. Vie de Colomb, *ubi ſuprà*.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

multitude de ſes Habitations & des terres cultivées, lui fit nommer *Puerto di Baſtimentos*. Il y demeura juſqu'au 23, pour réparer le déſordre de ſes Vaiſſeaux. Enſuite, après avoir paſſé devant un lieu nommé *Guiga*, où les Caſtillans perdirent l'occaſion de ſe procurer des vivres & quelques piéces d'or, que les Habitans portoient au nez & aux oreilles, il entra, le 26, dans un troiſiéme Port, fort étroit, mais extrêmement profond, qu'il nomma *el Retrette*. La diſpoſition du Canal permettant aux Vaiſſeaux de s'approcher beaucoup de la terre, les Caſtillans, qui pouvoient deſcendre ſans le ſecours des Barques, profiterent de cette facilité pour ſe lier tout d'un coup avec les Indiens du Païs. Cependant, lorſqu'ils voulurent porter la familiarité juſqu'à s'introduire dans leurs Maiſons, ces Barbares, qui leur avoient d'abord paru fort affables, prirent les armes & ſemblerent menacer les Navires. L'Amiral crut les intimider, en faiſant tirer quelques coups de canon à poudre ſeule; mais loin de s'effraïer du bruit, qu'ils prirent apparemment pour celui du tonnerre, il y répondirent par de grands cris, en frappant les arbres avec des bâtons. C'étoient les

Port el Retrette.

Les Indiens ne s'effraient point du canon.

plus hauts & les plus vigoureux Indiens qu'on eût vûs juſqu'alors. Un ſeul boulet, qui en abbatit quelques-uns, diminua leur audace & les mit en fuite. Leur Païs eſt fort uni, & couvert de grandes herbes, dans leſquelles il ſe trouvoit des Caymans d'une prodigieuſe groſſeur, qui rendoient une très forte odeur de Muſc.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

L'Amiral, déſeſpérant de tenir plus long-temps la Mer, au milieu des tempêtes qui commençoient à s'élever, & contre les vents d'Eſt & de Nord-Eſt qui devenoient fort impétueux, prit la réſolution de retourner ſur ſes traces, pour chercher les Mines d'or qu'on lui avoit annoncées, proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient *Veragua*. Il reprit vers Porto-Bello, où il arriva le 5 de Décembre. Mais à peine eut-il remis en Mer, qu'il y eſſuïa, pendant trois ſemaines, les accidens les plus redoutables à la Navigation. Une furieuſe agitation des flots, le feu du Ciel, la faim, la ſoif, furent autant d'ennemis qui ſembloient avoir conſpiré ſa perte. Dans un ſi long intervalle, on n'avoit fait qu'environ trente lieues, depuis Porto-Bello, lorſqu'enfin on ſe rapprocha de la Côte. L'Amiral lui donna le nom de *los Con-*

Côtes de los Contraſtes.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

traſtes. Outre le danger continuel de ſes Vaiſſeaux, qui n'étoient échappés au naufrage que par une faveur extraordinaire de la Providence, il voulut exprimer, par ce nom, ſes douleurs particulieres, dans les accès d'une cruelle goûte, qui ne lui avoit pas laiſſé un inſtant de repos (17).

1503. Riviere d'Yabra, que l'Amiral nomme Belem.

Il prit d'abord, pour le Veragua, une Riviere que les Habitans du Païs nommoient *Yabra*, & qu'il nomma *Belem*, après l'avoir reconnue, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrerent dans Bethléem. Le lendemain, ſur les lumieres qu'il reçut des Naturels du Païs, il paſſa dans la Riviere de Veragua, dont il n'étoit éloigné que d'une lieue. Après quelques obſtacles, qui furent terminés par un Traité d'amitié avec les Indiens de cette Riviere, il reçut

(17) Herrera fait une horrible deſcription de l'état des Caſtillans. Entre les Phénomenes extraordinaires de la Tempête, il raconte que l'écume de la Mer bruloit comme de l'eau bouillante, que ce qui reſtoit de biſcuit ſe trouva ſi rempli de vers, qu'il fut impoſſible d'en manger; & qu'une trombe d'eau, ſpectacle inconnu aux Caſtillans, leur cauſa un genre de fraïeur qu'ils n'avoient point encore ſenti. Cependant, dit-il, » ils y trouverent un ſou» verain remede, qui fut » de dire l'Evangile de » Saint Jean; & l'aïant » ainſi coupée, ils s'en » crurent garantis par la » vertu divine, *ubi ſup.* » Chap. 9.

d'eux beaucoup d'or ; mais pour tirer plus d'avantage de leur commerce, ils feignirent qu'ils alloient chercher fort loin ces richeſſes, dans des Montagnes eſcarpées, & qu'ils étoient obligés de ſe préparer à cette recherche par le jeûne & la continence. L'Amiral affecta des difficultés à ſon tour ; & la Riviere de Belem lui aïant paru plus commode pour ſes Vaiſſeaux, il prit le parti d'y retourner. Bientôt les Indiens y accoururent en foule, pour faire avec lui divers échanges. Ils apporterent auſſi de l'or, qu'ils donnerent pour des grains de verre, des épingles & des ſonnettes. Cependant, comme l'Amiral ne perdoit pas de vûe la Riviere de Veragua, qu'il regardoit comme la ſource des véritables tréſors, il y renvoïa Dom Barthelemi, ſon Frere, avec les Barques, pour remonter juſqu'à la demeure d'un Cacique, nommé *Quibia*, dont on lui avoit vanté les richeſſes. Quibia ſe laiſſa facilement perſuader de rendre une viſite au Général des Eſpagnols ; mais, dans la difficulté de s'entendre, cette entrevûe n'aboutit qu'à des préſens mutuels. Les avantages, que l'Amiral s'en étoit promis, furent encore retardés par un prodigieux débordement de la Riviere de

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Il envoie ſon Frere à la Riviere de Veragua.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Belem, qui cauſa beaucoup de dommage aux Vaiſſeaux. Ces accidens, auxquels elle eſt fort ſujette, ſont attribués à de fort hautes Montagnes, qu'on rencontre en remontant le Veragua, & qui reçurent, de l'Amiral, le nom de Saint Chriſtophe (18).

Montagnes qu'il nomme Saint-Chriſtophe.

Enfin, le calme aïant ſuccédé à l'orage, Dom Barthelemi retourna, le 6 de Février, à la Riviere de Veragua, avec ſoixante & huit Hommes, & monta l'eſpace d'une lieue & demie juſqu'au Village de Quibia, pour s'informer du chemin des Mines. Le Cacique lui donna trois Guides, qui le conduiſirent, vers l'Oueſt, dans des lieux fort abondans en or. Pendant deux heures, les Caſtillans en recueillirent aſſez pour s'en retourner fort contens de cet eſſai. Ils apprirent bientôt que ces Mines n'étoient pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu leur donner connoiſſance, mais celles d'Urira, demeure d'un autre Cacique avec lequel il étoit en guerre. Cependant, comme elles étoient fort riches, & que les noms importoient peu, l'Adelantade ſe rendit le 16 à la Riviere même d'Urira, ſix ou ſept lieues

Village de Quibia.

Mines d'or d'Urira.

(18) Vie de Colomb, T. 2. Ch. 33. Herrera, *ubi ſuprà*, Ch. 10.

à l'Oueſt de celle de Belem. Il y fut agréablement reçu, non-ſeulement par le Cacique & ſes Sujets ; mais aïant pénétré plus loin vers d'autres Bourgades, qui ſe nommoient *Dururi*, *Zobrada* & *Cateba*, il ne fut pas moins ſatisfait de leurs Habitans, qui occupoient un Païs fort bien cultivé, & qui troquerent avec lui quantité de Miroirs d'or, dont chacun ne valoit pas moins de dix ou douze écus. La crainte de s'éloigner trop des Vaiſſeaux l'y fit retourner avec ſes richeſſes. L'Amiral, charmé de cette vûe, prit la réſolution de former un Etabliſſement, ſur les bords du Belem, aſſez près de ſon embouchure, & d'y laiſſer ſon Frere, avec la plus grande partie de ſes gens, tandis qu'il retourneroit lui-même en Eſpagne, pour en ramener de plus grandes forces. Il donna un Vaiſſeau & quatre-vingt Hommes à l'Adelantade, qui commença auſſi-tôt à faire bâtir des Maiſons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, à la maniere des Indiens. On en fit une plus ſpacieuſe, qui devoit ſervir de Magaſin, & dans laquelle on mit d'abord l'artillerie & tous les inſtrumens néceſſaires au travail. Les vivres furent laiſſés à Bord, pour la ſûreté d'un fond ſi néceſſaire ; quoi-

CHRISTOPH. ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Etabliſſement entrepris ſur les bords du Belem.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

qu'on ne ſe crût pas menacé d'en manquer ſur une Côte, où le Poiſſon, du moins, eſt dans une extrême abondance. Les Indiens faiſoient d'excellens rets, & des hameçons d'os ou d'écaille de Tortue. Au lieu de fer, qui leur manquoit, ils ſe ſervoient des fils d'une eſpece de Chanvre, qui coupoient comme le fer même. Ils avoient du Maïs dont ils faiſoient du Pain, & différentes ſortes de breuvages; ſans compter leur vin de Palmier, & d'autres arbres, qu'ils rendoient fort agréable en y mêlant des épices & divers ſucs. Le ſuccès du travail répondit à la diligence des Ouvriers; & cet Etabliſſement, quoique de courte durée, fut le premier que les Eſpagnols formerent dans le Continent (19).

Mais l'Adelantade remarqua bientôt que les Indiens ſouffroient impatiemment ſon entrepriſe, & qu'ils étoient offenſés de voir bâtir à leurs yeux, ſans avoir été conſultés. L'Amiral étoit retenu dans la Rade par les vents contraires, qui avoient fait périr ſa Cha-

(19) Herrera, Ch. 10. Vie de Colomb, Ch. 35. La Province de Veragua fut érigée enſuite en Duché, pour Louis Colomb, Petit-fils de Chriſtophe, & paſſa par ſa Sœur Iſabelle dans une Branche de la Maiſon de Bragance, qui eſt tombée de nos jours dans celle de Liria Berwick.

loupe ; & le danger continuel de ſe briſer contre la Côte lui ôtoit le moïen d'être informé de ce qui ſe paſſoit au rivage. Sa vûe néanmoins avoit contenu les Indiens dans la ſoumiſſion. Mais, jugeant enfin des obſtacles qui l'arrêtoient, ils témoignerent aſſez de chagrin, pour faire ſoupçonner qu'après ſon départ ils penſoient à brûler la nouvelle Bourgade. Dom Barthelemi ſe crut obligé de les prévenir. Il partit, le 30 de Mars, à la tête de ſoixante & quatorze Hommes, pour entrer dans les Terres de Quibia, qu'il regardoit comme le plus dangereux de ſes Ennemis. Ce Cacique, apprenant qu'il s'approchoit, le fit prier de ne pas monter juſqu'à ſa Maiſon, qui étoit ſituée ſur une éminence, au bord du Veragua. L'Adelantade vouloit le ſurprendre. Il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin ; mais avec cinq Hommes ſeulement, après avoir donné ordre, à ceux qu'il paroiſſoit laiſſer derriere lui, de filer deux à deux, & de le ſuivre de ſi près, qu'au bruit d'un coup d'arquebuſe ils puſſent être en état d'environner la Maiſon. En avançant, il rencontra un ſecond Meſſager de Quibia, qui le faiſoit ſupplier de ne pas entrer dans ſa Maiſon, &

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Guerre contre les Caciques du Pais.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

promettoit de ſortir pour le recevoir. L'Adelantade jugea que cette priere du Cacique venoit moins de ſa défiance, ou de ſa crainte pour lui-même, que de ſa jalouſie pour ſes Femmes. Comme il n'étoit plus qu'à vingt pas de ſes murs, il lui laiſſa le temps de venir à ſa Porte ; & donnant ordre à ſes cinq Hommes de ſe jetter ſur lui, lorſqu'ils le lui verroient ſaiſir par le bras, il s'approcha de lui avec un ſeul Indien, qui entendoit aſſez les deux langues pour ſervir d'Interpréte. Il eut avec lui quelques momens d'entretien, pendant leſquels il trouva le moïen de le prendre au collet. Les premiers mouvemens furent très vifs, parce que le Cacique étoit d'une force égale à la ſienne. Mais les cinq Caſtillans étant accourus, en tirant un coup d'arquebuſe, qui fit paroître auſſi-tôt tous les autres, ils n'eurent pas beaucoup de peine à ſe rendre maîtres & du Cacique & de cinquante perſonnes qui étoient dans ſa Maiſon. C'étoient ſes Femmes, ſes Enfans & pluſieurs Indiens, de ſes Amis ou de ſes Sujets. Cette malheureuſe troupe offrit de grandes richeſſes, pour ſa liberté. Mais l'Adelantade, aſſez ſûr que l'or du Païs ne lui échapperoit point,

Comment le Cacique de Quibia eſt pris.

lorſqu'il en auroit les Maîtres dans ſes chaînes, les envoïa ſur le champ vers ſon Vaiſſeau, & s'arrêta dans la Maiſon avec le reſte de ſon détachement, pour faire face à ceux qui pourroient entreprendre de les ſecourir.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Quibia fut livré, pieds & mains liés, à un Caſtillans fort réſolu, qui répondit de lui, ſur ſa tête. On fit entrer tous les Priſonniers dans les Barques, pour leur faire deſcendre la Riviere. Le Cacique, qui étoit ſous les yeux de ſon Garde, & lié même au bord de la Barque, ſe plaignit, pendant la route, d'avoir les mains ſi ſerrées contre le bois, qu'il ſouffroit une vive douleur : un ſentiment de compaſſion porta le Garde (20) à le détacher, pour ſe contenter de le tenir en leſſe. A l'entrée de la nuit, lorſqu'on s'approchoit de l'embouchure du Fleuve, Quibia prit un moment où il ſe ſentit moins ſerré, & ſe précipitant dans

Il échappe à ceux qui le menoient priſonnier.

(20) C'eſt Herrera qu'on ſuit ici. Fernand Colomb s'en écarte un peu. Il nomme ce Caſtillan *Sancies*. Ce fut, dit-il, après avoir paſſé l'embouchure du Fleuve, d'une demie lieue, que Quibia, ou Quibio, ſe plaignit que ſes mains étoient trop ſerrées. Le même Hiſtorien, rapportant la maniere dont Quibia fut enlevé par l'Adelantade, dit qu'il vint s'aſſeoir à ſa porte ; que l'Adelantade, aïant ſçu qu'il étoit bleſſé, demanda à voir ſa bleſſure, & que pendant qu'il ôtoit ſa bande, il le ſaiſit & le tint ſi bien, qu'il ne put lui échapper, Ch. 35.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

l'eau, il y entraîna ſon Homme avec lui. On n'a pas ſçû comment il avoit trouvé le moïen de nâger avec ſes liens ; mais les ténébres aiderent à ſa fuite, & l'on fut bientôt aſſuré de ſa vie par les entrepriſes qu'il forma pour ſe vanger. Les autres Priſonniers furent conduits plus heureuſement juſqu'au Vaiſſeau.

Butin des Caſtillans.

L'Adelantade y retourna, quelques jours après, avec les dépouilles du Cacique, qui conſiſtoient en quantité de Miroirs & d'Aigle d'or, en grains du même métal, dont les Indiens faiſoient des colliers & des braſſelets, & en treſſes dont ils ſe faiſoient des couronnes. Il avoit viſité les Terres voiſines, qui lui parurent couvertes de Bois & remplies de Montagnes. Les Habitations, d'ailleurs, étoient ſi éloignées les unes des autres, qu'il avoit déſeſperé de tirer d'autres avantages de cette expédition. A ſon retour, la Mer devint aſſez calme pour lui permettre de conduire ſes Priſonniers & ſon butin à l'Amiral, qui diſtribua l'or entre ſes Equipages, après en avoir pris la cinquiéme partie pour le Roi.

Vangeance de Quibia.

Rien ne s'oppoſant plus à ſon départ, il laiſſa de nouveaux ordres pour la ſûreté de la Colonie ; & pendant

que ſa Barque étoit à faire de l'eau, il alla mouiller au deſſus de l'embouchure du Belem. Quibia, furieux de ſon avanture, & ſurtout de la perte de ſes Femmes, obſervoit tous les mouvemens de ſes Ennemis. Il avoit eu le temps de raſſembler un corps d'Indiens aſſez conſidérable ; & voïant les trois Navires éloignés, il vint fondre avec une horrible furie ſur le nouvel Etabliſſement. On ne s'étoit point apperçu de ſon approche, parce qu'il s'étoit couvert de la Montagne ; & les cris épouvantables, qu'il fit jetter à ſes gens, en deſcendant ſur la rive du Fleuve, firent trembler les plus braves Caſtillans. Leurs Maiſons, qui n'étoient couvertes que de feuilles ſéches, furent en danger d'être brûlées au premier inſtant, par une grêle de dards, que ces Barbares avoient allumés par un bout. Mais, cet artifice aïant produit peu d'effet dans l'éloignement, l'Adelantade rappella tout ſon courage pour s'avancer vers eux avec une partie de ſes gens, & les repouſſa juſques ſur la Montagne. Envain firent-ils face pluſieurs fois, pour lancer leurs dards. Les ſabres des Caſtillans, dont chaque coup leur emportoit quelques membres, & les cruelles morſures d'un gros

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Barthelemi Colomb ſe défend dans la nouvelle Colonie.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Dogue qu'ils redoutoient autant que le tranchant du fer, leur firent chercher leur ſalut dans la fuite. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir tué un de leurs Ennemis, & ſans en avoir bleſſé dangereuſement pluſieurs. L'Adelantade même reçut un coup de dard, au milieu de l'eſtomac. La Barque de l'Amiral, qui entroit alors dans la Riviere, n'eut que le ſpectacle du combat. Ceux qui la conduiſoient crurent les Indiens peu redoutables, après une déroute qui devoit avoir répandue l'effroi dans toute la Nation. Ils s'avancerent, malgré les avis de l'Adelantade, juſqu'à des Canaux d'eau douce, où celle de la Mer n'a point de communication. Mais, pendant qu'ils y rempliſſoient tranquillement leurs tonneaux, des légions d'Indiens, qui s'étoient cachés dans de lieux couverts d'arbres, tomberent ſu eux avec leurs armes & leurs cris or dinaires. Le Capitaine, nommé Triſ tan, après s'être long-temps défendu fut frappé dans l'œil droit d'un cou de dard, dont il expira ſur le cham Tous les autres furent accablés par nombre, à l'exception d'un ſeul, qu étant tombé dans la Riviere, ſe laiſ emporter ſi heureuſement au fil l'eau, qu'il arriva devant la Bourga

Il eſt bleſſé.

Caſtillane. Les triſtes nouvelles, qu'il y apportoit, y jetterent la conſternation. L'Adelantade comprit que les Indiens, animés par l'avantage qu'ils venoient d'obtenir, ſe raſſembleroient en plus grand nombre, pour l'attaquer dans ſes foibles murs; & qu'avec beaucoup de malades & de bleſſés, il ne ſeroit pas long-temps en état de leur réſiſter. Son Vaiſſeau étoit échoué, par la retraite des eaux. Les corps des Matelots de la Barque, qui flottoient ſur la Riviere, & ſur leſquels on voïoit voltiger diverſes ſortes d'Oiſeaux de proie, furent regardés de tous ſes gens comme un préſage funeſte. Il ſe vit forcé, par leurs plaintes, de paſſer dans une preſqu'Iſle, où la Riviere ne laiſſoit qu'un paſſage étroit du côté de l'Eſt. Un Boulevard, qu'il y fit faire avec les tonneaux des vivres, & devant lequel il pointa ſon artillerie, lui donna quelque relâche; parce que les Indiens n'oſerent paroître à la portée des boulets (21).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

D'un autre côté l'Amiral, qui n'avoit pas vû ſa Barque depuis huit jours, & qui ne recevoit aucune information de ſon Frere, ſouffroit tous les tour-

Pluſieurs Priſonniers s'échappent du Vaiſſeau de l'Amiral.

(21) Herrera & Vie de Colomb, *ibidem*.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

mens d'une vive inquiétude. Elle fut augmentée par une autre disgrace. Les Femmes, les Enfans & les Amis de Quibia, qu'on avoit amenés dans son Navire, étoient enfermés, chaque jour au soir, sous le tillac, près de l'écoutille, qui est une couliſſe quarrée, dont on fermoit la chambre de poupe, avec une chaîne, son cadenat & sa clé. Ils ne pouvoient atteindre à la couliſſe; mais aïant conçu qu'ils n'avoient pas d'autre voie pour s'échapper, ils eurent l'adreſſe de se faire, des dégrés de pierres de lest, qui étoient au fond du Vaiſſeau; & les aïant élevées jusqu'à la couliſſe, sur laquelle quelques Matelots étoient couchés, sans y avoir passé la chaîne, qui auroit rendu leur situation fort incommode, ils la pouſſerent de leurs épaules avec tant de force, qu'ils renverſetent tout à la fois, l'ais, & les Matelots qui dormoient deſſus. Les plus heureux, c'est-à-dire, ceux qui passerent les premiers, se jetterent auſſi-tôt dans la Mer. Mais, le bruit aïant attiré d'autres Matelots, qui fermerent auſſi-tôt l'écoutille, ceux qui se trouverent enfermés, ne conſulterent plus que leur déſeſpoir, & se pendirent aux cordages. Le lendemain en les viſitant, on les trouva tous étran-

Fin déſeſpérée des autres.

glés ; ſoit que ſucceſſivement ils ſe fuſſent rendus ce funeſte office juſqu'au dernier, ou que l'emportement de leur rage leur eût fait vaincre les difficultés ; car ils avoient les pieds, & même les genoux, ſur le fond du Navire, parmi le leſt, qui ne leur avoit pas laiſſé aſſez d'eſpace pour ſe pendre dans toute leur étendue (22).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Courage d'un Caſtillan.

Au milieu de ces horreurs, & ſans autre reſſource que les cables, qui tenoient encore aux ancres, quelques Matelots offrirent à l'Amiral de ſe rendre au rivage, quoiqu'on en fût éloigné de plus d'une lieue, & que depuis pluſieurs jours on eût tout à craindre de la fureur des vents. Mais ils étoient encouragés par l'exemple des Indiens, qui n'avoient pas redouté le danger, pour ſauver leur vie. Ils demanderent uniquement que la ſeule Chaloupe qui reſtoit aux trois Vaiſſeaux, & trop précieuſe pour être riſquée témérairement, les menât juſqu'à l'endroit où les vagues perdoient un peu de leur force, & d'où ils étoient réſolus de paſſer le reſte de la diſtance à la nage. Cette offre fut acceptée. Pierre *Ledeſma*, un des Pilo-

(22) *Ibidem.*

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

tes, fut celui qui eut le courage de ſe jetter dans la Mer irritée, & qui nageant tantôt ſur les vagues, tantôt entre deux ou deſſous, aborda heureuſement à la Côte. Après avoir vû l'Adelantade, & jugé par ſes yeux du miſerable état de la Colonie, il retourna aux Vaiſſeaux avec le même bonheur. Son récit détermina l'Amiral à tout entreprendre, pour ſauver ſon Frere & les Malheureux qu'il avoit ſous ſes ordres. La rigueur du temps ne ceſſa pas de s'y oppoſer pendant pluſieurs jours : mais enfin, les vents s'étant appaiſés, l'Adelantade, qui ne vit plus de péril qu'à traverſer le courant du Fleuve, amarra ſa Chaloupe entre deux grands Canots ; & dans l'eſpace de deux jours, il fit tranſporter, ſur les deux Vaiſſeaux, ſes gens & tout ce qu'il avoit de précieux. Il ne reſta ſur la rive du Fleuve, que le corps de ſon Navire, dans un état qui le rendoit inutile, & qui ne permettoit pas de le regretter (23).

Embarras de l'Amiral pour ſauver ſon Frere.

La Colonie eſt abandonnée.

Retour de l'Amiral & de Dom Barthelemi.

Alors, en profita du premier vent pour remettre à la voile ; & remontant à l'Eſt, ſans perdre de vûe la Côte on arriva dans peu de jours à Port

(23) *Ibidem.*

Bello. Mais on fut contraint d'y abandonner un des trois Vaiſſeaux, qui faiſoit eau de toutes parts, & qu'il fut impoſſible de radouber. Delà les autres paſſerent au-deſſus du Port del Retrette, vers pluſieurs petites Iſles que l'Amiral nomma *las Barbas*, & qui ont pris, depuis, le nom de *Saint-Blaiſe*. Dix lieues plus loin, on réſolut d'abandonner le Continent, & de prendre la route du Nord, pour retourner à l'Iſle Eſpagnole. Un ſi long Voïage & tant de diſgraces avoient rebuté tous les Caſtillans. Il ne leur reſtoit qu'un peu de biſcuit rongé de vers. Les jours & les nuits étoient emploïés à faire jouer trois pompes, qui ne ſuffiſoient pas pour ſoulager les Vaiſſeaux. Ils aborderent, le 10 de Juin, à deux petites Iſles, dont les bords étoient couverts de Tortues, ce qui leur fit donner le nom de *las Tortugas*. On les a nommées depuis *los Caymanes*. Elles ſont éloignées de 20 lieues à l'Oueſt de la Jamaïque; & de 45 au Sud de Cuba; avec l'avantage d'être les ſeules ſur la route que l'Amiral avoit ſuivie. Delà, il entreprit d'aller mouiller aux Iſles de los Jardinos, qui ne ſont qu'à dix lieues de Cuba; mais il s'éleva tout d'un coup un vent ſi furieux, que

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Iſles auxquelles ils donnent des noms

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

les deux Navires s'étant choqués beaucoup de violence, furent co rablement endommagés, & n'e pas d'autre reſſource que d'abo l'Iſle de Cuba, dans un Village mé *Maxaca*, où ils reçurent que ſecours. Enſuite, aïant voulu to vers l'Eſpagnole, les vents & les rans les forcerent de relâcher à l maïque. Ils étoient entr'ouverts, & montoit ſur le tillac, lorſqu'ils a rent dans un Port; que la joie voir en ſûreté fit nommer *Puerto-no*, quoiqu'il ne s'y trouvât point ni de vivres. On s'efforça de paſſer un autre, auquel on donna le no *Santa Gloria* : mais à peine les Vaiſſeaux y étoient entrés, que ne vant plus ſe ſoutenir, il fallut pre le parti de les faire échouer. Dan état, il furent amarrés enſemble, de bons cables, & par des échafaud qui les rendoient immobiles. Bie ils furent remplis d'eau juſqu'au til & l'Amiral fit conſtruire des Barra aux deux bouts, pour le logement Equipages (24).

Ils ſont forcés de relâcher à la Jamaïque.

Triſte état de leurs Vaiſſeaux.

Meſures & Réglemens de l'Amiral, pour ſa ſureté.

La plus preſſante de ſes néceſ étoit les vivres. Il en obtint des

(24) Herrera, Liv. 6. Chap. 2. & 3. Vie d lomb, Chap. 39.

fulaires, par l'échange de diverſes marchandiſes de l'Europe, pour leſquelles ils étoient paſſionnés. Ils donnoient deux Oies pour une feuille de laiton, deux de leurs Pains pour deux grains de verre, & ce qu'ils avoient de plus précieux pour des ſonnettes. L'Iſle étoit abondante en toutes ſortes de commodités, & les Habitans, d'un naturel fort humain. On obtint d'eux dix Canots, pour ſervir aux Vaiſſeaux échoués. L'Amiral, dans la crainte de voir troubler, par la mauvaiſe conduite de ſes gens, une bonne intelligence ſi néceſſaire à ſa ſituation, les retint dans leurs logemens par des ordres fort ſévéres. Enſuite ſe trouvant ſans Ouvriers, & ne voïant aucune apparence de pouvoir rétablir ſes deux Vaiſſeaux, il prit la réſolution, de donner de ſes nouvelles au Gouverneur de l'Eſpagnole, & de faire acheter dans cette Iſle, par Carvajal, auquel il avoit remis le ſoin de ſes affaires, un Bâtiment tout équipé, pour s'y tranſporter avec les débris des ſiens. Ce Voïage n'étoit pas une entrepriſe aiſée. On ne comptoit pas moins de deux cens lieues, du lieu où l'on étoit juſqu'à la Capitale de l'Iſle Eſpagnole, du moins en ſuivant les Côtes des deux Iſles ; car la

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Difficulté qu'il trouve à donner de ſes nouvelles à l'Iſle Eſpagnole.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voiage. 1503.

traverſe n'étoit que de trente lie
mais quel moïen de prendre
route, avec de petits Canots qui
voient preſque pas de bord, & q
moindre vague étoit capable de
plir ou de renverſer ? Le Golfe
d'ailleurs qu'une ſeule Iſle, ou pl
une Roche, nommée *Navaſa*, à
ou huit lieues de l'Eſpagnole ; & q
que vingt-quatre heures ſuffiſent
dinairement pour faire ce traje
l'Eſt à l'Oueſt, les vents y font q
quefois emploïer plus d'un mois
la poſition contraire, qui étoit
des Caſtillans.

Hardieſſe de deux Caſtillans qui l'entreprennent.

Cependant, il ſe trouva, parmi e
deux Hommes aſſez hardis pour
charger du ſuccès d'une ſi témérair
treprise ; l'un nommé *Diego Mena*
qui faiſoit l'Office de Notaire ſur l
cadre d'autre, Génois, qui ſe nomn
Fieſchi, & que ſes grandes qualités r
doient cher à l'Amiral. Ils prirent
cun, dans leur Canot, ſix Caſtill
& dix Indiens, avec tous les viv
qu'ils y purent faire entrer. Mendez
ordre de prendre la premiere occa
pour paſſer en Eſpagne ; & Fieſch
celui de revenir promptement, a
le Vaiſſeau qu'on eſperoit de Carva
Ils reçurent tous deux des Lettres

Lettre de l'Amiral aux Rois Catholique.

l'Amiral ; le premier, pour leurs Majeſtés Catholiques (25) ; & l'autre, pour

(25) Elles étoient fort touchantes. Herrera nous en a conſervé la ſubſtance. » Après y avoir rendu compte de ſon Voïage, des malheurs & des périls qu'il y avoit eſſuiés, des Terres qu'il avoit découvertes & des riches Mines de Veragua, il faiſoit un dénombrement de ſes ſervices & de ſes travaux, depuis qu'il s'étoit attaché à l'Eſpagne. Il y peignoit vivement ſa priſon & celle de ſes Freres, la tache qu'elle avoit imprimée à l'honneur de ſa Famille, & la perte du fruit de toutes ſes peines. Jamais perſonne n'avoit acquis de plus juſtes titres à la faveur de ſes Maîtres, & jamais on n'avoit vû de Serviteur plus maltraité. Il leur demandoit de le rétablir dans un état qu'il n'avoit pas mérité de perdre, de lui accorder quelque réparation pour les torts qu'il avoit reçus, & ſur-tout de faire punir ceux qui l'avoient traité avec tant d'injuſtice. Il invitoit le Ciel & la Terre à pleurer ſes diſgraces. Je n'ai eu juſqu'à préſent, diſoit-il, que des ſujets de larmes, & je n'ai pas ceſſé d'en répandre. Que le Ciel me faſſe miſericorde, & que la Terre pleure pour moi ! Que ceux qui ont de la charité, de la bonne foi & de la juſtice, mêlent leurs larmes avec les miennes ! Il faiſoit obſerver au Roi & à la Reine qu'après vingt ans de ſervice, après des fatigues ſans exemple, il ne ſavoit pas s'il poſſédoit un ſou ; qu'il n'avoit pas une maiſon à lui ; & que dans toute l'étendue de leurs Etats, ſa ſeule reſſource, pour la nourriture & le ſommeil, c'eſt-à-dire pour les beſoins les plus communs de la Nature, étoit les Hôtelleries publiques. Il parloit avec beaucoup de reſpect de la Religion, & de la néceſſité où il ſeroit bientôt de recevoir les ſecours de l'Egliſe, accablé, comme il étoit, d'années & de maladies. Il proteſtoit que dans cette langueur, ce n'étoit pas le deſir de la fortune & de la gloire qui lui avoit fait entreprendre ſon dernier Voïage, mais le pur zéle & la ſincere intention de ſervir leurs Majeſtés juſqu'au dernier épuiſement de ſes forces ;

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV Voïage. 1503.

Ovando, qui n'avoit encore donné aucun ſujet, aux Colombs, de ſe défier de ſes diſpoſitions.

Les deux Canots ſe mirent en Mer le 7 de Juillet. Mendez, Fieſchi & les autres Caſtillans n'avoient que leurs épées, & des boucliers. Avec ſi peu d'envie d'attaquer & de nuire, ces armes ſuffiſoient pour leur défenſe. Les Indiens furent chargés du ſoin des vivres, & de l'eau qu'ils avoient dans des Calebaſſes; & pour ménager une proviſion ſi précieuſe, on leur fit promettre, ſur leur vie, de ſuivre les loix qu'on leur avoit impoſées. L'Adelantade conduiſit ces deux Canots juſqu'à la Pointe de l'Iſle, dans la crainte qu'ils ne fuſſent arrêtés par les Inſulaires de cette partie, avec laquelle on n'avoit encore fait aucune liaiſon. Là, ſur le ſoir, après avoir imploré ardemment le ſecours du Ciel, ils commencerent à prendre leur route vers le milieu du Golfe. Les Indiens ramoient inceſſamment; & lorſqu'ils étoient fatigués de la chaleur ou du travail, ils ſe jettoient un moment dans la Mer,

Navigation ſingu iere de deux Avanturiers Caſtillans.

» après quoi, s'il lui en » reſtoit aſſez pour re- » tourner en Caſtille, il » leur demandoit d'avance » la permiſſion de faire » le Pélerinage de Rome, » & de viſiter d'autres » lieux de piété. Herrera, *ibidem*.

d'où

d'où ils ſortoient avec un renouvellement de fraîcheur & de force. A l'arrivée de la nuit, on avoit déja perdu de vûe la Jamaïque. Les Caſtillans ſe mêlerent alors avec les Rameurs, non-ſeulement pour les ſoulager, mais dans la crainte que ſe rebutant d'une fatigue ſi continuelle, ils ne fuſſent capables de quelque funeſte entrepriſe. Le jour ſuivant, ils ſe trouverent tous ſi las, que les deux Capitaines ſe virent obligés de mettre auſſi la main à la rame. Le plus terrible obſtacle étoit un Soleil brûlant, à l'action duquel on ne pouvoit rien oppoſer. Il en fit bientôt naître un autre. Les Indiens, ne réſiſtant plus au feu dont ils étoient conſumés, oublierent la loi qui menaçoit leur vie, & ſe hâterent trop de vuider les Calebaſſes. On ſe vit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur un déſordre, dont les ſuites ne laiſſoient pas d'être effraïantes. Avant midi, les Caſtillans furent réduits à leur petite proviſion de liqueurs, avec l'obligation même d'en diſtribuer une partie aux Indiens, pour les ſoutenir juſqu'à la fraîcheur du ſoir. Le ſecond jour apporta d'autres inquiétudes, parce qu'après de ſi longs tourmens, on ne découvroit point la petite Iſle de Navaſa,

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

où l'on avoit eſperé de trouver du moins de l'eau fraîche, & qu'on craignoit d'avoir manqué la route. On avoit déja jetté dans les flots un Indien mort de ſoif. D'autres étoient étendus ſans connoiſſance, & les plus robuſtes s'attendoient au même ſort. Les liqueurs mêmes étant épuiſées, leur unique rafraîchiſſement étoit de prendre dans la bouche un peu d'eau de Mer, qui ne faiſoit qu'augmenter leur alteration. Enfin la lumiere de la Lune, qui parut à demi couverte en ſe levant, leur fit juger que c'étoit l'Iſle qui cauſoit cette eſpece d'Eclipſe. Ils y arriverent heureuſement à la pointe du jour. Elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit; & loin de contenir de l'eau douce, elle n'eſt compoſée que de Rochers fort pointus. Cependant, il s'y trouva des reſtes d'eau de pluie, dans diverſes fentes. Mais ce ſecours devint funeſte aux Indiens. Ils en burent avec tant d'adivité, que pluſieurs en moururent ſur le champ, & d'autres tomberent dans de grandes maladies. L'expérience aïant appris aux Caſtillans à ſe modérer dans ſes dangereuſes circonſtances, ils prirent d'abord quelques Poiſſons qui ſe préſenterent ſur le rivage, pour appaiſer, par dégrès,

l'excès de leur ſoif & de leur faim. Un jour de repos, dans l'Iſle, rendit un peu de vigueur à ceux qui avoient été capables de cette modération. Comme ils découvroient déja le Cap de l'Iſle Eſpagnole, que l'Amiral avoit nommé *Saint-Michel*, & qui a pris dans la ſuite le nom de *Tiburon*, il leur fut aiſé d'y arriver avant la fin de la (26) nuit. Il y apprirent que le Gouverneur Général étoit dans la Province de Xaragua. Mendez rentra dans ſon Canot, pour ſe hâter de prendre cette route, en ſuivant la Côte, pendant que Fieſchi ſe rendit avec la même diligence à San-Domingo. Mais ils furent long-temps arrêtés tous deux, par les ſuites d'un événement qu'on ne peut ſe diſpenſer de rapporter après les Ecrivains Eſpagnols, quoiqu'il faſſe peu d'honneur à leur Nation.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Ils arrivent à l'Iſle Eſpagnole.

Il ſembloit alors, ſuivant la réflexion de l'Hiſtorien de cette Iſle, que la qualité de Gouverneur fût contagieuſe, & qu'elle transformât les Hommes du naturel le plus doux & le plus moderé, en Tyrans ſuſcités pour la deſtruction des Indiens. Ovando, dont

Barbare entrepriſe d'Ovando.

(26) Herrera, Liv. 6. Chap. 3.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

on loue d'ailleurs la ſageſſe & la piété, ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion du pouvoir ſuprême, qu'entre les meſures qu'il jugea néceſſaires pour contenir ces Malheureux dans la ſoumiſſion, il prit la réſolution de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. On n'a jamais bien expliqué quels furent particuliérement ſes motifs; mais, par un incroïable oubli de ſon propre caractere, il ne fit pas difficulté d'y emploïer également la perfidie & la cruauté. On a vû que depuis le ſoulevement de l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, il étoit reſté, dans le Xaragua, un aſſez grand nombre de ſes Complices, qui n'avoient pas ceſſé d'y vivre avec beaucoup de licence, & ſur leſquels on croïoit avoir beaucoup gagné en les empêchant de cauſer de nouveaux troubles. Le Cacique Bohechio étoit mort, depuis peu, ſans enfans; & ſa Sœur Anacoana avoit ſuccedé à ſes Etats. Cette Princeſſe, par le goût qu'elle avoit toujours eu pour les Caſtillans, s'étoit d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avoit trouvés établis; mais elle n'en avoit été païée que d'ingratitude, & peut-être la haine avoit-elle ſuccedé à ſon affection. Ils ſe le perſuaderent du moins, parce qu'ils

Comment il ſe défait de la Princeſſe Anacoana, & de tous les Seigneurs du Xaragua.

devoient s'y attendre ; & de part & d'autre, ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans manderent au Gouverneur Général que la Reine de Xaragua méditoit quelque dessein, & qu'il étoit important de la prévenir. Ovando connoissoit le caractere de ceux qui lui donnoient cet avis. Cependant, il prit ce prétexte pour se rendre dans la Province, à la tête de trois cens Hommes de pied & soixante & dix Chevaux, après avoir publié que le sujet de son Voïage étoit de recevoir le Tribut que la Reine devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'étoit déclarée dans tous les temps en faveur de la Nation Espagnole.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Anacoana reçut cette nouvelle, avec de grandes apparences de joie. Soit qu'elle n'eût rien à se reprocher, ou qu'elle se crût sûre du secret, elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle assembla tous ses Vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance. Les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB IV. Voïage. 1503.

se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un Peuple innombrable, tous dansant à la maniere du Païs, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la Ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva, dans une Salle très spacieuse, un Festin qui l'attendoit. Tous ses gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette Fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans ne purent voir, sans admiration, le bon goût qui regnoit dans une Cour barbare.

Cruelle perfidie du Gouverneur.

Ovando proposa, de son côté, à la Reine de Xaragua, une Fête à la maniere d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que pour y paroître avec plus de grandeur, elle y devoit avoir toute sa Noblesse autour d'elle. Cet avis étant plus capable de flatter son ambition que de lui inspirer de la défiance, elle retint ses trois cens Vassaux, & leur donna le même jour un grand dîner, à la vûe d'un

Peuple infini, que la curioſité du ſpectacle n'avoit pas manqué de raſſembler. Toute la Cour Indienne ſe trouva réunie dans une Salle ſpacieuſe, dont le toît étoit ſoutenu d'un grand nombre de piliers, & bordoit la Place qui devoit ſervir de Théâtre à la Fête. Les Eſpagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'Infanterie, qui marchoit la premiere, occupa, ſans affectation, toutes les avenues de la Place. La Cavalerie vint enſuite, avec le Gouverneur Général à ſa tête, & s'avança juſqu'à la Salle du Feſtin, qu'elle inveſtit. Tous les Cavaliers Caſtillans mirent alors le ſabre à la main. Ce ſpectacle fit frémir la Reine & tous ſes Convives. Mais, ſans leur laiſſer le temps de ſe reconnoître, Ovando porta la main à ſa Croix d'Alcantara; ſignal, dont il étoit convenu avec ſes Troupes. Auſſi-tôt l'Infanterie fit main-baſſe ſur le Peuple dont la Place étoit remplie; tandis que les Cavaliers, mettant pied à terre, entrerent bruſquement dans la Salle. Les Caciques furent attachés aux colomnes; & dans ce moment, ſi l'on en croit Oviedo (26), ils avoue-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Tous les Seigneurs du Xaragua ſont brûlés vifs.

(26) Herrera ne ceſſe point de répéter que les indices & les preuves, comme l'accuſation, ne ve-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

rent le crime de révolte, dont les Caſtillans de Xaragua les avoient accuſés. Enſuite, ſans autre forme de Juſtice, on mit le feu à la Salle, & tous ces Infortunés y furent bientôt réduits en cendre. La Reine, deſtinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes, & préſentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où ſon Procès fut inſtruit dans les formes d'Eſpagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols, & condamnée au plus ignominieux ſupplice (27). On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Quelques Cavaliers aïant ſauvé, par un mêlange d'intérêt & de pitié, pluſieurs jeunes Enfans qu'ils menoient en croupe, & qu'ils réſervoient pour l'eſclavage, d'autres venoient percer derriere eux ces petits Miſerables, ou leur coupoient les jambes, & les abandonnoient

La Reine eſt pendue.

Autres cruautés.

noient que des Complices de Roldan. Il traite l'action de barbare, plus barbare, dit il, que les Barbares mêmes. Cependant il ne la donne pas comme un deſſein formé contre tous les Caciques. Il raconte qu'Anacoana, dont il penſoit peut-être uniquement à ſe ſaiſir, lui dit que les Caciques ſeroient bien aiſes de voir les Jeux Eſpagnols, & que là-deſſus il lui dit de les aſſembler tous. Liv. 6. Chap. 4.

(27) Elle fut pendue. Herrera, Liv. 6. Ch. 4.

dans cet état. De ceux qui échapperent à la fureur du Soldat, quelques uns se jetterent dans des Canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la Mer, & passerent dans une Isle nommée *Guanabo* (28), à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent grace de la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un Parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les Montagnes de *Barruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des Terres, depuis le Xaragua jusqu'à la Côte du Sud, & dont les Habitans étoient d'une extrême férocité. Plusieurs pénétrerent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des Troupes vers ces deux Retraites. Les Indiens s'y défendirent quelque temps: mais Guarocuya, Haniguayaya & leurs autres Chefs, aïant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé que dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol (29).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voï ges 1503.

Le reste des Habitans abandonne le Païs.

(28) Que les François nommerent *la Ganava.*

(29) Malgré les efforts d'Ovando pour justifier sa conduite, les Rois Catholiques en furent extrême-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Ce fut après cette ſanglante guerre, qu'Ovando, tournant tous ſes ſoins à l'affermiſſement de la Colonie, entreprit de fonder des Villes dans les lieux dont il goûtoit la ſituation. Il obligea les Caſtillans qui reſtoient dans le Xaragua, de ſe réunir pour en former une, qui fut nommée *Santa Maria de la Veræ Paz*, aſſez proche d'un fameux Lac de cette Province, à deux lieues de la Mer, dont elle fut encore approchée dans la ſuite ſous le nom de *Santæ Maria del Puerto :* mais le nom d'*Yaguana*, que les Inſulaires donnoient à ce lieu, ne laiſſa pas de ſe conſerver dans l'uſage vulgaire, & les François en ont fait celui de *Leogane* (30). A huit lieues de la Capitale, au Nord, Ovando fonda la Ville de *Buena-Ventura ;* & dans le milieu de l'Iſle, entre les deux Rivieres de Yaqui & de Nayoa, il fonda celle de *San Juan de la Maguana.* A 24 lieues de San-Domingo,

Pluſieurs Villes fondées dans l'Iſle Eſpagnole.

ment irrités ; & l'on entendit dire à Dom Alvare de Portugal, premier Comte de Gelbes, qui étoit alors Préſident du Conſeil roïal de Juſtice, *Yo le haro tomar una reſidencia, qual nunca fue tomada ;* c'eſt-à-dire, Je lui ferai rendre un compte de ſes actions, qui n'aura jamais eu d'exemple. Herrera, *ibidem.* Cependant la Reine étant morte peu après, Ovando ſçut ſe rendre néceſſaire, & ne fut rappellé qu'en 1508.

(30) Hiſtoire de Saint-Domingue, *ubi ſup.*

un Commandeur de Galice, dont les Hiſtoriens n'ont pas conſervé le nom, avoit commencé une Habitation proche du Port d'Azua; ſur les fondemens d'une Bourgade de Sauvages: on en fit une Ville, qui fut nommée *Azua de Compoſtella*. Celle du Port d'*Yaquimo*, ou du Bréſil, & de *Salvatierra de la Savana*, s'éleverent avec le même ſuccès. Dans le même temps, Rodrigue de *Meſcia*, qui avoit beaucoup contribué à la réduction des Inſulaires, fut chargé d'en bâtir trois; l'une à *Puerto Real*, une autre à ſeize lieues de San-Domingo, vers le Nord, ſous le nom d'*el Cotuy*; & la troiſiéme, ſur la même Côte du Nord, dans un Canton que les Naturels nommoient *Guahaba*. Elle fut appellée *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainſi, dès l'année 1504, on comptoit, dans l'Iſle Eſpagnole, quinze Villes, ou Bourgades, toutes peuplées de Caſtillans; outre deux Forteresſes, dans la Province de Higuey, à la place deſquelles on bâtit encore deux nouvelles Villes, au commencement de l'année ſuivante. Iſabelle, & pluſieurs Forteresſes, qui avoient d'abord été conſtruites pour s'aſſurer des Mines de Cibao & de Saint-Chriſto-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

phe, furent abandonnées entiérement. Le Gouverneur Général obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des Armoiries pour toutes ces Places, & pour l'Isle en général (31).

Armoiries accordées pour toutes ces Places.

Quand cette variété d'entrepriſes & de ſoins n'auroit pas été capable de diminuer l'intérêt qu'il devoit prendre à la triſte ſituation des Caſtillans de la Jamaïque, il avoit un autre prétexte pour y paroître moins ſenſible; c'étoit la crainte que les Envoïés de l'Amiral ne s'entendiſſent avec lui pour groſſir ſes infortunes, & pour lui ouvrir, par cette feinte, l'entrée de l'Isle Eſpagnole. Auſſi retint-il long-temps Mendez, ſans prendre aucune réſolution; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ſes inſtances, qu'il lui accorda la permiſſion de ſe rendre à la Capitale. Mendez y acheta un Navire; & ſuivant les ordres qu'ils avoient reçus en commun, Fieſchi ſe chargea de le conduire à la Jamaïque. Mais on lui fit naître des difficultés, qui retarderent encore ſon départ; & dans l'intervalle, Ovando fit partir ſecrettement Diego

Ovando paroit s'interreſſer peu à la ſituation de l'Amiral.

(31) Elles ſe trouvent exactement blaſonnées dans Herrera, Liv. 7. Ch. 2. Celles de l'Iſle étoient un Ecu de gueules à la bande d'argent, accompagné de deux têtes de Dragon d'or, & pour orle, Caſtille & Léon.

d'Eſcobar, avec une Barque, pour aller prendre des informations plus certaines ſur l'état de l'Amiral & de ſon Eſcadre.

CHRISTOPHE ET BARTHELÉMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

On peut s'imaginer à quelle extrêmité les Colombs & leurs Gens étoient réduits, par le délai du ſecours qu'ils attendoient de plus de ſix mois. La mauvaiſe qualité des nourritures & les fatigues d'une ſi rude navigation avoient déja cauſé parmi eux un grand nombre de maladies. S'ils avoient reçu quelque ſoulagement de l'humanité des Indiens de la Jamaïque, il ne leur avoit pas ôté la crainte de ſe voir abandonnés dans une Iſle ſauvage, & condamnés à ne revoir jamais leur Patrie. Cette idée, qui n'avoit agi que foiblement ſur les Equipages, tandis qu'ils avoient eſperé quelque choſe du Voïage de Mendez & de Fieſchi, produiſit des mouvemens proportionnés à leurs allarmes, lorſqu'ils eurent commencé à perdre cette eſpérance. Ils ſoupçonnerent l'Amiral de n'oſer retourner à l'Iſle Eſpagnole, dont on lui avoit refuſé l'entrée; de n'avoir envoïé Mendez & Fieſchi que pour faire ſa paix à la Cour, où l'on ne vouloit plus entendre parler de lui; & de s'embarraſſer ſi peu du ſort de tous

Extrêmités où les Colombs ſont réduits à la Jamaïque.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

ſes Gens, qu'il n'avoit peut-être fait échouer ſes Navires, que pour faire ſervir cet accident au rétabliſſement de ſa fortune. Ils en conclurent qu'une juſte prudence obligeoit chacun de penſer à ſoi, & de ne pas attendre que le mal fût ſans remede. Les plus violens ajouterent qu'Ovando, qui n'étoit pas bien avec les Colombs, ne feroit un crime à perſonne de les avoir quittés; que le Miniſtre des Indes, leur Ennemi, n'en recevroit pas plus mal ceux qu'il verroit arriver ſans eux; & que la Cour, perſuadée enfin que perſonne ne pouvoit vivre avec ces Etrangers, prendroit une fois le parti d'en délivrer l'Eſpagne (32).

Une partie de leurs Equipages ſe révoltent contre eux.

1504. Les Rebelles prennent les armes.

Ces diſcours, qui avoient d'abord été ſecrets, ſe communiquerent avec tant de chaleur, que les Mécontens ne gardant plus de meſures s'aſſemblerent le 2 Janvier 1504, & prirent les armes, ſous la conduite des Porras; deux Freres, dont l'un avoit commandé un des quatre Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & l'autre étoit Tréſorier Militaire. L'Amiral étoit retenu au lit par la goute. L'aîné des Porras vint le trouver, & lui dit inſolemment, qu'il voïoit bien

Maladie de l'Amiral.

(32) Herrera, Liv. 6. Chap. 5.

que ſon deſſein n'étoit pas de retourner ſi-tôt en Caſtille, & qu'il avoit réſolu de faire périr tous les Equipages. L'Amiral répondit qu'il ne comprenoit pas d'où pouvoit lui venir cette idée; que tout le monde ſavoit, comme lui, que ſi l'on avoit relâché dans cette Iſle, & ſi l'on y étoit encore, c'étoit parce qu'on n'avoit pas eu d'autre choix; qu'il avoit envoïé demander des Navires au Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus; qu'il n'étoit pas moins intéreſſé que tous les autres à repaſſer en Caſtille; que d'ailleurs il n'avoit rien fait ſans avoir demandé l'avis du Conſeil, & que ſi l'on avoit quelque choſe d'utile à propoſer, il étoit toujours diſpoſé à l'embraſſer avec joie. Ce diſcours auroit ſatisfait des gens moins emportés; mais l'eſprit de révolte ne connoiſſant point la raiſon, Porras, dont la Sœur étoit Maîtreſſe d'un Homme fort puiſſant à la Cour, reprit encore plus bruſquement, & déclara qu'il n'étoit plus queſtion de diſcourir, mais de s'embarquer à l'heure même qu'il vouloit retourner en Caſtille, & que ceux qui ne vouloient pas le ſuivre pouvoient reſter à la garde du Ciel. Il

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Les Rebelles veulent partir.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

s'éleva auſſi-tôt un bruit confus des Gens de guerre, qui crioient; les uns, *nous vous ſuivrons*; d'autres, *Caſtille, Caſtille*; & d'autres, *Capitaine que ſerons-nous?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant ſans doute des Colombs; *qu'ils meurent.* L'Amiral voulut ſe lever; mais il ne put ſe ſoutenir, & l'on fut obligé de le remettre ſur ſon lit. L'Adelantade parut, une hallebarde à la main, & ſe poſta courageuſement proche d'une poutre qui traverſoit le Vaiſſeau, pour couper le paſſage aux Mutins. Ses meilleurs Amis le forcerent de rentrer dans ſa chambre; & prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui repréſenterent qu'il devoit lui ſuffire qu'on ne s'oppoſât point à ſa réſolution. Il ſe retira; mais ce fut pour ſe ſaiſir des dix Canots que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & pour s'y embarquer auſſi-tôt, lui & tous les Mutins, avec autant d'empreſſement & de joie, que s'ils euſſent été prêts de débarquer à Séville. Il ne reſta guere avec les Colombs, que leurs Amis particuliers & les Malades. L'Amiral, les aïant fait aſſembler autour de lui, les excita, par un diſcours fort touchant, à prendre confiance au Ciel,

Leurs violences, & fermeté de l'Adelantade.

& leur promit de ſe jetter aux pieds de la Reine, pour faire récompenſer leur fidélité (33).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Dès le même jour, les Séditieux prirent le chemin de la Pointe orientale de l'Iſle. Ils s'y arrêterent, pour commettre les dernieres violences contre les Indiens, auxquels ils enleverent tout ce qui ſe trouvoit dans leurs Habitations, en leur diſant qu'ils pouvoient ſe faire païer par l'Amiral, ou le tuer, s'il refuſoit de les ſatisfaire. Ils ajouterent qu'il étoit réſolu de les exterminer, qu'il en avoit uſé de même avec les Peuples du Veragua, & que le ſeul moïen de ſe défendre contre un Homme ſi cruel étoit de le prévenir. Lorſqu'ils ſe virent à l'extrêmité de l'Iſle, ils entreprirent d'abord de traverſer le Golfe, ſans faire réflexion que la Mer étoit fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs Canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les ſoulager en jettant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette reſſource leur fit prendre le parti de ſe défaire des Indiens, qu'ils avoient embarqués pour la rame. Ces Malheureux voïant des épées nues, & quel-

Départ des Rebelles.

Obſtacles qui les arrêtent.

(33) Herrera, Liv. 6. Chap. 5.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

ques-uns de leurs Compagnons déja étendus à leurs pieds, ſauterent dans l'eau; mais après avoir nâgé quelque temps, ils demanderent en grace qu'on leur permît de ſe délaſſer, par intervalles, en tenant le bord des Canots. On ne leur répondit qu'à coups de ſabre, dont on leur coupoit les mains; & pluſieurs ſe noïerent. Le vent augmentoit, & la Mer devint ſi groſſe, que cette troupe de Furieux ſe vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir déliberé ſur leur ſituation, & propoſé pluſieurs partis, qui ne pouvoient venir que d'un excès d'aveuglement & de déſeſpoir, ils tenterent encore une fois le paſſage: mais la Mer ne devenant pas plus calme, ils ſe répandirent dans les Bourgades voiſines, où ils commirent toutes ſortes d'excès. Six ſemaines après, ils tenterent de paſſer pour la troiſiéme fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un deſſein dont l'execution leur parut impoſſible, & ne doutant plus que Mendez & Fieſchi n'euſſent péri dans les flots, ils ſe mirent à faire des courſes dans toutes les parties de l'Iſle, en cauſant mille maux aux Inſulaires pour en tirer des vivres.

Excès qu'ils commettent dans l'Iſle.

L'Amiral étoit réduit à vivre auſſ

par le ſecours des Indiens ; mais ſa conduite étoit fort différente. Il faiſoit regner parmi ſes gens, une exacte diſcipline, qu'il adouciſſoit par des attentions continuelles ſur leurs beſoins, & par des exhortations auſſi tendres que ſes manieres. D'ailleurs, il ne prenoit jamais rien qu'en païant, & juſqu'alors il n'avoit rien reçu d'eux qu'ils n'euſſent volontairement apporté. Cependant, comme ces Barbares n'étoient pas accoutumés à faire de grandes proviſions, ils ſe laſſerent enfin de nourrir des Etrangers affamés, qui les expoſoient eux-mêmes à manquer du néceſſaire. Les diſcours des Mutins pouvoient avoir fait auſſi quelque impreſſion ſur eux. Ils commencerent à s'éloigner, & les Caſtillans ſe virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrêmité, l'Amiral s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Ses lumieres aſtronomiques lui avoient fait prévoir qu'on auroit bientôt une Eclipſe de de Lune. Il fit dire, à tous les Caciques voiſins, qu'il avoit à leur communiquer des choſes fort importantes pour la conſervation de leur vie. Un intérêt ſi preſſant les eut bientôt aſſemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidiſſement & de

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Sage conduite de l'Amiral

Célébre ſtratagême par lequel il contient les Inſulaires.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

leur dureté, il leur déclara, d'un ton ferme, qu'ils en seroient bientôt punis ; & qu'il étoit sous la protection d'un Dieu qui se préparoit à le venger. N'avez-vous pas vû, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes Soldats qui ont refusé de m'obéïr ? Quels dangers n'ont-ils pas couru, en voulant passer à l'Isle Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoïés ont traversé sans peine ? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible, de la vangeance du Dieu des Espagnols ; & pour vous faire connoître les maux qui vous menacent, vous verrez, dès ce soir, la Lune rougir, s'obscurcir, & vous refuser sa lumiere. Mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres (34).

Il leur prédit une Eclipse, comme une vangeance du Ciel.

En effet, l'Eclipse commença quelques heures après ; & les Barbares épouvantés poussérent d'effroïables cris. Ils allerent aussi-tôt se jetter aux pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander grace pour eux & pour leur Isle. Il se fit un peu presser, pour donner plus de force à son artifice ; & fei-

(34) Herrera, *ubi suprà.* Ce trait est si connu, qu'on ne fait pas difficulté de le rapporter, quoiqu'il fasse peu d'honneur à la Religion de l'Amiral.

gnant de se rendre, il leur dit, qu'il alloit se renfermer, & prier son Dieu, dont il esperoit d'appaiser la colere. Il s'enferma pendant toute la durée de l'Eclipse, & les Indiens recommencerent à jetter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparoître la Lune, il sortit d'un air joïeux, pour les assurer que ses prieres étoient exaucées, & que Dieu leur pardonnoit cette fois, parce qu'aïant répondu pour eux, il avoit assuré qu'ils seroient désormais bons & dociles, & qu'ils fourniroient des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refuserent rien aux Espagnols, mais ils éviterent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Ce secours étoit d'autant plus nécessaire à l'Amiral, qu'il se formoit sous ses yeux un nouveau parti, qui l'auroit jetté dans de mortels embarras. Un Apotiquaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses Compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les Malades, par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçoient pas moins que la vie des Colombs. L'effet n'auroit pû manquer d'en être extrêmement fu-

La vie des deux Colombs est menacée.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

neſte, ſi l'arrivée de la Barque d'obſervation, qu'Ovando avoit fait partir de l'Eſpagnole, n'eût arrêté ceux que le ſeul chagrin de leur miſere avoit engagés dans cette conſpiration. Le Capitaine, nommé Diego d'Eſcobar, étoit un de ceux qui s'étoient révoltés avec Roldan Ximenès, & que l'Amiral avoit deſtinés au ſupplice. Ovando l'avoit choiſi pour cette Commiſſion, parce qu'avec la haine qu'il lui connoiſſoit pour les Colombs, il l'avoit jugé plus propre que perſonne à remplir exactement ſes vûes. Les ordres, qu'il lui avoit donnés, portoient de ne point approcher des Vaiſſeaux de l'Amiral; de ne pas deſcendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombs, ni avec ceux qui les accompagnoient; de ne pas donner aucune autre Lettre que la ſienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponſe de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'étoit envoïé que pour reconnoître l'état de l'Eſcadre (35).

Arrivée d'une Barque d'Ovando.

Ordres odieux dont le Capitaine étoit chargé.

Eſcobar executa tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque diſtance des Vaiſſeaux échoués, il alla ſeul à terre,

Comment il les execute.

(35) Herrera, Liv. 6. Chap. 7.

dans un Canot, il fit débarquer un baril de Vin & un Porc, il fit appeller l'Amiral, pour lui remettre la Lettre d'Ovando ; & s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur Général étoit bien fâché de ſes malheurs, mais qu'il ne pouvoit encore le retirer de la ſituation où il ſe trouvoit, quoiqu'il fût dans le deſſein d'y apporter toute la diligence poſſible ; & qu'en attendant, il le prioit d'agréer cette legere marque de ſon amitié. En achevant ces mots, il ſe retira, pour aller attendre à Bord que l'Amiral eût écrit ſa réponſe, qu'il prit enſuite avec les mêmes précautions. Elle contenoit le récit des peines qu'il avoit eſſuïées, avec celui de la découverte d'une grande Contrée, & de la révolte des Porras. Il remercioit Ovando de ſes bonnes intentions, quoiqu'il en reçût de ſi mauvaiſes preuves. Il lui recommandoit Mendez & Fieſchi ; & pour l'attendrir, du moins par la compaſſion, il lui repréſentoit ſon logement, & la dépendance où il étoit, pour vivre, des ſecours d'une Nation barbare.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

L'Amiral écrit à Ovando.

L'Hiſtorien s'efforce de juſtifier cet étrange procédé. Ovando craignoit avec raiſon, dit-il, que ſi la Barque

Remarques ſur la conduite de ce Gouverneur,

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

s'étoit approchée des Navires, on ne l'eût chargée de Lettres pour l'Isle Espagnole, où l'Amiral avoit plusieurs créatures, & un plus grand nombre d'Ennemis, qui auroient pû former de nouvelles factions & causer du trouble. Il ajoute que dans cette crainte, le Gouverneur n'avoit pû faire un choix plus judicieux que celui d'Escobar : enfin, qu'il ne s'imaginoit pas que les vivres pussent manquer aux Espagnols dans une Isle aussi grande que la Jamaïque. Mais le Public n'en porta pas le même jugement. On regarda, comme une insulte pour Christophe Colomb, le choix d'un Envoïé de ce caractere, qui, d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devoit plus être aux Indes ; & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée, pour un Homme de ce rang, dont on pouvoit juger que la situation n'étoit pas abondante. L'Amiral s'apperçut aussi-tôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avoit produit sur ses gens. Il les assembla, pour les assurer qu'ils recevroient de prompts secours ; mais il ne persuada pas les plus clairvoïans, qui jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencerent à craindre que le dessein

sein du Gouverneur ne fut de laisser périr les Colombs & tous ceux qui leur marquoient de l'attachement. Cependant les promesses de l'Amiral calmerent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les Déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venoit de recevoir, & leur fit porter un quartier de la Bête dont on lui avoit fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fieroit aux Colombs, & que jusqu'à l'arrivée du secours, il continueroit de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoïoit deux Vaisseaux, il en prendroit un pour lui & pour sa troupe; que s'il n'en arrivoit qu'un, il se contenteroit de la moitié; & qu'au reste, ses gens aïant été forcés de jetter à la Mer toutes leurs hardes & leurs marchandises, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en restoit. Les Envoïés aïant représenté qu'ils ne pouvoient faire des propositions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des Rebelles augmenta, jusqu'à leur faire protester que ce qu'on ne vouloit pas leur accorder de bonne grace, ils l'enleveroient par force; &

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Efforts de l'Amiral pour ramener les Mutins.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Porras, ſe tournant vers eux, leur dit que l'Amiral étoit un Cruel, dont ils avoient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignoit la perfidie à la cruauté, pour les faire tomber entre ſes mains; que cette Barque, qui n'avoit paru qu'un inſtant, étoit l'effet de quelque preſtige; qu'il excelloit dans ces inventions, & que ſi la Barque eût été réelle, il n'auroit pas manqué, dans l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, de s'y embarquer avec ſon Fils & ſon Frere; que le plus ſûr étoit de le viſiter l'épée à la main, de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & d'enlever tout ce qu'il avoit ſur ſes Vaiſſeaux (35).

Ils répondent mal à ſes intentions.

Ils s'avancent pour l'attaquer.

En effet, il s'avança bientôt juſqu'à la vûe des Navires; & s'étant arrêté dans un Village d'Indiens, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Caſtillane, ſous le nom de *Seville*, il parut ſe diſpoſer à forcer les Colombs dans leur retraite. L'Amiral étoit encore attaché au lit, par les douleurs de la goute. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rebelles étoient prêts à l'attaquer: cependant ſa prudence l'emportant ſur ſa colere, il chargea Dom Bar-

(35) Le même, Liv. 6. Chap. 8.

thelemi, qu'il envoïa contr'eux avec cinquante Hommes, de les exhorter encore à la ſoumiſſion, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudroient l'accepter. Mais ils ne lui donnerent pas le temps de faire cette propoſition. A peine eurent-ils apperçu ſa Troupe, qu'ils s'avancerent les armes à la main, en criant Tue, Tue. L'Adelantade excita ſes gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui ſe fit à propos, renverſa d'abord ſix des Conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit ſon bouclier d'un coup de ſabre, qui le bleſſa même à la main. Mais Dom Barthelemi, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, le ſaiſit par le milieu du corps & le fit ſon Priſonnier. Enſuite, preſſant ceux qui continuoient de réſiſter, il en tua pluſieurs, & le reſte ſe ſauva par la fuite. Ainſi l'Amiral fut redevable de ſon ſalut à la valeur de ſon Frere; car les Rebelles avoient juré de ne pas ménager ſa vie, ſi la victoire s'étoit déclarée pour eux (36).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Combat.

Porras, leur Chef, eſt enlevé par Dom Barthelémi.

(36) Le même, Liv. 6. Chap. 11.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Elle ne coûta qu'un ſeul Homme à l'Adelantade; mais quelques-uns furent dangereuſement bleſſés. Un Maître d'Hôtel de l'Amiral reçut à la hanche un coup de lance, dont il mourut peu de jours après. Ledeſma, ce même Pilote dont on a déja vanté le courage & la force, fut ſi maltraité d'un coup de ſabre à la tête, que la cervelle étoit à découvert; un autre coup faillit de lui abbattre le bras, & d'un troiſiéme il eut la jambe fendue juſqu'à l'os, depuis le jarret juſqu'à la cheville du pied. Comme on l'avoit cru mort, & qu'il étoit demeuré ſur le champ de bataille, les Indiens du Village de Mayma, ſurpris de voir étendus par terre, & ſans mouvement, des Hommes qu'ils avoient cru immortels, s'approcherent de lui, entre pluſieurs autres, & voulurent toucher ſes bleſſures, pour obſerver, dit l'Hiſtorien, quelles plaies faiſoient les épées. Ce mouvement aïant rappellé ſes eſprits, *Si je me leve!* s'écria-t'il d'une voix terrible; & de ce ſeul mot, il cauſa tant d'épouvante à ces Barbares, qu'ils ſe mirent à fuir, ſans oſer tourner les yeux derriere eux. On obſerve, comme une ſingularité merveilleuſe, qu'il fut plus de vingt-quatre heures dans cet état;

Pluſieurs Caſtillans ſont tués.

Vigueur du Pilote Ledeſma

& qu'après l'avoir reconnu vivant, & l'avoir transporté à Bord, on n'eut pas d'autre moïen de le panser, qu'en brûlant ses plaies avec de l'huile. Elles étoient en si grand nombre, que pendant le premiere semaine, le Chirurgien jura qu'il en découvroit chaque jour de nouvelles (37).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Comment il est gueri de ses blessures.

Le lendemain du combat, vingtiéme jour de Mai, tous les Rebelles qui étoient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jetter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager à la fidélité par d'horribles sermens (38). Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeureroit dans les chaînes, & qu'ils recevroient eux-mê-

Les Rebelles se soumettent.

(37) *Ibidem.*

(38) L'Historien en rapporte les termes : » Ils le » supplierent d'user en- » vers eux de misericor- » de, reconnoissant bien » que Dieu les avoit châ- » tiés, & promettant de » servir fidélement ; ce » qu'ils jurerent sur un » Crucifix & un Missel: & » que s'ils violoient leur » serment, pas un Con- » fesseur ou autre Chré- » tien ne les pût enten- » dre en confession ; que » la Pénitence leur fût » inutile ; qu'ils renon- » çoient aux Sacremens » de l'Eglise ; qu'au temps » de leur mort, ils ne » participeroient point » aux Bulles & Indul- » gences accordées par » N. S. P. le Pape ; & » qu'on traiteroit leurs » corps comme ceux des » Renegats, ne les enter- » rant point en Terre- » sainte, mais les expo- » sant en pleins champs » comme les Hérétiques. » Ils renoncerent aussi à » toute absolution de Pa- » pes, de Cardinaux, » d'Archevêques, d'Evê- » ques & d'autres Prê- » tres. Herrera, Liv. 6. » Chap. 11.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

mes, juſqu'au départ pour l'Iſle Eſpagnole, un Capitaine de ſa main, ſous la conduite duquel ils auroient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudroient choiſir, pour y ſubſiſter du commerce de quelques marchandiſes qu'il leur feroit délivrer (39).

Les deux Colombs quittent la Jamaïque avec leurs gens.

Il ſe paſſa une année entiere, avant l'arrivée du Navire que Mendez & Fieſchi (40) avoient acheté à San-Domingo. Diegue de Salcedo, que l'Amiral y avoit envoïé dans l'intervalle, pour preſſer le Gouverneur, parut en même temps avec deux Caravelles, qu'il avoit équipées, comme le Navire, aux frais des Colombs. Enfin, tous les Caſtillans s'étant raſſemblés le 28 de Juin, on mit à la voile pour l'Iſle Eſpagnole. Les vents contraires rendirent le paſſage ſi difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Iſle Beata, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, ſans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur Général; & non-ſeulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie & d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les

Comment l'Amiral eſt reçu dans l'Iſle Eſpagnole.

(39) *Ibidem.*

(40) On avoit ôté à Fieſchi tous les moïens de revenir plutôt.

Habitans, le recevoir à ſa deſcente. Il lui donna un logement dans ſa Maiſon, & ne ceſſa point de le traiter fort civilement. Cet accueil ſurprit un peu les Colombs, qui ne s'y étoient pas attendus; mais ils devoient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui ſembloient démentir de ſi belles apparences. Il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avoient laiſſé à Bord, & qu'ils ſe propoſoient de mener en Eſpagne. C'étoit à lui, leur dit-il, qu'appartenoit la connoiſſance des affaires Criminelles: mais il n'eut pas plutôt le Priſonnier entre ſes mains, qu'il lui rendit la liberté. Enſuite, il déclara qu'il vouloit informer ſur tout ce qui s'étoit paſſé à la Jamaïque, & juger quels étoient les Coupables, de ceux qui s'étoient ſoulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidéles à l'Amiral; inſulte auſſi vive que l'injuſtice étoit criante, mais que les Colombs diſſimulerent, parce qu'ils n'étoient point en état de s'y oppoſer. L'Amiral ſe contenta de dire avec aſſez de modération, que les droits de ſon Amirauté avoient des bornes bien étroites, s'il ne pouvoit pas juger un de ſes Officiers, qui s'étoit révolté contre lui ſur ſon propre Bord;

CHRISTOPHE ET BARTHELÉMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Dégoûts & chagrins qu'il y reçoit.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

& pour ſortir promptement d'une Iſle, qui étoit devenue le théâtre de ſes humiliations après avoir été celui de ſa gloire, il frétta deux Navires, dont il partagea le Commandement avec ſon Frere.

Il retourne en Eſpagne.

Il mit à la voile pour l'Eſpagne, le 12 de Septembre, avec ſon Fils & tous ceux qui lui étoient attachés. En ſortant du Port, le Navire qu'il montoit perdit ſon grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu, où il venoit d'eſſuïer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoïer le Bâtiment à San-Domingo & paſſer dans celui de ſon Frere. Le 19 d'Octobre, après avoir eſſuïé une furieuſe tempête, & lorſqu'on ſe croïoit délivré du danger, le mât de ce ſecond Vaiſſeau ſe fendit en quatre pieces, & ne laiſſa point d'autre reſſource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches & d'autres pieces de bois. Une nouvelle tempête briſa la contre-miſene. Ainſi la fortune, ſuivant la réflexion de l'Hiſtorien, vouloit perſécuter l'Amiral juſqu'au dernier moment, pour ne laiſſer aucun temps de ſa vie ſans diſgrace. Il continua ſa navigation, l'eſpace de ſept cens lieues, dans

Deux tempêtes qu'il eſſuie dans la route.

Il arrive à San Lucar.

ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar, avant la fin de l'année (41).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Mais il y étoit comme attendu par une nouvelle, qui devoit mettre le comble à tous ses malheurs. C'étoit la mort d'Isabelle, Reine de Castille, arrivée à Medina del Campo le 9 de Novembre. Toute l'Espagne pleuroit encore une Princesse qui avoit égalé les plus grands Rois, par ses qualités personnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde, relevent au-dessus de tous les Souverains de son siécle. Il paroît même qu'il n'avoit pas dépendu d'elle que cette découverte n'eût été, pour les Habitans de ces vastes Régions, la source d'autant de biens qu'elle leur a causé de maux. En les assujettissant à sa Couronne, elle s'étoit toujours proposé d'en faire des Chrétiens. Elle ne recommandoit rien avec tant d'instances, à ceux qu'elle envoïoit pour les gouverner, que de les traiter comme les Castillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de sévérité, que contre ceux qui contrevenoient à cette

Mort de la Reine Isabelle, & son éloge.

(41) *Ubi sup.* Ch. 12.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

partie de ſes ordres. On a vû ce qu'il en coûta aux Colombs, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens. Cependant elle les aimoit. Elle connoiſſoit tout leur mérite. Elle attachoit un juſte prix à leurs ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort n'eût ſauvé le Gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire, pour le maſſacre de Xaragua, dont elle avoit appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; & dans les articles de ſon Teſtament elle inſiſta particuliérement ſur le bon traitement des Indiens (42).

Mais perſonne ne perdit plus que les Colombs, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenteroit inutilement de ſe faire rétablir dans ſa dignité de Viceroi. Cependant pour ne ſe pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Seville, il partit avec ſon Frere pour Ségovie, où la Cour étoit alors; & dans une audience particuliere du Roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de ſatisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ſes longs & pénibles ſervices (43). Ferdi-

Comment l'Amiral eſt reçu du Roi Ferdinand.

(42) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 4. pages 40 & 41. Herrera, Liv. 5. Ch. 13.

(43) On nous a conſervé juſqu'aux Placets,

nand lui donna de belles eſpérances ; mais il s'apperçut bientôt qu'elles

qu'il préſenta, pendant quinze ou vingt jours de vie qui lui reſtoient. Dans l'un » il ſupplioit le Roi » de ſe ſouvenir des ſervices qu'il lui avoit » rendus. Il lui rappelloit » que trois Princes l'avoient prié d'entrer à » leur ſervice ; que la » Reine avoit lû leurs » Lettres, & qu'elle l'avoit traité depuis avec » beaucoup d'honneur ; » que Sa Majeſté étant » fort attachée au Chriſtianiſme, tout le monde attendoit d'elle qu'elle feroit juſtice aux » Colombs, non-ſeulement parce qu'elle ſavoir bien qu'ils avoient » rendu un grand ſervice à la Religion, » en lui ouvrant la porte » du Nouveau Monde, » mais encore parce » qu'elle s'y étoit engagée » verbalement & par des » Ecrits ſignés de ſa main. » Il promettoit de s'en » rendre digne, en continuant de ſervir l'Eſpagne pendant toute ſa vie, » avec l'eſperance que ſon » ſervice rapporteroit cent » pour un, en comparaiſon du paſſé «. Le Roi répondit ; » Qu'il » voïoit aſſez que les Indes lui rapportoient » beaucoup, & que l'Amiral méritoit tou » tes les faveurs qu'on » lui avoit accordées : » mais que cette affaire » demandoit plus de délibération «. La crainte des longueurs fit revenir l'Amiral à la charge. Il ſupplia le Roi » de ſe » ſouvenir de ſes travaux » & de ſon injuſte Priſon ; avec quel mépris » ſa perſonne, de l'état de » & de l'honneur où leurs » Majeſtés l'avoient élevé, il avoit été dépouillé de tous ſes biens. » Un Roi juſte & bien » aimé ne devoit-il pas » exercer ſa bonté roïale, » & lui conſerver des Privileges qu'il lui avoit » accordés ? Tout ce qui » s'étoit fait contre lui » avoir été fait ſans l'entendre, ſans lui laiſſer » le moïen de ſe défendre, » ſans l'avoir convaincu, » ſans aucune Sentence, » en un mot, contre toutes » ſortes de droits. Il rappelloit les nouvelles promeſſes que leurs Majeſtés lui avoient faites, lorſqu'il étoit parti pour ſon dernier Voïage.

Un autre jour, dans une audience qu'il obtint du Roi, il lui dit que ſa vieilleſſe & ſes infirmités ne lui permettoient plus d'attendre long-temps ſes

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

étoient peu ſinceres. Ce Prince, s'il faut s'en rapporter à l'Hiſtorien, lui portoit une haine ſecrette, qu'il déguiſoit ſous les apparences de la faveur ; que Sa Majeſté n'avoit qu'à rendre tous ſes Priviléges, & lui donner ce qu'elle jugeroit à propos ; que dans la langueur où il étoit, il ne deſiroit qu'une retraite, & la liberté de s'y rendre promptement. Le Roi lui répondit qu'il ne déſiroit pas ſon départ ; qu'il ſe ſouvenoit bien de lui avoir donné les Indes ; & qu'il jugeoit à propos, non-ſeulement de lui rendre tout ce qui lui appartenoit par ſes Priviléges ; mais encore de le récompenſer, des biens de ſa Couronne.

Dans un troiſiéme Placet, l'Amiral fit une peinture fort vive de l'infâme traitement qu'il avoit reçu de Bovadilla, des violences de Roldan & de ſes Complices, & de la vangeance éclatante que le Ciel avoit exercée ſur tous ſes Ennemis. Il ſe juſtifioit, ſur le traitement qu'il avoit fait aux Indiens, en aſſurant que s'il en avoit envoïé quelques uns en Caſtille, » c'étoit afin qu'ils fuſſent » inſtruits dans la Foi Catholique, & qu'ils appriſſent les coutumes » politiques du Roïaume, » pour retourner enſuite » aux Indes, où ils ſeroient devenus fort utiles aux Naturels du Païs. » Il ſupplioit Sa Majeſté » de recevoir ſon Fils à » ſa place, de le faire » jouir des biens & des » Gouvernemens qu'on » lui avoit accordés à » lui-même. C'étoit un » point d'où il faiſoit dépendre ſon honneur. » Mais, après tout, il » s'en remettoit au bon » plaiſir du Roi ; il ſe » ſoumettoit à toutes ſes » volontés ; & l'affliction » qu'il avoit du retardement de ſes faveurs, lui » faiſoit aſſez ſentir qu'il » lui reſtoit peu de temps » à vivre. Enfin, le dernier Placet, qu'il fit préſenter, fut au nom de Diego Colomb l'aîné de ſes deux Fils. » Ce jeune homme conjuroit Sa Majeſté » d'accorder ce que ſon » Pere lui demandoit. Il » ajoûtoit qu'il s'eſtimeroit fort heureux d'être » envoïé pour ſervir l'Eſpagne à la place de » ſon Pere, & que ſi Sa » Majeſté nommoit quelques Officiers pour l'accompagner, il prometoit de ſuivre leurs conſeils. Herrera, Liv. 6. Ch. 14.

soit à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. La Cour étoit d'ailleurs assez partagée sur les intérêts des deux Freres. Les uns souhaitoient qu'on leur tînt tout ce qu'on leur avoit promis. On comptoit dans ce nombre Dom Diegue de Deza, Archevêque de Seville, Précepteur du Prince Héréditaire, & Dom François Ximenès de Cisneros, Archevêque de Tolede. L'autorité de ces deux Prélats entraînoit une partie des Courtisans dans leur opinion: mais les autres disoient hautement que les prétentions de l'Amiral étoient au-dessus de ses services, & qu'il ne convenoit pas de rendre un Etranger si puissant. Malheureusement pour l'Amiral, le Roi s'étoit déclaré au fond du cœur pour le second de ces deux Partis. Enfin, ce Prince lui fit proposer de renoncer à tous ses Priviléges, en lui offrant pour récompense, des Terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du Domaine une petite Ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions; & tel devoit être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'Amiral avoit essuïés pour la gloi-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage, 1505.

La Cour se partage sur les intérêts des Colombs.

Ils sont mal récompensés.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voiage. 1505.

re de l'Eſpagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut avoir raiſon de conclure que la Cour n'obſerveroit pas mieux les promeſſes qu'elle avoit faites à ſa famille. Mais aïant appris, en même temps, que le Roi Philippe d'Autriche & la Reine Jeanne d'Arragon ſon Epouſe, devoient arriver inceſſamment en Caſtille, pour prendre poſſeſſion de cette Couronne, il ſe flatta encore que la Fille & le Gendre d'Iſabelle croiroient leur honneur intéreſſé à dégager la parole de leur Mere. Auſſi-tôt qu'ils furent entrés en Eſpagne, il leur écrivit, dans l'impuiſſance où ſes infirmités le mettoient d'aller leur rendre ſes hommages; & Dom Barthelemi, ſon Frere, ſe chargea de leur préſenter ſa Lettre. Ils la reçurent avec beaucoup de ſatisfaction; & les marques de faveur, qu'ils donnerent à l'Adelantade, dûrent être accompagnées de fortes promeſſes, puiſqu'elles lui firent concevoir de nouvelles eſpérances.

Efforts qu'ils font pour obtenir plus de juſtice.

Mais la déclaration de Ferdinand avoit porté le coup mortel à l'Amiral. Il paroît qu'il mourut avant le retour de ſon Frere, & qu'il n'eut pas la conſolation d'apprendre ce qu'il pouvoit attendre, pour ſa famille, de la diſ-

position de ſes nouveaux Protecteurs. Le dernier jour de ſa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Aſcenſion. Il ſe trouvoit alors à Valladolid, d'où ſon corps fut porté au Monaſtere des Chartreux de Seville, & dans la ſuite à l'Iſle Eſpagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Egliſe Cathédrale de San-Domingo (44).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

Mort de Chriſtophe Colomb.

Il avoit été marié deux fois, comme on l'a déja fait remarquer. De Philippe Monis Pereſtrello, il eut, en Portugal, Dom Diegue, qui lui ſucceda dans ſes Dignités; & de Beatrix Henriquez, qu'il avoit épouſée en Eſpagne, il eut Dom Fernand, l'Ecrivain de ſa Vie, qui n'eut d'inclination que pour le repos, & dont tous les Hiſtoriens ne laiſſent pas de parler avec éloge (45).

(44) Rapportons la fin de ce grand Homme, dans les termes d'un Auteur Eſpagnol. » Ses douleurs » croiſſoient tous les » jours, ſoit par les in» commodités de la ſai» ſon, ſoit par l'affliction » de ſe voir abandonné » de tout ſecours, & deſ» titué de biens, tan» dis qu'on oublioit ſes » ſervices, & que chaque » jour les richeſſes de la » Caſtille augmentoient » par celles qu'il avoit ac» quiſes à cette Couron» ne. Voïant donc que ſes » forces diminuoient, il » ſe fit apporter le Corps » de Notre Seigneur, & » le reçut avec beaucoup » de piété. Enſuite ſentant » approcher l'heure de la » mort, il ſe fit donner » l'Extrême-Onction, & » rendit l'ame à ſon Créa» teur, dans l'état d'un » véritable Chrétien. Her» rera, Liv. 6. Ch. 15.

(45) Oviedo qui l'avoit connu particuliére-

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

Son caractere.

Chriſtophe-Colomb mourut dans ſa ſoixante-cinquiéme année. Tous les traits de ſon caractere ont été recueillis par divers Hiſtoriens de ſon temps. Sa vie avoit été mêlée de bonheur & d'adverſités, d'opprobres & d'applaudiſſemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs, & de ce qu'elle peut faire eſſuïer d'humiliations. Il jouit peu de ſa gloire & des dignités dont il fut revêtu. Au contraire il ne paſſa preſque pas un jour ſans avoir à ſouffrir, ou les douleurs les plus aigües, ou les contretemps les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuiſans. Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute ſa perſonne annonçoient de la nobleſſe. Il avoit le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans ſa jeuneſſe ſes cheveux avoient été d'un blond ardent; mais la fatigue du travail & le poiſon du chagrin y répandirent bientôt la blancheur du grand âge. Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord

ment, loue ſon caractere, ſon goût pour l'étude des Sciences & le ſoin qu'il avoit apporté à ſe faire une belle Bibliothé-
que.

étoit facile & prévenant; ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ſes Domeſtiques, enjoué avec ſes Amis, & d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnoître, dans les événemens de ſa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'eſprit toujours préſent & fécond en reſſources, le cœur à l'épreuve de tous les contretemps, beaucoup de prudence & de circonſpection dans toute ſa conduite. Quoiqu'il eût paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune des plus médiocres, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manieres nobles, & qu'il parut né pour commander. Perſonne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienſéante, & ne poſſédoit plus parfaitement cette éloquence inſinuante & judicieuſe, qui donnent du poids à l'autorité. Il parloit peu, mais toujours avec grace. Il étoit ſobre, & modeſte dans ſon habillement, plein de zele pour le bien Public, ſurtout pour la Religion. Il avoit une piété ſolide, une probité ſans reproche, & l'eſprit fort orné par les Sciences, qu'il avoit étudiées dans l'Univerſité de Padoue. En un mot, il ne lui manqua

CHRISTOPHE ET BARTHÉLEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

ſuivant l'Hiſtorien dont j'emprunte les termes (46), pour être l'Idole des Caſtillans, & dans leur eſprit un des plus grands Hommes de ſon ſiécle, que d'être né dans leur païs. On ne ſauroit même douter qu'il n'eût fait beau-

(46) A ces traits généraux, dont le fond eſt tiré d'Herrera, on joindra ici quelques détails du même Hiſtorien.

Chriſtophe Colomb entendoit parfaitement l'Aſtronomie & l'art de la Navigation. Il ſavoit le Latin & faiſoit des Vers. Il étoit ſi bon Chrétien qu'il commençoit tous ſes diſcours & toutes ſes actions par l'invocation de la Sainte Trinité. A la tête de toutes ſes Lettres, il mettoit ces mots Latins; *Jeſus*, *Crux*, *Maria*, *ſint nobis in via.* Son ſerment étoit quelquefois, *Juro à San Fernando*; & lorſqu'il vouloit aſſurer quelque choſe dans les Lettres mêmes qu'il écrivoit au Roi, il diſoit, *Hago juramento que es verdad eſto.* Une autre de ſes expreſſions familieres, ſoit dans la gaieté, ſoit en colere, & lorſqu'il réprimandoit quelqu'un, c'étoit *Dobos à dias, no os parue eſto y eſto*; ou *porque bizieſtes eſto ye eſto.* Il obſervoit réguliérement les Jeûnes de l'Egliſe. Il approchoit ſouvent des Sacremens. Il récitoit, chaque jour, les Heures Canoniales. Il étoit grand ennemi des juremens & des blaſphêmes. Il étoit fort dévot à la Vierge & à Saint François. On lui entendoit répéter ſouvent que Dieu lui avoit fait de grandes graces comme à David. Lorſqu'on lui portoit de l'or, ou quelque choſe de prix dans ſon cabinet, il s'agenouilloit ſur ſon Oratoire, pour rendre graces à Dieu de ce qu'il lui avoit fait découvrir tant de biens. Avec un grand zele pour le Service de Dieu & la propagation de l'Evangile, il deſiroit particuliérement que Dieu le rendît digne d'aider à l'acquiſition du Saint Sépulcre; & ſouvent il ſupplioit la Reine de s'engager par Vœu à faire uſage des richeſſes, qu'il ſe promettoit de faire entrer en Eſpagne, pour acquerir la poſſeſſion de la Terre ſainte. Liv. 6. Chapitre 15.

coup plus pour cette Couronne, s'il n'eût pas eu le malheur d'y être regardé comme un Etranger (47).

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

Mais l'Hiſtorien de Saint-Domingue, dont on emprunte les principaux traits de ce caractere, obſerve auſſi que tant de qualités éminentes ne furent point ſans quelques défauts. Colomb, étant paſſé tout d'un coup de l'état de ſimple Pilote, à des dignités qui ne lui laiſſoient voir au-deſſus de lui que le Sceptre, conſerva, de ſa premiere condition, une défiance qui le rendit trop jaloux de ſon autorité. Il étoit naturellement porté à la colere; mais il trouvoit d'abord aſſez de force en lui-même, pour en réprimer les ſaillies. Peut-être ne conſidera-t-il point aſſez qu'il avoit à conduire une Nation fiere; & qui ne reçoit pas volontiers la loi d'un Etranger, quoiqu'elle ait été long-temps ſous le joug. On lui reproche de la dureté pour les Indiens, & d'avoir paru trop perſuadé qu'ils étoient nés pour être les Eſclaves de leurs Conquérans. Cependant, il ne négligea point leur inſtruction; & dans le cours de ſon Gouvernement, il ſe propoſa toujours de leur commu-

Défauts qu'on reproche à Chriſtophe Colomb.

(47) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 4. p. 45 & précédentes.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

niquer les lumieres du Chriſtianiſme. Son amour pour l'ordre & la diſcipline lui fit porter la ſévérité plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. Il ne devoit pas ignorer que dans la naiſſance de ces Etabliſſemens, une ſage condeſcendance, qui ſert à faire goûter le joug, eſt moins dangereuſe qu'une dureté inflexible, dont l'effet ordinaire eſt de conduire, au déſeſpoir, des eſprits déja révoltés contre les fatigues d'un genre de vie ſi nouveau & ſi pénible (48). Mais de ſi légeres taches n'ont point empêché les Hiſtoriens Eſpagnols de rendre à ſon caractere toute la juſtice qui lui étoit dûe. Oviedo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'on n'auroit pas porté trop loin la reconnoiſſance & l'eſtime, en lui élevant une Statue d'or. Herrera le compara à ces Heros des premiers tems, dont l'Antiquité profane a fait des demi-Dieux (49). Gomara même, qui le traite de Cruel, reconnoît que ſon nom mérite de n'être jamais oublié, & que l'Eſpagne lui doit des éloges & des remercimens immortels (50). Le Roi Ferdinand, revenu, ſans doute,

Eloges qu'il a reçus des Hiſtoriens d'Eſpagne.

(48) *Ibidem.*

(49) Outre les Temples & les Statues, dit-il, ils lui euſſent dédié quelque Etoile dans les Signes céleſtes, comme à Hercule & à Bacchus, *ubi ſup.*

(50) Liv. 14. Ch. 25.

de l'injuſte prévention par laquelle il s'étoit laiſſé trop long-temps gouverner, ordonna non-ſeulement qu'on rendît des honneurs diſtingués à ſa mémoire (51), mais que ſes Enfans ſe reſſentiſſent des glorieux ſervices de leur Pere. En effet, on verra bientôt Dom Diegue recueillir tous les avantages de ſa naiſſance, & donner un nouveau luſtre à ſon nom, dans la premiere dignité du Nouveau Monde.

CHRISTOPHE ET BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

(51) Outre ceux de ſa ſépulture, qui furent pompeux, on grava ſur ſon Tombeau, par l'ordre du Roi, la deviſe de ſes armes : *A Caſtilla y a Leon Nuevo Mundo dio Colon.* Ch. 46.

ÉTAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

§ I.

Etat & Progrès des Découvertes après la mort de Chriſtophe Colomb.

Miſerable ſort des Indiens.

L'ISLE Eſpagnole n'avoit pas ceſſé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étoient terminées, ſuivant la méthode d'Ovando, par le maſſacre d'une infinité d'Inſulaires, & par le ſupplice de Cotubama, le dernier de leurs (52) Souverains. Le ſuccès des armes Caſtillanes, & la nouvelle de la mort d'Iſabelle, mirent le comble à l'infortune de ces miſérables Indiens. Le ſalaire même

(52) Il fut pendu à San-Domingo. Ses Sujets, preſſés de toutes parts par Diego d'Eſcobar, Jean Ponce de Léon, Jean d'Eſquibel, & un autre Officier Eſpagnol, qu'Ovando avoit mis à la tête de quatre corps de Troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui cauſer de l'inquiétude, furent réduits à de ſi cruelles extrêmités, qu'étant bleſſés à mort, ils s'enfonçoient de rage leurs fléches dans le corps, ils les retiroient, les prenoient avec les dents, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croïoient s'être bien vangés par cette inſulte; d'autres aïant été faits Priſonniers, & ſe voïant forcés par leurs Vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, ſe précipitoient volontairement ſur les pointes des Rochers. Herrera, Liv. 6. Chap. 8.

qu'un ordre de cette Princeſſe leur faiſoit accorder pour leurs ſervices, & qui étoit d'une demie piaſtre chaque mois, parut une charge trop péſante. Il fut retranché tout-à-fait ; & tous ces Malheureux furent condamnés au travail, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ou de rang, & ſans autre obligation, pour ceux qui les emploïoient, que de les inſtruire des principes du Chriſtianiſme. Mais cette condition étoit fort mal remplie (53), quoique Ferdinand ne ceſſât point de la recommander dans ſes Lettres. Il étoit trompé par les fauſſes repréſentations d'Ovando, qui lui peignoit la Religion floriſſante, & qui s'attiroit de la confiance par la grande quantité d'or qu'il envoïoit régulièrement à la Cour. Son adminiſtration étoit d'ailleurs ſans reproche, & la Police étoit bien établie dans l'Iſle. Il s'y faiſoit quatre fontes d'or chaque année, deux à Buena-Ventura, pour les vieilles & les nouvelles Mines de Saint-Chriſtophe, & deux à la Conception de la Vega, pour les Mines de Cibao. Dans la premiere de ces deux Villes,

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1496.

Ce qu'il tiroit de l'Iſle Eſpagnole.

(53) Barthelemi de Las Caſas reproche au Gouverneur de n'avoir pas eu plus de zele pour la converſion des Inſulaires, que s'ils euſſent été des Animaux privés de raiſon.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

chaque fonte fourniſſoit cent dix ou ſix vingt mille marcs. Celles de la Conception donnoient ordinairement cent vingt-cinq ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs (54): prodigieuſes ſommes, dont la Renommée fit tant de bruit en Eſpagne, que bientôt il ne ſe trouva plus aſſez de Navires pour le paſſage de ceux qui s'empreſſoient d'aller partager tant de tréſors. Mais il ne fut pas long-temps néceſſaire de paſſer la Mer. La plûpart des Seigneurs & des Miniſtres demanderent des Départemens dans l'Iſle Eſpagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pouſſer tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Inſulaires en devinrent la victime. On les ménagea d'autant moins, que ceux qui ſuccomboient ſous le poids du travail étoient auſſi-tôt remplacés, en vertu des Proviſions de la Cour. Le Gouverneur Général n'oſant rien refuſer à ces impitoïables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne ſauroit croire combien de malheureux Indiens furent ſacrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emiſſaires.

Les Seigneurs d'Eſpagne y participent.

(54) Herrera, Liv. 6. Chap. 18.

Juſqu'alors

Jusqu'alors on n'avoit fait passer dans l'Isle qu'un fort petit nombre de Femmes Castillanes, & la plûpart des nouveaux Habitans s'étoient attachés à des Filles du Païs, dont les plus qualifiées avoient été le partage des Gentilshommes. Mais les unes & les autres n'avoient pas le titre de Femmes; & plusieurs même de leurs Amans étoient mariés en Castille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce désordre, que de chasser de l'Isle ceux qui étant mariés refusérent de faire venir leurs Femmes, & d'obliger les autres, sous la même peine, d'épouser leurs Maîtresses ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embrassérent presque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Espagnols, qui composent aujourd'hui cette Colonie, sont descendus de ces anciens mariages. En 1507, il n'y restoit déja plus que soixante mille Indiens, c'est-à-dire, la vingtiéme partie de ce qu'on y en avoit trouvé dans l'origine de l'Etablissement. Ce nombre ne suffisant point pour tous les services auxquels ils étoient emploïés, Ovando résolut d'y transporter les Habitans des Isles Lucayes, qui avoient été découvertes dans le premier Voïage de

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506.

Réglement pour les Femmes & les Mariages.

1507.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

Christophe Colomb. Il fit goûter cette proposition à la Cour, sous prétexte de procurer les lumieres de la Religion à tant de Malheureux, auxquels on ne pouvoit fournir un assez grand nombre de Missionnaires; & Ferdinand donna dans le piége. La permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs Particuliers aïant équipé des Bâtimens à leurs frais, pour aller faire des recrues aux Lucayes, ils mirent toutes sortes de fourberies en usage, pour engager ces Insulaires à les suivre. La plûpart les assurerent qu'ils venoient d'une Région délicieuse, où étoient les ames de leurs Parens & de leurs Amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais lorsqu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formerent des entreprises incroïables, pour se dérobber à leurs Tyrans. Un Navire Espagnol en rencontra plusieurs, à cinquante lieues en Mer, sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avoient attaché des Calebasses remplies d'eau douce. Ils touchoient presqu'à leur Isle; mais on ne manqua pas de les faire

Dépeuplement des Isles Lucayes.

Artifices par lesquels les Insulaires se laissent tromper.

rentrer dans l'eſclavage (56). La violence, qui fut emploïée après la ruſe, rendit, en peu d'années, les Lucayes abſolument déſertes.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

§ II.

Voïage de DIAZ DE SOLIS & d'YANEZ PINÇON.

JEAN Diaz de Solis & Vincent Yanez Pinçon avoient entrepris, cette année, de ſuivre les dernieres découvertes des Colombs. Ils prirent leur route par les Iſles de los Guanajos, d'où ils tournerent à l'Eſt; mais reprenant enſuite vers l'Oueſt, juſqu'à la hauteur du Golfe *Dolce*, ſans le voir néanmoins, parce qu'il eſt caché par les Terres, ils reconnurent la grande Baie qui eſt entre la Terre du Golfe & celle de l'Yucatan, & lui donnerent le nom de Baïe de *Navidad*. Ils apperçurent, de-là, les Montagnes de *Caria*; & retournant vers le Nord, ils viſiterent une partie des Côtes de l'Yucatan. Après eux, cette découverte fut ſuſpendue juſqu'à celle de la Nouvelle Eſpagne; & leur gloire fut médiocre,

Ils ſuivent les découvertes des Colombs.

Premiere découverte de l'Yucatan.

(56) Herrera, Liv. 7. Chap. 3.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

puiſqu'ils n'avoient rien ajouté aux lumieres qu'on avoit déja reçues des Colombs (57).

Cependant, à leur retour en Eſpagne, ils reçurent ordre de ſe rendre à la Cour, avec Americ Veſpuce & Jean de la Coſa, pour tenir un Conſeil, dans lequel il fut arrêté que les découvertes ſeroient continuées vers le Sud, le long de la Côte du Bréſil; & que pour tirer quelque avantage de tant de lieux qu'on avoit reconnus, depuis Paria, vers les mêmes Terres, on y formeroit quelque Etabliſſement. Le Roi fit équiper deux Caravelles, qui furent livrées, avec confiance, à de ſi fameux Pilotes. Mais on jugea néceſſaire d'en retenir un à Seville, pour faire les alignemens & les routes; & Veſpuce fut nommé à cet Office. C'eſt proprement de ce choix, & des Lettres Patentes, par leſquelles il fut confirmé à Burgos, que le Nouveau Monde a tiré le nom d'*Amérique*. La juſtice & la raiſon demandoient, ſuivant Herrera, qu'il eût pris le nom de Chriſtophe Colomb, à qui l'on en devoit la premiere découverte; mais Déclaration du Roi d'Eſpagne devi-

Ce qui a confirmé le nom d'Amérique au nouveau Monde.

(57) Le même, Liv. 6, Chap. 17.

comme une Loi pour toute l'Europe, & fut confirmée par d'autres faveurs, qui continuerent de tomber sur Vespuce (58). Solis & Pinçon aïant obtenu le Commandement des deux Caravelles, Jean de la Cosa & Pierre de Ledesma furent chargés de l'Office de Pilotes.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

(58) Il fut honoré du titre de Pilote Major, avec une pension annuelle de soixante & quinze mille Maravedis. Cette qualité lui donnoit le droit, & l'obligeoit même, d'examiner tous les Pilotes; ce qui enfla beaucoup sa vanité, suivant les termes de l'Historien, *ibidem*; Chap. 1. Voïez ci-dessus, son injuste usurpation.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

§ III.

Voïage d'OCAMPO autour de l'Iſle de Cuba.

On doutoit ſi Cuba étoit une Iſle.

AU commencement de l'année 1508 le Roi fit des plaintes, de la négligence qui avoit fait remettre de jour en jour à s'aſſurer ſi Cuba, Terre ſi voiſine de l'Iſle Eſpagnole, étoit une Iſle ou quelque partie du Continent. Depuis 1494 qu'elle avoit été découverte par Chriſtophe Colomb, on n'avoit pas eu d'autre éclairciſſement que ceux qu'il avoit reçus lui-même d'un Roi du Païs. Sebaſtien d'Ocampo, un des premiers Compagnons de Colomb, reçut ordre de partir avec cette ſeule Commiſſion. En arrivant à la vûe de Cuba, il porta au Nord, pour ſuivre les Côtes. Pluſieurs Ports, qu'il découvrit dans cette route, ne le tenterent point de s'arrêter, juſqu'à celui qu'il nomma *Puerto de Carenas*, parce qu'il y entra pour donner le radoub à deux Vaiſſeaux. C'eſt le même qui eſt devenu ſi célebre depuis, ſous le nom de *la Havana*. Enſuite Ocampo, ſuivant la route de l'Oueſt, trouva le Cap qu'on nomme aujourd'hui *Saint-Antoine*, à la diſ-

Découverte de pluſieurs Ports.

tance d'environ cinquante lieues de ce Port. Il tourna de-là vers l'Orient, le long de la Côte du Sud ; & doublant le Cap, il entra dans le Port de *Xagua*, nom de la Province où il eſt ſitué. Sa grandeur & ſa commodité, qui le rendent capable de contenir juſqu'à mille Vaiſſeaux, cauſerent de l'admiration aux Eſpagnols. Ils ne furent pas moins ſurpris de s'y trouver dans les délices, par l'abondance & la variété des rafraîchiſſemens qu'ils reçurent des Indiens (59). Ocampo continua de faire le tour des Côtes ; & ſon témoignage, après un Voïage de huit mois, ne laiſſa aucun doute que la Terre de Cuba ne fût une Iſle.

ETAT DES DECOUVERTES APRES CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Succès du Voïage d'Ocampo.

(59) Ils avoient un fort grand nombre de Chiens de mer, qu'ils tenoient dans des Parcs. On en comptoit des millions. Ces Parcs étoient faits de cannes fichées dans la vaſe, & ſéparés les uns des autres. Le Port eſt ſi paiſible, que les Chiens de mer y étoient comme dans des Maiſons, qui ſeroient bâties au milieu d'un étang. *Ibidem.*

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

§ IV.

Voïage & Etabliſſement de JEAN PONCE *à Borriquen, ou Portoric.*

Motif de cette Expédition.

DANS le même temps, *Jean Ponce*, qui commandoit à *Salvaleon*, Ville nouvelle de l'Eſpagnole, qu'Ovando avoit fait bâtir ſur le bord de la Mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, aïant appris de quelques Indiens qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'Iſle de Boriquen, que Chriſtophe Colomb avoit nommée Saint-Jean, & qui a pris enſuite le nom de Portoric, obtint du Gouverneur Général la permiſſion de la viſiter. Il ſe mit dans une Caravelle, que ſes Guides firent aborder ſur la Côte d'une Terre, dont le Seigneur nommé *Agueynaba*, étoit le plus riche & le plus puiſſant de l'Iſle. Il y fut reçu avec la plus ſainte preuve de l'amitié des Indiens, qui conſiſtoit à prendre le nom de ceux qu'ils vouloient honorer ſinguliérement. Ainſi le Cacique ſe fit nommer, dès le premier jour Jean Ponce Agueynaba. Il conduiſit ſon Hôte dans toutes les parties de l'Iſle & ſur les bords de deux Rivieres, nom

mées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le sable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta de porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avoit laissée dans l'Isle, y fut si bien traitée dans son absence, qu'également engagé par la richesse du Païs & par l'humanité des Habitans, il y revint pour former une Colonie. La description, qu'il fit de l'Isle, portoit que dans sa plus grande partie elle est remplie de Montagnes & de Collines, quelques-unes revêtues de Bois épais & d'herbes fort agréables; qu'elle a peu de Plaines, beaucoup de Vallons, & quantité de Rivieres qui servent à la rendre fertile; qu'elle est éloignée, de douze ou quinze lieues, de la Pointe occidentale de l'Espagnole; qu'elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui que son excellence fit nommer *Puerto Ricco*, d'où s'est formé *Porto-ric*; que sa longueur est d'environ quarante lieues, sur quinze ou seize de largeur, & son circuit de cent vingt; que toute la Côte du Sud est au dix-septiéme dégré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitiéme; enfin qu'il s'y trouvoit beaucoup d'or, mais d'un moindre aloi que celui de

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Description générale de l'Isle.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

l'Iſle Eſpagnole. Le ſeul malheur de cette Iſle étoit d'être ſouvent expoſée aux attaques des Caraïbes, qui paſſoient, dans l'eſprit des autres Indiens, pour les plus barbares de tous les Hommes (60).

Rétabliſſement de Dom Diegue Colomb, Fils de Chriſtophe.

La même année apporta des changemens, qui rendirent, à la réputation des Colombs, un éclat qu'elle ſembloit avoir perdu depuis la mort d'Iſabelle. Dom Diegue Colomb, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, avoit pourſuivi avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de ſon Pere. Les plus fortes oppoſitions étoient venues du Roi même (61);

(60) Le même, Liv. 7. Chap 4.

(61) Dom Diegue eut la fermeté de lui dire un jour, » qu'il deſiroit ſa» voir pourquoi Sa Ma» jeſté ne lui faiſoit pas » la grace de lui donner » ce qui lui appartenoit, » après lui avoir fait celle » de l'élever dans ſa Mai» ſon, & lorſque dans ſes » demandes il n'avoit pas » d'autres vûe que de le » ſervir fidélement ? Le Roi lui répondit que pour le bien, il le lui confieroit volontiers, mais à condition qu'il le gardât pour ſes enfans & ſes ſucceſſeurs. A quoi Dom Diegue repliqua, que n'aïant point d'enfans & n'étant pas certain d'en avoir jamais, il n'étoit pas naturel qu'il prît d'avance un engagement de cette nature. *Ibidem*. Liv. 7. Chap. 4. Mais ſes plus cheres prétentions regardoient les Emplois de Viceroi & de Gouverneur perpétuel des Indes, tant des Terres découvertes que de celles qui reſtoient à découvrir, ſuivant le Contrat formel qui avoit été fait entre leurs Majeſtés & ſon Pere, & dont ſon Pere avoit rempli fidélement les conditions, *Ibidem*.

mais après avoir long-tems eſſuié les lenteurs de ce Prince, il avoit obtenu enfin la permiſſion de recourir aux voies communes de la Juſtice. Un Mémoire, compoſé de quarante-deux Articles qui ne contenoient que les anciennes conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avoit fait ouvrir les yeux au Conſeil. Après une exacte diſcuſſion, on avoit reconnu la juſtice d'une demande ſi bien établie; & le jeune Colomb avoit gagné ſon Procès d'une ſeule voix. Cependant il auroit eu peine à vaincre l'irréſolution du Roi, s'il n'eût trouvé, dans une alliance fort honorable, des ſecours qui lui firent ſurmonter tous les obſtacles. Il épouſa Marie de Tolede, Fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, Grand Veneur de Caſtille, Frere du Duc d'Albe, & Couſin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe étoit d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux Freres à ſolliciter fortement, l'un en faveur de ſon Neveu, & l'autre pour ſon Gendre. Ovando fut révoqué, & Dom Diegue fut nommé pour le remplacer, mais avec le ſimple titre de Gouverneur Général; quoiqu'en faveur apparem-

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

ment d'une alliance, qui l'approchoi de la Maiſon Roïale, on le trouv ſouvent honoré de la qualité d Viceroi, & Dona Maria de Tole de, ſon épouſe, de celle de Vice-Reine (62).

Il paroît que la diſgrace d'Ovando ne vint pas ſeulement du crédit de la Maiſon de Tolede; & que la Reine Iſabelle, pour aſſurer la punition du maſſacre de Xaragua, dont elle avoit toujours parlé avec horreur, avoit prié Ferdinand de rappeller un Officier qui avoit répondu ſi mal à ſa confiance. D'ailleurs, il avoit commis une faute bien moins excuſable, pour un vieux Courtiſan, en s'attirant la haine du Miniſtre des Indes, qui jouiſſoit encore de la plus haute faveur. Un Hiſtorien, qui paroît trop porté à le juſtifier, aſſure qu'Ovando fut regretté dans les Indes. Il ajoûte qu'on n'avoit jamais vû d'Homme moins intéreſſé; qu'il avoit emploïé tous ſes revenus à l'utilité publique, & qu'en partant pour l'Eſpagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens Caſtillans, pour les frais de ſon Voïage (63). Le premier ac-

(62) Herrera, Liv. 7. Chap. 6.

(63) Oviedo, Liv. 4. Ch. 5. Cet Hiſtorien excuſe juſqu'à la cruauté d'Ovando.

cueil, qu'il reçut du Roi, ne marquoit point un Homme disgracié. Cependant on souffrit que divers Particuliers lui intentassent des Procès, & lui redemandassent des sommes considérables, qu'il se dispensa de païer, par la seule raison qu'elles ne lui avoient pas été demandées dans les trente jours que la Cour lui avoit donnés pour rendre ses comptes à son Successeur (64).

ÉTAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Pendant que Dom Diegue, qui ne paroîtra plus que sous le titre d'Amiral, faisoit les préparatifs de son départ & recevoit les ordres du Roi pour son administration, Solis & Pinçon, heureusement revenus de leur Voïage, rapporterent, qu'étant arrivés à la Terre-ferme, vers le Cap Saint-Augustin, ils avoient suivi la Côte jusqu'au quarantiéme dégré de latitude australe, & que dans tous les lieux où ils étoient descendus, ils avoient pris possession du Païs au nom de l'Espagne. Quoiqu'ils n'eussent pas tiré d'autre fruit de cette Expédition, le Roi, qui avoit conçu de trop grandes espérances des dernieres découvettes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches Con-

Alfonse d'Ojeda est choisi pour de nouvelles entreprises.

Vûes de la Cour d'Espagne.

(64) Herrera, Liv. 7. Chap. 10. Oviedo, Livre 3. Chap. 12. & Liv. 4. Chap. 1.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB 1508.

trées, réſolut d'y établir ſa puiſſance ſur des fondemens ſolides. Alfonſe d'Ojeda, dont la hardieſſe & le courage étoient célébres, lui parut propre à cette entrepriſe; mais les courſes & les avantures d'Ojeda ne l'avoient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un Armement conſidérable, il luttoit alors contre ſa mauvaiſe fortune, dans l'Iſle Eſpagnole, d'où il ne paroît pas qu'il fût ſorti depuis le ſecond Voiage qu'il avoit fait avec Americ Veſpuce. Jean de la Coſa, qui eſtimoit ſon caractere, apprenant l'obſtacle qui pouvoit faire renoncer à ſes ſervices, offrit non-ſeulement de lui porter les ordres & les inſtructions de la Cour, mais de l'aider de ſon bien pour une dépenſe dont le Roi ne vouloit pas ſe charger. Le Miniſtre des Indes (65) accepta cette propoſition. Mais, dans le même temps, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diego de Nicueſſa*, qui avoit ſervi, en qualité d'Ecuïer, Dom *Henrique Henriquez*, oncle maternel du Roi, & qui s'étoit fait connoître avantageuſement

Situation d'Ojeda dans l'Iſle Eſpagnole.

(65) Fonſeca étoit paſſé ſucceſſiement de l'Evêché de Badajos, à ceux de Cordoue & de Placentia, ſans ceſſer d'être chargé particuliérement du Miniſtere des Indes.

à la Cour, arriva de l'Iſle Eſpagnole, chargé d'une Commiſſion qui regardoit cette Colonie. La nouvelle de ce qui ſe ménageoit en faveur d'Ojeda lui fit naître du goût pour la même entrepriſe. Il demanda qu'elle fût partagée entre Ojeda & lui, & ſon crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vouloit s'établir ; on en régla les limites ; & les Proviſions de deux Gouverneurs furent expédiées. Le partage d'Ojeda fut tout l'eſpace qui eſt depuis le Cap de Vela, auquel il avoit donné ce nom, juſqu'à la moitié du Golfe d'Uraba ; & ce Païs fut nommé la Nouvelle *Andalouſie*. Nicueſſa obtint ce qui eſt depuis le même Golfe juſqu'au Cap *Gracias à Dios*, & cette Province reçut le nom de *Caſtille d'or*. Jean de la Coſa fut créé Sergent Major & Lieutenant Général du Gouvernement d'Ojeda, avec droit de ſurvivance pour ſon Fils. On abandonna auſſi la Jamaïque, en commun, aux deux Gouverneurs, pour en tirer des vivres & d'autres ſecours. L'Amiral fut le ſeul, à qui ces Proviſions cauſerent du chagrin. C'étoit donner atteinte à ſes Privileges, ſurtout pour la Jamaïque, dont on paroiſſoit oublier que la découverte étoit dûe à

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

Diego Nicueſſa lui eſt aſſocié.

On partage entr'eux le Gouvernement des Païs qu'ils devoient diviſer, ſous les noms de Nouvelle Andalouſie & de Caſtille d'or.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

ſon Pere (66). Mais les circonſtances l'obligeant de diſſimuler, il prit le parti d'attendre quel ſeroit le ſuccès de l'Armement, pour faire revivre ſes prétentions.

Dom Diegue ſe rend à l'Iſle Eſpagnole.

Il s'embarqua, le 9 de Juin 1509, au Port de San-Lucar, avec ſa Femme; Dom Fernand ſon Frere (67), ſes deux Oncles, quantité de Nobleſſe & d'Officiers, & pluſieurs Demoiſelles, qui compoſoient le cortege de la Vice-Reine. Son Voïage fut heureux, & la Flotte mouilla, le 10 de Juillet, dans le Port de San-Domingo. Son arrivée parut donner, à la Colonie, un luſtre qu'elle n'avoit jamais eu. On célébra des Fêtes (68); & quelques différends, qui

(66) Herrera, Liv. 7. Chap. 7.

(67) Il paroît que les inclinations de ce ſecond Fils de Chriſtophe furent toujours pour une vie tranquille. Herrera fait entendre que Dom Diegue eut ordre du Roi d'emploïer ſon Frere à la fondation des Egliſes & des Monaſteres. Liv. 7. Chapitre 6.

(68) Toutes les Filles, que la Vice Reine avoit amenées furent mariées aux Principaux de la Colonie. Malgré l'ordre d'Ovando, & ce qu'on a rapporté de ſes effets ſur le témoignage de l'Hiſtorien de Saint-Domingue, Oviedo, aſſure que la plûpart des Caſtillans n'avoient pas voulu épouſer des Filles de l'Iſle, à cauſe, dit-il, de leur incapacité & de leur laideur. Il ajoûte que ces derniers mariages annoblirent beaucoup San Domingo, & que *c'eſt de là, auſſi-bien que des Gentilshommes & graves Perſonnages qui amenerent leurs Femmes d'Eſpagne, que ſont iſſus les plus grands biens, richeſſes & héritages, & les plus nobles fondations de cette Ville.* Liv. 4. Ch. 1.

s'éleverent pour le Gouvernement de la Fortereſſe, n'empêcherent point la joie de ſe répandre dans toutes les parties de l'Iſle. Elle fut troublée, néanmoins, par un affreux ouragan, qui renverſa une grande partie de la Capitale, & qui fit périr quantité de Vaiſſeaux dans le Port. Mais les ordres furent donnés auſſi-tôt pour rétablir la Ville; & l'Amiral, après avoir reçu, par un article exprès de ſa Commiſſion, les comptes d'Ovando & de ſes Lieutenans Généraux (69), demeura Maître abſolu du Gouvernement.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Affreux ouragan qui renverſe une partie de San-Domingo.

Il avoit reçu ordre, à ſon départ d'Eſpagne, de faire un Etabliſſement dans l'Iſle de Cubagua, qu'on appelloit communément l'Iſle des Perles. Pluſieurs Habitans s'offrirent pour cette entrepriſe, ſurtout ceux qui avoient à leur ſervice des Eſclaves Lucayes. Ces Infortunés avoient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps ſous l'eau, & l'expérience avoit appris qu'ils étoient moins propres au travail des Mines. L'Amiral profita de cette connoiſſance, dans ſon choix; & pen-

Etabliſſement dans l'Iſle de Cubagua ou des Perles.

(69) Les plus raiſonnables, dit Herrera, conſidererent le changement des choſes, & ſe ſouvinrent des mépris & des torts qu'on avoit fait eſſuïer au Pere de l'Amiral; pluſieurs en témoignerent du regret. Liv. 7. Ch. 10.

ETAT DES DÉCOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

dant pluſieurs années, il ſe fit, dans cette Iſle, des fortunes immenſes, par la Pêche des Perles. Herrera fait monter le ſeul quint de la Couronne à quinze mille ducats. Mais bientôt les Plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent preſque tous; & les Perles diſparurent en même-temps dès Côtes de l'Iſle. Elle eſt éloignée, de l'Eſpagnole, de plus de trois cens lieues. Sa ſituation eſt au dixiéme dégré. Comme la terre en eſt ſeche & ſtérile, remplie de ſalpêtre, ſans eau douce, & ſans autres Plantes que quelques arbres de Gayac & des ronces, elle fut bientôt abandonnée de ſes nouveaux Habitans, qui paſſerent à la Marguerite. Ils ne regretterent qu'une jolie Ville, qu'ils avoient bâtie dans un excellent Port, ſous le nom de *Nouvelle Cadix*, & une Fontaine odoriferante, dont l'eau paſſe pour médicinale, & ſurnâge à celle de la Mer. Les Inſulaires Naturels avoient le corps peint, & vivoient des Huitres dont ils tiroient les Perles. On remarqua que les Pourceaux, qu'on avoit apportés de Caſtille, & qui multiplierent beaucoup, prirent une forme qui les faiſoit méconnoître. Leurs ongles, s'il en faut croire l'Hiſtorien, s'allongerent d'un demi pied en hauteur. Il

Les Pourceaux d'Eſpagne changent de forme dans cette Iſle.

ajoute, pour unique obſervation ſur les Perles, qu'elles paroiſſent d'abord en forme de petits grains dans le ſein de l'Huitre; que dans leur origine, elles ſont de la molleſſe du lait, & qu'elles durciſſent en croiſſant (70).

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Dans le cours de la même année, l'Etabliſſement de Boriquen, ou Portoric, dont Jean Ponce avoit jetté les fondemens, prit une forme plus ſolide, dont on n'eut obligation, néanmoins, qu'aux violences de la guerre. Depuis le rappel d'Ovando, la Cour d'Eſpagne avoit nommé, pour Gouverneur de cette Iſle, Dom Chriſtophe de Sotomayor, Frere du Comte de *Camina*, qui avoit été Sécretaire du Roi Philippes I. Un Homme de cette conſidération ne devoit pas s'attendre à trouver des obſtacles, dans un Gouvernement qu'il tenoit immédiatement du Souverain. Cependant, il ne put obtenir d'en être mis en poſſeſſion; & l'Amiral y plaça, de ſon autorité, un autre Caſtillan nommé *Michel Cerron*, auquel il donna Michel Diaz pour Lieutenant. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que Sotomayor ne fut pas ſoutenu par la Cour, & qu'Ovan-

Etabliſſement de Portoric.

(70) Herrera, Liv. 7. Chap. 9.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

do, apprenant ce qui s'étoit paſſé dans les Indes, demanda & obtint le Gouvernement de Portoric pour Jean Ponce, qui en aïant pris poſſeſſion dès la même année, fit arrêter, ſous quelques prétextes, Cerron & Diaz, & les envoïa Priſonniers en Eſpagne. Comme Sotomayor étoit demeuré ſans Emploi, Ponce lui offrit ſa Lieutenance, avec l'Office d'Alcalde Major, qu'il ne fit pas difficulté d'accepter : mais le reproche qu'on lui fit, de s'être réduit à des Emplois ſubalternes, dans une Iſle dont il avoit eu le Gouvernement, l'obligea de les abandonner pour mener une vie privée dans l'Iſle.

Jean Ponce ſe met en poſſeſſion du Gouvernement de cette Iſle.

Cependant le nouveau Gouverneur ne trouva pas autant de facilité à s'y établir, qu'il s'en étoit promis. Agueynaba étoit mort ; & ſon Frere, qui lui avoit ſuccedé, n'avoit pas hérité de ſon affection pour les Eſpagnols. Ponce commença par bâtir une Bourgade ; & voulut faire enſuite des Départemens Indiens, à l'exemple de l'Iſle Eſpagnole ; mais il reconnut qu'il s'étoit trop flatté, en croïant pouvoir diſpoſer des Inſulaires comme d'un Peuple conquis. Si la réputation des Eſpagnols, qu'ils regardoient encore comme autant de Dieux deſcendus du Ciel,

Difficulté qu'il y trouve de la part des Inſulaires.

leur avoit d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pésanteur du joug, qu'ils chercherent les moïens de s'en délivrer. Ils s'assemblerent; & le premier objet de leurs Délibérations fut d'éclaircir l'immortalité de ces cruels Etrangers. Un Cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette Commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familiérement chez les Insulaires, un jeune Homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié. Après s'être reposé quelques jours, il prit congé de son Hôte, qui, le voïant chargé d'un paquet, l'obligea de prendre quelques Indiens pour le porter, & pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une Riviere, qu'il falloit traverser. Un de ses Guides, chargé des ordres secrets du Cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules; & lorsqu'il fut au milieu de la Riviere, il se laissa tomber avec son fardeau. Les Indiens, qui le suivoient, se joignirent à lui, pour tenir longtemps l'Espagnol au fond de l'eau; & le voïant enfin sans aucune marque de vie, ils tirerent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvoient

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Comment ils se défont de Salcedo, jeune Espagnol.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

encore ſe perſuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuſes de lui avoir laiſſé avaller tant d'eau, en proteſtant que ſa chûte les avoit beaucoup affligés, & qu'ils n'avoient pû faire plus de diligence pour le ſecourir. Leurs diſcours étoient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant leſquelles ils ne ceſſoient point de tourner le Cadavre, & d'obſerver s'il donnoit quelque ſigne de vie. Cette comédie dura trois jours, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'ils furent raſſurés par la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils informerent auſſi-tôt de leur découverte, ne voulut s'en rapporter qu'à ſes yeux. Il fit ſon rapport aux autres Caciques; & ſe déſabuſant tous enſemble de la prétendue immortalité de leurs Tyrans, ils prirent la réſolution de s'en défaire à toute ſorte de prix. Leur entrepriſe fut conduite avec beaucoup de ſecret; & les Caſtillans étant ſans défiance, ils en maſſacrerent une centaine, avant que les autres euſſent ouvert les yeux ſur le danger. Sotomayor fut enveloppé dans ce nombre. Il avoit eu, dans ſon Département, le Frere d'Agueynaba; & quoiqu'averti par la Sœur de ce Cacique, dont il étoit aimé, il négligea

Ils ſe convainquent que les Eſpagnols étoient mortels.

Ils en tuent un grand nombre.

ſi malheureuſement ſes avis, & ceux d'un Caſtillan, qui ſavoit aſſez la langue pour avoir compris que les Indiens chantoient déja ſa mort, qu'il fut aſſaſſiné le lendemain avec tous ſes (71) gens.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Ponce, allarmé pour lui-même, raſſembla auſſi-tôt tout ce qui reſtoit de Caſtillans dans l'Iſle; & preſſant les Indiens dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appellerent à leur ſecours, il en tira une vangeance qui leur ôta pour jamais l'eſpérance de rentrer en liberté. Tous ſes gens étoient d'anciens Soldats, exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Eſpagnole; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire, qu'un grand Chien, dont l'Hiſtoire fait un éloge ſingulier (72). Cependant une Iſle

Ponce les ſoumet, & les condamne aux Mines.

(71) Herrera, Liv. 7. Chap. 13.

(72) » Ils furent admirablement ſecondés, » raconte le même Hiſtorien, par un Chien » qu'ils appelloient *Bezerrillo*, & qui faiſoit des » exécutions ſurprenantes. Il ſavoit diſtinguer » les Indiens Ennemis, & » ceux qui vivoient en » paix. Auſſi redoutoient-» ils plus dix Caſtillans » avec le Chien, que » cent Caſtillans ſans lui. » Avant la guerre ils lui » donnoient, pour l'appaiſer, la même portion » qu'à un Arbaletrier, » non-ſeulement en vivres; mais en or, en » Eſclaves, & autres choſes, que ſon Maître recevoit. Entre pluſieurs » preuves du diſcernement de cet Animal » on rapporte que les » Caſtillans aïant un jour réſolu de faire dévorer

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

ſi peuplée n'auroit pas été facilement ſubjuguée, ſi les Habitans, qui virent leurs Ennemis ſe multiplier de jour en jour par les ſecours qu'ils recevoient de l'Eſpagnole, n'avoient eu la ſimplicité de ſe perſuader que ces nouveaux Caſtillans étoient ceux mêmes qu'ils avoient tués, & qui reſſuſcitoient pour les combattre. Dans cette idée, qui leur fit regarder la réſiſtance comme une folie, s'étant abandonnés à la diſcrétion de leurs Vainqueurs, ils furent emploïés au travail des Mines, où ils périrent preſque tous (73).

Dom Diegue penſe à s'aſſurer de la Jamaïque.

La Jamaïque fut miſe la même année ſous le joug. On a fait obſerver que Dom Diegue Colomb avoit reſſenti fort vivement que la Cour eût diſpoſé, ſans ſa participation, des riches Contrées que ſon Pere avoit découvertes; & ſurtout de la Jamaïque, qui étoit comme à la porte de ſon Gouvernement.

» une vieille Indienne, » qui leur déplaiſoit, ils » la chargerent d'une » lettre, qu'elle devoit » porter à quelque diſ- » tance; & lorſqu'ils la » virent ſortie, ils lâche- » rent Bezerrillo. L'In- » dienne, le voïant ac- » courir furieuſement, » prit une poſture ſup- » pliante, lui montra la » lettre, & lui dit: Sei- » gneur Chien, je vais » porter cette lettre à des » Chrétiens; ne me fai- » tes pas de mal. A ces » mot, le Chien s'a- » doucit, la flaira, leva » la jambe, piſſa contr'el- » le, & revint ſans lui » nuire. *Ibidem.*

(73) *Ibidem*, & Liv. 8. Chap. 13.

Il trouva l'occaſion, qu'il attendoit, de ſe faire juſtice à lui-même. La Coſa n'avoit pû fretter qu'un Navire & deux Brigantins, ſur leſquels il s'étoit embarqué; tandis que Nicueſſa avoit armé quatre grands Vaiſſeaux & deux Brigantins, qu'il avoit remplis de toutes ſortes de proviſions. Ils étoient arrivés tous deux, preſqu'en même tems, à San-Domingo, quoique Nicueſſa fût parti plus tard, & qu'il ſe fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avoit enlevé cent Caraïbes qu'il deſtinoit à l'eſclavage, ſuivant le droit qu'on s'attribuoit alors ſur ces Barbares, parce qu'ils paſſoient pour Antropophages. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-temps enſemble, ſans avoir des démêlés fort vifs ſur leurs droits. La Jamaïque fut le premier ſujet de diſcorde, & tous deux avoient des prétentions ſur le Golfe du Darien. Ojeda, qui avoit langui dans la pauvreté, & qui ne connoiſſoit pas d'autres droits que ceux de la valeur, propoſa pluſieurs fois à Nicueſſa de vuider leur querelle par les armes. Nicueſſa lui répondoit, avec la ſupériorité que donnent les richeſſes, qu'il conſentoit à ſe battre, mais à condition qu'ils mettroient en dépôt chacun cinq mille

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Different entre Ojeda & Nicueſſa.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Caſtillans, qui appartiendroient au Vainqueur. Enfin, la Coſa les mit d'accord ſur le Darien, & les fit conſentir à prendre pour ligne de ſéparation la Riviere même du Darien, dont le côté du Levant appartiendroit à l'un, & celui de l'Oueſt à l'autre.

Eſquibel va prendre poſſeſſion de la Jamaïque pour Diegue Colomb.

A l'égard de la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui ſe chargea de les accorder, en faiſant valoir ſes propres droits pour ſe ſaiſir de cette Iſle. Il y envoïa Jean d'Eſquibel avec un corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un Etabliſſement en ſon nom. Ojeda porta l'audace juſqu'à déclarer hautement que s'il trouvoit d'Eſquibel à la Jamaïque, il lui abbatroit la tête. Il partit après cette menace, le 10 de Novembre, avec trois cens Hommes, ſur deux Navires & deux Brigantins. Nicueſſa, retenu quelques jours de plus par les dettes dans leſquelles il s'étoit engagé pour augmenter, ſon armement, d'un Navire, mit à la voile le 22. Mais quoiqu'Eſquibel eût levé l'ancre, à peu près dans le même temps, il ne paroît pas qu'ils ſe ſoient jamais rencontrés dans l'Iſle, qui faiſoit le ſujet de leurs (74) différends.

Ojeda & Nicueſſa partent, chacun avec ſon Eſcadre.

(74) Herrera, Liv. 7. Chap. 11.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Voïages d'ALFONSE D'OJEDA, & de NICUESSA. Découverte du Darien & d'autres Païs.

LEs Hiſtoriens font obſerver que le fameux *François Pizarre* étoit de l'embarquement d'Ojeda; & que Fernand Cortez, dont le nom n'eſt pas moins célebre, & qui ſe trouvoit alors dans l'Iſle Eſpagnole, auroit fait le Voïage avec eux, s'il n'eût été retenu par un abſcès qu'il avoit au genou. L'Eſcadre prit par la *Beata*; & tournant au Sud, elle arriva, dans peu de jours, au Port que Rodrigue Baſtidas avoit découvert en 1501, & qu'il avoit nommé *Carthagene*. Les Eſpagnols n'y avoient encore aucun Etabliſſement. Mais ils ſavoient que les Habitans du Païs étoient de fort haute taille, extrêmement braves; qu'ils avoient l'uſage d'empoiſonner leurs fléches; & que les Femmes n'y excelloient pas moins que les Hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaie. Chriſtophe Guerra, & d'autres Eſpagnols, qui avoient viſité cette Côte depuis Baſtidas, les avoient peu ménagés. Les inſtructions d'Ojeda lui recommandoient de prendre une conduite plus moderée, & d'emploïer,

Route d'Ojeda vers le Port de Carthagene.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

avec ces Peuples, la douceur & les motifs de la Religion, avant que de recourir aux armes, pour les ſoumettre à la Couronne de Caſtille. On lui avoit même donné des Religieux & des Interprétes, pour leur prêcher la Religion Chrétienne. Mais s'ils s'obſtinoient à la rejetter, il avoit ordre de les pourſuivre ſans pitié, & d'en faire autant d'Eſclaves qu'il en tomberoit entre ſes mains (75).

Singulieres Inſtructions qu'il reçoit pour ſa conduite avec les Indiens.

(75) On ſe gardera bien de ſupprimer la formule qui avoit été envoïée d'Eſpagne à Ojeda, approuvée & ſans doute compoſée par les Docteurs en Théologie & en Droit Canon. Elle eſt d'autant plus précieuſe pour l'Hiſtoire, qu'elle a ſervi, dit Herrera, dans toutes les autres occaſions, où les Caſtillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelques Païs des Indes, *ubi ſup.* Chapitre 15.

Moi, Alfonſe de Ojeda, Serviteur de Très hauts & très puiſſans Rois de Caſtille & de Léon, Dompteurs des Peuples Barbares, leur Meſſager & Capitaine, vous notifie & vous fait ſavoir, autant qu'il ſe peut, que Dieu, notre Seigneur, Un & Eternel, créa le Ciel & la Terre, & un Homme & une Femme, deſquels vous & nous & tous les Hommes du Monde ont été procréés, comme le feront tous ceux qui viendront après nous. Mais comme il a fallu, par la multitude des générations qui en ſont ſorties depuis plus de cinq mille ans, qu'ils ſe ſoient diſperſés en diverſes parties du Monde, & diviſés en pluſieurs Roïaumes & Provinces, parce qu'un ſeul Païs n'auroit pû les contenir, & qu'ils n'auroient pû trouver, dans un ſeul, de quoi vivre & ſe conſerver, Dieu, notre Seigneur donna le ſoin de tous ces Peuples à un Homme choiſi qui fut nommé Saint Pierre, & dont il fit le Seigneur & le Chef de tout le genre humain, afin que tous les Hommes lui rendiſſent obéiſſance, en quelque lieu qu'ils fuſſent, & dans quelque créance ou quelque loi qu'ils euſſent été

La déclaration d'Ojeda ne fit pas plus d'impreſſion ſur ces Barbares, que

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

élevés. Il ſoumit tout le monde à ſon ſervice & à ſa Juriſdiction, & lui commanda d'établir ſon Siége dans Rome, comme le lieu le plus propre au Gouvernement du Monde. Il lui donna auſſi le pouvoir d'établir ſon autorité dans tous les autres Païs, & de juger & gouverner tous les Chrétiens, les Mautes, les Juifs, les Gentils & tous les autres Peuples, de quelque Secte ou créance qu'ils puſſent être. A lui fut attribué le nom de Pape, qui ſignifie Grand & Admirable, parce qu'il eſt Pere & Gardien de tous les Hommes. Ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient, & le tenoient pour leur Seigneur, Roi & Supérieur de tout l'Univers; ce qui a toujours été conſervé depuis à l'égard de ceux qui ont été élevés au même Pontificat. Ainſi cette autorité s'eſt maintenue juſqu'à préſent, & continuera juſqu'à la conſommation des ſiécles.

Un de ces Pontifes, qui ont ainſi gouverné, fit donation, comme Seigneur du Monde, de ces Iſles & Terre ferme, de la Mer océane, aux Rois de Caſtille qui vivoient alors, & à leurs Succeſſeurs, nos Seigneurs, avec tout ce qui en dépend, ſuivant ce qui eſt contenu dans certaines Ecritures, qui furent faites & paſſées à cette occaſion. Ainſi Sa Majeſté Catholique eſt Roi & Seigneur de ces Iſles & Terre-ferme en vertu de cette donation; & tous les Peuples, parmi leſquels ſes droits ont été notifiés, le reconnoiſſent comme tel, volontairement & ſans réſiſtance. En même-temps qu'ils ont été informés de ce devoir, ils ont obéi à des Hommes religieux, envoïés par Sa Majeſté pour leur prêcher l'Evangile, & leur enſeigner les Myſtéres de la Foi. Ils ont tous embraſſé le Chriſtianiſme, de bonne & franche volonté, ſans condition & ſans récompenſe; & Sa Majeſté, les aïant reçus ſous ſa protection, a voulu qu'ils fuſſent traités humainement comme tous ſes autres Sujets. Ainſi, vous à qui je parle, vous êtes tenus & obligés de faire de même. Enfin, pour concluſion, je vous prie autant qu'il m'eſt poſſible, & vous recommande de bien conſiderer ce que je vous déclare, & de prendre, pour le bien concevoir & l'exécuter, le

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Ses premiers démêlés avec eux ſont ſanglans.

ſes offres d'amitié & ſes propoſitions de Commerce. Il comprit, par la fierté de leurs réponſes, que pour s'établir, leur Païs, il falloit ſe préparer à la guerre. La Coſa, qui craignoit leurs

temps que vous jugerez convenable, afin que vous reconnoiſſiez l'Egliſe pour Dame & Maîtreſſe de cet Univers, & le Souverain Pontife, qui s'appelle Pape, & Sa Majeſté comme Roi, Supérieur & Seigneur des Iſles & Terre-ferme en vertu de ladite donation, & que vous conſentiez que des Religieux vous prêchent & vous apprennent notre ſainte Religion. Si vous le faites, vous ferez bien, & ne ferez que ce que vous êtes obligés de faire. Alors Sa Majeſté, & Moi qui vous parle en ſon nom, nous vous recevrons avec amour & charité. Nous vous laiſſerons, vous, vos Femmes & vos Enfans, libres & exempts de ſervitude, & vous vous en trouverez bien, comme preſque tous les Habitans des autres Iſles s'en ſont bien trouvés. Sa Majeſté, d'ailleurs, vous accordera pluſieurs privileges, graces & exemptions, dont vous aurez beaucoup d'avantages à tirer. Mais, au contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi par malice vous apportez du retardement à l'execution, je vous déclare & vous aſſure qu'avec l'aide de Dieu, je vous ferai la guerre à toute outrance, que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces, & que je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'Egliſe & du Roi. Je prendrai vos Femmes & vos Enfans. Je les rendrai Eſclaves, je les vendrai ou les emploierai ſuivant la volonté du Roi. J'enleverai vos biens, & vous ferai tous les maux imaginables, comme à des Sujets rebelles & déſobeiſſans, qui refuſent d'obéir à leur Seigneur : & je proteſte que les Morts & tous maux qui en réſulteront, ne viendront que de votre faute & non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui ſont venus avec moi. Et de la même façon que je vous le dis & vous le déclare ; j'en demande acte pardevant les Notaires, qui ſoit ſigné d'eux & remis entre mes mains pour témoignage, *ubi ſup.* Chap. 14.

flèches venimeuſes, étoit d'avis d'abandonner leur Côte, & de paſſer dans le Golfe d'Uraba, dont les Habitans étoient moins féroces. Mais Ojeda, ſe fiant à ſon courage, & au bonheur qu'il avoit eu, dans toutes ſes Expéditions, de ne recevoir aucune bleſſure (76), rejetta un conſeil ſi timide, & prit le parti d'attaquer les Indiens, qui ſe diſpoſoient à l'inveſtir. Il en tua un grand nombre, ſans tirer d'autre utilité de leur mort, que ces petits miroirs d'or qu'ils portoient au cou. Quelques Priſonniers, qu'il força de lui ſervir de guides, le conduiſirent à la vûe de leurs Habitations. Les fugitifs s'étoient ralliés dans un champ voiſin, & parurent prêts à ſoutenir une ſeconde attaque. Leurs armes étoient des boucliers & des épées d'un bois très dur, des arcs & des flèches garnies de pointes d'os fort aigües, & des zagaies qu'ils lançoient fort habilement. Mais au ſignal de l'intrepide Ojeda, qui fit retentir le nom de Saint-Jacques avec un cri terrible, les Caſtillans ſe firent jour au travers de ces Barbares, & couvrirent en un moment la terre de Morts.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

(76) On attribuoit ce qu'il portoit toujours avec lui. Herrera, Livre 7. bonheur à une petite Image de la Sainte Vierge Chapitre 15.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Le reſte de leurs Ennemis ſe ſauva par la fuite, à la réſerve de huit, qui n'aïant pu joindre les autres, ſe retirerent dans une de leurs cabanes, & ſe défendirent ſi vivement à coup de fléches, que les Caſtillans n'en oſoient approcher. Ojeda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nus, un d'entr'eux s'élança, tête baiſſée, au travers des dards & des fléches, & touchoit déja au ſeuil de la Maiſon, lorſqu'il fut frappé, au milieu du ſein, d'un coup de fléche qui le fit tomber mort. On remarque volontiers ces grands exemples de valeur, qui ne peuvent laiſſer aucun doute que le motif de l'honneur n'agît auſſi puiſſamment ſur les Eſpagnols, que la paſſion de l'or. Ojeda, furieux de la perte d'un ſi brave Homme, fit mettre le feu de pluſieurs côtés à la maiſon, qui fut conſumée en un inſtant avec les huit Indiens. Soixante Priſonniers, qu'on avoit enlevés dans le combat, furent envoïés aux Vaiſſeaux; & pendant le reſte du jour on continua de faire main-baſſe ſur tous les Indiens qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojeda s'étant ſaiſi de la Bourgade d'*Yurbato*, n'y trouva que des maiſons nues & déſertes. Tous les Habitans s'étoient retirés

Valeur des Caſtillans.

Ojeda eſt dangereuſement bleſſé.

dans les Montagnes, avec leurs Familles & tous leurs biens. Ces apparences de conſternation porterent trop facilement les Vainqueurs à ſe diſperſer. Les Indiens, qui les obſervoient de leur retraite, jugeant que dans cette ſéparation ils auroient peine à ſe raſſembler, fondirent ſur eux de divers côtés, avec des cris épouvantables. La Coſa fut un des premiers qui furent ſurpris, dans des cabanes où ils étoient à ſe repoſer. Il ſe défendit vaillamment; juſqu'à ce qu'aïant vû tomber la plûpart de ſes gens, & ſentant lui-même la force du venin, dans une infinité de bleſſures qu'il avoit reçues des fléches Indiennes, il dit à un brave Caſtillan, qui ſe trouvoit près de lui, & qui n'avoit point encore été bleſſé; » Sauvez-vous, s'il ſe peut. Dieu vous a » conſervé pour rendre compte de » notre malheur au Commandant. Ce Soldat, dont l'Hiſtoire n'a pas conſervé le nom, fut le ſeul, en effet, qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des Indiens.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Il perd un grand nombre de ſes gens.

Mort de la Coſa.

Ojeda ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ſes gens, dans un enclos, où ils avoient été percés de fléches, il ne dut la vie, lui-même, qu'à ſon agilité, qui le fit paſſer com-

Comment Ojeda échappe aux Indiens.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

me un éclair au milieu des Indiens. Il ſe ſauva dans l'épaiſſeur des Bois & des Montagnes, ſans autre guide que le haſard, & prenant toujours vers la Mer. Les Caſtillans de l'Eſcadre, ſurpris de ne pas recevoir de ſes nouvelles, viſiterent la Côte dans leurs Barques, & le trouverent à peu de diſtance du rivage, ſous des Mangles fort épais où il s'étoit retiré l'épée à la main, & ſon bouclier percé de trois cens coups de fléches. La fatigue, la douleur & la faim l'avoient tellement affoibli, qu'il fut long-tems ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Il ne fut rappellé à la vie qu'à force de ſoins, & par la vigueur naturelle de ſa conſtitution. Cette fatale avanture avoit coûté ſoixante & dix hommes aux Caſtillans.

Arrivée de Nicueſſa ſur la même Côte.

Pendant qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves gens, ſurtout la Coſa, qu'il regardoit comme le meilleur de ſes Amis, & dont il ſe reprochoit amérement d'avoir négligé les conſeils, il apperçut au large pluſieurs Navires, qui cherchoient à s'approcher de la Côte. C'étoit Nicueſſa, dont l'arrivée imprévûe lui cauſa d'autres inquiétudes. Les differends, qu'il avoit eus avec lui dans l'Iſle Eſpagnole, lui firent appréhender que ce

nouvel Ennemi ne saisît l'occasion de se vanger. Il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des Vaisseaux qui paroissoient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut. Mais, jugeant des allarmes d'Ojeda par les précautions avec lesquelles il entendoit parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croïoit offensé, & que respectant l'infortune, de son Rival, il vouloit oublier leurs anciennes querelles, pour l'assister de toutes ses forces & vanger avec lui le sang Espagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojeda, qui fut instruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cens hommes des deux Escadres. Les deux Gouverneurs se mirent à leur tête. On marcha vers le Village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Indiens; & l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Générosité avec laquelle il traite Ojeda.

Ils y étoient dans une profonde sécurité; lorsque les cris d'une sorte de Perroquets rouges, d'une grosseur extraordinaire, qu'ils appelloient *Guacamayas*, les avertirent que leurs Ennemis pensoient à la vangeance. Mais l'attaque fut si brusque, que ceux, qui

Il vange la mort des Castillans.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

n'avoient pas profité de cet avis pour prendre la fuite, furent paſſés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuſes. Les Vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation. Ils ſe donnerent le plaiſir d'attendre, au paſſage, le reſte de ces Malheureux, qui étoient échappés à leur premiere furie, & que l'impétuoſité des flammes forçoit d'abandonner leurs retraites. Le maſſacre fut ſi général, qu'on ne fit aucun Priſonnier; mais lorſqu'on ne vit plus d'Ennemis, on ſe livra au pillage, qui produiſit un butin conſidérable. Nicueſſa eut, pour ſa part, la valeur de vingt mille piſtoles. Dans les recherches, qu'on fit aux environs de la Bourgade Indienne, on trouva, ſous un arbre, le corps de la Coſa, hériſſé de fléches, & monſtrueuſement enflé par la force du poiſon. Ce ſpectacle cauſa tant d'horreur aux Caſtillans, qu'ils n'oſerent paſſer la nuit dans un lieu ſi redoutable (77).

Nicueſſa prend la route de Veragua.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis d'intérêts & d'amitié, ſe ſéparerent fort civilement pour ſuivre le cours de leur fortune. Nicueſſa prit la route de Veragua; tandis qu'Ojeda,

(77) Herrera, Liv. 7. Chap. 18.

qui vouloit prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté par les vents contraires dans une petite Isle, voisine de la Côte, où il enleva quelques Indiens & de l'or. De-là, étant entré plus heureusement dans le Golfe, il chercha inutilement la Riviere du Darien; & s'étant arrêté devant les Montagnes qui sont à la Pointe orientale du Golfe d'Uraba, il y jetta les fondemens d'une Ville qu'il nomma *Saint-Sebastien*, dans l'espérance que la protection de ce Saint le garantiroit des fléches empoisonnées. Cette Colonie fut la seconde que les Castillans formerent dans le Continent, après celle du Veragua, qui avoit été la premiere (78).

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Ojeda fonde la Ville de St-Sébastien, dans le Golfe du Darien.

Les Habitans du Païs étant des Cannibales, auxquels il étoit difficile de résister avec si peu de forces, Ojeda prit le parti d'envoïer un de ses Navires à l'Isle Espagnole, avec son or & ses Prisonniers, sous la conduite d'un Officier nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des provisions. Ensuite, il tourna tous ses soins à se retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Indiens. Mais les vivres lui

Il envoïe demander, par Enciso, des provisions à l'Isle Espagnole.

(78) Herrera, Liv. 7. Chap. 16.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

aïant bientôt manqué, ſes gens ſe virent forcés d'en chercher dans les Campagnes & les Habitations voiſines. Ils y trouverent, de toutes parts, un grand nombre d'Ennemis ſi peu traitables & ſi bien armés, qu'ils furent réduits à ſe tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils eſſuierent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en étoit déja mort un grand nombre, & les autres s'attendoient au même ſort, lorſqu'un Bâtiment parti de l'Iſle Eſpagnole vint mouiller à la vûe de Saint-Sébaſtien. Il étoit commandé par Bernardin de Talavera, qui s'étant échappé d'une Priſon, où il étoit retenu pour ſes crimes, avoit trouvé le moïen de s'aſſocier ſoixante & dix hommes, recherchés comme lui par la Juſtice, & s'étoit ſaiſi, avec leur ſecours, d'un Navire Génois qu'il avoit rencontré au Cap de Tiburon. Cette Troupe de fugitifs avoit mis à la voile, ſans aucune vûe bien éclaircie, & la Providence avoit dirigée leur route vers Saint-Sébaſtien, dont les Habitans étoient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les proviſions du Vaiſſeau; & Talavera, qui n'avoit pas de meilleur parti à prendre, s'engagea ſous ſes ordres avec toute ſa Troupe.

Extrêmités anxquelles il eſt réduit par la faim.

Arrivée d'une Troupe de Caſtillans fugitifs, ſous la conduite de Talavera.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Mais on a déja vû qu'Ojeda n'étoit pas heureux dans les partages. La diſtribution qu'il fit de ſes vivres, entre des gens affamés, fit quantité de Mécontens, dont il eut beaucoup de peine à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'étoit flatté en vain que les Indiens reſpecteroient ſes nouvelles forces, & lui laiſſeroient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Eſpagnols. Dans toutes les ſorties de la Garniſon, ils s'étoient apperçus que le Général leur tuoit ſeul plus de monde que tous ſes gens enſemble. L'eſpérance d'avoir bon marché du reſte, s'ils pouvoient ſe défaire d'un Ennemi ſi terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs Archers en embuſcade, avec ordre de ne tirer que ſur lui. Ojeda ſortit le premier du Fort; & dans l'ardeur qui le portoit toujours à donner l'exemple, il s'avança imprudemment vers un gros d'Indiens, qui feignoient de fuir pour l'attirer dans le piége. Les quatre Archers lui tirerent pluſieurs coups, dont l'un lui perça la cuiſſe. Il retourna au Fort avec d'autant plus d'inquiétude pour ſa vie, qu'il n'avoit jamais vû couler ſon ſang, & que la fléche étoit empoiſonnée. En effet, tous ſes gens s'attendoient

Ojeda eſt bleſſé d'une fléche empoiſonnée.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

à le voir mourir dans une eſpece de rage, comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient reçu quelque bleſſure. Mais ſon courage lui fit imaginer un remede, qui ne pouvoit tomber dans un autre eſprit que le ſien. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à ſon Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. En vain le Chirurgien refuſa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de ſon Général à ſe reprocher. Ojeda jurant qu'il le feroit pendre, s'il tardoit à le ſatisfaire, il ſe rendit; & le Malade ſoutint cette cruelle opération avec une conſtance héroïque. Il avoit reconnu que le venin des fléches étoit froid au dernier dégré. La chaleur du feu conſuma toute l'humeur froide; mais elle cauſa une ſi violente inflammation dans la maſſe du ſang, qu'il fallut emploïer un tonneau entier de vinaigre, à mouiller des linges pour le rafraîchir (79).

Remede extraordinaire que ſon courage lui fait emploïer.

Sa guériſon ne ſervit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avoit déja vû la fin des vivres qu'il avoit achetés de Talavera. Enciſo ne revenoit point. La crainte des nouvelles extrêmités,

La famine le contraint d'aller chercher des vivres lui-même à l'Eſpagnole.

(79) Le même, Liv. 8. Chap. 3. & 4.

qui paroiſſoient inévitables, porta tous les Caſtillans, non-ſeulement à demander leur départ, mais à faire des complots ſecrets pour ſe ſaiſir des deux Brigantins. Ojeda ne vit pas d'autre remede au déſordre, que l'offre d'aller lui-même à l'Iſle Eſpagnole, pour hâter le ſecours qu'il en attendoit, & d'ajouter que s'il ne paroiſſoit point dans l'eſpace de cinquante jours, ils ſeroient dégagés de l'obéiſſance qu'ils lui avoient jurée. Cette propoſition aïant ſatisfait les plus Mutins, il s'embarqua ſur le Navire Génois, après avoir nommé, pour commander dans ſon abſence, François Pizarre, qui ſe formoit, dans une ſi rude Ecole, à toutes les grandes entrepriſes auxquelles il étoit deſtiné par la Fortune. OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Auſſi-tôt que le Vaiſſeau fut en Mer, Ojeda ſe crut en droit d'agir en Maître; mais Talavera, qui ne lui avoit pas vendu ſon Bâtiment, & qui conſervoit le même Empire ſur ſon Equipage, commença par le mettre aux fers. C'étoit comme le ſort de ce brave Avanturier, de ne pas faire un Voïage ſans être enchaîné par ceux qui lui devoient de la ſoumiſſion. Mais ſa captivité dura peu. Talavera & tous ſes gens ſentirent le beſoin qu'ils avoient Ses gens irrités l'enchaînent.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

d'un tel Chef ; lorſqu'après avoir été fort maltraités, par la tempête, ils eurent échoué ſur la Côte de Cuba, la néceſſité de réſiſter aux attaques des Inſulaires, qui ſe préſentoient ſans ceſſe, lui fit déferer le Commandement (80).

Il échoue ſur la Côte de Cuba.

Dans un Païs qu'il ne connoiſſoit point, il ne vit pas d'autre reſſource que de s'approcher de la Jamaïque, où il eſperoit de pouvoir ſe rendre aiſément, avec quelques Canots qu'il comptoit d'enlever aux Indiens. Il ſuivit les Côtes pendant l'eſpace de cent lieues, & le détail de ſes peines eſt incroïable dans le récit des Hiſtoriens. Un Marais fort humide qu'il rencontra au bout de cette marche, & dont il ſe flatta de trouver bientôt la fin, n'avoit pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvoit engagé, ſans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'Ennemis, il continua cette route, ſou-

Ce qu'il eut à ſouffrir dans cette Iſle.

(80) Dans le temps même qu'ils le tenoient Priſonnier, il les traitoit de lâches & de traîtres, il les défioit au combat, il leur propoſoit de ſe battre tous, ſucceſſivement ou deux à deux contre lui, il juroit qu'il les extermineroit tous. Pas un n'oſoit lui répondre, ni même s'approcher de lui, *ibidem*.

vent avec de l'eau juſqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'aïant pour boire que l'eau bourbeuſe où il marchoit, & trop heureux lorſqu'il pouvoit rencontrer quelques Mangles pour s'y percher pendant la nuit (81). Enfin, réduit à trente-cinq Hommes, de plus du double qu'il avoit en arrivant dans l'Iſle, & ſi foible qu'il avoit peine à ſe traîner, il entra ſur les Terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques ſentimens de pitié. Il obtint du temps & du ſecours, pour rétablir ſes forces & pour ſatisfaire ſa piété. De-là, étant paſſé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'étoit éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit paſſer, dans cette Iſle, un Caſtillan, nommé Pierre d'Ordas, pour aller demander du ſecours à Eſquibel.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

(81) Il portoit, dans ſa beſace, ſon Image de la Sainte Vierge, qu'il avoit reçue de l'Evêque de Badajos; & lorſqu'il rencontroit quelque Mangle, il la mettoit ſur l'arbre, pour lui adreſſer ſes prieres, exhortant ceux qui l'accompagnoient à demander ſon aſſiſtance. Il fit Vœu de poſer cette Image dans la premiere Habitation qui ſe préſenteroit; ce qu'il executa chez le Cacique qui le reçut. Les Indiens, perſuadés qu'il devoit ſa conſervation à la Figure qu'ils lui voïoient reſpecter, éleverent une ſorte de Temple où elle fut laiſſée, & célébrerent ſa puiſſance par des chants, & des Fêtes, *ibidem.*

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Ordas préſenta au Gouverneur de la Jamaïque une Lettre de ſon Général, qui le conjuroit de ne le pas abandonner dans ſon infortune. C'étoit une flatteuſe occaſion, pour Eſquibel, de ſe venger d'un Homme qui l'avoit menacé avec tant de hauteur : mais, ſe piquant de généroſité, il ſe hâta d'armer une Caravelle, qu'il fit partir ſous les ordres de Pamphile de Narvaez. Ce ſecours arriva heureuſement à Cuba ; & Narvaez qui rendoit juſtice au mérite d'Ojeda, lui tendit la main avec autant de reſpect que d'amitié. Eſquibel, aſſez généreux pour oublier qu'il avoit juré de lui couper la tête, le reçut dans ſa Maiſon, & le fit ſervir comme s'il en eût été le Maître. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Iſle Eſpagnole. Talavera n'eut pas la hardieſſe de le ſuivre, dans un lieu, où il ne pouvoit éviter le châtiment de ſes crimes ; mais, aïant demeuré trop long-temps à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral ; & ſur la nouvelle accuſation d'avoir enlevé un Navire, il fut condamné au dernier (82) ſupplice.

Il paſſe heureuſement à la Jamaïque,

& delà à l'Eſpagnole.

Talavera eſt condamné à mort.

En arrivant à San-Domingo, Ojeda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciſo

(82) Herrera, Liv. 8. Chap. 5.

en étoit parti depuis long-temps, pour conduire à Saint-Sébaſtien un grand convoi d'Hommes & de vivres. Comme dans toute ſa route il n'en avoit appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Indiens; & loin de perdre courage, il ſe flatta que le ſecours de ſes Amis lui feroit bientôt réparer toutes ſes pertes. Mais il éprouva que l'amitié ne tient guere contre la mauvaiſe fortune. Tout le monde lui aïant tourné le dos, lorſqu'on le vit malheureux, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe; & quelque temps après, il mourut ſi pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer (83). Dans le peu de ſéjour qu'il avoit fait à San-Domingo juſqu'à ſa mort, il avoit donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avoit rendu célebre pendant toute ſa vie. Il fut attaqué, la nuit, par pluſieurs perſonnes, qui croïoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien, & qui avoient juré d'en tirer vangeance. Loin d'être effraïé du nombre, il

NICUESSA, 1510.

Mort d'Ojeda

Son caractere.

(83) Il paroît, par le ſoin que l'Hiſtorien prend d'aſſurer ce qu'il raconte de ſa mort, qu'on en publia des récits fort romaneſques. Ojeda étoit né à Cuença. Il demanda d'être enterré à l'entrée de la porte du Couvent de Saint François.

NICUESSA. 1510.

se jetta au milieu d'eux, comme i avoit toujours fait dans les combats & son épée seule, qu'il manioit ave une adresse surprenante, le délivr heureusement de tous ses Ennemi: Jamais personne, en effet, ne fut plu propre pour un coup de main, & pou l'execution des grandes entrepriſes qu ne demandoient que du courage & de l fermeté. Jamais on n'eut le cœur plu haut, ni plus de mépris pour la For tune. Mais il avoit besoin de la di rection d'autrui; & dans tout ce qu' tenta par ses propres vûes, on remar qua toujours que la conduite & le bon heur lui avoient également manqué.

Misere des Castillans qu'il avoit laissés à Saint-Sébastien.

D'un autre côté, les Habitans d Saint-Sébastien, aïant vû expirer le cinquante jours, pendant lesquels i avoient promis d'attendre leur Gouver neur, presserent Pizarre de leur fair quitter un Païs où il ne leur resto aucune assurance de s'établir. Mais lor qu'ils voulurent s'embarquer, les deu Brigantins, qu'ils avoient conservés, t trouverent trop petits pour contenir so xante Hommes, dont leur troupe éto encore composée. Ils convinrent entr'eu d'attendre que la misere & les fléch des Indiens eussent diminué ce nom bre; & ce qu'ils desiroient arriva plu

tôt encore qu'ils ne l'avoient prévû. Alors, ils tuerent quatre Chevaux, qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrêmités, parce que la ſeule vûe de ces Animaux épouvantoit les Indiens; & les aïant ſalés, pour leur unique proviſion, ils ſe partagerent ſur les deux Bâtimens. Pizarre monta l'un, & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendoit fort bien la Navigation. Mais ils n'étoient pas bien loin de la Côte, lorſqu'un furieux coup de Mer ouvrit le Brigantin du Flamand, & l'enſevelit dans les flots à la vûe de l'autre, ſans qu'il fût poſſible d'en ſauver un ſeul (84) Homme. Les vents ne ceſſant point d'être contraires, Pizarre ſe vit forcé de retourner au Continent, & tomba vers le Port qui avoit reçu le nom de Carthagene. En approchant du rivage, il découvrit en Mer un Navire & un Brigantin. C'étoit Enciſo, qui revenoit de l'Iſle Eſpagnole, avec cent cinquante Hommes d'élite, & toutes les proviſions néceſſaires pour l'Etabliſſement d'une Colonie. Comme il

NICUESSA. 1510.

François Pizarre les fait embarquer, & rencontre Enciſo.

(84) Ceux qui virent ce ſpectacle aſſurent qu'ils avoient apperçu un Poiſſon d'une monſtrueuſe grandeur, qui avoit briſé le timon du Brigantin avec ſa queue. On ne douta point que ne fût une Baleine., *ibid.*

NICUESSA. 1510.

croïoit encore Ojeda dans ſa Fortere
ſe, il ne douta point, à la vûe de P
zarre & de ſa Troupe, qu'ils ne fuſſe
des Transfuges, qui avoient abandon
leur Général; & Pizarre ne guérit ſ
ſoupçons qu'en lui montrant par éc
la Commiſſion qu'il avoit reçue d'O
jeda. Mais ils n'en furent pas plus di
poſés à s'accorder, lorſqu'Enciſo e
déclaré qu'en vertu de leurs conve
tions avec leur Gouverneur, ils d
voient retourner tous & l'attendre
Saint-Sébaſtien. Cette propoſition
aïant fait frémir, ils le conjurerent a
les dernieres inſtances, de ne les
reconduire dans un lieu, dont le ſ
nom devoit leur faire horreur, ap
ce qu'ils y avoient ſouffert; & s'il
vouloit pas leur permettre de reto
ner à l'Iſle Eſpagnole, ils le prier
de conſentir du moins qu'ils allaſſ
joindre Nicueſſa dans la Caſtille d

Ils retournent enſemble au Continent.

Enciſo ſe garda bien de permettre
cette Province fût peuplée aux dépen
la Nouvelle Andalouſie. Il emploïa l
reuſement les promeſſes & l'autor
pour les engager à le ſuivre; mais il
furent pas long-temps, ſans voir to
leurs craintes vérifiées. En entrant
le Golfe d'Uraba, le Navire d'Enciſo
cha ſi rudement contre la Pointe or

Son Vaiſſeau ſe briſe.

t

tale, qu'il fut briſé en un inſtant, & qu'on eut à peine le temps de ſauver les Hommes, avec une fort petite partie des Proviſions. Ainſi la Colonie ſe trouva réduite, en peu de jours, à vivre de bourgeons de Palmiers. Pour comble de diſgrace, les Indiens avoient réduit en cendres la Fortereſſe & toutes ſes Maiſons. Un aſſez grand nombre de Porcs du Païs, qui deſcendirent des Montagnes, furent pendant quelques jours une reſſource pour les Caſtillans; mais lorſqu'elle fut épuiſée, il ne leur reſta plus d'eſperance que dans la guerre. Enciſo partit, pour chercher des vivres, à la tête de cent Hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Indiens l'arrêterent avec autant de gloire pour eux, que de perte & d'humiliation pour les Eſpagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé; & tirant leurs fléches, avec une vîteſſe étonnante, ils eurent vuidé leur carquois avant que leurs Ennemis ſe furent reconnus. Enciſo bleſſé, comme la plûpart de ſes Soldats, n'eut pas même la ſatisfaction d'arrêter ces trois Braves, qui s'enfuirent comme le vent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer (85). Son retour, dans

NICUESSA. 1510.

Nouvelles miſeres des Caſtillans.

(85) *Ibidem.*

NICUESSA. 1510.

ce triſte état, fut le ſujet d'un nouveau déſeſpoir pour la Colonie. On ne parloit que d'abandonner cette fatale Contrée, lorſqu'un jeune Homme, de nombre de ceux qui étoient venus avec Enciſo, propoſa une ouverture qui rendit l'eſperance aux plus abbattus.

Comment ils ſont ſecourus. Origine de la fortune de Vaſco Nugnez de Balboa.

Il ſe nommoit *Vaſco Nugnez de Balboa* (86); & cette occaſion fut comme la premiere ſource du crédit & de la réputation, qui le conduiſirent dans la ſuite aux plus hauts dégrés de la gloire & de la fortune. Quelques-uns prétendent qu'il avoit accompagné Ojeda dans ſon expédition : mais, outre qu'il paroît difficile qu'un Homme de ſon caractere fût demeuré ſi long-temps dans l'obſcurité, d'autres racontent avec un détail qui donne plus de vraiſemblance à leur récit, qu'étant chargé de dettes, & pourſuivi par ſes Créanciers, il avoit trouvé le moïen de s'embarquer ſecrettement avec Enciſo, ſe faiſant porter à Bord dans un tonneau; qu'il avoit attendu, pour ſe faire voir, que le Vaiſſeau fût aſſez loin en Mer, & qu'Enciſo, fort irrité de cette tromperie, l'avoit menacé de le déſerter dans la premiere Iſle déſerte, pa-

Comment il part avec Enciſo.

(86) C'eſt-à dire, natif de *Balboa*. C'eſt ainſi qu'il faut expliquer la plûpart de ces noms Eſpagnols

que, ſuivant les Loix que le Gouverneur de l'Eſpagnole avoit portées en faveur des Créanciers, il méritoit la mort ; mais qu'adouci néanmoins par ſes ſoumiſſions, & par les inſtances de ceux qui avoient demandé grace pour lui, Enciſo s'étoit déterminé à lui pardonner (87). NICUESSA. 1510.

Cet Avanturier, qui n'étoit d'ailleurs âgé que de trente-cinq ans, & qui joignoit, à une belle figure, beaucoup d'eſprit, de vigueur & d'intrépidité, voïant manquer le courage à tous ſes Compagnons, & cherchant à ſe diſtinguer par quelque ſervice important, leur dit que dans le Voïage qu'il avoit fait avec Baſtidas, il avoit pénétré juſqu'au fond du Golfe, & qu'il ſe ſouvenoit d'y avoir viſité, à l'Oueſt d'une belle & grande Riviere, une Bourgade abondante en vivres, dont les Habitans n'empoiſonnoient point leurs fleches. Ce récit fit renaître l'eſperance des Caſtillans. Ils ſe hatterent de paſſer le Golfe, dont la largeur n'eſt que de ſix lieues ; & trouvant la Riviere telle que Nugnez l'avoit repréſentée, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien. Mais, à leur Service qu'il rend à ſes Compagnons.

Il les conduit à la Riviere du Darien.

(87) Le même, Liv. 8. Chap. 5.

NICUESSA. 1710.

arrivée, ils apperçurent un corps d'en viron cinq cens Indiens, qui s'étoien raſſemblés au pied d'une Colline, & qui ſembloient réſolus de s'oppoſer leur deſcente. Le témoignage de Nu gnez, qui les avoit aſſurés que ces Bar bares n'empoiſonnoient pas leurs flé ches, ne leur ôtoit pas un reſte de dé fiance. Dans ce doute, ils s'engage rent par un Vœu ſolemnel à donner l nom de *Santa-Maria del* (88) *Ant qua* au premier Etabliſſement qu'i fonderoient ſur cette Côte. Enciſo lei fit enſuite jurer qu'ils mourroient plu tôt que de fuir; après quoi ils fit ſo ner la charge. Les Indiens ſoutinre le premier choc; mais s'étant bient ébranlés, ils prirent la fuite, apr beaucoup de confuſion. Les Caſtilla marcherent vers la Bourgade, qu' trouverent abandonnée, mais remp de vivres. Ils parcoururent tout Païs, ſans rencontrer un ſeul Indie & le butin qu'ils enleverent, en bijo d'or très pur, ne monta pas à moi de dix mille peſos (89).

Butin qu'ils y font en or.

Une ſi heureuſe expédition, & l

(88) C'étoit le nom d'une célébre Egliſe de Séville. Ils y joignirent la promeſſe d'envoïer un d'entr'eux en Pélerinage à Séville, avec quelques frandes, en or ou en gent, pour l'Image d Sainte Vierge. *Ibid.* Ch

(89) *Ibidem.*

bondance où l'on ſe trouva tout-d'un-coup, acquirent une nouvelle conſidération à Vaſco Nugnez. Il propoſa d'accomplir le Vœu commun, & l'on jetta auſſi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie l'ancienne* du Darien, parce qu'elle fut placée ſur le bord de cette Riviere. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciſo ne fit pas reflexion qu'en tranſportant ſa Colonie ſur la Rive occidentale du Darien, il la tiroit de la nouvelle Andalouſie, qui étoit ſéparée de la Caſtille d'or par ce Fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fauſſe démarche, eut ſoin de faire obſerver à ſes Partiſans que la Colonie n'étoit plus dans le Gouvernement d'Ojeda, & que par conſéquent Enciſo, qui tenoit ſon autorité de ce Gouverneur, n'avoit plus de droit au commandement. Ces inſinuations avoient déja remué les eſprits, lorſqu'Enciſo commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux Particuliers, ſous peine de mort. On le ſoupçonna de vouloir profiter ſeul d'un ſi riche commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer, que n'étant plus dans la nouvelle Andalouſie, on ne reconnoiſſoit plus ſa

Nicuesa. 1510.

Nugnez fait boa tromper Enciſo.

NICUESSA. 1510.

Il s'empare du Gouvernement.

Juriſdiction. Les Mécontens formerent enſuite une nouvelle ſorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Vaſco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean Zamudio & François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas univerſellement approuvé, il forma trois Partis, dont la diviſion faillit de ruiner la Colonie dans ſa naiſſance. Les uns redemandoient Enciſo, du moins juſqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres vouloient qu'on fît appeller Nicueſſa & qu'on reconnût ſes ordres, parce qu'on étoit dans ſon Gouvernement. Enfin les Amis de Nugnez ſoutenoient leur élection, & ne croioient digne de leur commander que celui dont ils ſe ſoient profeſſion de tenir la vie.

Pendant que la diſcorde augmentoit de jour en jour, on fut extrêmement ſurpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pieces d'artillerie, & toutes les factions ſe réunirent pour y répondre. Bientôt on apperçut deux Navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenares, qui portoit des Proviſions & ſoixante Hommes à Nicueſſa. Il avoit d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte

Arrivée de Colmenares, & ſes infortunes.

Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagene ; & tandis qu'il y faiſoit tranquillement de l'eau, un corps d'Indiens, qui étoient tombés ſur ſes gens avec leurs fléches empoiſonnées, lui en avoit tué quarante-ſix. Il en avoit perdu ſept autres, qui s'étant diſperſés dans leur fuite, n'avoient pû trouver le moïen de retourner à Bord. Le chagrin de ſon infortune & la néceſſité de ſe radouber l'avoient conduit au côté oriental du Golfe, dans l'eſperance d'y rencontrer Ojeda ; mais n'y aïant trouvé que des raiſons de le croire mort, lui & tous ſes gens, il avoit pris réſolution de viſiter toutes les parties du Golfe, en tirant par intervalle, & faiſant allumer des feux, qui pouvoient ſervir à raſſembler les malheureux Caſtillans, s'il en étoit réſté quelques-uns ſur cette Côte (90). NICUESSA. 1510.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la Colonie ; mais bientôt elle y fit ſuccéder de nouveaux troubles. Comme ſon inquiétude étoit fort vive pour Nicueſſa, qui étoit ſon intime Ami, & dont il n'apprenoit aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux deſirs de Il prend parti pour Nicueſſa.

(90) Le même, Liv. 8. Chap. 7.

NICUESSA. 1510.

ceux qui le demandoient pour Gouver neur ; & ſe les étant attachés par l facilité qu'il eut à leur donner des vi vres, il continua d'emploïer la mêm adreſſe pour faire entrer les deux au tres Factions dans les intérêts de ſo Ami. Il leur repréſenta, d'ailleurs l'avantage qui reviendroit à la Colon de joindre ſes forces à celles de N cueſſa, qu'il ſuppoſoit heureuſemer établi ; & ce motif fit tant d'impre ſion ſur ceux qui paroiſſoient enco incertains, qu'ils s'accorderent tous à l charger de cette Commiſſion.

On ſe rappelle, ſans doute, que N eſſa étoit parti de l'Eſpagnole vers m de l'année précédente, avec cin Bâtimens de différentes grandeurs, chargés de toutes les proviſions q convenoient à ſon entrepriſe. U

Avanture de Nicueſſa.

tempête les avoit preſqu'auſſi tôt di perſés. Lope d'Olano, ſon Lieutenan l'avoit quitté pendant la nuit, ſous pr texte qu'il lui étoit impoſſible de t nir la Mer ; & s'étant joint au gros l'Eſcadre qui étoit entrée dans le Ch gre, il s'en étoit fait reconnoître Chef, dans la fauſſe ſuppoſition q la Caravelle du Commandant avoit é ſubmergée. Mais n'aïant pû ſe gara tir de la miſere, qui fit périr quanti

de ſes gens, il avoit formé le deſſein de retourner à l'Eſpagnole. NICUESSA. 1510.

Nicueſſa, jetté ſeul ſur une Côte inconnue, y perdit, en effet, ſa Caravelle, & ſe vit forcé de chercher par terre le Veragua, qui étoit le rendez-vous général. Dans cette marche, un très grand nombre d'Eſpagnols périrent de miſere, ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnerent leur Chef, ſans ſuivre de route certaine, & ſouffrirent tous les tourmens de la faim, de la ſoif & de la chaleur. Enfin quatre Matelots arriverent, dans une Chaloupe, à l'entrée de la Riviere de Belem, où ils rencontrerent Olano, qui avoit differé juſqu'alors à mettre à la voile, & lui donnerent avis que Nicueſſa venoit par terre le long du rivage. Olano crut l'occaſion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoïa ſur le champ quelques proviſions dans un Brigantin. On n'alla pas loin ſans le rencontrer. Mais avec quelque joie qu'il dût recevoir un ſecours auquel il devoit la vie, il demeura long-temps ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de punir du dernier ſupplice la trahiſon de ſon Lieutenant, qui lui avoit déja coûté environ quatre cens Hommes, & qui l'avoit réduit lui-

Il trouve Olano, & lui pardonne qu'à demi.

NICUESSA. 1510.

même aux dernieres extrêmités. Ce pendant il lui fit grace de la vie, à priere de ſes gens, qui ſe jetterent tou à ſes piés pour le fléchir ; mais il retint Priſonnier, dans la réſolutio de le renvoïer en Eſpagne.

Extrêmité des Caſtillans, qui leur fait manger un Cadavre.

Les Caſtillans tirerent peu de fru de leur réunion. Ils retomberent bient dans tous les maux dont ils s'étoie crus délivrés, & la faim devint le plu preſſant. Nicueſſa leur permit de répandre dans le Païs, & d'emploï la violence pour forcer les Indiens leur fournir des vivres. Mais ces Ba bares, qui étoient bien armés, ſe d fendirent avec beaucoup de vigueu Leur réſiſtance aïant ôté toute reſſou ce à leurs Ennemis, on vit produi au déſeſpoir un effet qui étoit peu être ſans exemple. Trente Caſtillans aïant un jour trouvé le corps d'un I dien, tué dans quelque rencontre, touchant preſque à la pourriture, mangerent avidement, & moururent tous de cet horrible feſtin (91). Enf Nicueſſa, déſeſperant de pouvoir s'ét blir au milieu d'un Peuple ſi féroce laiſſa une partie de ſes gens dans Riviere de Belem, ſous les ordres d'A

(91) Le même, Liv. 8. Chap. 2.

fonſe Nugnez ; & conduit par un Matelot, qui avoit été du dernier Voïage de Chriſtophe Colomb, il ſe rendit avec les autres à Porto-Bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Indiens, armés de zagaies, qui lui tuerent vingt Hommes. Ce cruel accueil le mit dans la néceſſité d'avancer ſix ou ſept lieues plus loin, juſqu'au Port qui avoit reçu de Colomb le nom de *Baſtimentos*. Il y jetta l'ancre, en diſant dans ſa langue : *Arrêtons-nous ici, au nom* (92) *de Dieu ;* & le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta auſſi-tôt les fondemens de la fameuſe Ville, que cette circonſtance a fait nommer *Nombre de Dios*.

NICUESSA. 1510.

Nicueſſa paſſe à Porto-Bello, & de-là plus loin.

Origine du nom de Nombre de Dios.

Les Indiens ne s'oppoſerent pas au travail ; mais le Païs n'offroit point d'alimens. Auſſi la famine y redevint-elle extrême ; & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enleverent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étoient ſi foibles, qu'ils ne pouvoient ſoutenir leurs armes. Il falloit néanmoins preſſer l'ouvrage, pour ſe mettre en ſûreté contre les Sauvages, dont on craignoit à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empreſſa de donner

Nouvelles peines de Nicueſſa.

(92) *Paremos aqui, en el nombre de Dios.* Ibidem.

NICUESSA. 1510.

l'exemple. Mais quoiqu'il n'épargnâ perſonne, il ne put éviter les murmure & les malédictions de ſes gens, à qui l déſeſpoir avoit ôté le courage & la rai ſon. Ceux qui étoient reſtés ſur le bor du Belem n'étoient pas moins à plain dre. La faim les porta juſqu'à manger de Animaux venimeux, dont la plûpar furent empoiſonnés ; & Nicueſſa n'e eût pas revû un ſeul, s'il ne ſe fût hât d'en faire amener le reſte. Enſuite, i fit partir une Caravelle, pour aller de mander du ſecours à l'Iſle Eſpagnole Les efforts qu'il fit dans l'intervalle pour ſe lier avec les Indiens, & pou en obtenir des vivres, n'adouciren point la férocité de ces Barbares O entreprit de leur enlever ce qu'ils re fuſoient. Mais ils firent une ſi fu rieuſe défenſe, qu'ils forcerent tou jours les Caſtillans de ſe retirer ave perte.

En quel état Colmenares le trouve.

Telle étoit la ſituation de Nicueſſa lorſqu'il vit arriver Colmenares, ave des propoſitions qui pouvoient le dé dommager de ſes pertes, s'il eût ét capable d'en profiter : mais ſes mal heurs l'avoient aigri, juſqu'à trouble un peu ſa raiſon ; & ce qui devoit l conduire à la fortune, ne ſervit qu' précipiter ſa ruine. Colmenares, q u

lui portoit une ſincere affection, l'aïant trouvé avec ſoixante Hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nus pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps ſans pouvoir s'expliquer autrement que par ſes larmes (93). Il lui apprit enſuite le ſujet de ſon Voïage, qui fut écouté avec des tranſports de joie. Mais quelle fut la ſurpriſe de ce généreux Ami, lorſqu'après lui avoir fait une vive peinture des richeſſes qu'on avoit trouvées ſur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venoient le reconnoître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville aïant été bâtie ſur ſon terrain, ſes Fondateurs méritoient d'être punis, & qu'auſſitôt qu'il y ſeroit arrivé il feroit ſentir ſa colere aux Coupables ? Un langage ſi déplacé fit une égale impreſſion ſur tout le monde. Mais, par une ſeconde imprudence, qui mit le comble à la premiere, Nicueſſa fit partir avant lui une Caravelle pour le Darien, tandis que dans l'eſpérance apparemment de trouver de l'or, il emploïa pluſieurs jours à viſiter quelques Iſles voiſines. Ses Députés porterent la

NICUESSA. 1510.

Imprudence qui devient la cauſe de ſa perte.

(93) *Ibidem.* Chap. 7.

NICUESSA. 1510. nouvelle de ſes diſpoſitions, avec cel de ſon départ. Lorſqu'il parut à la vi du Port, Vaſco Nugnez ſe préſen ſur le rivage, & lui fit crier qu'il éto le maître de retourner à Nombre d Dios, mais qu'on étoit réſolu de n le pas laiſſer deſcendre dans la Pr vince du Darien.

On refuſe de le recevoir dans la Colonie du Darien.

Une déclaration ſi peu attendue jetta dans un étonnement qui lui ô d'abord la force de répondre. Apr avoir rappellé ſes eſprits, il repr ſenta aux Caſtillans, qui s'oppoſoient ſa deſcente, qu'il étoit venu ſur le invitation, & qu'il ne penſoit qu'à rendre utile à la Colonie par un ſa Gouvernement. Il demanda du moi la liberté de deſcendre & celle de s'e pliquer. Il s'abbaiſſa juſqu'à proteſte que s'ils ne le jugeoient pas digne Commandement après l'avoir entend il conſentoit à ſe voir traité comn ils le jugeroient à propos. On ne r pondit, à ce diſcours, que par d railleries & des menaces. Comme étoit fort tard, il prit le parti de j ter l'ancre; & de paſſer la nuit da ſa Caravelle. Lorſque le jour paru on lui fit dire qu'il pouvoit débarque mais au moment qu'il toucha la terr il s'apperçut qu'on cherchoit à ſe ſai

Ses humiliations.

de ſa perſonne ; & c'étoit en effet le deſſein de ſes Ennemis. Il eut aſſez de legereté pour leur échapper par la fuite ; d'autant plus que Vaſco Nugnez empêcha qu'il ne fût pourſuivi. La crainte de tomber entre les mains des Sauvages le fit ſortir d'un Bois, où il s'étoit rétiré ; & s'étant rapproché de la Colonie, il fit dire aux Habitans que s'ils ne vouloient pas le recevoir en qualité de Gouverneur, il demandoit d'être reçu du moins comme leur Compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le deſiroient ; & qu'il aimoit mieux mourir près d'eux, dans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fléches empoiſonnées. Cette propoſition ne ſervit qu'à lui attirer du mépris, & de nouvelles injures. Cependant Nugnez, qui regrettoit de s'être oppoſé à ſa réception entreprit de faire revenir les eſprits en ſa faveur. Il fit même punir ceux qui l'avoient outragé ; & lui conſeillant de rentrer dans ſa Caravelle, il lui recommanda de n'en point ſortir, s'il ne le voïoit lui-même au nombre de ceux qui pourroient l'inviter à deſcendre. De quelque ſource que fut parti ce conſeil, le dernier malheur de Nicueſſa vint de ne l'avoir pas ſuivi. Trois

NICUESSA. 1510.

NICUESSA. 1510.

Il eſt trahi par trois Caſtillans.

Caſtillans de la Colonie (94), feigna de la chaleur pour ſes interrêts, ſe retirent à ſon Bord, rejetterent ce qui s'étoit paſſé ſur l'emportement de quelques Mutins, & l'aſſurerent que tous les honnêtes gens le ſouhaitoient pour Gouverneur. Il donna dans le piége, malgré l'avis de Nugnez. Ces trois Traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de ſe fier, l'aïant livré à ſes Ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, ſur un méchant Brigantin, avec dix-ſept Hommes, qui s'attacherent volontairement à ſa fortune. En vain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t'il ſes Ennemis au Jugement de Dieu & des Hommes. On lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Caſtillans, par ſon ambition ou ſa mauvaiſe conduite; & les plus moderés furent ceux qui lui conſeillerent ironiquement d'aller rendre compte, en Eſpagne, des ſervices qu'il avoit rendus à la Nation. Il mit à la voile, ſans qu'on ait jamais ſu dans quel lieu du Monde ſa mauvaiſe fortune l'avoit conduit (95).

Comment il eſt chaſſé de la Colonie, & ſon malheureux ſort.

(94) Ils ſe nommoient Barrientos, Albitez & Vegin z.

(95) Quelques Ecrivains ont rapporté qu'il étoit arrivé à l'Iſle de Cuba; qu'il y avoit été tué par les Inſulaires, & que pendant la conquête de cette Iſle, on avoit trouvé cette

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

Découvertes qui conduisirent à celles du Perou, ſous NUGNEZ BALBOA.

APRÈS ſon départ, Vaſco Nugnez Balboa ſe mit ſans peine en poſſeſſion de l'autorité. On trouve du moins qu'Enciſo aïant oſé ſe l'attribuer à la faveur d'un nouveau Parti, il le fit arrêter; & qu'après lui avoir reproché de vouloir uſurper une place, dont les Proviſions devoient venir du Roi ſeul, il ne lui rendit la liberté, à la priere des principaux Habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarqueroit ſur le premier Vaiſſeau qu'on feroit partir pour la Caſtille, ou l'Iſle Eſpagnole. Enſuite, penſant à ſe procurer des ſecours d'Hommes & de munitions, il fit nommer, pour cette Commiſſion, Valdivia, ſon Collégue & ſon Ami, qui devoit preſſer l'A-

Autorité de Balboa dans la Colonie du Darien.

Il envoie des Députés à l'Eſpagnole & en Caſtille.

inſcription ſur un arbre: *Ici finit le malheureux Nicueſſa.* Mais Herrera déclare, ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes dignes de foi, qui étoient alors dans la même Iſle, que ce récit eſt abſolument fabuleux: ce qu'on croit certain, dit-il, c'eſt que ſon Vaiſſeau qui étoit en très mauvais état fut englouti par les flots; & que ſi quelqu'un de l'Equipage ſe ſauva ſur la Côte, il y mourut de faim & de ſoif. *Ibidem*, Chapitre 8.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

ral au nom de tous les Caſtillans de la nouvelle Fondation. D'un autre côté, il leur repréſenta qu'il convenoit d'informer la Cour de leur ſituation dans la Province du Darien, & des richeſſes qu'ils ſe promettoient d'y découvrir ; ſur quoi Zamudio, ſon autre Collégue, ſe laiſſa perſuader de paſſer lui-même en Caſtille. On attribue ici deux vûes à Nugnez ; la premiere, de ſe conſerver toute l'autorité ; & la ſeconde, d'avoir à la Cour un Homme qui eût le même intérêt que lui à prévenir le Roi & ſes Miniſtres ſur ce qui étoit arrivé d'irrégulier dans le nouvel Etabliſſement. Cependant, comme Enciſo n'étoit pas moins réſolu de porter ſes plaintes au Tribunal du Roi, & qu'il ſe diſpoſoit à partir ſur le Bâtiment qui devoit conduire Valdivia & Zamudio à l'Iſle Eſpagnole, Nugnez, appréhendant les ſuites de ce Voïage, entreprit d'arrêter ſon Ennemi par des offres de réconciliation ; mais après avoir reconnu qu'il n'étoit pas capable de prendre le change, il ſe réduiſit à charger ſes deux Envoïés de riches préſens en or, pour les principaux Miniſtres d'Eſpagne.

Les négociations, dans l'Iſle Eſpa-

gnole, eurent tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Valdivia revint, non-ſeulement avec des proviſions & des Hommes, mais avec des Lettres de l'Amiral, qui promettoient de plus puiſſans ſecours à la Colonie. Dans l'intervalle, il étoit arrivé de nouveaux événemens, qui avoient beaucoup relevé les eſpérances de Nugnez, & dont il ſe hâta de donner avis à l'Amiral par le même Député. Il s'étoit mis à la tête de cent cinquante Hommes, avec leſquels il avoit fait des courſes dans tout le Païs, juſqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de ſon nom parmi les Indiens, & n'accordant ſon amitié qu'à ceux qui la recherchoient au prix de l'or. Cette expédition lui avoit fait raſſembler tant de richeſſes, que le quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Tréſor Roïal de San-Domingo, montoit à 1500 peſos, c'eſt-à dire, à 300 marcs d'or.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

Ses courſes dans le Continent.

La fortune l'avoit traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuſe de toutes les découvertes de l'Eſpagne. Un jour que le Fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avoit pré-

Premieres indices qu'il a du Perou.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

senté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisoit pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation, & renversa tout l'or qu'il avoit apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puisque c'étoit apparemment ce métal, qui leur avoit fait abandonner leur Patrie, qui leur faisoit essuïer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de Peuples qui avoient toujours vécu dans une paix profonde, il vouloit leur faire connoître un Païs, dans lequel ils trouveroient de quoi remplir tous leurs desirs; mais que pour y pénétrer, ils avoient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auroient à combattre de puissans Rois, & des Nations guerrieres. On lui demanda de quel côté étoit le Païs, qui renfermoit de si beaux présens du Ciel. Il répondit que du sien il y avoit six Soleils, c'est-à-dire, six journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montroit du doigt; qu'on trouveroit d'abord un Cacique d'une ex-

Récit d'un jeune Indien.

trême richeſſe, & plus loin, une grande Mer, ſur laquelle on voïoit des Vaiſſeaux un peu moins grands que ceux des Eſpagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au-de-là de cette Mer, on arriveroit dans un Roïaume où l'or étoit ſi commun, que les Habitans mangeoient & buvoient dans de grands vaſes de ce métal, & le faiſoient ſervir aux mêmes uſages qu'il voïoit faire aux Caſtillans de ce qu'ils nommoient du Fer. Enfin le jeune Cacique s'offrit pour leur ſervir de Guide, avec une partie des Sujets de ſon Pere (96). Un avis de cette importance pour tous les Habitans de la Colonie leur fit pardonner à l'Indien ſa hardieſſe & ſes reproches. Nugnez, en faiſant partir Valdivia pour l'Eſpagnole, le chargea particuliérement de communiquer, à l'Amiral, une nouvelle ſi capable de lui faire hâter les ſecours qu'il avoit promis. Mais le malheur de l'Envoïé retarda, pendant pluſieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devoit tirer. Ce ne fut qu'en 1519 qu'on apprit, par haſard, que Valdivia, aïant été jetté par un naufrage dans de

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

(96) Herrera, Liv. 9. Chap. 2.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

petites Isles nommées les *Caymans*, au Nord-Oueſt de la Jamaïque, & voulant paſſer à la Terre-ferme, du côté de l'Yucatan, étoit tombé entre les mains d'un Cacique, qui le ſacrifia aux Idoles du Païs, & qui fit un feſtin de ſa chair. Mais la ſuite de ce récit appartient à d'autres temps (97).

Funeſte fin de Valdivia.

Progrès des Caſtillans dans les Iſles de la Jamaïque, l'Eſpagnole & Cuba.

1511. Progrès des Caſtillans dans la Jamaïque.

ON a dû juger, par le pouvoir où Jean d'Eſquibel s'étoit trouvé de ſecourir Ojeda, dans la Jamaïque, que la conquête de cette Isle, lui avoit peu coûté, & qu'il s'y étoit heureuſement établi. Après quelque réſiſtance, les Inſulaires s'étoient retirés dans les Montagnes; mais la perte de leurs Chefs avoit ſervi ſi facilement à les aſſujettir, qu'ils s'étoient livrés au ſervice des Vainqueurs, pour les nourrir par le travail de l'Agriculture, & pour les vêtir de leurs ouvrages de coton. Quoiqu'ils ne fuſſent pas riches en or, leur coton, qui étoit également célebre par ſon abondance & ſa bonté,

(97) Herrera, Liv. 8. Chap. 7 & précédents; & Liv. 9. Chap. 2. & 3.

leur attiroit des Marchands de toutes les Iſles voiſines. Ils en fabriquoient de grandes pieces d'étoffes, qui ſervoient à toutes ſortes d'uſages ; & les Caſtillans, pour leſquels ils travailloient, en faiſoient un Commerce avantageux. L'heureuſe multiplication des Beſtiaux leur aſſuroit un autre fond de richeſſes, auquel ils joignirent bientôt des cannes de Sucre, & même des Vignes, dont ils firent de très bon Vin clairet. Auſſi formerent-ils, en peu de temps, deux belles Villes, ou Bourgades, ſous les noms de *Seville* & d'*Oriſtan* (98).

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Tandis qu'on pouſſoit les Découvertes & les Etabliſſemens, avec cette variété de ſuccès, l'Iſle Eſpagnole vit la conſommation d'une affaire que la Reine Iſabelle avoit eue fort à cœur, mais que divers contre temps avoient retardée. Cette Princeſſe, perſuadée par les fauſſes repréſentations de ſes Officiers, que le Chriſtianiſme faiſoit de grands progrès dans l'Iſle, avoit prié Jules II, qui occupoit alors le Trône Pontifical, d'en ériger quelques Villes en Evêchés. Elle avoit demandé d'abord un Archevêque pour la Pro-

Etabliſſemens eccléſiaſtiques dans l'Iſle Eſpagnole.

(98) Le même, Liv. 7. Chap. 13.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

vince de Xaragua, avec deux Suffragans, dont les Siéges devoient être Larez de Cuhaba & la Conception de la Vega. Jules y avoit consenti; & la Reine avoit nommé trois Sujets d'un mérite distingué (99). Mais quelques obstacles avoient fait différer l'expédition des Bulles. Isabelle étoit morte; & les deux premiers des trois lieux qu'elle avoit proposés ne tenoient plus le même rang dans la Colonie. Ferdinand, pressé par les dernieres volontés d'une Epouse à laquelle il devoit toute sa gloire, reprit ce dessein avec chaleur, & proposa un nouvel arrangement, qui fut approuvé du Saint Siége. Il consistoit à supprimer la Métropole de Xaragua, pour ériger San-Domingo, la Conception & Saint Jean de Portoric en Evêchés suffragans de Séville. La même nomination fut confirmée en faveur des trois mêmes Sujets; c'est-à-dire, que Deza fut élevé sur le Siége de la Conception; Padilla sur celui de San-Domingo, & Mansa sur celui de Saint Jean. Les Prémices & les Dixmes de tous les biens de la terre, à

(99) Le Docteur Pierre de Deza, Dominiquain, & Neveu de l'Archevêque de Séville; le Pere Garcias de Padilla, Franciscain; & le Licencié Alfonse Mansa, Chanoine de Salamanque, *ibid*, Liv. 8. Chap. 10.

l'exception

l'exception de Métaux, des Perles & des Pierres précieuſes, la Juriſdiction ſpirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits dont jouiſſoient les Evêques de Caſtille, furent attribués par le Pape aux trois nouveaux Siéges. Mais, en agréant cette diſpoſition, le Roi fit avec les trois Evêques un Concordat, dont les principales conditions portoient qu'ils ſeroient engagés, pour eux & pour leurs Succeſſeurs, à diſtribuer les Dixmes au Clergé, aux Hôpitaux & aux Fabriques, & que les Bénéfices & les Dignités ſeroient à la nomination du Souverain (1).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

A quelles conditions on y forme des Siéges Epiſcopaux.

Dans cet intervalle, il s'éleva aux Indes un différend fort ſingulier dans ſon origine, & plus remarquable encore par ſes ſuites. L'Iſle Eſpagnole

Célebre différend entre les Dominiquains & les Officiers Caſtillans ſur le traitement qu'on faiſoit aux Indiens.

(1) *Ibidem.* Une autre condition étoit, » que » les Evêques, en vertu » de la Bulle de Jules II, » réglaſſent la maniere » de porter la Couronne » & l'Habit eccléſiaſtique; que la Couronne » de la premiere Tonſure » fût de la grandeur d'une » Réale de Caſtille; les » cheveux deux doigts au-» deſſous de l'oreille, & » un peu plus bas par » derriere; que le vête-» ment de deſſus fût une » Robbe ou Soutanne, fermée ou ouverte, mais » ſi longue qu'elle allât » juſqu'aux talons, & » qu'elle ne fût ni rouge » ni verte, ni d'autre » couleur indécente; » qu'on ne reçût aux Ordres que ceux qui entendoient & parloient » bien la Langue Latine, » & qu'on n'y reçût pas » plus d'un Fils du même Pere, afin que perſonne ne crût qu'on voulût prendre tous les » Enfans pour être Prêtres. *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

continuant de perdre ſes Habitans naturels, ſans que les Ordonnances du Roi fuſſent capables de réprimer la tyrannie des Caſtillans, l'intérêt de l'humanité & de la Religion porta les Dominiquains, qui s'y étoient établis, à s'armer de toute la vigueur Apoſtolique, pour arrêter cette ſcandaleuſe cruauté (2). Un de leurs Prédicateurs, nommé *Antoine Monteſino*, qui s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de ſainteté, mais à qui l'Hiſtorien reproche un caractere trop ardent, prit un jour ſolemnel pour monter en Chaire à San-Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées dans la Colonie, & déclama vivement contre

(2) L'Hiſt. reprend ſon récit de plus loin. » Un Caſtillan, dit-il, nommé » *Jean Garces*, aïant poignardé ſa femme pour » l'avoir trouvée en adultere, s'étoit mis à couvert de la Juſtice dans » les Montagnes, où il » avoit paſſé quatre ans. » Mais l'ennui de cette » ſolitude le fit recourir » aux Dominiquains, » qui le reçurent en qualité de Frere-Lay. Il » apprit à ces Religieux » comment on s'y étoit » pris, ayant leur arrivée, pour convertir les » Indiens, & comment » il croïoit qu'ils devoient » être gouvernés. L'Iſle » étant ſi grande, qu'il » étoit impoſſible d'envoïer partout des Miſſionnaires, Monteſino » fut chargé d'apprendre » aux Caſtillans de la Colonie la maniere dont » ils pouvoient ſe rendre » utiles au ſervice de » Dieu; & ce fut l'occaſion qu'il prit pour ſe » livrer à ſon zele. *Ibidem*, Chap. 11.

l'injuſtice & la barbarie avec laquelle il voïoit traiter les Indiens. Cet emportement de zele, qui touchoit les Caſtillans du côté le plus ſenſible, excita beaucoup de murmures. Les Officiers Roïaux preſſerent l'Amiral de réprimander un Indiſcret, qu'ils accuſoient d'avoir manqué de reſpect pour le Roi. Ils reçurent ordre de ſe rendre au Couvent, pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur ſurpriſe fut extrême, lorſque ce Religieux, qui ſe nommoit le Pere de *Cordoue*, leur déclara que le Pere de Monteſino n'avoit rien dit à quoi ſon devoir ne l'eût obligé, & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui reſpectoient Dieu & le Roi. Les Officiers, dans le premier mouvement de leur indignation, déclarerent à leur tour que le Prédicateur ſe rétracteroit en Chaire, ou que les Dominiquains ſeroient chaſſés de l'Iſle. Cependant, après quelques explications plus moderées, on convint que le Pere Monteſino prêcheroit du moins dans un autre ſtyle, & qu'il ſatisferoit ceux qui ſe croïoient offenſés. Le concours fut extraordinaire à l'Egliſe. Mais, loin de prendre un autre (3) langage,

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Prédications du Pere Monteſino, qui bleſſent le Gouvernement

(3) L'Hiſtorien de Saint-Domingue entre dans un

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1512.

le Prédicateur ſoutint avec fermeté celui qu'il avoit tenu la premiere fois, en proteſtant qu'il s'y croïoit également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers, plus indignés de cette audace que de la premiere, prirent le parti d'en écrire au Roi; & chargerent de leurs plaintes *Alfonſe d'Eſpinar*, Religieux Franciſcain, Homme de vertu, mais d'une capacité médiocre. D'un autre côté,

Les Franciſcains prennent parti contre les Dominiquains.

fort beau détail, mais ſans nous apprendre d'où il le tire : » Le Prédicateur » parut, dit il, & commença par dire que ſi » l'ardeur de ſon zele, » dans la cauſe du monde la plus juſte, l'avoit » empêché de meſurer » aſſez ſes expreſſions, » il prioit ceux qui s'en » étoient crus bleſſés, de » lui pardonner ; qu'il » ſavoit le reſpect qui » étoit dû aux dépoſitaires » de l'autorité du Prince ; » mais qu'on ſe trompoit » fort ſi l'on prétendoit » lui faire un crime de » s'être élevé contre les » Départemens des Indiens. Il dit ſur cela » des choſes encore plus » fortes que la premiere » fois ; car, après être » entré dans un détail extrêmement pathétique » des abus communs, il » demanda quel droit, » des gens qui étoient » ſortis d'Eſpagne, parce » qu'ils y manquoient de » pain, avoient de s'engraiſſer de la ſubſtance » d'un Peuple, né auſſi » libre qu'eux ? Sur quoi » fondés, ils diſpoſoient » de la vie de ces Malheureux, comme d'un » bien qui leur fût propre ? Qui avoit pû les » autoriſer à exercer ſur » eux un empire tyrannique ? S'il n'étoit pas » tems de mettre des bornes à une cupidité qui » enfantoit tant de crimes, & ſi l'on vouloit » lui ſacrifier encore » quinze à vingt mille » Indiens, qui reſtoient » à peine de plus d'un » million d'ames qu'on » avoit trouvé dans l'Iſle » Eſpagnole en y abordant. Liv. 5. p. 111. » & 112.

les Dominiquains, voïant l'Ordre de St François déclaré contre eux, & soutenu de pluſieurs perſonnes puiſſantes, firent partir le Pere de Monteſino, pour plaider ſa propre Cauſe auprès du Roi. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répugnance qu'il eût à s'y préſenter, après avoir hésité deux ou trois fois, dit l'Hiſtorien, ſon zele lui fit traverſer la garde du Palais, & le conduiſit juſqu'aux piés du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Comme il étoit fort éloquent, il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguiſé la vérité. Cependant il n'en pût obtenir que des ordres pour l'aſſemblée d'un Conſeil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée de part & d'autre avec beaucoup de chaleur (4).

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1512.

Monteſino va plaider ſa cauſe à la Cour d'Eſpagne.

(4) Ce Conſeil étoit compoſé de l'Evêque de Valencia, qui étoit comme Préſident, parce que juſqu'alors il n'y avoit pas de Conſeil particulier pour les Indes; de Fernand de *Vega*, Seigneur de Grajal, homme d'une prudence diſtinguée; du Licencié Louis de *Zapata*, que ſa faveur auprès de Ferdinand faiſoit nommer le petit Roi; du Licencié *Moxica*; du Licencié *Santiago*; du Docteur *Palacios Rubios*, & du Licencié *Saſſa*. Les Théologiens étoient Thomas *Duran* & Pierre de *Covarrubias*, Dominiquains; le Licencié *Grégoire*, Prédicateur du Roi; Matthieu de *Paz*, Dominiquain, & Profeſſeur de Salamanque; & d'*Eſpi-*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

Ceux qui parlerent en faveur des Indiens repréſenterent que tous les Hommes ſont nés libres, & qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une Nation, dont on n'avoit reçu aucun tort. Les autres répondirent que les Indiens devoient être regardés comme des Enfans, qui avoient à cinquante ans l'eſprit moins avancé que les Européens ne l'ont ordinairement à dix, incapables par conſéquent de ſe conduire & de concevoir les vérités les plus ſimples; ſi peu ſenſibles à la miſere naturelle de leur condition, que malgré le ſoin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs Maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits en piéces, pour courir nus dans les Montagnes, où ils s'abandonnoient ſans honte à toutes ſortes d'infamies; que l'oiſiveté paroiſſoit leur ſouverain bien, & que la ſeule néceſſité du travail pouvoit les tenir dans la ſoumiſſion: enfin, qu'ils étoient d'autant moins capables de faire un bon uſage de la liberté, qu'aux

Raiſons en faveur des Indiens.

nar, Député des Officiers de l'Iſle Eſpagnole. Ce fut à Burgos, que ſe tint l'Aſſemblée; & l'Iſle Eſpagnole y avoit d'autres Agens, pour demander que les Inſulaires fuſſent donnés à perpetuité, ou du moins pour trois vies. Herrera, Liv. 8. Chap. 12.

défauts & à l'incapacité des Enfans, ils joignoient les vices des Hommes les plus corrompus.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Ces accusations n'étoient pas sans fondement ; mais elles étoient fort exagerées, & Montesino s'attacha particuliérement à le faire sentir. Il y réussit avec tant de force, que le Roi, également poussé par sa conscience & par le Testament de la Reine Isabelle (5), voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité de sa Cause. On régla, par provision, que les Indiens seroient réputés libres, mais que les Départemens continueroient de subsister dans la même forme. C'étoit, suivant la remarque d'un Historien, reconnoître le droit de ces Peuples à la liberté, & les retenir en même temps dans un dur esclavage. Comme les

Réglemens faits à cette occasion.

(5) Les Historiens rapportent cet article : » Elle » déclare que sa principale intention, comme » celle du Roi son Mari, » est de pacifier & peupler les Indes, de convertir à la Foi les Habitans du Païs, & d'envoïer des Religieux pour » les instruire. Elle supplie très affectueusement » le Roi son Mari & » Seigneur, & commande à la Princesse sa » Fille & au Prince son » Fils, d'accomplir là-» dessus sa derniere volonté, & de ne pas » consentir que les Indiens des Terres conquises & à conquerir » reçoivent aucun tort, » tant en leurs personnes » qu'en leurs biens, mais » qu'au contraire ils soient » traités humainement, » & que s'ils ont déja » reçu quelque tort, on » y remédie. *Ibidem.*

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Bêtes de charge s'étoient extrêmement multipliées dans l'Iſle Eſpagnole, il fut expreſſément défendu de faire porter aux Inſulaires aucun fardeau, & de ſe ſervir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné auſſi qu'on nommeroit des Viſiteurs, ou des Intendans, qui ſeroient comme leurs Protecteurs, & ſans le conſentement deſquels il ne ſeroit pas permis de les mettre en Priſon. Enfin, l'on régla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auroient dans la ſemaine un jour de relâche, & que les Femmes enceintes ſeroient exemptes de toute ſorte de travail. Mais de ſimples Réglemens ne ſuffiſoient pas, pour des abus qui étoient alors dans toute leur force. En mettant à part l'intérêt des Miniſtres & des Favoris, on ne pouvoit rendre abſolument la liberté aux Indiens de l'Iſle, ſans réduire à l'indigence la plûpart des Habitans Eſpagnols. Auſſi la plûpart de ces Ordonnances furent-elles ſans effet.

L'Amiral ſongeoit alors à peupler l'Iſle de Cuba, dans la crainte apparemment que s'il différoit plus longtems cette entrepriſe, la Cour n'en donnât la Commiſſion à quelqu'autre,

& que cette Iſle ne fût encore ſéparée de ſon Gouvernement. Il choiſit Diego de Velaſquez, pour la conquerir, & pour y bâtir une Ville. Velaſquez étoit un des anciens Habitans de l'Eſpagnole. Il y avoit occupé les premiers Emplois avec honneur, ſous l'Adelantade Barthelemi Colomb; & ſa prudence, accompagnée d'une figure & d'un caractere aimables, lui attiroit beaucoup de conſidération. D'ailleurs, il avoit tout ſon bien dans la Province de Xaragua, & proche des Ports de Mer les plus voiſins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il étoit chargé de l'Expédition, que tout le monde s'empreſſant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver à Salvatiera de la Savana, où ſe faiſoit l'embarquement, plus de trois cens Volontaires de toutes les Parties de l'Iſle. Il mit à la voile avec quatre Vaiſſeaux; & la diſtance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une Iſle à l'autre, il alla débarquer heureuſement à l'extrêmité orientale de Cuba, vers la Pointe de *Meyci*.

PROGRÈS DES CASTILLEANS DANS LES ISLES. 1511.

Dom Diegue de Velaſquez reçoit la commiſſion de peupler l'Iſle de Cuba.

Ce Canton avoit alors pour Maître un Cacique, nommé *Hatuey*, qui étoit né dans l'Iſle Eſpagnole, & qui en étant ſorti, avec un grand nombre de

Hatuey, Cacique fugitif de l'Iſle Eſpagnole.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

ſes Sujets, pour éviter la tyranine des Européens, avoit formé un petit Etat où il regnoit paiſiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables Ennemis ne le ſuiviſſent dans ſa retraite, il avoit ſans ceſſe des Eſpions, qui lui donnoient avis de tous leurs mouvemens. A la premiere nouvelle du deſſein de l'Amiral, il aſſembla les plus braves de ſes Sujets & de ſes Alliés, pour leur repréſenter ce qu'ils avoient à redouter de la perſécution des Caſtillans, & pour les animer à la défenſe de leur liberté. Mais il les aſſura que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne commençoient par ſe ménager la faveur du Dieu de leurs Ennemis, qui étoit un Maître fort puiſſant, & pour lequel ces cruels Tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit Panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne ſe laſſent pas de chercher. Ils ne penſent à venir ici que dans l'eſperance de l'y trouver. Célébrons une Fête à ſon honneur, pour obtenir ſa protection. Auſſi-tôt, ils ſe mirent tous à chanter & à danſer autour du Panier. Ces Fêtes durent une nuit entiere, ſuivant l'an-

Comment il anime ſes Sujets contre les Caſtillans.

cien uſage du Païs, & ne finiſſent ordinairement que lorſque tout le monde eſt tombé d'ivreſſe ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étoient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Iſle Eſpagnole (6). Après cette cérémonie, Hatuey raſſembla tous les Indiens, pour leur dire qu'aïant beaucoup réflechi ſur le ſujet de leurs craintes, il n'avoit pas encore l'eſprit tranquille, & qu'il ne voïoit aucune ſûreté pour eux, tandis que le Dieu des Eſpagnols ſeroit dans leur Canton. Vous le cacheriez en vain, continua-t'il; quand vous l'avalleriez, ils vous éventreroient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne connoiſſoit qu'un lieu, où ils puſſent le mettre, pour s'en défaire, c'étoit le fond de la Mer; & que lorſqu'ils ne l'auroient plus parmi eux, il ſe flattoit qu'on les laiſſeroit en repos. Cet expédient leur parut infaillible; & tout l'or qu'ils poſſedoient fut jetté en effet dans les flots (7).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1513.

Ils furent extrêmement ſurpris, lorſqu'ils n'en virent pas moins arriver les Eſpagnols. Hatuey s'oppoſa d'abord au débarquement; mais aux premieres dé-

Il eſt condamné au feu par Velaſquez.

(6) Le même, Liv. 9. Chap. 3.

(7) *Ibidem.*

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

charges des arquebuſes, une multitude d'Indiens qui bordoient le rivage prit la fuite vers les Bois, & Velaſquez ne jugea point à propos de les pourſuivre. Cependant, après quelques jours de repos, voulant ſe délivrer d'un Ennemi qui pouvoit l'incommoder à la faveur de ſa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de ſoin, qu'il s'en ſaiſit ; & pour effraïer ceux qui conſervoient encore de l'attachement pour lui, il lui fit expier ſa réſiſtance, par le feu (8). Enſuite tous les Caciques vinrent ſucceſſivement lui rendre hommage ; & la conquête d'une des plus grandes & des plus belles Iſles du Monde ne coûta point un ſeul Homme aux Eſpagnols (9).

Soumiſſion de l'Iſle de Cuba.

(8) L'Hiſtorien de St-Domingue obſerve que c'eſt de lui qu'on rapporte un trait fort célebre dans l'Hiſtoire du Nouveau Monde, & qui ſert à faire juger combien les Eſpagnols étoient devenus odieux aux Indiens. Hatuey étoit attaché au poteau, lorſqu'un Religieux Franciſcain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Paradis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui demanda le Cacique, y a t'il des Eſpagnols ? Il y en a, répondit le Miſſionnaire ; mais il n'y en a que des bons. Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey, & je ne veux point aller dans un lieu où je puiſſe craindre d'en rencontrer un ſeul.

(9) Ceux, qui ont cru que Chriſtophe Colomb l'avoit nommée *Fernandine*, ont été dans l'erreur. Ce fut le Roi Catholique qui lui donna ſon nom en 1514 ; mais le nom Indien n'a pas laiſſé de l'emporter.

Cette nouvelle, que l'Amiral ſe hâta de communiquer à la Cour d'Eſpagne, y répandit aſſez de joie pour faire oublier une partie des plaintes qu'on y avoit portées contre ſon adminiſtration; & Ferdinand, malgré le peu d'affection qu'il avoit pour lui, en fut plus diſpoſé à ſe perſuader que la plûpart des Mécontens n'avoient pas d'autre motif que leur jalouſie. Cependant il lui envoïa Dom Barthelemi, ſon Oncle, avec un Mémoire fort détaillé des reproches qu'on faiſoit à ſa conduite, & de tous les points qu'on lui recommandoit d'obſerver (10). Dom Barthelemi avoit toujours conſervé la dignité d'Adelantade. Le Roi y joignit le Gouvernement & la propriété, pour toute ſa vie, de la petite Iſle de *Mona;* avec un Département de 200 Indiens dans l'Iſle Eſpagnole, & la Commiſſion de faire travailler aux Mines qu'on pourroit découvrir dans l'Iſle de Cuba. Les Hiſtoriens aſſurent que toutes les accuſations, qui regardoient l'Amiral, étoient autant de calomnies du Tréſorier *Paſſamonte*, dont l'avarice & l'ambition ſe trouvoient gênées, par un Gouverneur, qui ne conſultoit que la juſtice & le bien public (11).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Dom Barthelemi Colomb eſt renvoïé à l'Eſpagnole, avec diverſes faveurs de la Cour.

(10) *Ibid.* Chap. 5. (11) *Ibidem.*

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511

Ce fut vers le même temps, que *Barthelemi de las Casas*, si célebre depuis par ses travaux pour le salut & la conservation des Indiens, sortit de l'obscurité dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, pour commencer l'exercice de son zele & de ses talens. Il étoit passé jeune aux Indes; & s'étant fait Prêtre depuis peu, il avoit suivi Velasquez à Cuba. Son unique objet fut la conversion des Insulaires, auxquels il trouva tant de docilité, qu'il ne craignit point de publier, qu'il étoit beaucoup plus aisé de leur faire embrasser le Christianisme que d'engager les Espagnols à mener une vie Chrétienne.

Premiere célébrité de Barthelemi de las Casas.

Fin du XLVe. Volume.

005500